This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS. 168 d. 23

NB1

DE L'ART
DE LA COMÉDIE.

TOME SECOND.

DE L'ART
DE LA COMÉDIE,

NOUVELLE ÉDITION.

OUVRAGE

DÉDIÉ A MONSIEUR,

Par M. DE CAILHAVA.

TOME SECOND.

A PARIS,
De l'Imprimerie de Ph.-D. Pierres,
Premier Imprimeur Ordinaire du Roi, &c.
Et se vend
Chez { La veuve Duchesne, rue St.-Jacques,
Belin, rue St.-Jacques,
Royez, Quai des Augustins,
Hardouin, au Palais Royal. } Libraires.

M. DCC. LXXXVI.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

UNS. 168 d. 23

NB1

DE L'ART
DE LA COMÉDIE.

TOME SECOND.

clave, quand *Lélie* leur ſoutient que la maiſon appartient à ſon père, & qu'elle ne fut jamais un hôtel garni : mais *Trufaldin* reconnoît que l'Egyptien & l'eſclave ſont ſes enfans, & comme l'Egyptien ne peut épouſer ſa ſœur on la donne à *Lélie*.

*Extrait de l'*Inadvertito.

Gélio, fils de Pantalon, & promis à la fille du Docteur, eſt amoureux de Turqueta. L'amour lui tourne ſi fort la tête, qu'il eſt devenu comme un homme hébêté. Il paroît chargé de rubans; il porte un bas rouge, un autre verd; il ne ſait plus ni ce qu'il fait, ni ce qu'il dit. Son valet Scapin promet de lui procurer un moment d'entretien avec ſa belle, malgré Arlequin, marchand d'eſclaves, qui la garde avec le plus grand ſoin. Turqueta ſort un inſtant; l'amant enchanté fait tant de bruit, qu'Arlequin l'entend & ordonne à ſon eſclave de rentrer. Elle trouve le ſecret de gliſſer à ſon amant une clef du jardin; ſa joie & ſon imbécillité le décèlent encore; il fait voir la clef à Arlequin : celui-ci, alarmé, feint qu'on s'eſt moqué de lui, qu'on lui a remis la clef de la cave. Gélio donne dans le piège, & conſent à faire un échange avec Arlequin qui garde les deux clefs.

Scapin propoſe à Arlequin de lui vendre Turqueta ſur ſa parole, ou de lui en faire préſent. Arlequin n'en veut rien faire. Scapin lui jure qu'il la lui enlevera publiquement, ou qu'il le forcera lui-même à la lui remettre. Arlequin va ſe déguiſer, met un voile, fait ſemblant d'être Turqueta. Scapin s'y méprend dans l'obſcurité, veut emmener la fauſſe eſclave, qui le roſſe, & lui promet de le régaler de cette façon toutes les fois qu'il approchera de la maiſon. Scapin ne ſe rebute pas. Le Docteur, beau-pere prétendu de Gélio, demande des nouvelles de ſon gendre & de ſon pere Pantalon. Scapin lui dit que Pantalon veut faire préſent à ſa belle-fille d'une eſclave, mais que comme il craint que le marchand ne la lui vende trop cher, il le prie de l'acheter lui-même. Le Docteur fait le marché. Dans le moment qu'on lui livre Turqueta, & qu'il va la remettre entre les

mains de Scapin, Gélio vient, par ſes plaintes, s'oppoſer à la vente, & déclarer clairement que ſon pere n'en veut point. Le Docteur, inſtruit de l'artifice de Scapin, lui en fait des reproches : celui-ci lui perſuade que tout ce qu'il a fait n'étoit que pour lui rendre ſervice. Mon maître, lui dit-il, eſt amoureux de cette maudite eſclave, je voulois la lui enlever pour qu'il fût tout entier à votre fille. Alors le Docteur, donnant dans un nouveau piège, prie Scapin d'acheter lui-même Turqueta, & lui remet l'argent. Gélio s'oppoſe encore au ſuccès de cette ruſe.

Enfin, arrive un Turc, qui, ſachant que ſa ſœur eſt eſclave ſous le nom de Turqueta, vient la racheter. Il demande à Scapin la maiſon du marchand ; Scapin lui dit hardiment qu'il parle au marchand lui-même. Le Turc remet la lettre d'avis, & le pouvoir qu'on lui a donné pour acheter l'eſclave : Scapin lui dit qu'elle eſt à une maiſon de campagne, exhorte le Turc à l'aller joindre, &, après s'être déguiſé, va lui-même avec la lettre d'avis retirer Turqueta. Gélio empêche Arlequin de la livrer, en diſant que ce Turc peut être un fripon. Le véritable Turc revient. Pantalon connoît Caſſendre ſon pere, & répond de ſa probité à Arlequin, qui lui livre Turqueta. Elle demande quelques jours pour voir la ville avant ſon départ. Scapin ſuſpend un écriteau d'hôtel garni ſur la porte d'une maiſon dont il peut diſpoſer : l'Etourdi vient tout gâter. Scapin met adroitement un piſtolet à la ceinture du Turc, & veut le faire arrêter comme un perturbateur du repos public. Gélio le défend, & le fait évader. Comme il faut que la pièce finiſſe, Scapin ſe jette aux pieds de Pantalon, lui dit que ſon fils eſt perdu s'il ne lui accorde Turqueta. Il fléchit le vieillard, appelle ſon jeune maître, qui, de crainte de gâter encore ſes affaires, prend la fuite. On court après lui : Scapin le ſaiſit, le porte ſur ſes épaules, & le force d'apprendre ſon bonheur.

Tout le monde peut voir, d'après cet extrait, que *Moliere* en a pris preſque tous les matériaux de ſa pièce. Il eſt des choſes que je

trouve meilleures dans l'original. L'aventure du *Turc*, qui vient tout naturellement avec une lettre d'avis retirer ſa ſœur d'eſclavage, qui s'adreſſe préciſément à l'homme qu'il doit le plus craindre, qui lui laiſſe entre les mains de quoi le tromper, & qui va enſuite à la campagne pour donner au fourbe le temps de lui nuire; toutes ces choſes, dis-je, ménagées ou arrangées par les fourberies de l'intrigant, me paroiſſent bien plus comiques que *l'Egyptien* de *Moliere*. Celui-ci eſt amoureux de l'eſclave il l'achete, il ſe trouve enſuite ſon frère & fils de *Trufaldin*. Il n'y a dans tout cela que du romaneſque & fort peu de plaiſant.

Je trouve encore fort comique que l'*Etourdi* Italien, après avoir continuellement gâté ſes affaires par ſa préſence, prenne la fuite quand on a beſoin de lui. Mais, en revanche, *Moliere* s'eſt montré bien ſupérieur à l'Auteur Italien dans une infinité de choſes. Il lui a premiérement abandonné tous ſes petits moyens; il a rejetté cette clef que *Turqueta* donne à *Gélio*, & qu'*Arléquin* lui reprend en lui perſuadant qu'on lui a donné la clef de la cave. Il n'a pas voulu de ce piſtolet que *Scapin* attache à la ceinture du *Turc*, pour l'accuſer d'être un perturbateur, ou du moins ne l'a-t-il pas mis en action; il a renchéri ſur l'idée de faire acheter l'eſclave par le beau-père de *Gélio*, puiſque c'eſt au père même de ſon *Etourdi* que *Maſcarille* propoſe l'achat. Nous devons à *Plaute* la première idée de cette ſcène.

ÉPIDIQUE.

ACTE II. Scène II.

PERIPHANE, APŒCIDE, EPIDIQUE.

Epidique veut procurer à ſon jeune maître une eſclave qu'il aime, & lui dit :

St, ſt ! ne dites rien ; ayez bon courage & bonne eſpérance, je ſors ſous un préſage heureux. Les oiſeaux volent à gauche : bon augure ! Je ſuis armé d'un couteau bien pointu, & tel qu'il le faut pour éventrer la bourſe de votre pere. Deux vieux à la fois ! quelle capture ! Je vais donc me métamorphoſer en ſangſue, & je tirerai le ſang de ces vénérables barbes qui paſſent pour les deux colonnes du Sénat.

Les vieillards cherchent entre eux un moyen pour enlever l'eſclave au jeune homme ; Epidique ſe jette entre eux pour leur indiquer ce qu'ils doivent faire.

EPIDIQUE.

S'il étoit juſte qu'un chétif eſclave eût plus d'eſprit que deux hommes, tels que vous, Meſſieurs, j'indiquerois un bon moyen, & qui, à ce que je crois, loin de vous déplaire, auroit l'approbation de l'un & de l'autre. . . . . .

. . . . . .

Voici mon ſentiment : il faut que vous délivriez la joueuſe de flûte, comme ſi c'étoit pour votre plaiſir, & comme ſi vous en étiez paſſionnément amoureux. . . . . .

. . . . . .

Quand vous aurez payé la rançon de cette muſicienne, vous l'enverrez quelque part hors de la ville, à moins que le cœur

ne vous dise autre chose. . . . . .
Il faut jetter les yeux sur quelqu'un qui porte l'argent destiné à la délivrance de la musicienne; car pour vous, Monsieur, il n'est ni nécessaire, ni à propos que vous vous donniez cette peine. . . . . .
Voilà le Seigneur *Apœcide* qui est votre homme; d'ailleurs il possède la haute science du droit & des loix: croyez-moi: sera bien fin qui pourra l'attraper.

La scène Française est plus attachante que celle de *Plaute*, parce que *Moliere* y amène *Hippolyte* qui sans se montrer écoute ce que dit *Mascarille*. Elle n'aime point *Lélie*, à qui on veut l'unir. *Mascarille* lui a promis de rompre l'hymen projetté: elle l'entend cependant prendre des mesures pour le faire réussir: elle est au désespoir.

Tu m'avois promis, lâche, & j'avois lieu d'attendre,
Qu'on te verroit servir mes ardeurs pour Léandre;
Que du choix de Lélie, où l'on veut m'obliger,
Ton adresse & tes soins sauroient me dégager;
Que tu m'affranchirois du projet de mon pere:
Et cependant ici tu fais tout le contraire!
Mais tu t'abuseras: je sais un sûr moyen
Pour rompre cet achat où tu pousses si bien;
Et je vais de ce pas....

MASCARILLE.

Ah! que vous êtes prompte!
La mouche tout d'un coup à la tête vous monte;
Et, sans considérer s'il a raison ou non,
Votre esprit contre moi fait le petit démon.
J'ai tort, & je devrois, sans finir mon ouvrage,
Vous faire dire vrai, puisqu'ainsi l'on m'outrage.

HIPPOLYTE.

Par quelles illusions penses-tu m'éblouir?
Traître! peux-tu nier ce que je viens d'ouir?

MASCARILLE.

Non. Mais il faut savoir que tout cet artifice
Ne va directement qu'à vous rendre service ;
Que ce conseil adroit, qui semble être sans fard,
Jette dans le panneau l'un & l'autre vieillard ;
Que mon soin par leurs mains ne veut avoir Célie
Qu'à dessein de la mettre au pouvoir de Lélie,
Et faire que l'effet de cette invention,
Dans le dernier excès portant sa passion,
Anselme, rebuté de son prétendu gendre,
Puisse tourner son choix du côté de Léandre.

HIPPOLYTE.

Quoi ! tout ce grand projet, qui m'a mise en courroux,
Tu l'as formé pour moi, Mascarille ?

MASCARILLE.

Oui, pour vous.

. . . . . .

La situation d'*Hippolyte* est prise du *Phormion* de *Térence*.

Géta, esclave d'Antiphon, veut attraper de l'argent au pere de son maître & à son beau-pere prétendu. Il les engage à payer Phormion, afin qu'il se charge de la femme d'Antiphon. Antiphon, qui écoute sans être vu, croit que Géta parle tout de bon. Il lui reproche sa prétendue perfidie quand ils sont seuls.

PHORMION.

ACTE IV. SCÈNE IV.

ANTIPHON, GETA.

ANTIPHON.

Géta ?

GETA.

Hé !

ANTIPHON.

Qu'as-tu fait ?

GETA.

J'ai attrapé de l'argent aux vieillards.

ANTIPHON.

Eſt-ce donc aſſez ?

GETA.

Je ne ſais ; vous ne m'en avez pas demandé davantage.

ANTIPHON.

Quoi ! maraud, tu ne répondras pas à ce que je te demande ?

GETA.

Que voulez-vous donc dire ?

. . . . . .

ANTIPHON.

Ce que je veux dire ! que le beau coup que tu viens de faire me réduit à m'aller pendre ſans balancer. Que les Dieux & les Déeſſes, le Ciel & l'Enfer faſſent de toi un terrible exemple ! Voilà le pendard ! On n'a qu'à l'employer ſi l'on veut que quelque choſe aille bien. A quel propos parler de ma femme ? Par-là tu as redonné à mon pere l'eſpérance de pouvoir s'en défaire. Dis-moi enfin, ſi Phormion reçoit cet argent, il faut qu'il l'épouſe : que deviendrai-je ?

GETA.

Mais il ne l'épouſera pas. . . . . .

. . . . . .

Piron emploie la même ſituation dans *la Métromanie*, acte II, ſcènes III & IV. *Finette* s'intéreſſe aux amours de *Dorante* : pour le ſervir en piquant l'indocilité de ſa maîtreſſe,

elle conseille à *Francaleu* de lui défendre d'aimer précisément ce même *Dorante*, qui est, dit-elle, fort amoureux. *Dorante* écoute : il est furieux : il accable *Finette* de reproches.

Quant au caractère de l'*Etourdi*, il n'est pas merveilleusement peint dans *Moliere*; mais il l'est bien mieux que dans l'Italien. *Gélio* est un homme maussade, imbécille, qui fait pitié. *Lelie* est un amant vif, pétulent : il ne réfléchit point; mais il a des graces, & ses incartades mêmes le rendent quelquefois intéressant, parce que la vivacité de son amour les occasionne.

Louons *Moliere* de n'avoir pas mis sur la scène le caractère Italien; mais gardons-nous de lui en attribuer toute la gloire. Le caractère de *Lélie* est exactement celui de *Cléandre*, le héros d'une pièce de *Quinault*. En voici l'extrait.

L'AMANT INDISCRET,

OU LE MAITRE ETOURDI,

Comédie en cinq actes & en vers, jouée à Paris quatre ans avant celle de Moliere.

ACTE I.

Cléandre, amant aimé de Lucrece, l'attend dans un cabaret, où elle doit loger avec sa mere en descendant du coche. Licipe, autre amant de Lucrece, vient reconnoître l'appartement des Dames. Cléandre, qui l'a vu autrefois, lui fait part de son amour, & de l'espoir qu'il a de le voir couronner. Licipe lui apprend qu'il est son rival, qu'il est protégé par la mere, & qu'il épousera sa maîtresse.

ACTE II.

Licipe conduit les deux Dames dans une autre auberge.

Philipin, valet de Cléandre, déguise le maître du premier cabaret en paysan, & faire dire à Licipe par le faux rustre que son père est mort subitement. Licipe s'apprête à partir, quand Cléandre paroît, reconnoît le cabaretier, rit de son déguisement, & avertit son rival qu'on le trompe.

ACTE III.

Philipin gagne Lisette, suivante de Lidame mère de Lucrece. Elle cache des papiers nécessaires au procès qui amene ses maîtresses à Paris, feint de les avoir oubliés à Auxerre. Licipe part pour les aller chercher. Philipin, après avoir débarrassé son maître de la présence d'un rival fâcheux, veut entrer au service de Lidame pour être plus à portée de le servir. On le présente, il plaît : on va le garder, quand Cléandre vient dire que ce domestique est à lui.

ACTE IV.

Philipin ménage un tête-à-tête entre Lucrece & son maître. Celui-ci dans l'obscurité rencontre la mère, croit parler à sa maîtresse, & lui fait part de toutes les bontés que sa fille a pour lui.

ACTE V.

Philipin obtient un second rendez-vous pour son maître. Les amants sont ensemble : la mère arrive ; le maître & le valet se cachent dans un cabinet. La mère alloit sortir quand l'Etourdi éternue. Philipin feint d'avoir été surpris par le sommeil, & de s'être réveillé en éternuant : la mère, satisfaite, va se retirer. Cléandre, trop empressé de rejoindre sa maîtresse, renverse des escabelles. Philipin éteint la lumière pour faciliter la fuite de son maître qui va se jetter dans les bras de la mère ; elle le retient par la manche : Philipin dit que c'est celle de son habit. Enfin Lidame saisit l'Etourdi par la main, qui, sans contrefaire sa voix, s'écrie, je suis Philipin. La mère reconnoît l'amant de sa fille, ne sait quel parti prendre, veut consulter son frère nouvellement revenu des Isles. Ce frère est le cabaretier que Philipin a fait déguiser. Il conseille à sa prétendue sœur de donner Cléandre à sa fille, quand Cléandre lui-même rit

au nez du faux oncle, & découvre la supercherie. Le mariage se fait pourtant, parce que Cléandre se trouve fils unique du Bailli de Nogent, pour qui Lidame a la plus grande vénération.

Si quelquefois l'intrigant Italien est plus adroit que *Mascarille*, en revanche celui-ci est continuellement supérieur à *Philipin*.

Mascarille, dans le dessein de servir son maître, se met au service de son rival, comme *Philipin* au service de la mère & de la maîtresse de son *Etourdi* : mais *Mascarille* motive fort plaisamment sa sortie de chez son premier maître en disant qu'il en a reçu des coups de bâton, & *Philipin* ne se donne pas cette peine.

Lélie déguisé en Arménien pour s'introduire auprès de ce qu'il aime, vaut infiniment mieux que le cabaretier arrivant des Isles. Il en est ainsi des autres situations dont nous ne parlons pas.

Une des choses qui fait le plus rire dans *l'Etourdi* de *Moliere* est puisée dans *Douville*. On se souvient sans doute que *Mascarille* voulant avoir de l'argent pour acheter l'esclave aimée de son maître, en emprunte d'*Anselme*, sous prétexte de faire enterrer *Pandolphe*, qu'il dit être mort subitement. On se souvient encore qu'*Anselme* voyant ensuite *Pandolphe*, en est effrayé. Il faut comparer ces scènes avec le Conte que je vais rapporter, en le resserrant.

Tour subtil d'un Filou.

Il y eut deux frères dans la ville de Chartres, l'un nommé Charles d'Estampes & l'autre Philippe d'Estampes, fils d'un riche marchand de cette ville. Charles d'Es-

tampes qui étoit l'aîné, fut par son père envoyé à Paris chez un marchand drapier, chez lequel ayant appris le métier, il se fit recevoir maître, & s'habitua dans Paris. Philippe d'Estampes demeura à Chartres, faisant la profession de son père, qui étoit orfévre. Un certain filou, natif de Chartres, étant à Paris, & connoissant fort bien les deux freres & toute leur famille, résolut de faire un coup de main chez ce Charles d'Estampes, drapier, qui, demeuroit dans la rue St Honoré. . . . . .

Ce filou vint trouver le marchand drapier, à qui il dit qu'il avoit une bonne & une mauvaise nouvelle à lui dire. La mauvaise étoit celle de la mort de son frere Philippe d'Estampes, & la bonne, qu'il étoit son héritier. . . . . .

Ce drapier retint cet homme à souper, & le fit coucher. Quand tout le monde fut au lit, ce filou, qui n'avoit pas envie de dormir.... jetta par la fenêtre quelques pieces de drap à ses compagnons.

Le lendemain au matin le drapier le fit appeller, lui disant qu'il ne trouvoit pas à propos de paroître à Chartres qu'il ne fût habillé de deuil; qu'il écriroit à sa belle-sœur, & il donna au filou de l'argent pour faire son voyage.

Ce filou voyant qu'il n'avoit fait qu'une partie de ce qu'il desiroit, résolut de faire à Chartres la même fourbe à Philippe d'Estampes, & lui faire entendre que son frere Charles étoit mort à Paris, pour être reçu de même dans sa maison, & attraper quelque orfévrerie. Afin de venir à bout de ce dessein, il fit faire une lettre au nom de la femme de Charles d'Estampes, lui donnant avis de l'affliction qui lui étoit arrivée d'avoir perdu un bon mari, & lui un si bon frere, le priant de venir en diligence à Paris pour donner ordre à leurs affaires, lui faisant des excuses de ce que cette lettre n'étoit pas écrite de sa main.

Avec cette lettre il arrive à Chartres; il la présente à Philippe d'Estampes, qui fut bien marri d'apprendre une si mauvaise nouvelle; &, sachant que cet homme étoit venu exprès de Paris, envoyé par sa belle-sœur, il lui fit

faire

faire bonne chere, lui disant qu'il s'en retournât le lendemain au matin avertir sa belle-sœur qu'il s'alloit faire habiller de deuil, & que dans deux jours il l'iroit trouver, & lui donna un mot de lettre. Mais le filou, qui ne s'endormit point la nuit, crocheta un petit cabinet, dans lequel il prit une petite boîte où il y avoit quelques bagues & quelques perles; de sorte qu'il fit mieux ses affaires à Chartres qu'il n'avoit fait à Paris.

Le plaisant de l'avanture est qu'il partirent le même jour, Charles de Paris, & Philippe de Chartres, pour faire leur voyage, & qu'ils vinrent tous deux coucher à Bonnelle, qui est environ la moitié du chemin de Chartres à Paris. Mais Charles étant parti un peu plutôt, arriva de meilleure heure, alla coucher au Lion d'or qu'il apprit être la meilleure hôtellerie, soupa si-tôt qu'il fut arrivé, & s'alla coucher de bonne heure pour partir le lendemain du matin. Philippe arriva fort tard, demanda la meilleure hôtellerie : on lui enseigna le Lion d'or, où il fut demander une chambre : on lui en donna une joignant celle de son frere, qui étoit couché & qui dormoit; &, pour y aller, il falloit passer à travers celle où son frere étoit, à quoi il ne prit pas garde en passant, & s'alla coucher avec un de ses amis qu'il avoit emmené avec lui.

Comme ils discouroient ensemble dans cette chambre, Charles s'étant réveillé, ouit cette voix, qu'il jugea approcher de celle de son frere, quoiqu'il ne pût pas discerner les mots, dont il s'étonna fort, & commença à avoir peur que ce ne fût l'ame de son frere qui revenoit. Mais ce qui le confirma bien davantage en cette appréhension, fut qu'ayant pris envie à Philippe, étant couché, d'aller aux lieux secrets, il se lève nud en chemise, & passe à travers la chambre de son frere : celui-ci, au moyen d'un clair de lune, le reconnut; & le voyant en cet état, il jetta un grand cri, qui ne donna pas moins d'appréhension à Philippe qui reconnut la voix de son frere, & qui s'en retourna à son lit extrêmement effrayé, croyant de son frere ce que son frere croyoit de lui; de sorte qu'ils passèrent tous deux le reste de la nuit en l'appréhension l'un de l'autre. Mais le

bon fut le lendemain au matin qu'ils se rencontrèrent portant le deuil l'un de l'autre, & chacun s'enfuyant de son compagnon, avec des signes de croix, pensant voir un fantôme: mais peu à peu s'étant enhardis, ils furent la fourbe qu'on leur avoit faite (1).

Comme *Moliere* est rarement au-dessous de ses originaux, on peut, lorsque cela lui arrive, le lui reprocher hardiment, sans craindre de ternir sa gloire : il faut d'ailleurs être juste. *Moliere* n'a saisi qu'en partie le comique du conte. Il est sans doute plaisant qu'un homme à qui l'on persuade que son ami est mort, prenne ce même ami pour un revenant dès qu'il le voit, & qu'il lui promette des prieres ; mais le comique est bien plus renforcé dans l'entrevue de deux hommes qui se croient morts tous deux, & qui se revoient en tremblant, la situation est plus piquante du double.

Moliere ne s'est pas contenté de s'approprier les étourderies, les fourberies qui sont chez l'Auteur Italien & chez *Quinault ;* il a puisé des situations comiques chez *Plaute*, chez *Térence*, chez *Douville ;* aussi la comédie de l'*Etourdi*, est-elle aussi vive aussi rapide que celles de *l'Inavertito* & de *l'Amant indiscret* sont froides & languissantes. Encore une imitation heureuse, *Moliere* ne laissoit presque plus rien à desirer. Qu'il eut pris de *Quinault* l'idée de transporter la scène en France, qu'il eût banni de notre théâtre ces marchands d'esclaves,

(1) *Hauteroche*, Comédien du Roi, a fait, en 1672, une pièce intitulée *le Deuil*, qui est très-plaisante, mais qui n'est presque que la scène de *Moliere* étendue. Il n'a pas mieux profité du Conte de *Douville* que *Moliere*.

cette fille qu'on veut vendre & acheter, ſa pièce étoit incomparablement meilleure. Comment auroit-il pu faire, dira-t-on, pour amener un ſi grand nombre d'événements? C'étoit ſon affaire & non la nôtre. Enrichiſſons-nous du bien de nos voiſins, c'eſt bien fait; mais ſachons décompoſer nos larcins ou les revêtir du moins de nos couleurs : voilà l'eſſentiel.

CHAPITRE II.

LE DÉPIT AMOUREUX, *Comédie en vers & en cinq actes, comparée pour le fond & les détails, avec* la Creduta Maſchio, *ou* la Fille crue Garçon, *Piece Italienne;* Gli Sdegni amoroſi, *ou* les Dépits amoureux, *Canevas Italien; le* Déniaiſé, *Comédie de Gillet de la Teſſoniere, &* Arlichino muto per paura *ou* Arlequin muet par crainte.

PLUSIEURS comédies, tant françaiſes qu'italiennes, ont fourni à *Moliere* le fond & les ſcènes du *Dépit amoureux :* nous avons aſſez ſouvent parlé de cette pièce pour qu'il nous ſuffiſe d'en voir ici un précis.

Extrait du Dépit amoureux.

Albert eſt père de deux filles, *Lucile* & *Aſcagne.* La dernière eſt déguiſée en garçon dès

sa plus tendre enfance, pour conserver un bien considérable qui auroit dû passer, sans cela, dans la maison de *Polidore*. Tout le monde s'est laissé duper par l'habit d'*Ascagne*, quand l'Amour la blesse pour *Valere*, fils de *Polidore*; mais *Valere* est amoureux de *Lucile*. *Ascagne*, loin de s'alarmer de cette inclination, en profite pour épouser en secret son amant, sous le nom de sa sœur. *Valere* se croyant bien traité de l'objet de ses vœux, a un air triomphant qui allarme *Eraste*, amant aimé de *Lucile*. *Eraste* interroge le valet de son rival. Celui-ci lui dit que son maître va passer toutes les nuits avec *Lucile* : il est furieux, refuse un rendez-vous que *Lucile* lui fait donner, & déchire une lettre qu'elle lui envoie. D'un autre côté le valet de *Valere* avoue à *Polidore* que son fils est marié secrétement avec la fille d'*Albert*. *Polidore*, troublé, fait demander un entretien secret à son vieux ami. Celui-ci craint que l'autre n'ait découvert le stratagême de sa fille déguisée en garçon : ils s'abordent en se demandant pardon mutuellement, en se mettant tous deux à genoux. Enfin, *Polidore* parle du mariage secret de son fils avec *Lucile*; *Albert* accable *Lucile* de reproches : elle jure qu'elle est innocente, elle le soutient même à *Valere*. L'*embroglio* finit quand on découvre le véritable sexe d'*Ascagne*. On confirme son mariage avec *Valere*. *Lucile* épouse *Eraste*.

LA CREDUTA MASCHIO,

OU LA FILLE CRUE GARÇON,

Canevas Italien en trois actes.

Par des arrangemens de famille que l'Auteur ne prend pas la peine de nous expliquer, il a été convenu entre Magnifico (1) & le Docteur, que ſi la femme de Magnifico accouchoit d'un garçon, le Docteur donneroit à Magnifico quatre mille écus; que ſi au contraire la Dame mettoit au jour une fille, Magnifico donneroit une pareille ſomme au Docteur. Le jour de l'accouchement arrive, une fille vient au monde: Magnifico, ne voulant point donner la ſomme convenue, montre au Docteur le fils d'un de ſes couſins, né le jour même, & fait enſuite élever ſa fille Diane ſous le nom de Fédéric, & ſous les habits d'un Cavalier. Diane a déja vingt ans quand ſon pere s'aviſe d'avoir des remords: c'eſt là que l'action commence.

Magnifico ſe promène à grands pas en rêvant. Il confie ſon ſecret & ſes remords à Brighel; il a envie de tout découvrir au Docteur: Brighel lui repréſente qu'il ſeroit obligé de rendre quatre mille écus au Docteur, & les intérêts de la ſomme; que cette reſtitution le ruineroit. Le maître ſe laiſſe perſuader par l'éloquence de ſon valet, & lui recommande de veiller ſur le faux Fédéric. Brighel reſte ſeul, & s'étonne qu'une fille ait pu ſe rendre ſi adroite à tous les exercices des Cavaliers. Diane paroît; Brighel lui dit qu'il a découvert le ſecret de ſon ſexe: la Belle convient de l'amour qu'elle a pour Flaminio, l'amant de ſa ſœur Béatrix, & avoue qu'elle l'a épouſé en ſecret, ſous le nom de cette même ſœur. Flaminio arrive ſur la ſcène; le faux Fédéric lui dit des douceurs, & ſort. Flaminio raconte à ſon valet Arlequin une

(1) Les rôles de *Magnifico* ſont en Italie les rôles de *Pantalon*.

diſpute qu'il a eue avec Silvio ſon frere. En voici le ſujet, lui dit-il :

« Je me trouvai avec mon frere un de ces jours : nous parlions, avec quelques amis, de Béatrix notre voiſine : il me dit qu'il en étoit épris, & qu'il eſpéroit l'obtenir en mariage. Alors je fus contraint de lui avouer que je l'avois épouſée en ſecret, & que j'étois introduit tous les ſoirs chez elle : il en douta. Enfin, pour le perſuader, je lui propoſai de me faire accompagner hier au ſoir par Lucindo, ſon meilleur ami ».

Après cette confidence, Flaminio & Arlequin quittent la ſcène. Silvio & Lucindo les remplacent ; le dernier confirme à ſon ami le bonheur de Flaminio. Il lui dit qu'il l'a accompagné à ſon rendez-vous ; que Béatrix elle-même eſt venue ouvrir la porte du jardin, & qu'elle a tenu à ſon amant les propos les plus tendres. Silvio n'en veut rien croire : il voit Arlequin, & lui demande juſqu'à quelle heure ſon maître a reſté avec Béatrix la nuit dernière : Arlequin répond, juſqu'au jour. Silvio lui donne un ſoufflet, en lui diſant que cela ne ſe peut pas, Béatrix ayant paſſé toute la nuit à ſa fenêtre.

Le Docteur ſort de ſa maiſon avec ſa fille Victoire, qui eſt fort mélancolique : le pere veut en ſavoir la cauſe : la fille dit qu'elle eſt triſte naturellement. Le Docteur exhorte Colombine à découvrir ce qui afflige ſa maîtreſſe. Il ſe retire. Victoire avoue à ſa ſuivante qu'elle aime Fédéric.

Brighel demande à Diane comment elle a pu faire pour n'être pas reconnue par ſon époux : elle répond qu'elle avoit ſoin de prendre un habit de ſa ſœur, & de contrefaire ſa voix. Colombine, pour ſoulager l'ennui de ſa maîtreſſe, cherche par-tout Fédéric : elle le rencontre enfin, le prie de venir voir Victoire ; celle-ci déclare ſa paſſion au faux Fédéric. On ſe doute bien que le faux Cavalier répond très-mal à ſa flamme. L'acte finit.

ACTE II.

Arlequin va trouver le Docteur, & lui dit que ſon fils Flaminio eſt marié ſecrétement avec Béatrix ; qu'il s'introduit

chaque nuit chez elle, & que les parens de la Belle veulent le tuer. Le Docteur eſt déſeſpéré. Il prend la réſolution de demander Béatrix à Magnifico. Celui-ci arrive; il voit le Docteur troublé, agité, croit que ſon ſecret eſt découvert, & qu'on ſait que Fédéric eſt une fille. Il ſe trouble à ſon tour; ce qui augmente l'embarras du Docteur. Après une ſcène équivoque, le Docteur s'explique: enfin Magnifico rentre ſans rien répondre, accable ſa fille de reproches. Grand déſeſpoir de Béatrix qui proteſte de ſon innocence, quand Flaminio vient demander Béatrix en mariage, & prie Magnifico de confirmer leur hymen ſecret. Magnifico l'accuſe de fauſſeté. Arlequin ſert de témoin à ſon maître, qui prétend ne vouloir d'autre garant que Béatrix elle-même. Magnifico veut confondre Flaminio, & appelle Béatrix. Flaminio la prie d'avouer la vérité, & de dire tout ce qui s'eſt paſſé entre eux. Béatrix jure qu'il ne s'eſt rien paſſé. Flaminio jure le contraire, Arlequin auſſi. Le Docteur ſurvient, il prie Magnifico de mettre fin à ce débat, en mariant Béatrix avec Flaminio. Béatrix ne veut pas y conſentir. Flaminio veut l'entraîner par force chez lui. Diane, ou le faux Fédéric, paroît avec des piſtolets. La moitié des acteurs tombe de peur, l'autre prend la fuite.

ACTE III.

Diane eſt fâchée d'avoir eu diſpute avec Flaminio lorſqu'il vouloit entraîner Béatrix. Elle mourra ſi elle ne le voit pas la nuit ſuivante: elle prend la réſolution de lui écrire un billet ſous le nom de ſa ſœur, comme à l'ordinaire, & de lui donner rendez-vous. D'un autre côté, Flaminio, alarmé par les menaces du faux Fédéric, eſt armé de pied en cap, ainſi qu'Arlequin, quand ils voient un domeſtique de la maiſon de Magnifico. Ils ſe mettent ſous les armes. Le domeſtique dit à Flaminio qu'il a une lettre à lui remettre. Flaminio ordonne à Arlequin de la prendre: il s'acquitte en tremblant de la commiſſion. Flaminio lit l'épître qui eſt de Diane, & qu'il croit de Béatrix: il promet de ſe trouver au rendez-vous; il y va enfin. Diane le reçoit, & dit un mot tout bas à Arlequin, qui va éveiller toute la

maiſon. On approche avec de la lumière ; Diane ſe couvre de ſon voile. Magnifico s'emporte contre elle en croyant parler à Béatrix, qui entre un inſtant après. Tout le monde, en la voyant paroître, reſte étonné : on enlève le voile de Diane, elle regarde ſon pere en lui faiſant ſigne de déclarer le myſtère. Magnifico n'oſe ; & lui fait ſigne de parler elle-même. Brighel leur épargne cette peine. Le Docteur ſomme Magnifico de lui rendre les quatre mille écus avec les intérêts ; mais tout s'accorde à l'amiable. Magnifico donne ſes deux filles aux deux fils du Docteur, & tout le monde eſt content, à l'exception de Victoire.

Moliere a fait entrer dans ſon *Dépit amoureux* toutes les ſcènes de ce canevas, à l'exception de celles qu'amènent & la langoureuſe *Victoire*, & le complaiſant *Lucindo* ; ces deux perſonnages, très-inutiles dans la pièce italienne, n'auroient pas mieux figuré dans la françaiſe, & *Moliere* a très-bien fait de les ſupprimer. En revanche, je crois le dénouement de la *Fille crue Garçon* plus piquant & mieux amené que celui du *Dépit amoureux*. Quant à ce qui donne lieu à l'embroglio des deux pièces, je veux dire la mépriſe que font les deux amants en épouſant une ſœur pour l'autre, elle eſt peu vraiſemblable, nous l'avons dit dans le premier volume.

Les ſcènes de dépit entre *Eraſte* & *Lucile* ſont priſes dans une comédie italienne intitulée :

GLI SDEGNI AMOROSI,

OU LES DEPITS AMOUREUX,

Canevas en trois actes.

A travers le fatras d'une intrigue très-embrouillée, *Moliere* a démêlé le mérite de deux

ou trois ſcènes de dépit. On croira ſans peine que *Moliere* en les tranſportant ſur notre théâtre les a embellies. Je vais traduire la plus eſſentielle. Le moyen, me dira-t-on, puiſque la pièce n'exiſte qu'en canevas? Cela eſt vrai. Mais comme les bons Acteurs Italiens écrivent les ſcènes eſſentielles de leurs ſujets, qu'ils appellent ſcènes préméditées, j'ai eu ſoin d'en avoir des copies autant qu'il m'a été poſſible.

Diane voulant conſerver ſa main à *Flaminio*, a écrit à *Silvio*, à qui on la deſtine, pour le prier de différer le mariage. *Flaminio*, enleve cette lettre à *Arlequin*, devient jaloux, & feint de s'attacher à *Béatrix* pour ſe venger de celle qu'il croit infidelle. *Diane* & *Flaminio* ſont dans cette ſituation quand ils ſe rencontrent: l'amant veut parler; l'amante l'interrompt à pluſieurs repriſes.

FLAMINIO, DIANA.

DIANA, *à part.*

Mais ſi je ne l'écoute point, je lui paroîtrai injuſte, & je veux le confondre.

FLAMINIO.

Avez-vous fini?

DIANA.

Je n'ai pas encore commencé, jugez ſi j'ai fini.

FLAMINIO.

Ecoutez-moi, ou je ſors.

DIANA.

Hé bien! ceſſe-t-il de m'irriter!

FLAMINIO.

Oh ! vous feignez d'être irritée : vous avez trop bien pris vos mesures pour l'être réellement.

DIANA.

Vous ne pouvez pas en juger, parce que l'amour que vous avez pour Béatrix vous aveugle sur le mien.

FLAMINIO.

Il ne m'aveugle pas si fort que je ne voie avec peine votre ingratitude. J'ai dans mes mains la lettre que vous avez écrite à Silvio. Le voilà, ce témoin de votre trahison.

DIANA.

J'ai écrit cette lettre, il est vrai ; mais....

FLAMINIO, *l'interrompant.*

Qu'est-ce ? que pouvez-vous dire ? Avouez votre perfidie, Oserez-vous encore vous dire innocente ?

DIANA.

Laissez-moi du moins finir ce que j'ai à vous dire, & vous me condamnerez ensuite si je le mérite.

FLAMINIO.

Non, il n'est pas besoin de grandes réflexions quand la chose est évidente.

DIANA.

C'est vous qui me faites une perfidie très-évidente, lorsque, charmé des beautés de Béatrix, vous renoncez à mon amour pour devenir son époux.

FLAMINIO.

J'ai conservé mon amour pour vous tant que vous m'avez conservé la foi que vous m'aviez promise ; à présent que vous manquez à votre parole, il m'est permis d'épouser qui bon me semble.

DIANA.

Hé bien ! reſtez dans votre erreur, puiſque vous ne voulez pas écouter ce qui peut me juſtifier.... Mais non : admirez juſqu'où je pouſſe ma bonté pour vous, quoique vous en ſoyez indigne. Ecoutez-moi du moins ; je vous le demande au nom de notre ancienne tendreſſe, puiſque vous voulez qu'elle finiſſe ; apprenez ce que je dis pour ma défenſe.... Vous êtes bien inhumain ſi vous me refuſez cette grace.

FLAMINIO.

Parlez ; mais abrégez.

DIANA.

Que le Ciel ſoit loué !.... Apprenez que je n'ai écrit à Silvio que pour me conſerver à vous en différant cet hymen funeſte auquel mon pere vouloit me forcer ; mais j'étois réſolue à mourir avant de le terminer. J'en prends à témoin tous les Dieux du Ciel, mon amour, mon innocence, & vous, qui répondez à une tendreſſe auſſi vive avec la plus grande ingratitude. Mon cher Flaminio, trop injuſte Flaminio, donnez-moi la mort pour me punir des torts que vous me ſuppoſez, ou rendez-moi votre amour en récompenſe de la foi que je vous ai conſervée.

FLAMINIO.

En voilà ſuffiſamment, ma chère Diana, en voilà ſuffiſamment : je connois que je ſuis le ſeul coupable ; & pour vous avoir cru infidelle, j'avois feint d'aimer une autre perſonne ; mais cette feinte ne m'a été dictée que par la vengeance, mon cœur n'y a pas eu la moindre part.

DIANA.

Je mets tout ſur le compte de quelques fauſſes apparences auxquelles vous avez ajouté foi trop légérement. Je vous ordonne, pour votre pénitence, de m'aimer autant que je le mérite ; & puiſque mon pere eſt ſorti, *ramenez-moi dans ma maiſon* ; nous chercherons enſemble les moyens de nous unir bientôt.

FLAMINIO.

Je me félicite de mon erreur, puiſqu'elle me fait connoître la pureté & la vivacité de votre amour.

Voyons préſentement la ſcène françaiſe. Elle eſt ſi belle que je ne balance pas à la tranſcrire.

ACTE IV. SCÈNE III.

LUCILE, ERASTE, MARINETTE, GROS RENÉ.

MARINETTE.

Je l'apperçois encor; mais ne vous rendez point.

LUCILE.

Ne me ſoupçonne pas d'être foible à ce point.

MARINETTE.

Il vient à nous.

ERASTE.

Non, non, ne craignez pas, Madame;
Que je revienne encor vous parler de ma flamme:
C'en eſt fait; je me veux guérir, & connois bien
Ce que de votre cœur a poſſédé le mien.
Un courroux ſi conſtant, pour l'ombre d'une offenſe,
M'a trop bien éclairci de votre indifférence;
Et je dois vous montrer que les traits du mépris
Sont ſenſibles ſur-tout aux généreux eſprits.
Je l'avouerai, mes yeux obſervoient dans les vôtres
Des charmes qu'ils n'ont pas trouvés dans tous les autres;
Et le raviſſement où j'étois de mes fers,
Les auroit préférés à des ſceptres offerts.
Oui, mon amour pour vous ſans doute étoit extrême,
Je vivois tout en vous; &, je l'avouerai même,
Peut-être qu'après tout j'aurai, quoiqu'outragé,
Aſſez de peine encore à m'en voir dégagé:

Poſſible que malgré la cure qu'elle eſſaie,
Mon ame ſaignera long-temps de cette plaie;
Et qu'affranchi d'un joug qui faiſoit tout mon bien,
Il faudra me réſoudre à n'aimer jamais rien.
Mais enfin il n'importe, & puiſque votre haine
Chaſſe un cœur tant de fois que l'amour vous ramène,
C'eſt la dernière ici des importunités
Que vous aurez jamais de mes feux rebutés.

LUCILE.

Vous pouvez faire aux miens la grace toute entière,
Monſieur, & m'épargner encor cette dernière.

ERASTE.

Hé bien, Madame, hé bien, ils ſeront ſatisfaits:
Je romps avecque vous, & j'y romps pour jamais.
Puiſque vous le voulez, que je perde la vie
Lorſque de vous parler je reprendrai l'envie.

LUCILE.

Tant mieux: c'eſt m'obliger.

ERASTE.

Non, non, n'ayez pas peur
Que je fauſſe parole, euſſé-je un foible cœur
Juſques à n'en pouvoir effacer votre image,
Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage
De me voir revenir

LUCILE.

Ce ſeroit bien en vain.

ERASTE.

Moi-même de cent coups je percerois mon ſein,
Si j'avois jamais fait cette baſſeſſe inſigne
De vous revoir après ce traitement indigne.

LUCILE.

Soit, n'en parlons donc plus.

ERASTE.

Oui, oui, n'en parlons plus;
Et pour trancher ici nos propos ſuperflus,
Et vous donner, ingrate, une preuve certaine
Que je veux ſans retour ſortir de votre chaîne,
Je ne veux rien garder qui puiſſe retracer
Ce que de mon eſprit il me faut effacer.
Voici votre portrait : il préſente à la vue
Cent charmes merveilleux dont vous êtes pourvue;
Mais il cache ſous eux cent défauts auſſi grands,
Et c'eſt un impoſteur enfin que je vous rends.

GROS RENÉ.

Bon!

LUCILE.

Et moi, pour vous ſuivre au deſſein de tout rendre,
Voilà le diamant que vous m'avez fait prendre.

MARINETTE.

Fort bien!

ERASTE.

Il eſt à vous encor ce bracelet.

LUCILE.

Et cette agate à vous, qu'on fit mettre en cachet.

ERASTE *lit.*

« Vous m'aimez d'une ardeur extrême,
» Eraſte, & de mon cœur voulez être éclairci.
» Si je n'aime Eraſte de même,
» Au moins aimé-je fort qu'Eraſte m'aime ainſi.

Lucile.

Vous m'aſſuriez par-là d'agréer mon ſervice :
C'eſt une fauſſeté digne de ce ſupplice.

(*Il déchire la lettre.*)

LUCILE *lit.*

» J'ignore le deſtin de mon ardeur ardente,

» Et jusqu'à quand je souffrirai :
» Mais je sais, ô beauté charmante !
» Que toujours je vous aimerai.

Eraste.

Voilà qui m'assuroit à jamais de vos feux ;
Et la main & la lettre ont menti toutes deux.

(*Elle déchire la lettre.*)

GROS RENÉ.

Poussez.

ERASTE.

Elle est de vous, suffit, même fortune.

MARINETTE, *à Lucile.*

Berme.

LUCILE.

J'aurois regret d'en épargner aucune.

GROS RENÉ.

N'ayez point le dernier.

MARINETTE.

Tenez bon jusqu'au bout.

LUCILE.

Enfin voilà le reste.

ERASTE.

Et, grace au Ciel, c'est tout.
Je sois exterminé si je ne tiens parole.

LUCILE.

Me confonde le Ciel, si la mienne est frivole.

ERASTE.

Adieu donc.

LUCILE.

Adieu donc.

MARINETTE.

Voilà qui va des mieux.

GROS RENÉ.

Vous triomphez.

MARINETTE.

Allons, ôtez-vous de ſes yeux.

GROS RENÉ.

Retirez-vous après cet effort de courage.

MARINETTE.

Qu'attendez-vous encor ?

GROS RENÉ.

Que faut-il davantage ?

ERASTE.

Ah ! Lucile, Lucile ! un cœur comme le mien
Se fera regretter, & je le ſais fort bien.

LUCILE.

Eraſte, Eraſte ! un cœur fait comme eſt fait le vôtre
Se peut facilement réparer par un autre.

ERASTE.

Non, non, cherchez par-tout, vous n'en aurez jamais
De ſi paſſionné pour vous, je vous promets.
Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie ;
J'aurois tort d'en former encore quelque envie.
Mes plus ardens reſpects n'ont pu vous obliger ;
Vous avez voulu rompre, il n'y faut plus ſonger.
Mais perſonne après moi, quoi qu'on vous faſſe entendre,
N'aura de paſſion auſſi pure & ſi tendre.

LUCILE.

Quand on aime les gens, on les traite autrement :
On fait de leur perſonne un meilleur jugement.

ERASTE.

Quand on aime les gens, on peut, de jalouſie,
Sur beaucoup d'apparence, avoir l'ame ſaiſie.

Mais

Mais alors qu'on les aime, on ne peut en effet
Se résoudre à les perdre ; & vous, vous l'avez fait.

LUCILE.

La pure jalousie est plus respectueuse.

ERASTE.

On voit d'un œil plus doux une offense amoureuse.

LUCILE.

Non, votre cœur, Eraste, étoit mal enflammé.

ERASTE.

Non, Lucile, jamais vous ne m'avez aimé.

LUCILE.

Eh ! je crois que cela foiblement vous soucie.
Peut-être en seroit-il beaucoup mieux pour ma vie ;
Si je..... Mais laissons là ces discours superflus :
Je ne dis point quels sont mes pensers là-dessus.

ERASTE.

Pourquoi ?

LUCILE.

Par la raison que nous rompons ensemble ;
Et que cela n'est plus de saison, ce me semble.

ERASTE.

Nous rompons ?

LUCILE.

Oui, vraiment. Quoi ! n'en est-ce pas fait ?

ERASTE.

Et vous voyez cela d'un esprit satisfait ?

LUCILE.

Comme vous.

ERASTE.

Comme moi ?

LUCILE.

Sans doute. C'eſt foibleſſe
De faire voir aux gens que leur perte nous bleſſe.

ERASTE.

Mais, cruelle, c'eſt vous qui l'avez bien voulu.

LUCILE.

Moi ? point du tout : c'eſt vous qui l'avez réſolu.

ERASTE.

Moi, je vous ai cru là faire un plaiſir extrême.

LUCILE.

Point, vous avez voulu vous contenter vous-même.

ERASTE.

Mais ſi mon cœur encor revouloit ſa priſon ?....
Si, tout fâché qu'il eſt, il demandoit pardon ?....

LUCILE.

Non, non, n'en faites rien, ma foibleſſe eſt trop grande;
J'aurois peur d'accorder trop tôt votre demande.

ERASTE.

Ah ! vous ne pouvez pas trop tôt me l'accorder,
Ni moi, ſur cette peur, trop tôt la demander.
Conſentez-y, Madame : une flamme ſi belle
Doit, pour votre intérêt, demeurer immortelle.
Je le demande, enfin me l'accorderez-vous
Ce pardon obligeant ?

LUCILE.

Remenez-moi chez nous.

Quelle ſcène, grands Dieux! quel feu! quel naturel! Si l'on a remarqué en combien de façons *Eraſte* & *Lucile* y dévoilent leurs cœurs,

on ſentira combien ils ſont ſupérieurs en tout à *Flaminio* & à *Diane*, excepté dans l'endroit où *Lucile*, à l'exemple de *Diane*, invite ſon amant à la ramener chez elle. L'amante Italienne a ſoin de nous dire ce qu'elle y fera; l'amante Françaiſe ne ſe donne point cette peine. Il eſt ſingulier de voir une jeune perſonne terminer une réconciliation amoureuſe, par quatre mots auſſi expreſſifs que ceux-ci :

Remenez-moi chez nous.

Les ſcènes dans leſquelles *Marinette* & *Gros René* parodient leurs maîtres, ſont tirées de la même pièce Italienne.

Eraſte & *Lucile* donnent plus de grace, plus de comique, plus de mouvement à leur dépit, en ſe rendant mutuellement tous les préſens qu'ils ſe ſont faits, en déchirant tous les billets qu'ils ſe ſont envoyés; cela eſt encore imité d'un canevas Italien en cinq actes, intitulé *Rebut pour rebut*. *Flaminio* ſe fait apporter tous les billets doux que *Pantalon*, *Mario* & *Lélio* ſes trois amans lui ont adreſſés : elle les relit pour s'en mocquer, & les brûle en leur préſence. Violette fait le même ſacrifice des lettres qu'*Arlequin* & *Scaramouche* lui ont écrites. Tout cela ne vaut pas les lettres d'un amant chéri, d'une maîtreſſe adorée, déchirées dans un moment de dépit.

La ſcène dans laquelle *Métaphraſte*, précepteur d'*Aſcagne*, impatiente le bon-homme *Albert*, eſt calquée ſur la quatrième ſcène du premier acte du *Déniaiſé*, comédie, *par le ſieur Gillet de la Teſſoniere*. Elle eſt fort rare. Elle n'eſt

JODELET, *levant la main pour parler.*

Ainſi donc, . . .

PANCRACE, *l'interrompant.*

Nous perdrions le droit du libre arbitre.

JODELET *veut parler.*

Mais. . . .

PANCRACE.

Il n'eſt point de mais, c'eſt notre plus beau titre.

JODELET, *encore de même.*

Quoi ! . . .

PANCRACE.

C'eſt parler en vain, l'ame a ſa volonté.

JODELET, *encore de même.*

Il eſt vrai. . . .

PANCRACE.

Nous naiſſons en pleine liberté.

JODELET, *voulant parler.*

C'eſt ſans doute. . . .

PANCRACE.

Autrement notre eſſence eſt mortelle.

JODELET, *voulant parler.*

D'effet. . . .

PANCRACE.

Et nous n'aurions qu'une ame naturelle.

JODELET.

Bon ! . . . .

PANCRACE.

C'eſt le ſentiment que nous devons avoir.

JODELET.

Donc. . . .

PANCRACE.

C'eſt la vérité que nous devons ſavoir.

JODELET.

Un mot....

PANCRACE.

Quoi ! voudrois-tu des ames radicales,
Où l'opération pareille aux animales...

JODELET, *en lui voulant fermer la bouche.*

Je voudrois te caſſer la gueule....

PANCRACE, *en ſe débarraſſant.*

On a grand tort
De vouloir que l'eſprit s'éteigne par la mort.
Il faut, pour en avoir l'entière connoiſſance,
Savoir que l'ame vient d'une immortelle eſſence,
Et qu'en nous animant, il eſt tout évident
Qu'elle eſt une ſubſtance, & non un accident;
Ayant des attributs du Maître du tonnerre,
Elle n'eſt pas de feu, d'air, d'eau, ni moins de terre;
Ni le tempérament des quatre qualités
Qui renferme dans ſoi tant de diverſités.

JODELET *s'apprête à parler.*

Enfin....

PANCRACE.

Les minéraux produits d'air & de flamme
Ont un tempérament, mais ce n'eſt pas une ame.
L'ame eſt encore plus que n'eſt le mouvement;
Pluſieurs choſes en ont ſans avoir ſentiment,
Et qui ſur les objets agiſſent avec force.
D'un arbre mort le fruit, ou la feuille, ou l'écorce,
Donnent à nos humeurs un ſecret mouvement;
L'ambre attire des corps, ainſi que fait l'aimant.

JODELET, *laſſé.*

Ah!....

PANCRACE.

L'ame n'eſt donc pas cette aveugle puiſſance
Qui ſe meut, ou qui fait mouvoir ſans connoiſſance.

JODELET, *jettant ſon chapeau à terre.*

J'enrage!....

PANCRACE.

Elle n'eſt pas le ſang, comme on a dit.

JODELET, *en le regardant de colère.*

Parlera-t-il toujours? Mais....

PANCRACE.

Ce mais m'étourdit.

JODELET, *fermant les poings.*

Peſte!....

PANCRACE.

Nous pouvons voir des choſes animées;
Qui ſans avoir de ſang avoient été formées.
Il eſt des animaux qui n'en répandent pas
Après le coup fatal qui cauſe leur trépas.
L'ame n'eſt pas auſſi l'acte ni l'énergie;
C'eſt au corps qu'appartient le mot d'autelechie.

JODELET.

Hola....

PANCRACE.

Prête l'oreille à mes ſolutions.
L'ame n'ayant donc point ces définitions,
Pour te faire ſavoir comme elle eſt immortelle,
Ecoute les vertus qui ſubſiſtent en elle:
Par un divin génie & des reſſorts divers,
Trois ames font mouvoir tout ce grand Univers.
Aux plantes ſeulement eſt la végétative,
La ſenſitive au corps, l'ame a l'intellective,
Et donne l'exiſtence aux deux qu'elle comprend,
Ainſi qu'un petit nombre eſt compris au plus grand.

Des trois la corruptible eſt jointe à la matière ;
La ſeconde, approchant de ſa clarté première,
Agit dans les démons ſans commerce des corps ;
Et la troiſième enfin, par de divins efforts,
Pour faire un compoſé, ſut renfermer en elle
La nature divine avecque la mortelle ;
Auſſi l'ame a l'arbitre....

JODELET.

Ah ! c'eſt trop arbitré.
Au diable le moment que je t'ai rencontré !

PANCRACE.

Au diable le pendard qui ne veut rien apprendre !

JODELET.

Au diable les ſavans, & qui les peut comprendre !

PANCRACE.

Va, ſi tu m'y retiens, on y verra beau bruit.
Mais....

JODELET.

Encore me parler ! Bon ſoir & bonne nuit.

Nous avons entendu le ſavant bavardage de *Pancrace* du *Déniaiſé* ; qu'on liſe *le Dépit amoureux*, Acte II. Scène VII, on y verra que le pédant *Métaphraſte* reſſemble infiniment au pédant *Pancrace* ; tous les deux ont ſur-tout la fureur de parler ſans ceſſe & de ne pas laiſſer deſſerrer les dents à leur interlocuteur ; mais le pédant de *Moliere* eſt plus comique. Parce que la pédanterie eſt plus naturelle chez un Précepteur que chez un Intendant : *Pancrace* occupe cette place. D'ailleurs ce dernier n'interrompt qu'un miſérable valet ; & *Métaphraſte*, poſſédé par ſon démon babillard, ne reſpecte

pas même le maître de la maison, qui, pour le faire taire, est obligé de l'épouvanter, en agitant à ses oreilles une énorme sonnette de mulet. Remarquons en passant que ce n'est pas dans ce dernier trait que *Moliere* brille, il auroit fort bien pu ne pas finir la scène par cette plate bouffonnerie qui se trouve dans plusieurs pièces italiennes.

Dans la septième scène du troisième acte, *Valere* veut découvrir si *Mascarille* a trahi son secret. Il feint d'être enchanté que son pere soit instruit de son mariage; il voudroit connoître, dit-il, l'honnête personne qui lui a rendu ce service, pour l'en remercier : alors *Mascarille* avoue que c'est lui. Son maître met l'épée à la main pour le tuer.

Cette scène est dans *Arlequin muet par crainte*, canevas italien. *Celio* arrive secrétement à Venise pour avoir une affaire d'honneur avec son rival. *Arlequin*, valet de *Célio*, confie sa malle à un crocheteur; il l'arrête au milieu de la rue, le fait asseoir sur la malle, se place à côté de lui, & l'interroge sur-tout ce qui se passe dans la ville. Lorsque le crocheteur a suffisamment satisfait sa curiosité, il lui dit de demander des nouvelles à son tour : l'autre répond qu'il n'est pas curieux. *Arlequin* le force, à grands coups de bâton, d'apprendre que son maître est arrivé exprès pour tuer un homme. Il entre dans le cabaret, & tout en goûtant les sauces, il fait la même confidence au cabaretier & aux servantes. Le cabaretier & le crocheteur avertissent *Célio* de l'indiscrétion de son valet. *Célio*, furieux, veut avant de punir *Arlequin*, le faire convenir de ses torts. Il

le prend en particulier & lui reproche de ne ſavoir pas travailler à la réputation de ſon maître. Comment ! lui dit-il, je viens à Veniſe exprès pour défier un rival, pour me couper la gorge avec lui ; c'eſt une action de bravoure qui me couvriroit de gloire ſi on la ſavoit, & tu ne l'apprends à perſonne ! Tu veux donc me réduire au point de faire comme les demi-braves, de raconter moi-même mes exploits, de vanter mon courage ? *Arlequin* lui répond naïvement qu'il a tort de lui faire ces reproche, puiſqu'il a inſtruit du ſujet de ſon voyage un crocheteur, le cabaretier, les ſervantes, les palefreniers, & que même en entrant dans la ville il s'en eſt entretenu avec ſon cheval, de façon à être entendu de tous les paſſants. Alors *Célio* lui reproche ſon indiſcrétion, & veut lui paſſer ſon épée au travers du corps. *Arlequin*, jure de ne plus ouvrir la bouche, & feint de la coudre. En effet il ne parle point durant toute la pièce, ce qui donne lieu à des lazzis très-plaiſants.

Douville a traité long-temps avant *Moliere* le ſujet du *Dépit amoureux*. Sa pièce eſt intitulée *aimer ſans ſavoir qui*, mais l'ainée ne mérite par d'être comparée à la cadette.

CHAPITRE III.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES, *Comédie en un acte & en prose, comparée pour le fonds & les détails avec* le Cercle des Femmes, *ou* le Secret du Lit nuptial, & l'Académie des Femmes, *Pièces de Chappuzeau.*

CETTE pièce fut d'abord jouée à Lyon, & ensuite à Paris sur le théâtre du Petit Bourbon, le 18 Novembre 1659. Elle est imitée d'un entretien comique en six entrées, dialogué en 1656 par *Chappuzeau*, & intitulé: *Le Cercle des Femmes*, ou *le Secret du lit nuptial.*

Extrait des Précieuses ridicules.

Le bon-homme *Gorgibus* a une fille & une nièce dont il est fort embarrassé. Il voudroit les unir à *la Grange* & à *du Croisy*; mais la simplicité de leur déclaration, de leurs propos, de leur parure, de leurs manières, déplaisent aux deux *Précieuses*; ils sont furieux, & chargent leurs valets de la vengeance. *Mascarille* & *Jodelet* s'introduisent chez les *Précieuses* sous les titres de *Marquis* & de *Vicomte*, charment les héroïnes par leur abord familier, une parure outrée, de grands airs, un jargon affecté. Lorsque les deux bégueules se flattent d'avoir subjugué deux Seigneurs du premier mérite, *la Grange* & *du Croisy* arrivent, font

dépouiller leurs valets devant elles, en leur disant qu'elles peuvent les aimer, mais qu'ils ne veulent pas que leurs rivaux se servent de leurs habits pour être mieux traités qu'eux. Les *Précieuses* sont confondues. *Gorgibus* craint qu'on ne fasse quelque farce de leur aventure.

Extrait du Cercle des Femmes.

Emilie, jeune veuve, se livre toute entière à son goût pour l'étude, ne s'occupe plus que de livres, de conversations sur les sciences, & du soin d'entretenir commerce avec les savans. L'un d'eux fait sa déclaration qui est mal reçue. Le pédant, piqué, habille superbement Germain son pensionnaire, & dont il ne sauroit être payé. Celui-ci est mieux reçu. Alors, des archers viennent prendre Germain au collet & l'emmenent en prison comme un fripon. Emilie demeure fort honteuse d'avoir été dupée.

La différence qu'il y a entre la pièce de *Moliere* & celle de *Chappuzeau*, est si visible qu'elle est à la portée de tout le monde. La *Précieuse* de *Chappuzeau* n'a que le ridicule de parler science; la *Madelon* & la *Cathos* de *Moliere* poussent l'affectation jusques dans les conversations les plus familières, & dans la façon de se mettre. Elles veulent *que leurs chaussettes soient de la meilleure faiseuse.* La première ne rebute qu'un pédant qui le mérite; les autres refusent, avec la dernière impertinence, deux époux aimables, parce qu'ils n'ont pas donné à leur passion un air de roman, & *qu'ils ont débuté de but en blanc par le mariage.* Le caractère de *la Grange* & de *du Croisy*, se trouvant tout-à-fait opposé à celui des *Précieuses*, fait plus ressortir leurs ridicules, & rend les

amants plus intéreſſants. Les valets employés à leur vengeance, ſont bien plus propres à punir l'orgueil déplacé des héroïnes, que le penſionnaire du pédant. Enfin, il eſt bien plus plaiſant de voir *la Grange* & *du Croiſy* faire déshabiller leurs valets en préſence de leurs conquêtes, que d'aſſiſter à l'enlevement d'un homme arrêté pour dettes.

Chappuzeau connut ſans doute lui-même la diſtance qu'il y avoit de ſa pièce à celle de *Moliere*, puiſqu'il la corrigea, & la fit donner en 1661 ſur le théâtre du Marais avec le titre de *l'Académie des Femmes*.

Extrait de l'Académie des Femmes.

Une abſence de quatorze mois fait conjecturer à Emilie que ſon époux n'eſt plus; elle ſe livre toute entière à la littérature. Sa maiſon eſt ſans ceſſe remplie de femmes auſſi ridicules qu'elle, & de faux ſavans. L'un d'eux, appellé Hortenſe, déclare l'amour qu'il a pour Emilie. Il eſt très-mal reçu, & forme le deſſein de ſe venger. Il fait habiller ſuperbement Guillot; & après lui avoir donné des inſtructions ſur le perſonnage qu'il doit jouer, il préſente le valet traveſti ſous le nom du Marquis de la Guilloche. Emilie & la compagnie des Précieuſes reçoivent le nouveau Marquis avec beaucoup de politeſſe. On vient enſuite annoncer le Baron de la Roque; c'eſt le mari d'Emilie, qu'on croyoit mort. Emilie s'évanouit à cette vue. Guillot, reconnu valet d'Hortenſe, eſt chaſſé comme il le mérite; & le Baron, après une remontrance à ſa femme ſur ſa conduite ridicule, lui ordonne de laiſſer ſes livres, & de s'occuper dorénavant du ſoin de ſon ménage.

Chappuzeau ſemble n'avoir refait ſa pièce que pour prouver la différence qu'il y a d'un bon à un mauvais imitateur. *Moliere* fait d'un mau-

vais original une copie qui eſt un petit chef-d'œuvre ; & *Chappuzeau* qui refait ſon ouvrage d'après cette copie, n'en apperçoit pas les beautés, & ne fait y voir d'autre mérite que celui d'avoir ſubſtitué des valets à ſon Penſionnaire. *Chappuzeau* dit, dans une épître dédicatoire, que ſa pièce a eu du ſuccès. Je n'en ſais rien ; mais je ſais qu'on n'en parle plus. Je ſais qu'à la repréſentation des *Précieuſes*, un vieillard, frappé par la vérité des portraits qu'on lui préſentoit, s'écria : *Courage, Moliere, voilà la bonne Comédie* : je ſais que *Ménage*, en ſortant de la première repréſentation, dit à *Chapelain* : « Nous approuvions, vous » & moi, toutes les ſottiſes qui viennent d'être » critiquées ſi finement & avec tant de bon » ſens ; croyez-moi, il nous faudra brûler ce » que nous avons adoré, & adorer ce que nous » avons brûlé » : je ſais enfin que *Moliere* a ſi fort ridiculiſé ſes originaux, qu'ils ont diſparu, & que cependant nous voyons la pièce avec plaiſir. L'Abbé *de Pure* a fait auſſi une pièce intitulée *les Précieuſes* ; elle eſt mauvaiſe.

CHAPITRE IV.

SGANARELLE, OU LE COCU IMAGINAIRE; *comédie en vers & en trois actes, comparée pour le fond, les détails & le ſtyle, avec une pièce Italienne intitulée*, Il Ritratto, le Portrait, *ou* Arlichino cornuto per opinione, Arlequin cocu imaginaire, *& une ſcène de* Jodelet Duelliſte, *pièce de Scarron.*

Extrait du Cocu imaginaire, ou de Sganarelle.

GORGIBUS, après avoir promis à *Lélie* la main de *Célie* ſa fille, veut profiter de l'abſence de l'amant pour la donner à *Valere*. Il l'annonce à ſa fille qui ſe trouve mal; & laiſſe tomber le portrait de *Lélie* qu'elle contemploit. *Sganarelle* touche *Célie* pour voir ſi elle eſt morte, & l'emporte chez elle. La femme de *Sganarelle* voit ſon époux auprès de *Célie*, eſt jalouſe, accourt, ne trouve perſonne ſur la ſcène, ramaſſe la miniature que *Célie* a laiſſé tomber. *Sganarelle* revient, eſt jaloux à ſon tour de voir un portrait dans les mains de ſa femme, & le lui enlève. *Lélie* arrive; il n'eſt pas peu ſurpris de trouver ſon portrait dans les mains d'un homme. Il lui demande de qui il le tient. *Sganarelle*, qui le reconnoît pour l'original de la miniature, lui dit d'un air fâché qu'il l'a ſurpris à ſa femme. *Lélie* penſe

que

que *Célie* eſt mariée : le chagrin qu'il en reſſent lui cauſe une foibleſſe. La femme de *Sganarelle* s'en apperçoit, & le prie d'entrer chez elle où il ſe remet. Lorſqu'il ſort, *Sganarelle* le voit, ce qui le confirme encore plus dans l'idée qu'il eſt trompé par ſa femme. D'un autre côté *Célie* qui eſt à la fenêtre apperçoit *Lélie* : elle deſcend, ne le voit plus, en demande des nouvelles à *Sganarelle* : celui-ci répond qu'il eſt mieux connu de ſa femme que de lui. *Célie*, furieuſe, jure de ſe venger. Elle promet à ſon père d'épouſer *Valere* ; mais elle revoit *Lélie*. Après quelques reproches de part & d'autre, la véritable hiſtoire du portrait tombé des mains de *Célie* détruit la jalouſie des deux amants & des époux. Pour comble de bonheur, *Valere*, marié ſecrétement, ne peut s'oppoſer aux vœux de *Célie* qui épouſe ſon amant, de l'aveu même de *Gorgibus*.

IL RITRATTO, LE PORTRAIT,

ou ARLICHINO CORNUTO PER OPINIONE,

Arlequin Cocu imaginaire.

ACTE I.

Arlequin & Camille parlent de leurs amours. Camille promet à ſon amant de l'épouſer. On entend Scapin, cabaretier & frere de Camille. Arlequin ſe retire. Scapin trouve mauvais que ſa ſœur ſoit dans la rue ; il la querelle & lui dit enſuite qu'il veut la marier, il lui ordonne de choiſir un époux ; elle répond que le choix eſt fait. Arlequin ſe préſente, il n'a pas le bonheur de plaire à Scapin qui le renvoie, & qui entre enſuite dans le cabaret.

La ſcene change & repréſente une cuiſine. Arlequin paroît

mort sur une chaise. Camille le voit, se désespère, veut se tuer : son frere retient son bras, lui demande la cause de son désespoir, l'apprend avec chagrin ; & jure qu'il ne s'opposeroit plus au bonheur d'Arlequin, s'il vivoit encore. Arlequin se lève, le prend au mot ; Scapin fuit tout épouvanté. L'acte finit.

ACTE II.

Magnifico commence l'acte avec Eléonora sa fille qu'il veut marier au Docteur ; elle feint d'y consentir ; mais quand elle est seule, elle soupire de l'absence de Célio, prend le portrait de cet amant, s'attendrit si fort qu'elle s'évanouit, & laisse tomber le portrait. Arlequin arrive par hasard, la soutient, & la porte chez elle. Camille vient, & dit qu'elle va tout préparer pour son mariage avec Arlequin : elle voit le portrait, le ramasse, loue la beauté de l'original. Arlequin revient, écoute, devient jaloux, enlève le portrait à Camille, & la renvoie. Il reste sur la scène fort en colère.

Célio arrive vêtu en pélerin : il a été obligé de prendre ce déguisement, parce qu'il a tué un homme qui en vouloit à la vie du Docteur. Arlequin le reconnoît pour l'original du portrait. D'un autre côté Célio est fâché de voir son portrait entre les mains d'Arlequin : il lui demande de qui il le tient ; Arlequin lui répond que c'est de sa femme. Célio croit qu'Eléonora est infidelle, il veut apprendre la vérité de Scapin : il frappe au cabaret ; Camille lui ouvre la porte, lui fait beaucoup de politesses. Célio répond à ses honnêtetés, & veut lui faire un présent. Arlequin, qui voit tout cela de loin, devient furieux.

Eléonora a paru à sa fenêtre, elle a reconnu son cher Célio malgré son déguisement ; elle descend bien vîte, demande à Arlequin ce que le pélerin est devenu. Celui-ci lui répond qu'il l'ignore, mais qu'il sait seulement que le pélerin est l'amant de sa femme. Eléonora, outrée de la prétendue infidélité de Célio, exhorte Arlequin à la vengeance, & lui porte une épée. Camille, de son côté, a vu Arlequin avec Eléonora, est devenue jalouse, & paroît avec une

autre épée. Les deux époux armés restent un instant seuls sur la scène; Scapin vient se jetter entre eux, demande quel est le sujet de leur querelle. Camille dit que son époux lui fait infidélité, & qu'elle veut le tuer; Arlequin répond que c'est sa femme qui le trompe, & qu'il veut lui donner la mort. Scapin termine la dispute & l'acte en bâtonnant Arlequin.

ACTE III.

Célio, veut apprendre des nouvelles d'Eléonora. Il va chez Scapin qui le reconnoît, & lui dit que sa maîtresse est sur le point de se marier; mais il lui promet en même temps de faire son possible pour rompre ce mariage: il le fait entrer dans sa maison. Arlequin a tout entendu, croit qu'il a été question de Camille, & se cache chez Scapin.

Camille est désespérée de ne pas voir Arlequin; elle craint d'en être abandonnée. Elle prie son frère de lui écrire une lettre; elle fait mettre dessus, *à l'Amant voyageur*, parce qu'elle pense qu'Arlequin est parti. Arlequin caché croit que la lettre s'adresse au Pélerin; il devient encore plus jaloux: il attend que Camille soit seule; il s'empare de la lettre qu'elle a fait écrire, & veut la tuer. Célio vient la défendre. Arlequin désespéré quitte la scène.

Magnifico parle au Docteur & à sa fille de leur prochain mariage. Eléonora consent à donner la main au Docteur, parce qu'elle est piquée contre Célio. Arlequin raconte à Eléonora qu'il a surpris sa femme avec Célio; il la prie de lui prêter une chambre pour examiner leur conduite; elle y consent; ils quittent la scène. Célio & Camille, qui les ont vus ensemble, font une scène, dans laquelle ils déclament beaucoup contre l'infidélité. Eléonora & Arlequin revenant les voient se parler fort vivement, & les suivent pour les surprendre. Eléonora exhorte Arlequin à la vengeance, & lui remet un poignard. Arlequin veut immoler sa femme à sa colère: Célio la défend encore.

ACTE IV.

Le Docteur est en habit de marié; Magnifico l'accompagne. Ils veulent choisir une salle dans le cabaret de Scapin

pour faire la noce ; Scapin les refuſe. Ils vont chercher ailleurs. Dans ce temps-là Eléonora a fait des réflexions ; elle ne ſauroit ſe déterminer à donner la main au Docteur ; elle aime mieux prendre la fuite, & ſe fait accompagner par Arlequin, vêtu en femme. Elle lui donne la clef de ſon cabinet, pour qu'il aille y prendre tous ſes bijoux. Magnifico & le Docteur le rencontrent. Ils le prennent pour Eléonora, parce qu'il porte ſes habits, & qu'il s'eſt couvert de ſon voile. On veut le forcer à donner la main au Docteur ; il contrefait ſa voix, & dit qu'il a promis ſa foi. On lui demande à qui : Célio ſe préſente, & dit que c'eſt à lui. Il enlève la prétendue Eléonora, qui lui échappe, & s'enferme chez Scapin. Célio frappe à la porte ; Scapin ſe prépare à lui ouvrir ; mais, pendant ce temps-là, le Docteur a été appeller de faux braves à ſon ſecours, qui tombent ſur Célio. Il eſt obligé de ſe réfugier chez Eléonora ; ce qui augmente le dépit du Docteur.

ACTE V.

Arlequin s'eſt emparé de Camille. Il la couvre des bijoux & des habits d'Eléonora. Célio croit voir en elle Eléonora, & l'emmène de force. Arlequin eſt dans la plus grande colère. Eléonora vient, & lui demande ce qui le chagrine ainſi. Arlequin lui raconte toutes les raiſons qu'il croit avoir. Eléonora y eſt trop intéreſſée pour ne pas prendre part au chagrin d'Arlequin : elle le conſole. Scapin eſt indigné de leur familiarité. Eléonora lui ordonne de reſpecter Arlequin, parce qu'elle le prend ſous ſa protection. Cependant Scapin reproche à Arlequin les torts qu'il a avec ſa femme, & le roſſe. Eléonora ſe fâche : Scapin dit qu'il ne peut ſouffrir qu'Arlequin traite ſa femme de coquette. Eléonora ſoutient qu'elle mérite cette épithete. Camille paroît, en diſant que le Pélerin la pourſuit par-tout. Célio arrive, on découvre l'équivoque du portrait ; & le Docteur, pour qui Célio a jadis riſqué ſa vie, lui cède Eléonora.

Voilà la pièce telle qu'elle eſt jouée en Italie, telle que les anciens Comédiens Italiens

la repréſentoient à Paris, quand *Moliere* jugea à propos de s'emparer du ſujet. Il a ſenti que le ſecond acte de cette pièce étoit le meilleur; auſſi en a-t-il tiré ſes trois actes. Confrontons les ſcènes originales avec les ſcènes imitées.

Pièce Italienne, Acte II, Scène I.

Magnifico veut marier Eléonora ſa fille avec le Docteur qu'elle n'aime point : elle feint cependant de conſentir à ce mariage.

Pièce Françaiſe, Acte I, Scène I.

Gorgibus veut que ſa fille *Célie* donne la main à *Valere*, pour qui elle n'a nulle inclination; elle l'avoue à ſon père : elle y eſt autoriſée par l'approbation qu'il a déja donnée à la recherche de *Lélie* qu'elle aime.

Cette contradiction entre le père & la fille donne à la Scène Françaiſe une action, une vie que l'Italienne n'a pas. Elle prévient en faveur de l'héroïne, & pique la curioſité du ſpectateur.

Pièce Italienne, Acte II, Scène II.

Eléonora, ſeule ſur la ſcène, ſe plaint de l'abſence de Célio qu'elle aime, prend ſon portrait, s'attendrit & ſe trouve mal.

Pièce Françaiſe, Acte I, Scène II.

Célie fait admirer à ſa ſuivante le portrait de *Lélie*, eſt bien fâchée qu'il ſoit abſent, & ſe trouve mal.

Célie a une ſuivante; *Eléonora* n'en a point:

auſſi cette dernière eſt-elle obligée de faire un monologue un peu long, au lieu que la ſcène de *Célie* avec ſa ſuivante peut être étendue ſans pécher contre la vraiſemblance.

Pièce Italienne, Acte II, Scène III.

Arlequin vient au ſecours d'Eléonora, & l'emporte chez elle.

Pièce Françaiſe, ACTE I, SCÈNE III.

Sganarelle accourt aux cris de la ſuivante pour ſecourir *Célie*. La ſuivante ſort pour aller chercher quelqu'un, dit-elle, qui emporte ſa maîtreſſe.

SCÈNE IV.

Sganarelle reſte avec *Célie*, & lui paſſe la main ſur le ſein pour voir ſi elle reſpire. La femme de *Sganarelle* voit cela de ſa fenêtre & devient jalouſe, ſur-tout quand *Sganarelle* emporte *Célie*.

Moliere fait deux ſcènes d'une ſeule. Il eſt au-deſſus de l'Auteur Italien lorſqu'il prépare la jalouſie de la femme, en faiſant paſſer la main de *Sganarelle* ſur le ſein de *Célie* : il eſt au-deſſous par la ſortie forcée de la ſuivante. *Sganarelle* pouvoit fort bien emporter *Célie* chez elle, lorſque la ſuivante a été chercher du monde pour cela. Outre ce défaut, cauſé par la ſuivante, la ſuivante elle-même eſt inutile à la pièce ; auſſi ne la verrons-nous plus.

Pièce Italienne, Acte II, Scène IV.

Camille ramaſſe le portrait de Célio qu'Eléonora a laiſſé tomber, & l'admire.

Pièce Française, ACTE I, SCÈNE V.

La femme de *Sganarelle* trouve le portrait de *Lélie*, tombé des mains de *Célie*, & le contemple.

Pièce Italienne, Acte II, Scène V.

Arlequin ſurprend ſa femme admirant la beauté du jeune homme repréſenté dans le portrait, devient jaloux, lui enlève la miniature.

Pièce Française, ACTE I, SCÈNE VI.

La femme de *Sganarelle*, non contente de louer la beauté de l'homme peint dans la miniature, ſent la boîte, parce qu'elle eſt parfumée. *Sganarelle* croit qu'elle baiſe le portrait, le lui arrache des mains : ſa femme le reprend, & fuit : *Sganarelle* court après.

La Scène Françaiſe eſt meilleure que l'Italienne, en ce que la femme, en ſentant le portrait, donne à croire au mari qu'elle le baiſe, & motive par-là ſa jalouſie : mais elle finit, je penſe, moins bien que l'Italienne. Il n'eſt pas naturel, lorſqu'un mari ſurprend à ſa femme le portrait d'un jeune homme, que cette femme le reprenne de force.

Pièce Italienne, Acte II, Scène VI.

Arlequin reſté ſur la ſcène avec le portrait qu'il injurie, Célio arrive, vêtu en pélerin, voit ſon portrait dans les mains d'un inconnu, lui demande où il a pris cette miniature : l'autre lui répond que c'eſt dans les mains de ſa femme. Colère d'Arlequin, qui reconnoît Célio pour l'ori-

ginal du portrait. Déſeſpoir de Célio, qui croit Eléonora mariée avec Arlequin.

SCÈNE VII.

Célio frappe à la porte de Scapin. Camille paroît. Célio lui demande s'il peut parler à ſon frère; elle répond qu'oui, & le fait entrer.

SCÈNE VIII.

Arlequin voyant entrer Célio avec ſa femme, eſt furieux; il veut aller les troubler, quand ils reparoiſſent.

SCÈNE IX.

Camille accompagne fort poliment Célio, qui, charmé de ſon honnêteté, veut lui faire un préſent, ce qui augmente encore la colère d'Arlequin.

Pièce Françaiſe, ACTE II, SCÈNE I.

Lélie arrive avec *Gros René* ſon valet. On a dit au maître que *Célie* doit ſe marier inceſſamment, il eſt alarmé. Le domeſtique meurt de faim; *Lélie* lui permet d'aller manger.

SCÈNE II.

Lélie, ſeul, eſt raſſuré par l'amour que *Célie* lui a témoigné avant ſon départ, & par la parole du pere.

SCÈNE III.

Sganarelle revient ſur la ſcène. *Lélie* eſt ſurpris de voir ſon portrait dans les mains de *Sganarelle* qui lui dit le tenir de ſa femme. *Lélie* ne doute plus de l'infidélité de *Célie*: il eſt au déſeſpoir. *Sganarelle* croit voir en lui l'amant

de ſa femme, s'emporte contre elle & va ſe plaindre à l'un de ſes parents.

SCÈNE IV.

Lélie reſte ſur la ſcène pour déclamer contre la figure de *Sganarelle*, qu'il croit ſon rival, & pour ſe trouver mal.

SCÈNE V.

La femme de *Sganarelle* ſort, voit *Lélie* prêt à tomber en foibleſſe, craint pour lui les ſuites d'un évanouiſſement, & le prie d'entrer dans ſa maiſon, en attendant que ſon mal ſoit paſſé.

SCÈNE VI.

Sganarelle revient avec un parent de ſa femme, qui l'exhorte à ne pas s'alarmer légérement. *Sganarelle* convient que le parent a raiſon, & s'appaiſe.

SCÈNE VII.

Sganarelle reprend ſon courroux en voyant que ſa femme accompagne *Lélie*, & qu'elle le prie de ne pas ſortir ſi-tôt.

SCÈNE VIII.

Sganarelle veut voir ſi *Lélie* lui adreſſera la parole. *Lélie* frémit en voyant *Sganarelle*, & s'écrie qu'il eſt trop heureux d'avoir une auſſi belle femme.

Moliere a très-bien fait de ne pas déguiſer

Lélie en pélerin, & de nous ſauver les détails de l'affaire d'honneur qui l'a fait traveſtir. Mais l'action des ſcènes que nous venons de citer eſt moins rapide que celle de l'Italien. Le valet de *Lélie* & le parent n'y contribuent pas peu. Les perſonnages inutiles ſont toujours mortels dans une pièce. Outre cela, il eſt très-naturel que *Célio* allant parler à *Scapin*, ſa ſœur le faſſe entrer chez elle. Je n'aime point que *Moliere* donne un étourdiſſement au pauvre *Lélie* pour l'introduire dans la maiſon de *Sganarelle*; il avoit déja tiré parti de l'évanouiſſement de *Célie*, & une pamoiſon ſuffit dans une comédie.

Pièce Italienne, Acte II, Scène X.

Eléonora reconnoît Célio de ſa fenêtre : elle vient demander à Arlequin ce qu'il eſt devenu. Celui-ci répond qu'il l'ignore; mais qu'il ſait, à n'en pas douter, que Célio eſt l'amant de ſa femme. Eléonora le croit, & médite une vengeance.

Pièce Françaiſe, ACTE II, SCÈNE X.

Célie a vu *Lélie* de ſa fenêtre. Elle deſcend pour demander à *Sganarelle* s'il connoît l'homme avec qui il étoit; *Sganarelle* lui répond que c'eſt un damoiſeau qui le fait *Cocu*. *Célie*, outrée, jure de ſe venger.

Je ne détaillerai point le troiſième acte de *Moliere*, parce qu'il ne ſert preſque qu'à démêler l'embroglio des deux premiers. On peut à préſent décider entre les deux Auteurs, je crois que le Français a très-bien fait de ne prendre que l'eſſentiel de la pièce Italienne; mais

je penſe auſſi que dans ce qu'il en a imité, il eſt quelquefois moins chaud, moins rapide, moins naturel même que l'Italien. Patience! Les modèles de *Moliere* n'auront pas toujours le même avantage.

Au troiſième acte *Sganarelle* ne ſe déguiſe point en femme comme *Arlequin*; mais il prend un ajuſtement auſſi burleſque, puiſqu'*il s'arme de pied en cap*. Nous pouvons encore reprocher à *Moliere* d'avoir donné à ſon *Sganarelle* le ton & les manières des *Jodelets*, perſonnages ridicules, fort à la mode ſur la ſcène avant qu'il y eût ramené le goût. S'ils ne ſe reſſemblent pas parfaitement, ils ont du moins un air de famille très-frappant.

SGANARELLE, *ſeul*.

Courons donc le chercher ce pendard qui m'affronte,
Montrons notre courage à venger notre honte.
Vous apprendrez, marouſle, à rire à nos dépens,
Et ſans aucun reſpect faire cocus les gens.

(*Il revient après avoir fait quelques pas.*)

Doucement, s'il vous plaît: cet homme a bien la mine
D'avoir le ſang bouillant & l'ame un peu mutine:
Il pourroit bien, mettant affront deſſus affront,
Charger de bois mon dos, comme il a fait mon front.
Je hais de tout mon cœur les eſprits colériques,
Et porte grand amour aux hommes pacifiques.
Je ne ſuis point battant, de peur d'être battu,
Et l'humeur débonnaire eſt ma ſeule vertu.
Mais mon honneur me dit que d'une telle offenſe
Il faut abſolument que je prenne vengeance:
Ma foi, laiſſons-le dire autant qu'il lui plaira;
Au diantre qui pourtant rien du tout en fera.
Quand j'aurai fait le brave, & qu'un fer, pour la peine,
M'aura d'un vilain coup tranſpercé la bedaine,

Que par la ville ira le bruit de mon trépas :
Dites-moi, mon honneur, en ſerez-vous plus gras ?
La bière eſt un ſéjour par trop mélancolique,
Et trop mal-ſain pour ceux qui craignent la colique.

. . . . . .

En tout cas, ce qui peut m'ôter ma fâcherie,
C'eſt que je ne ſuis pas ſeul de ma confrairie.
Voir cajoler ſa femme, & n'en témoigner rien.
Se pratique aujourd'hui par force gens de bien.
N'allons donc pas chercher à faire une querelle
Pour un affront qui n'eſt que pure bagatelle.
L'on m'appellera ſot de ne me venger pas :
Mais je le ſerois fort de courir au trépas.

(*Mettant ſa main ſur ſa poitrine.*)

Je me ſens là pourtant remuer une bile
Qui veut me conſeiller une action virile.
Oui, le courroux me prend, c'eſt trop être poltron,
Je veux réſolument me venger du larron.
Déja pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflamme,
Je vais dire par-tout qu'il couche avec ma femme.

SGANARELLE, *armé de pied en cap, & ſe donnant des ſoufflets pour s'exciter.*

Guerre, guerre mortelle à ce larron d'honneur,
Qui, ſans miſéricorde, a ſouillé notre honneur.

. . . . . .

Deſſus ſes grands chevaux eſt monté mon courage ;
Et, ſi je le rencontre, on verra du carnage.
Oui, j'ai juré ſa mort, rien ne peut m'empêcher :
Où je le trouverai, je veux le dépêcher.

. . . . . .

Courage, mon enfant, ſois un peu vigoureux ;
Là, hardi, tâche à faire un effort généreux,
En le tuant tandis qu'il tourne le derrière.

JODELET DUELLISTE,

ACTE V, SCÈNE I.

JODELET, *en chauſſons, & prêt à ſe battre.*

Mais n'eſt-ce pas à l'homme une grande ſottiſe
De s'aller battre armé d'une ſeule chemiſe,
Si tant d'endroits en nous peuvent être percés,
Par où l'on peut aller parmi les trépaſſés?
Le moindre coup au cœur eſt une ſûre voie
Pour aller chez les morts; il eſt ainſi du foie:
Le rognon n'eſt pas ſain quand il eſt entr'ouvert:
Le poumon n'agit point quand il eſt découvert:
Un artère coupé! Dieux! ce penſer me tue;
J'aimerois bien autant boire de la ciguë.
Un œil crevé! Mon Dieu! que viens-je faire ici!
Que je ſuis un grand ſot de m'haſarder ainſi!
Je n'aime point la mort parce qu'elle eſt camuſe,
Et que, ſans regarder qui la veut ou refuſe,
L'indiſcrette qu'elle eſt, grippe, vouſit ou non,
Pauvre, riche, poltron, vaillant, mauvais & bon.
Mais je ſuis trop avant pour reculer arrière:
C'eſt affaire en tous cas à rendre la rapière.
Doncque bien ſoin de moi la mort & ſes glaçons;
Je veux être de ceux qu'on dit mauvais garçons.
Mon cartel eſt reçu, je n'en fais point de doute:
Mon homme ne vient point; peut-être il me redoute.
Hélas! plaiſe au Seigneur qu'il ſoit ſot à tel point,
Qu'il me tienne mauvais & ne ſe batte point:
Mais les raiſonnemens ſont tout-à-fait frivoles,
Où l'on a plus beſoin d'effets que de paroles.
Animons notre cœur un peu trop retenu.

On en conviendra le brave *Sganarelle* imite trop bien juſqu'au jargon du vaillant *Jodelet*, ſon aîné de ſeize ans. Tous les deux jouent ſur

des mots bas & des tournures burlesques ; *Moliere* sera désormais exempt d'un pareil reproche.

La *Cocue imaginaire* parut trois ou quatre mois après le *Cocu imaginaire* ; mais la seconde pièce n'est qu'une parodie de la première : elle est de *Doneau*.

CHAPITRE V.

DON GARCIE DE NAVARRE, *ou* LE PRINCE JALOUX, *Comédie héroïque en cinq actes & en vers, comparée pour le fond & les détails avec une tragi-comédie Italienne intitulée*, il Principe geloso, le Prince jaloux, *par Cicognini.*

LES Espagnols & les Italiens avoient traité ce sujet avant *Moliere*. C'est la pièce italienne que nous opposerons à la Française.

Extrait de Don Garcie de Navarre, ou *du Prince jaloux.*

AVANT-SCÈNE.

Mauregat a usurpé les Etats de Léon. *Alphonse*, Prince légitime de Léon, mais encore enfant, échappe au tyran par les soins de son Gouverneur, qui le confie au Roi de Castille. On lui donne le nom de *Don Silve*. Il se croit le fils du Roi Castillan, & passe pour tel. Sa

ſœur *Dona Elvire* reſte au pouvoir du barbare *Mauregat*. A peine eſt-elle en âge d'être mariée que ſon ennemi projette de l'unir à ſon fils, pour lui aſſurer des droits au trône. Il veut lui-même épouſer *Dona Ignès* qui aime *Don Silve* & qui en eſt aimée. D'un autre côté, *Don Garcie*, Prince de Navarre, eſt épris des charmes de *Dona Elvire ;* il l'enleve à *Maurègat*, & la conduit dans Aſtorgue. *Don Silve* l'y voit ; ne la reconnoît pas pour ſa ſœur, la préfere à *Dona Ignès*. Il reunit ſes forces à celle de *Don Garcie* pour chaſſer l'uſurpateur de Léon, & rendre l'Etat au frere de *Dona Elvire*.

ACTE I.

Dona Elvire préfere *Don Garcie* à *Don Silve*, quoiqu'elle eſtime beaucoup le dernier. Elle redoute la jalouſie de ſon amant. Sa confidente lui dit que *Don Garcie* ſera moins jaloux dès qu'il aura reçu la lettre où *Dona Elvire* l'aſſure de la préférence qu'elle lui accorde ſur ſon rival : la Princeſſe change d'avis, aime mieux faire cette confidence de vive voix. Elle avoue en effet au Prince qu'il eſt aimé. Elle lui fait promettre qu'il ne ſera pas jaloux : le Prince le jure. Dans le moment on apporte une lettre à *Elvire* ; *Don Garcie* ſe trouble, la jalouſie le tourmente ; la Princeſſe a pitié de ſes maux, & lui remet la lettre. *Don Garcie* feint de ne pas vouloir la lire : il proteſte qu'il n'eſt point jaloux : il ne lit, dit-il, la lettre que pour obéir à *Dona Elvire ;* elle eſt de *Dona Ignès*, qui fait part à ſon amie des chagrins que *Mauregat* lui prépare en voulant l'épouſer

malgré elle. *Elvire* plaint *Dona Ignès*, raille le Prince sur sa jalousie, lui dit qu'elle ne sera peut-être pas toujours si complaisante qu'elle vient de l'être. Le Prince promet d'abjurer ses mouvements jaloux. L'acte finit.

ACTE II.

Elise, confidente d'*Elvire*, reproche à *Don Lope* qu'il entretient le Prince dans sa jalousie. *Don Lope* lui répond qu'il faut flatter les foiblesses des Rois. *Don Garcie* arrive d'un air troublé, fait dire à la Princesse qu'il veut lui parler; reste seul sur la scène, & se consulte pour voir s'il a raison de laisser éclater sa jalousie. Il lit la moitié d'une lettre écrite de la main d'*Elvire*. Elle est conçue en ces termes :

Quoique votre rival. . . .
Vous devez toutefois vous. . . .
Et vous avez en vous à. . . .
L'obstacle le plus grand. . . .

Je chéris tendrement ce. . . .
Pour me tirer des mains de. . . .
Son amour, ses devoirs. . . .
Mais il m'est odieux avec. . . .

Otez donc à vos feux ce. . . .
Méritez les regards que l'on. . . .
Et lorsqu'on vous oblige. . . .
Ne vous obstinez point à. . . .

Il croit voir dans cette partie de lettre les raisons les mieux fondées pour crier à la perfidie. La Princesse paroît; il l'accable de reproches : elle appelle sa confidente, lui demande ce

ce qu'elle a fait d'une lettre qu'elle lui avoit confiée. La confidente n'en a plus qu'une partie, parce que *Don Lope*, eſt entré chez elle, & qu'il a eu l'impertinence de vouloir la lire, elle a fait ſes efforts pour la reprendre, & n'a pu en conſerver que la moitié, *Don Garcie* réunit les deux morceaux, & lit :

Quoique votre rival, Prince, alarme votre ame,
Vous devez toutefois vous craindre plus que lui ;
Et vous avez en vous à détruire aujourd'hui
L'obſtacle le plus grand que trouve votre flamme.

Je chéris tendrement ce qu'a fait Don Garcie
Pour me tirer des mains de nos fiers raviſſeurs :
Son amour, ſes devoirs ont pour moi des douceurs ;
Mais il m'eſt odieux avec ſa jalouſie.

Ôtez donc à vos feux ce qu'ils en font paroître,
Méritez les regards que l'on jette ſur eux ;
Et lorſqu'on vous oblige à vous tenir heureux,
Ne vous obſtinez point à ne pas vouloir l'être.

Don Garcie voit clairement que le billet dont il s'eſt alarmé étoit pour lui. Il demande pardon de ſes emportements. Il veut ſe jetter ſur ſon épée. *Elvire* ſe laiſſe fléchir ; le Prince promet à ſon ordinaire de n'être plus jaloux. *Don Lope* accourt pour lui faire part d'une découverte qui bleſſe ſon amour ; il refuſe de l'écouter, & en meurt d'envie. *Don Lope* feint de changer de converſation ; le Roi le prie de ſatisfaire ſa curioſité. *Don Lope* l'entraîne hors de la ſcène, pour l'inſtruire ſans crainte d'être entendu.

ACTE III.

Elvire eſt honteuſe d'avoir auſſi facilement

pardonné à la jalousie du Prince. *Don Silve* s'introduit *incognito* dans la ville, & bientôt auprès d'*Elvire*, il lui dit qu'il va combattre pour elle, & mériter la préférence sur son rival. La Princesse l'exhorte à reprendre les fers de *Dona Ignès*. *Don Garcie* paroît, reproche à *Don Silve* sa démarche hasardée, & accuse *Elvire* d'être d'intelligence avec son rival. *Elvire*, outrée, veut le punir, exhorte *Don Silve* à la servir, en remettant son frere sur le trône, & lui promet que si elle n'est point à lui, elle ne sera pas du moins à *Don Garcie*. Les deux Princes restent sur la scène. *Don Garcie* pourroit faire arrêter *Don Silve*, qui le brave jusques dans son palais : mais il lui dit de se retirer sans crainte, il saura bien le trouver ailleurs, pour empêcher qu'*Elvire* soit à lui.

ACTE IV.

Don Garcie n'ose paroître aux yeux de *Dona Elvire*. Il envoie *Don Alvar* pour solliciter sa grace. *Elvire* est d'autant plus inexorable, qu'elle vient d'apprendre la mort de *Dona Ignès*, & qu'elle en est au désespoir. *Don Alvar* se retire. *Elise* vient dire à la Princesse qu'un inconnu demande à être introduit secrétement auprès d'elle. La Princesse ordonne qu'on le fasse entrer dans son cabinet, & va l'y attendre. L'inconnu arrive, se fait connoître à *Elise* pour *Dona Ignès*. Elle a fait courir le bruit de sa mort pour se dérober à l'hymen auquel son tyran la destinoit. *Don Garcie*, désespéré qu'*Alvar* n'ait pu obtenir son pardon, vient le solliciter lui-même : *Elise* le retient, & court

avertir *Elvire ;* mais elle laiſſe la porte entr'ouverte. Le Prince voit *Dona Ignès*, vêtue en homme, dans les bras d'*Elvire ;* il eſt trompé par l'habit : il veut entrer pour punir le téméraire ; *Elvire* paroît & l'arrête. Ils font enſemble une des plus belles ſcènes qui ſoient au théâtre, du moins par la ſituation qui eſt très-piquante. Je vais la tranſcrire, en partie, parce qu'indépendamment du plaiſir qu'on prendra en la liſant, il eſt néceſſaire qu'on puiſſe la comparer avec la ſcène originale.

SCÈNE VIII.

DONA ELVIRE, DON GARCIE.

DONA ELVIRE.

Hé bien ! que voulez-vous ? & quel eſpoir de grace ;
Après vos procédés, peut flatter votre audace ?
Oſez-vous à mes yeux encor vous préſénter ?
Et que me direz-vous que je puiſſe écouter ?

DON GARCIE.

Que toutes les horreurs dont une ame eſt capable ;
A vos déloyautés n'ont rien de comparable.
Que le ſort, les démons & le ciel en courroux
N'ont jamais rien produit de ſi méchant que vous.

DONA ELVIRE.

Ah ! vraiment, j'attendois l'excuſe d'un outrage ;
Mais, à ce que je vois, c'eſt un autre langage.

DON GARCIE.

Oui, oui, c'en eſt un autre, & vous n'attendiez pas
Que j'euſſe découvert le traître dans vos bras ;
Qu'un funeſte haſard, par la porte entr'ouverte,
Eût offert à mes yeux votre honte & ma perte.

Eſt-ce l'heureux amant ſur ſes pas revenu,
Ou quelque autre rival qui m'étoit inconnu ?
O Ciel ! donne à mon cœur des forces ſuffiſantes
Pour pouvoir ſupporter des douleurs ſi cuiſantes !
Rougiſſez maintenant, vous en avez raiſon,
Et le maſque eſt levé de votre trahiſon.
Voilà ce que marquoient les troubles de mon ame ;
Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flamme.
Par ces fréquens ſoupçons, qu'on trouvoit odieux,
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux ;
Et, malgré tous vos ſoins & votre adreſſe à feindre,
Mon aſtre me diſoit ce que j'avois à craindre.
Mais ne préſumez pas que, ſans être vengé,
Je ſouffre le dépit de me voir outragé.
Je ſais que ſur les vœux on n'a pas de puiſſance,
Que l'amour veut par-tout naître ſans dépendance (1),
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute ame eſt libre à nommer ſon vainqueur :
Auſſi ne trouverois-je aucun ſujet de plainte :
Si pour moi votre bouche avoit parlé ſans feinte ;
Et ſon arrêt livrant mon eſpoir à la mort,
Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au ſort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,
C'eſt une trahiſon, c'eſt une perfidie,
Qui ne ſauroit trouver de trop grands châtimens,
Et je puis tout permettre à mes reſſentimens.
Non, non, n'eſpérez rien après un tel outrage,
Je ne ſuis plus à moi, je ſuis tout à la rage.
Trahi de tout côté, mais dans un triſte état,
Il faut que mon amour ſe venge avec éclat,
Qu'ici j'immole tout à ma fureur extrême,
Et que mon déſeſpoir achève par moi-même.

---

(1) On reconnoîtra dans cette ſcène pluſieurs vers qui ſont auſſi dans le *Miſanthrope*. *Moliere* voyant ſon *Prince jaloux* condamné par le Public, & n'appellant pas de ſon jugement, crut avec raiſon pouvoir en tirer un ou deux couplets ; & les faire mieux figurer ailleurs.

DONA ELVIRE.

Assez paisiblement vous a-t-on écouté ?
Et pourrai-je à mon tour parler en liberté ?

DON GARCIE.

Et par quels beaux discours que l'artifice inspire,...
. . . . . .
. . . . . .

DONA ELVIRE.

. . . . . .
. . . . Encore un peu d'attention,
Et vous allez savoir ma résolution.
Il faut que de nous deux le destin s'accomplisse :
Vous êtes maintenant sur un grand précipice ;
Et ce que votre cœur pourra délibérer,
Va vous y faire choir, ou bien vous en tirer.
Si, malgré cet objet qui vous a pu surprendre,
Prince, vous me rendez ce que vous devez rendre,
Et ne demandez pas d'autre preuve que moi
Pour condamner l'erreur du trouble où je vous vois ;
Si de vos sentimens la prompte déférence
Veut, sur ma seule foi, croire mon innocence,
Et de tous vos soupçons démentir le crédit,
Pour croire aveuglément ce que mon cœur vous dit ;
Cette soumission, cette masque d'estime,
Du passé, dans ce cœur, efface tout le crime :
Je rétracte à l'instant ce qu'un juste courroux
M'a fait, dans la chaleur, prononcer contre vous ;
Et, si je puis un jour choisir ma destinée,
Sans choquer les devoirs du rang où je suis née,
Mon bonheur, satisfait par ce respect soudain,
Promet à votre amour & mes vœux & ma main.
Mais prêtez bien l'oreille à ce que je vais dire.
Si cette offre sur vous obtient si peu d'empire
Que vous me refusiez de me faire, entre nous,
Un sacrifice entier de vos transports jaloux ;

S'il ne vous suffit pas de toute l'assurance
Que vous peuvent donner mon cœur & ma naissance,
Et que de votre esprit les ombrages puissans
Forcent mon innocence à convaincre vos sens,
Et porter à vos yeux l'éclatant témoignage
D'une vertu sincère à qui l'on fait outrage,
Je suis prête à le faire, & vous serez content:
Mais il vous faut de moi détacher à l'instant,
A mes vœux pour jamais renoncer de vous-même;
Et j'atteste du Ciel la puissance suprême,
Que, quoi que le destin puisse ordonner de nous,
Je choisirai plutôt d'être à la mort qu'à vous.
Voilà dans ces deux choix de quoi vous satisfaire;
Avisez maintenant celui qui peut vous plaire.

DON GARCIE.

Juste Ciel! jamais rien peut-il être inventé
Avec plus d'artifice & de déloyauté?
Tout ce que des enfers la malice étudie
A-t-il rien de si noir que cette perfidie?
Et peut-elle trouver dans toute sa rigueur,
Un plus cruel moyen d'embarrasser un cœur?
Ah! que vous savez bien ici, contre moi-même,
Ingrate, vous servir de ma foiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'effort prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux!
Parce qu'on est surprise, & qu'on manque d'excuse;
D'une offre de pardon on emprunte la ruse.
Votre feinte douceur forme un amusement
Pour divertir l'effet de mon ressentiment,
Et, par le nœud subtil du choix qu'elle embarrasse,
Veut soustraire un perfide au coup qui le menace.
Oui, vos dextérités veulent me détourner
D'un éclaircissement qui vous doit condamner;
Et votre ame, feignant une innocence entière,
Ne s'offre à m'en donner une pleine lumière
Qu'à des conditions, qu'après d'ardens souhaits,
Vous pensez que mon cœur n'acceptera jamais,

Mais vous ſerez trompée en me croyant ſurprendre.
Oui, oui je prétends voir ce qui doit vous défendre,
Et quel fameux prodige, accuſant ma fureur,
Peut de ce que j'ai vu juſtifier l'horreur.

DONA ELVIRE.

Songez que par ce choix vous allez vous preſcrire
De ne plus rien prétendre au cœur de Done Elvire.

DON GARCIE.

Soit; je ſouſcris à tout, & mes vœux auſſi-bien,
En l'état où je ſuis, ne prétendent à rien.

DONA ELVIRE.

Vous vous repentirez de l'éclat que vous faites.

DON GARCIE.

Non, non, tous ces diſcours ſont de vaines défaites,
Et c'eſt moi bien plutôt qui dois vous avertir
Que quelque autre dans peu pourra ſe repentir.
Le traître, quel qu'il ſoit, n'aura pas l'avantage
De dérober ſa vie à l'effort de ma rage.

DONA ELVIRE.

Ah! c'eſt trop en ſouffrir, & mon cœur irrité
Ne doit plus conſerver une ſotte bonté:
Abandonnons l'ingrat à ſon propre caprice,
Et puiſqu'il veut périr, conſentons qu'il périſſe.

(*Elle appelle.*) (*A Don Garcie.*)

Eliſe. . . . . A cet éclat vous voulez me forcer;
Mais je vous apprendrai que c'eſt trop m'offenſer.

Ignès paroît, découvre ſon ſexe : le Prince eſt confondu : il veut périr, mais en ſervant la Princeſſe les armes à la main.

ACTE V.

Dans l'entr'acte, le Prince a fait tout ce qu'il

a pu pour combattre le tyran de ſa Princeſſe. Il eſt arrivé trop tard ; ſon rival l'avoit déja prévenu. On peint à *Elvire* le chagrin de *Don Garcie*, elle veut le conſoler : elle l'envoie chercher ; elle lui promet de ne pas traiter le vainqueur auſſi bien qu'il le craint. *Don Silve* arrive triomphant, pour conduire la Princeſſe dans ſes Etats. *Don Garcie*, loin de repouſſer ſon rival, lui fait ouvrir les portes d'Aſtorgue. *Ignès* eſt au déſeſpoir de n'être pas unie à *Don Silve* : ſes maux, dit-elle, ſont adoucis en le voyant paſſer dans les bras de ſon amie. *Elvire* lui conſeille d'eſpérer encore. Elle porte *Don Silve* à rendre ſon cœur à la premiere beauté qui l'avoit captivé ; elle ne peut répondre à ſon amour, parce qu'elle veut ſe retirer dans un aſyle reſpectable. Mais *Don Silve* lui déclare qu'il eſt *Don Alphonſe* ſon frère, qu'il n'en eſt inſtruit que depuis un inſtant. Il reconnoît *Ignès*, l'épouſe ; & *Dona Elvire* eſt trop contente de s'unir à ſon jaloux.

Cette pièce ne réuſſit point. Voyons ſi tous ſes défauts appartiennent à l'original.

IL PRINCIPE GELOSO,

OU LE PRINCE JALOUX,

Tragi-comédie en cinq actes.

AVANT-SCÈNE.

Don Rodrigue, Roi de Valence, voit Delmire, ſœur de Don Pedre, Roi d'Arragon ; il en devient épris, la demande en mariage ; & ne l'obtenant pas, il l'enlève à main armée, & la conduit dans ſon palais, où il la traite avec

tout le reſpect dû à ſon rang & à ſon ſexe. Don Pedre aſſiège Valence. Cependant Delmire devient ſenſible pour Don Rodrigue. Elle écrit à ſon frere, & lui fait part des égards, des bons traitemens que le Roi de Valence a pour elle. L'inimitié ceſſe par-là entre les deux Princes. On parle de paix; on projette de terminer les différens par le mariage de Delmire avec Don Rodrigue. La Princeſſe ſeroit au comble de ſes vœux, ſi elle ne redoutoit l'exceſſive jalouſie de ſon amant. L'action va commencer.

ACTE I.

Le Théâtre repréſente l'appartement de la Princeſſe Delmire : elle eſt à ſa toilette, entourée de ſes femmes.

La Princeſſe exhorte ſes femmes à ne pas orner ſes cheveux de fleurs & de diamans, à ſe donner moins de ſoins pour cacher les défauts de ſa figure, ou pour en augmenter les attraits, puiſque ſa beauté ne ſerviroit qu'à la rendre malheureuſe en redoublant la jalouſie du Prince qu'elle aime. Elle ſe promet bien de rompre avec lui s'il ne met pas fin à ſes tranſports jaloux. On entend des inſtrumens de guerre & une décharge d'artillerie. La Princeſſe jette les vains ornemens de ſon ſexe, & demande à s'armer pour aller combattre auprès de Don Rodrigue, qu'elle regarde comme ſon époux. Elle crie, aux armes ! aux armes !

Florente, domeſtique de Delmire, arrive, & lui dit en riant, qu'elle aura en effet beſoin de combattre, mais que l'heure n'eſt point encore venue. Il lui apprend que la paix eſt faite, que le bruit des tambours, des timbales, des trompettes, & celui de l'artillerie annonçoit, cette heureuſe nouvelle, & que l'hymen de ſon Alteſſe & du Roi de Valence ſera le gage de la bonne intelligence qui régnera déſormais entre Valence & l'Arragon. Delmire béniroit cette heureuſe journée, ſi elle ne craignoit la jalouſie du Prince. Florente dit encore à Delmire que la Ducheſſe de Tyrol l'aſſure de ſes reſpects, & qu'elle viendra lui rendre ſes hommages, ſi elle eſt ſûre que ſa viſite lui faſſe plaiſir, & ſi la Princeſſe daigne le lui écrire. Delmire aſſure qu'elle

aime trop la Ducheſſe de Tyrol pour y manquer. Elle ordonne à ſes femmes & à Florente de la ſuivre. Florente perd en ſortant une de ſes manchettes.

Arlequin entre ſur la ſcène en parlant de l'ordre qu'il a reçu du Roi pour veiller ſur les actions de Delmire, & lui rendre compte de tout ce qu'il verra. Il cherche de tous côtés, il ne trouve rien qui puiſſe lui donner des lumieres; &, après avoir fait beaucoup de lazzis devant le miroir, il trouve la manchette de Florente. Il va, dit-il, la porter au Roi pour lui apprendre qu'il eſt entré un homme dans l'appartement de Delmire. Il voit venir Délia, ſuivante de la Princeſſe, & Florente; il ſe cache pour écouter ce qu'ils diſent.

Délia reproche à Florente l'air d'indifférence qu'il a eu pour elle à ſon arrivée: Florente s'excuſe ſur la préſence de la Princeſſe, à laquelle il craignoit de manquer de reſpect. Il ſe plaint à ſon tour de ce que Délia n'a pas fait réponſe à une lettre qu'il lui a écrite: Délia lui répond qu'elle n'a pu écrire elle-même, parce qu'elle s'eſt bleſſée à la main droite, en brodant; mais que la Princeſſe, ſenſible à ſa peine, a bien voulu faire réponſe pour elle. Délia ajoute que la lettre n'eſt point partie, n'ayant pu trouver une commodité sûre; elle la remet à Florente, qui la lit, s'écrie: *Oh trop aimable Delmire!* Arlequin s'avance, ſe jette ſur la lettre, veut l'arracher des mains de Florente, & n'en enleve qu'une partie en fuyant. On le regarde comme un bouffon; on mépriſe cette aventure.

ACTE II.

Rodrigue demande à Pantalon, ſon ancien gouverneur, le ſujet de ſa triſteſſe, dans un moment où tout ſon peuple marque la plus grande joie de voir finir la guerre, & ſurtout dans un moment où l'hymen va combler tous ſes vœux, en l'uniſſant à Delmire. Pantalon répond au Prince, que ſon chagrin eſt cauſé par la crainte où il eſt que ſa jalouſie ne le rende malheureux: il l'exhorte à bannir de ſon cœur cette funeſte paſſion; le Roi le lui promet. Pantalon ſort content.

Le Roi prie Delmire de couronner ſes vœux. La *Prin-*

ceſſe y ſouſcrit, à condition qu'il ne ſera plus jaloux : le Prince le jure. Delmire veut l'éprouver encore vingt-quatre heures, avant de lui donner la main.

Arlequin arrête le Prince, lui dit qu'il a des choſes de la derniere conſéquence à lui apprendre. Rodrigue ne veut pas l'écouter, & le renvoie ; mais, cédant à la curioſité, il le rappelle. Arlequin lui apprend, après beaucoup de lazzis, qu'il a trouvé une manchette d'homme chez Delmire, & une lettre. Le Prince fait beaucoup de réflexions ſur la perſonne qui peut-être entrée dans l'appartement de la Princeſſe : il prend la manchette avec la lettre, & lit :

« L'amour que tu m'as juré, mon cher....
» que tu ne mépriſeras point cette marque....
» j'eſpere que je te ſoulagerai en t'envoyant....
» avec laquelle je voudrois que tu reçuſſes un cœur....
» Ne ſois point ſurpris ſi j'emploie une....
» Tu reconnoîtras facilement ce caractère....
» maîtreſſe. Tu es à Saragoſſe. Cruelle abſence....
» la mort ! Reviens ici au moins par pitié....
» Viens trouver celle que ton éloignement....
» Adieu, ma chère ame ; aime-moi autant....
» Si ton retour n'eſt prompt, j'irai moi-même....
» Celle qui t'aimera juſqu'à la mort.... (1).

A Valence, *Del....*

Le Prince, furieux, reconnoît l'écriture de Delmire. Il demande à Arlequin de qui il tient la lettre. Celui-ci répond qu'elle étoit dans les mains de Florente & de Délia. Le Roi le chaſſe avec emportement : il jure que Delmire, Délia & Florente mourront. Il voit venir la Princeſſe, il ſe contraint pour la mieux confondre avant de laiſſer éclater ſa vengeance.

La Princeſſe ſe félicite de trouver le Roi dans ſon appartement. Le Roi lui dit de laiſſer là ſes compliments, &

(1) *Baron* a fait un *Jaloux*, & une lettre déchirée y figure auſſi, mais aſſez mal.

de lui répondre. Il lui demande s'il n'eſt point entré d'homme chez elle. Elle cherche dans ſa mémoire avant de répondre.

Florente vient en cherchant ſa manchette. Le Roi lui demande ce qu'il a perdu : Florente le lui dit. Le Roi la lui rend, lui demande le ſecret, & le renvoie : il eſt tranquille ſur un article ; mais la lettre l'inquiete toujours. Il la montre à la Princeſſe ; elle avoue qu'elle a écrit cette lettre, qu'elle eſt pleine de tendreſſe, qu'elle eſt pour un amant aimé, & aſſure en même-temps que malgré cela elle n'eſt point perfide. Le Prince eſt encore plus furieux. Delmire appelle Délia & Florente.

Delmire demande à Florente & à Délia ce qu'ils ont fait d'une lettre qu'elle a écrite : ils répondent qu'ils n'en ont qu'une partie, parce qu'Arlequin leur a ravi l'autre. La Princeſſe leur ordonne de lui remettre ce qui leur en reſte, & les congédie.

La Princeſſe prie le Roi de joindre les deux morceaux de lettre. Il lit :

« L'amour que tu m'as juré, mon cher Florente, m'aſſure » que tu ne mépriſeras point cette marque de ma tendreſſe : » J'eſpère que je te ſoulagerai en t'envoyant cette lettre, » avec laquelle je voudrois que tu reçuſſes un cœur qui » t'adore.

» Ne ſois point ſurpris ſi j'emploie une autre main. Tu » reconnoîtras facilement ce caractère ; c'eſt celui de ma » maîtreſſe. Tu es à Saragoſſe. Cruelle abſence, qui me » donnera la mort ! Reviens ici, au moins par pitié, ſi ce » n'eſt pas par amour. Viens trouver celle que ton éloi- » gnement fait languir. Adieu, ma chère ame, aime-moi » autant que je t'aime. Si ton retour n'eſt prompt, j'irai » moi-même te chercher ».

Celle qui t'aimera juſqu'à la mort.

A Valence. *Délia.*

Rodrigue reconnoît ſon erreur : il demande pardon ; on le lui accorde.

ACTE III.

Don Pedre, frere de Delmire, arrive *incognitò*. Il voudroit voir ſa ſœur en ſecret. Il prie Don Diegue, ſon confident, de lui en procurer quelque moyen.

Florente paroît : Don Diegue le prie d'introduire Don Pedre chez la Princeſſe.

Arlequin ſurvient, entend que Florente parle de conduire quelqu'un auprès de Delmire, il les ſuit.

Le théâtre repréſente le cabinet de Delmire. Elle écrit à la Ducheſſe de Tyrol. Le Roi vient à petits pas. Il brûle de lire ce que ſon amante écrit. Il voit au haut de la lettre, *ma chère ame;* ſa jalouſie ſe réveille. La Princeſſe s'apperçoit qu'il eſt là, finit la lettre, & feint d'être ſurpriſe en voyant Don Rodrigue. Il lui demande ce qu'elle a fait depuis qu'il l'a quittée : elle répond qu'elle s'eſt jettée ſur ſon lit : elle y a rêvé, dit-elle, qu'elle écrivoit un billet qui avoit réveillé la jalouſie de ſon amant ; que pour le calmer elle lui avoit remis ce même billet. Rodrigue ſent la raillerie de la Princeſſe, ſe plaint qu'elle l'accuſe à tort d'être jaloux, feint de ne vouloir pas lire le papier que la Princeſſe lui préſente, en meurt pourtant d'envie, dit qu'il lira par pure complaiſance, eſt ſatisfait en voyant que l'écrit eſt adreſſé à la Ducheſſe de Tyrol, & ſort en proteſtant qu'il n'eſt plus jaloux.

Florente annonce à Delmire qu'un des premiers Seigneurs d'Arragon demande à lui parler : la Princeſſe ordonne qu'on le faſſe entrer : Arlequin a toujours ſuivi Florente & Don Pedre ; il part pour avertir le Roi.

La Princeſſe embraſſe ſon frere, qui la prie de lui laiſſer quelque temps garder l'*incognitò*, & de le nommer Evandre. La Princeſſe lui demande des nouvelles de la Ducheſſe de Tyrol : Don Pedre eſpère de s'unir bientôt à elle.

Arlequin reparoît avec Rodrigue, auquel il fait tout obſerver de loin. Delmire dit à ſon cher Evandre de paſſer dans ſon cabinet, afin qu'il ne ſoit pas découvert, & lui promet d'aller bientôt le joindre. Arlequin laiſſe ſon maître avec Delmire.

Rodrigue eſt dans la plus grande fureur. Il jure de poignarder ſon rival ; il s'emporte contre Delmire : elle lui donne deux ou trois démentis. Il veut lui percer le ſein : elle l'arrête, en lui diſant qu'elle ſait manier les armes ; elle prend une épée, & ſe bat.

Don Pedre entend le bruit des armes, & ſort du cabinet en diſant qu'il vient défendre ſa ſœur. A ce mot Rodrigue voit qu'il s'eſt emporté à tort ; il reconnoît même Don Pedre. Delmire a la complaiſance de cacher à ſon frere que ſon amant ſe battoit avec elle. La façon dont elle s'y prend eſt ſingulière.

On ſera certainement bien-aiſe de voir une partie de cette ſcène rare dans ſon eſpèce. Elle fera connoître le génie des nations qui l'ont imaginée ou adoptée.

DELMIRE, *à Don Pedre.*

Seigneur, je vous dirai tout. Vous ſavez que, malgré la foibleſſe de mon ſexe, je me ſuis toujours fait un plaiſir des armes. Rodrigue me donnoit une leçon, & c'eſt pourquoi vous me voyez l'épée à la main. N'eſt-il pas vrai, Seigneur ?

RODRIGUE.

Oui, Seigneur.... (*Bas.*) Ah ! ma chère Delmire !

DELMIRE, *bas.*

Ah ! Perfide Rodrigue !

DON PEDRE.

Et vous prenez vos leçons avec tant d'emportement ?

DELMIRE.

Nous diſputions ſur une certaine défenſe que le Prince veut employer avec moi. Elle peut être bonne quelquefois pour ſe garantir ; mais elle expoſe à tant d'attaques, qu'il peut en réſulter de très-grands inconvéniens.

RODRIGUE.

Pardonnez-moi, Madame, je ne me ſers pas ordinairement de cette défenſe : c'eſt par pur caprice que je l'ai employée aujourd'hui. Je ſais qu'elle n'eſt pas trop sûre ; & j'ai vu par expérience que vous ſavez me mettre en déſordre malgré elle, & me faire quitter la place lorſque je m'y attends le moins.

DON PEDRE.

Je ne ſavois pas, Madame, que vous fuſſiez ſi habile.

DELMIRE.

Prince, quand il s'agit de la vie, on ne doit pas ſuivre ſon caprice dans le choix d'une défenſe. Il faut ſe tenir ferme, obſerver exactement les mouvemens de ſon ennemi, & ſe gouverner par les yeux, & non par l'opinion.

RODRIGUE.

Mais que voulez-vous que je faſſe ſi vous venez ſur moi avec une attaque imprévue qui déconcerte toutes mes réſolutions ?

DELMIRE.

C'eſt votre ſeul emportement qui déconcerte vos projets. Si vous êtes réſolu à ne point quitter cette malheureuſe défenſe, il faut que vous ſoyez moins violent ; car autrement je vous jure que vous vous ſentirez porter de telles bottes que vous ne pourrez les prévoir.

DON PEDRE.

Ma ſœur, Sa Majeſté vous fait une grande faveur en daignant devenir votre maître. Vous êtes ſon écolière ; il ne vous convient pas de diſputer contre lui avec tant de vivacité.

DELMIRE.

Et ſi lui-même, il n'y a que quelques momens, déteſtoit cette défenſe, & juroit de ne plus s'en ſervir, ne

dois-je pas être irritée lorſqu'il l'emploie de nouveau, & qu'il me manque ainſi de parole ?

DON PEDRE.

Ah ! ma ſœur, ſervez-vous d'autres termes.

RODRIGUE.

C'eſt un accident imprévu qui m'y a forcé, vous le ſavez. Je ſais préſentement qu'il eſt impoſſible de s'en ſervir avec avantage. Je vous promets d'abandonner cette façon de combattre, & de ne plus vous fatiguer par de pareilles leçons.

DELMIRE.

Vous parlez ainſi parce que mon frere eſt préſent, ſans quoi vous ne vous ſeriez jamais rendu à mes raiſons.

DON PEDRE.

Jamais je n'ai vu diſputer ſur l'eſcrime avec tant d'aigreur.

RODRIGUE.

La Princeſſe Delmire eſt une écolière peu docile.

DELMIRE.

Parce que vous voulez m'enſeigner une façon de combattre trop dangereuſe.

RODRIGUE.

Votre eſcrime eſt peu délicate, elle offenſe trop aiſement.

DELMIRE.

Et vous, Seigneur, votre défenſe eſt trop inquiète. La moindre choſe vous met en alarme.

RODRIGUE.

Vous diſiez cependant tout-à-l'heure qu'elle étoit bonne pour ſe garantir.

DELMIRE.

Oui ; mais quelque loin que l'on ſoit, tous les coups portent à la tête.

RODRIGUE.

RODRIGUE.

Je vous cède, Madame.

DELMIRE.

C'eſt que vous avez tort.

DON PEDRE.

Ma ſœur, finiſſons cette converſation.

Don Pedre a raiſon d'être ennuyé; je ſuis de ſon avis, & le lecteur auſſi ſans doute. Le ridicule n'amuſe pas long-temps. Enfin *Rodrigue* prie *Don Pedre* de paſſer dans ſon appartement, & demande enſuite pardon à *Delmire*; elle eſt aſſez bonne pour ſe laiſſer fléchir.

ACTE IV.

La ſcène repréſente un ſallon du Palais. Béliſe, Ducheſſe de Tyrol, y eſt en habit de cavalier, avec Théreſe ſa ſuivante, déguiſée en page. Théreſe lui conſeille, ſi elle veut paſſer pour un homme, de cacher ſes oreilles percées, de mettre ſon chapeau en mauvais garçon, & de lâcher quelques *maugrebleu*: elle lui fait avouer enſuite qu'elle eſt venue autant pour Don Pedre que pour Delmire. La Ducheſſe prend le nom de Célidoro, Théreſe celui de Perriquito.

Florente annonce qu'il eſt chargé d'envoyer à Beliſe la lettre de Delmire. Théreſe s'avance, lâche quelques *têtebleu*, veut prendre la lettre. Béliſe ſe fait connoître, prie Florente de dire à Don Pedre qu'un inconnu le demande, & d'écarter les flambeaux: elle ordonne enſuite à Théreſe de ſortir, & de ne rentrer qu'au moment où elle l'appellera.

THÉRESE.

Toute ſeule, & ſans lumière!

BÉLISE.

Hé bien? que veux-tu dire?

THÉRESE.

Ce que je veux dire ? hé ! rien. Je sais pourtant bien ce que d'autres en penseront.

BÉLISE.

Ah ! Don Pedre est la modestie même.

THÉRESE.

Hé ! ce n'est pas de lui que je parle, c'est de vous.

BÉLISE.

Tu juges des autres par toi-même.

THÉRESE.

Là, là, je crois que nous n'avons rien à nous reprocher.

Don Pedre succède, auprès de Bélise, à l'impertinente ou trop véridique Théreſe. Béliſe ſe dit un Peintre envoyé par la Ducheſſe même, pour faire voir à Don Pedre un portrait de cette malheureuſe amante, ſi changée depuis l'abſence de ſon amant, qu'elle eſt à peine reconnoiſſable. Don Pedre demande une lumière pour voir ce portrait : le faux Peintre ajoute qu'il ne peut le lui faire voir, s'il ne promet avant de le baiſer.

Delmire paroît en robe de chambre pour aller ſe coucher. Délia porte des flambeaux devant elle. Don Pedre reconnoît la Ducheſſe de Tyrol dans le Peintre, il l'embraſſe, Delmire auſſi. Le Prince prie ſa ſœur de faire coucher avec elle Béliſe ; la ſœur dit en raillant qu'il faut ſavoir ſi le parti convient à ſon amie. Théreſe va coucher avec Délia, en diſant que leur repos ne ſera certainement pas troublé.

ACTE V.

Don Rodrigue eſt au déſeſpoir d'avoir déplu à ſon amante ; elle lui a pardonné à la vérité, mais avec tant de dépit, qu'il craint de lui déplaire encore. Il ſait qu'après s'être retirée elle ne ſe couche pas tout de ſuite, qu'elle

s'occupe quelque temps à lire ; il veut lui parler un instant, pour entendre de sa bouche la confirmation de sa grace. Son cœur est déchiré par la crainte d'être encore odieux à l'objet de sa tendresse : il frappe à la porte de l'appartement.

Thérese entend frapper, demande, à plusieurs reprises, ce que l'on veut. Le Prince est surpris de ne pas connoître la voix de la personne qui lui parle. Thérese sort avec une lumière & avec son épée sous le bras, en disant qu'elle se fera bien respecter. Elle demande quel est l'insolent, le téméraire, qui ose troubler le repos de la Princesse. Le Prince est pétrifié ; il croit voir un fantôme ; il ne sait quel parti prendre. Thérese continue à l'insulter, en se disant le roi des joyeux, l'empereur des vaillans, & le fléau de tous les ivrognes. Elle a envie de lui donner trois ou quatre coups d'épée, pour tirer tout le vin qu'il a dans son corps. Le Prince veut entrer de force ; Thérese lui ferme la porte au nez.

Bélise veut voir le téméraire qui a disputé avec son Page. La rage de Rodrigue augmente en appercevant encore un étranger dans l'appartement de Delmire.

Delmire sort, reconnoît le Prince, prie le faux Célidore d'aller se remettre au lit. La jalousie du Prince prend de nouvelles forces ; il reste anéanti, & fait avec Delmire la belle scène qui sans doute a séduit Moliere, & lui a donné l'envie de transporter le sujet italien sur son Théâtre.

SCÈNE V.

DELMIRE, RODRIGUE.

DELMIRE.

Seigneur, vous me demandiez, me voici. Quoi ! vous ne dites mot ? Rodrigue ne m'entend-t-il plus ? Votre Majesté est-elle pétrifiée ? êtes-vous une statue ? êtes-vous devenu de marbre ? Quelle froideur ! Parlez donc, Seigneur ; ou ne trouvez pas mauvais que je me retire.

RODRIGUE.

Et que puis-je te dire, perfide ? Te reprocher ton crime honteux, ce ſeroit accroître ta joie : me plaindre de ta trahiſon, ce ſeroit augmenter les charmes de ton triomphe. Que veux-tu que je te diſe, Princeſſe infame, qui déshonores le trône où tu es née ; épouſe corrompue, amante ſacrilège, ennemie de ta propre gloire ; en un mot, femme que le crime & la noire perfidie accompagnent ſans ceſſe ?

DELMIRE.

Rodrigue, je ſerois ſtupide ſi j'étois inſenſible aux affronts que tu fais à ma gloire par ces offenſantes injures que tu viens de proférer contre moi. Non, ton diſcours n'eſt point obſcur ; tu m'honores du titre d'adultère, d'infame, de perfide, de criminelle. Par ces noires couleurs, non ce n'eſt pas la fille d'un Roi, ce n'eſt pas une Princeſſe que la médiſance avoit reſpectée juſqu'ici ; ce n'eſt pas en un mot cette Delmire qui t'adore que tu viens de peindre, c'eſt un monſtre vomi par l'enfer, c'eſt l'opprobre du monde entier, c'eſt....

RODRIGUE.

Quoi ! peux-tu nier ?...

DELMIRE.

Doucement, Prince ! quand tu parlois, quand tu me déchirois par tes emportemens, je gardois le ſilence ; c'eſt à moi de parler préſentement. As-tu encore quelques nouvelles inſultes à me faire ? Mais que pourrois-tu ajouter aux injures dont tu m'as accablée ? C'eſt donc à toi à me laiſſer dire. La pitié me parle encore en ta faveur, quoique tu ne le mérites pas. Profite de ces diſpoſitions tandis qu'il en eſt temps : n'attends pas que le dépit & la colère deviennent les plus forts dans mon cœur. Oui, je veux bien te montrer la fauſſeté des indignes ſoupçons que tu oſes former.

RODRIGUE.

Des ſoupçons !

DELMIRE.

C'eſt à moi à parler, Rodrigue. Si tu as quelque nouvelle accuſation à former, parle; ſinon, attends à me répondre, que j'aie achevé mon diſcours.

RODRIGUE.

Parlez donc.

DELMIRE.

Loué ſoit le Ciel! ton emportement vient d'avoir vu dans ma chambre Don Célidoro, ce jeune cavalier qui t'a répondu avec ſon page; parle; n'eſt-ce pas la ſeule cauſe?

RODRIGUE.

Quoi! que me diras-tu? qu'il ne t'a pas même oſé regarder; que ſon amour eſt une flamme toute pure, une paſſion délicate & toute platonique; que c'eſt par pure civilité que tu l'as reçu dans ta chambre; qu'il eſt ton parent; que tu as été abuſée? Dis, quelle fable prépares-tu pour te juſtifier?

DELMIRE.

Eh quoi! Prince, vous ne pouvez donc vous réſoudre à me laiſſer parler? Non, je ne pourrois employer aucun de ces prétextes ſans offenſer la vérité: au contraire, je veux augmenter la force de tes ſoupçons & de tes emportemens, te fournir de nouveaux ſujets de me croire coupable. Oui, j'avoue que ce cavalier & moi nous nous ſommes pluſieurs fois embraſſés tendrement: j'avoue encore que, ſans ton impatience & ton arrivée imprévue, nous ſerions enſemble dans le même lit; j'avoue que je n'ai point été ſurpriſe, que c'eſt parce que je l'ai bien connu que je l'ai reçu dans mon appartement: ce n'eſt pas le ſang qui nous unit, mais ce ſont les plus tendres ſentimens; & la tendreſſe la plus vive lie nos deux cœurs. Vous le voyez, Prince, je renonce aux vaines excuſes que vous me propoſez; au contraire. . . .

RODRIGUE.

Et tu prétends par-là?....

DELMIRE.

Oh! Prince, je parle selon vos idées, & vous ne voulez pas me laisser finir! Achevez donc: que voulez-vous dire?

RODRIGUE.

Ce que je veux dire, perfide? Tu t'es flattée d'obtenir plus aisément le pardon de ce crime en l'avouant, lorsque tu en es convaincue.

DELMIRE.

Pardon! Hé! qui te le demande ce pardon? Il n'est fait que pour les coupables, & non pas pour les innocens. Mais revenons à notre premier discours; réponds: Pourquoi, avant de traiter Delmire en infame, ne l'as-tu pas interrogée sur ce qui la rendoit coupable à tes yeux? Peut-être eût-elle dissipé tes soupçons; peut-être eût-elle satisfait une juste curiosité, & détruit une apparence qui pouvoit t'inspirer une jalousie bien fondée? Pourquoi, malgré l'expérience toute récente que tu avois faite de l'injustice de tes soupçons, fondés cependant sur les plus fortes apparences; pourquoi, malgré ces sermens réitérés de bannir pour jamais la jalousie de ton esprit & de ton cœur, & de n'en pas croire, même tes yeux, dès la première occasion qui se présente de me soupçonner, commences-tu par me déclarer coupable, & par me mettre au rang de ces femmes dont le nom seul fait rougir mon sexe? Ah! c'est une conduite qui ne peut se pardonner.

RODRIGUE.

Et que m'aurois-tu pu répondre, quand bien même, refusant d'en croire mes propres yeux, j'eusse été assez insensible pour t'écouter tranquillement? M'aurois-tu dit que ce Don Célidoro s'est introduit sous mon nom, que tu l'as reçu, croyant qu'il fût Don Rodrigue? Attribueras-tu ce que j'ai vu aux illusions de la magie? Eh! Delmire, songe que les têtes couronnées ne se livrent pas à ces fables qui séduisent le vulgaire ignorant. Non, tu n'es pas assez

simple pour se laisser abuser de cette façon : au contraire, ton cœur perfide & criminel est fait pour tromper, & non pour être trompé.

DELMIRE.

Enfin, vous voilà où je voulois vous voir. Vous êtes maintenant sur le penchant du précipice où vous a conduit cette aveugle jalousie qui déchire votre cœur. Ecoutez-moi, je n'ai, pour preuve de mon innocence, qu'à vous dire que je suis Delmire. Si je mens, ma vie est entre vos mains; ravissez-moi le jour, & condamnez mon nom à une éternelle infamie, je l'aurai mérité si je suis coupable : mais si je suis innocente, comme vous devez le croire, voici quelle est ma résolution, encore est-ce un supplice trop doux & une peine trop légère pour les cruelles offenses que vous m'avez faites. Rodrigue, m'entendez-vous bien ? . . .

RODRIGUE.

Oui, je vous entends.

DELMIRE.

Si vous voulez vous contenter de mon serment, pour seule preuve de mon innocence, je suis prête à accomplir la parole que je vous ai donnée de devenir votre épouse.

RODRIGUE.

La belle proposition !

DELMIRE.

Doucement, Seigneur ! je vais vous contenter. Oui, si vous voulez m'en croire, si vous voulez vous rendre à mes sermens, fondés sur la vérité, je suis prête à vous donner ma main. Mais si vous exigez de moi une justification dans les formes, si vous voulez voir les preuves de mon innocence, que je vous ferai voir plus claires que le jour, ne prétendez plus au cœur de Delmire; oubliez même que vous l'avez connue, & perdez pour jamais le souvenir de cette malheureuse Princesse, que son innocence & sa vertu

n'ont pu défendre contre votre injuſtice. Je ne puis croire que vous ayez le moindre ſentiment d'eſtime pour moi, ſi vous ne m'en donnez aujourd'hui une preuve, en me jugeant digne de devenir votre épouſe, en me croyant vertueuſe ſur ma parole, malgré les apparences qui dépoſent contre moi. Hâtez-vous, Seigneur, déterminez-vous. Je ne veux point paroître plus long-temps coupable, pas même à vos yeux, quoique je connoiſſe la paſſion qui vous aveugle. Voici l'inſtant fatal qui doit terminer tous mes malheurs.

RODRIGUE.

Ah! ſi un cœur déchiré comme le mien des plus cruelles douleurs pouvoit ſe livrer à la joie pour un moment, ta ridicule propoſition me forceroit à rire. Quoi! tu te flattes que l'amour ardent dont je brûle pour toi; que l'eſpérance de la poſſeſſion que tu m'offres, me forcera de te croire, malgré le témoignage de mes yeux; que j'aimerai mieux m'expoſer à tout, que de me priver d'un bien que j'avois deſiré avec tant d'ardeur. Mais non, Delmire; ne te flatte pas de pouvoir m'abuſer par tes impoſtures.

DELMIRE.

Je ne veux pas répondre par des emportemens aux termes offenſans que vous employez, Seigneur; je ſais bien que je ne puis vous contraindre d'accepter un parti auſſi raiſonnable; mais il me ſera libre de diſpoſer de moi ſi vous le refuſez.

RODRIGUE.

Et que feras-tu? parle.

DELMIRE.

Ce que je ferai? je convaincrai toute la Cour de l'innocence de Delmire, & de l'injuſtice des ſoupçons extravagans de Rodrigue: je m'éloignerai pour jamais de toi; je te fuirai comme le plus cruel ennemi de ma gloire, comme le monſtre le plus odieux; je détournerai de mes yeux des endroits où tu ſeras, & ceux où tu ne ſeras

pas ſeront les plus agréables pour moi. Allons, déterminez-vous promptement; ſi vous ne prenez votre parti, le mien eſt déja pris.

RODRIGUE.

Non, jamais étonnement n'approchera de celui que m'inſpire l'effronterie & la hardieſſe avec laquelle tu m'offres à prouver l'innocence de ton perfide cœur, de ton ame criminelle.

DELMIRE.

Seigneur, ſongez à vous-même, ne vous inquiétez point de moi; penſez à répondre à ce que je vous demande: ſi je ne vous ſatisfais pas, ma vie, mon honneur ſeront entre vos mains; je ne me plaindrai point. Décidez-vous ſur-le-champ.

RODRIGUE.

Un peu moins de hâte. Je ne puis me réſoudre ſi promptement.

DELMIRE.

Et moi je ne puis retarder l'effet de ma menace. Holà, Portia, Délia, Théodore!

RODRIGUE.

Que voulez-vous faire?

DELMIRE.

Eveiller mes gens, afin qu'ils aillent appeller des témoins de mon innocence. Vous, cependant, reſtez ici, Seigneur, afin de ne pouvoir me ſoupçonner d'avoir fait évader le cavalier. Holà, Délia!....

RODRIGUE.

Ah! Madame, arrêtez; j'ai pris mon parti.

DELMIRE.

Hé bien, parlez. Quel eſt-il?

RODRIGUE.

Je veux....

DELMIRE.

Achevez donc.

RODRIGUE.

Je veux.... je veux que vous me faſſiez voir les preuves de votre innocence.

DELMIRE.

Le Ciel en ſoit loué ! Mais ne vous flattez pas que je puiſſe jamais conſerver la moindre tendreſſe pour vous. Rodrigue, penſez-y bien ; vous vous en repentirez.

RODRIGUE.

Ah ! ne te repens pas toi-même de m'avoir promis une choſe que tu ne peux exécuter.

DELMIRE.

Nous l'allons voir. On ne doit pas ſe plaindre d'un malheur que l'on s'eſt attiré ſoi-même. Donnez-moi la main.

RODRIGUE.

Pourquoi ?

DELMIRE.

Pour marque de l'engagement que vous prenez.

RODRIGUE.

La voilà.

DELMIRE.

Je promets à Rodrigue de me juſtifier ſi bien, qu'il conviendra lui-même de mon innocence.

RODRIGUE.

Moi.... que dois-je vous promettre ?

DELMIRE.

Puiſque je m'engage à te faire avouer toi-même toi

injuſtice, tu dois promettre non-ſeulement de n'aſpirer plus à ma main, mais de renoncer pour toujours à mon cœur, d'oublier que tu m'aies connue, de ne plus me regarder, & de ne pas prétendre que je jette les yeux ſur toi.... Ne vous y engagez-vous pas?

RODRIGUE.

Oui.... Je m'y engage.

DELMIRE.

Hé bien! Delmire jure d'accomplir ſa promeſſe.

RODRIGUE.

Rodrigue jure auſſi de remplir ſon engagement.

DELMIRE.

C'eſt à moi de commencer. J'aurai bientôt fait. Holà; Don Perriquito; allons donc: eſt-ce que tu ne m'entends pas?

Perriquito arrive, & dit que ſon maître achève de s'habiller.

Le faux Célidoro paroît. Rodrigue frémit à ſon aſpect. Delmire rappelle au Prince leurs conventions, & lui fait voir le ſein de ſon prétendu rival. Elle lui explique la raiſon qui a fait déguiſer Béliſe avec ſa ſuivante, & ſort en promettant de ne plus paroître aux yeux de ſon indigne amant.

Rodrigue demeure immobile. Arlequin le cherche avec un flambeau. Ils font une ſcène d'équivoque, le Roi eſt déſeſperé de ce qui vient de lui arriver, & Arlequin le croit fâché de l'avis qu'il vient lui donner. Enfin Arlequin lui dit que des étrangers ſe ſont introduits dans l'appartement de Delmire. Rodrigue, qui ne l'écoute pas, ſe livre au déſeſpoir, & tire ſon épée pour ſe percer; Arlequin croit que le Prince veut le tuer, & s'enfuit tout effrayé.

Le Prince abhorre ſa malheureuſe jalouſie, & ſe déteſte lui-même. Il ſent qu'il ne mérite plus le pardon de ſa maîtreſſe: mais il ne peut vivre ſans elle; il lève la main

pour se délivrer de la vie ; Delmire l'arrête, en lui criant que ses jours ne sont pas à lui. Elle a la générosité de lui pardonner. La possession de sa Princesse le garantira, dit-il, de ses jalousies : ils s'épousent, & Don Pedre se marie avec la Duchesse de Tyrol.

C'est ainsi que finit cette comédie pleine de beautés & de défauts. La circonstance du héros qui veut se tuer, rapproche le dénouement de celui du *Dissipateur*. Ramassons maintenant les traits les plus frappants de la pièce Italienne & de celle de *Moliere* : pesons leur juste valeur ; instruisons-nous dans l'art de l'imitation, en voyant ce que notre Poëte a bien ou mal imité ; & lorsqu'il sera au-dessous de l'original, un respect mal-entendu ne nous empêchera pas de le dire, puisque l'Auteur s'est rendu lui-même justice sur son ouvrage. Il est si riche d'ailleurs !

Examen des deux pièces.

Dans l'avant-scène de la comédie Italienne, *Don Rodrigue* enleve *Delmire* du sein de ses Etats, & la fait conduire dans son palais. Le trait est fort. Il peut ne pas choquer des Italiens, parce que le voisinage de leurs Princes & le caractère de leur nation contribuent à leur faire trouver cette violence vraisemblable ; mais elle auroit déplu aux Français. Aussi, chez *Moliere*, *Don Garcie* n'enleve *Elvire* que pour la delivrer de la persécution d'un tyran. Jusques-là le changement est heureux ; mais quelle peine ne faut-il pas pour deviner comment le Roi de Castille a pu persuader à ses sujets que *Don Silve* étoit *Don Alphonse* son fils ? comment

ce même Prince, cru *Don Alphonſe*, a pu promener ſes amours de *Dona Ignès* à *Dona Elvire*, dans les Etats qu'on lui a uſurpés? L'on a, ſur-tout, de la peine à ſe perſuader que perſonne ne demande où eſt ce *Don Silve*, qu'on dit être vivant, & pour lequel on veut détrôner *Mauregat*. L'expoſition Italienne eſt ſimple; la Françaiſe eſt un roman qui ne finit point, & dans lequel on ſe perd.

Dans *il Principe geloſo*, *Arlequin* ſert d'eſpion au Roi; dans *le Prince jaloux*, c'eſt un courtiſan. *Moliere* eſt au-deſſus de l'original quand *Eliſe* reproche à *Don Lope* ſon indigne métier, lorſque *Don Lope* répond qu'on ne parvient auprès des Grands qu'en flattant leurs foibleſſes, leurs caprices, leurs défauts, leurs vices même; mais eſt-il décent & vraiſemblable que *Don Lope* s'aviſe de vouloir lire une lettre qu'il trouve chez la confidente de la Princeſſe, & qu'il la déchire lorſqu'on veut la lui enlever? Une telle action n'eſt excuſable que dans un bouffon tel qu'*Arlequin*.

Dans la pièce Italienne, la confidente de la Princeſſe a mal au doigt; elle ne peut écrire à ſon amant, la Princeſſe veut bien prendre cette peine pour elle; & la moitié de cette lettre, en tombant dans les mains du Prince, réveille ſes ſoupçons jaloux. Dans la pièce françaiſe, *Elvire* écrit à *Don Garcie* qu'il obtiendra la préférence ſur ſon rival s'il ſe corrige de ſa jalouſie: mais faiſant réflexion qu'il n'eſt pas prudent de laiſſer des lettres tendres entre les mains d'un homme, elle ſe détermine à faire l'aveu de vive voix; & c'eſt la moitié de cet écrit qui alarme le Prince. A merveil-

le, *Moliere !* Comme après avoir lu ta pièce, la lettre Italienne doit nous paroître gauchement amenée ! comme la Françaiſe vient naturellement ! comme elle doit confondre le Prince, augmenter chez lui le regret de s'être emporté pour un billet doux qui lui annonce ſon bonheur, & d'avoir, par des éclats impérieux, récompenſé ſi mal les bontés d'une tendre amante ! Voilà ce qu'on peut appeller une imitation ſublime.

L'Auteur Italien fait trouver par *Arlequin*, dans l'appartement de la Princeſſe, une manchette d'homme qui alarme le Roi. *Moliere* a rejetté cet incident. Il eſt vrai qu'il eût été ridicule ſur notre théâtre de voir un homme perdre ſa manchette; mais il auroit été facile de ſubſtituer un gant à la manchette. M. *Marmontel* l'a fait dans un de ſes *Contes moraux*, & a tiré grand parti de ce changement heureux.

Dans *Moliere*, lorſque le Prince croit voir un homme entre les bras d'*Elvire*, c'eſt par la faute d'*Eliſe*, qui laiſſe une porte entr'ouverte en allant avertir ſa maîtreſſe. Elle a grand tort, connoiſſant la jalouſie de *Don Garcie* ! L'Auteur auroit dû lui ſauver cette maladreſſe.

Moliere a banni avec raiſon de ſa pièce la leçon d'eſcrime que *Delmire* prétend recevoir du Roi. Quant à la belle ſcène qui eſt dans les deux ouvrages, la ſituation y eſt à-peu-près de la même force. Je crois cependant que la ſcène Italienne eſt beaucoup plus vigoureuſe, & qu'elle paroît auſſi vive que la Françaiſe, quoiqu'infiniment plus longue. Je trouve d'ailleurs que le héros Italien, en tremblant au moment de pouſſer ſa maîtreſſe à bout, en

craignant de la perdre peut-être pour toujours, en ſe perſuadant quelquefois qu'elle peut être innocente malgré les apparences, eſt beaucoup plus intéreſſant que *Don Garcie*, qui, ſans frémir ſur le bord du précipice où il ſe trouve, ne balance ſeulement pas, n'eſt point alarmé des menaces d'*Elvire*, & conſent, ſans héſiter, à la perdre en la forçant de ſe juſtifier.

Dans l'*Ami de la Maiſon* de M. de *Marmontel*, un jeune Militaire ſurprend une lettre entre les mains de ſon amante. Il en eſt jaloux; mais il s'en rapporte à la bonne foi de celle qu'il aime. Pour le récompenſer du ſacrifice que fait ſa jalouſie, on lui remet la lettre qui l'alarme, & il le mérite; il eſt bien plus délicat que *Don Garcie* & *Don Rodrigue*.

CHAPITRE VI.

L'ECOLE DES MARIS, *Comédie en trois actes & en vers, comparée pour le fond & les détails avec* les Adelphes *de Térence; une* Nouvelle *de Bocace;* la Confidente ſans le ſavoir, *Conte de la Fontaine;* la Diſcreta Enamodora, *ou* l'Amoureuſe adroite, *Comédie de Lopès de Vega Carpio;* la Femme induſtrieuſe, *Comédie en vers & en un acte, par Dorimon;* & l'Ecole des Peres, *de Baron.*

CETTE pièce peut être regardée comme un modèle d'imitation. Elle eſt compoſée d'après cinq ouvrages différens. Si, dans les comédies dont nous avons déja parlé dans ce volume, *Moliere* a un peu trop copié ſes originaux; s'il nous a préſenté des objets tout-à-fait étrangers à nos mœurs, c'eſt-à-dire, des captifs, des vieillards dupes de la magie blanche, des revenans, &c, c'eſt dans *l'Ecole des Maris* qu'il commence à revêtir de couleurs propres à ſon pays tout ce qu'il a imité.

Extrait de l'Ecole des Maris.

Le pere d'*Iſabelle* & de *Léonor* a remis, en mourant, ſes deux filles avec tout leur bien entre

entre les mains de *Sganarelle* & d'*Ariſte*, qui ſont freres ; il leur a donné le pouvoir de les épouſer ou de leur choiſir des époux. *Ariſte* s'eſt chargé de l'éducation de *Léonor*. Il lui accorde une liberté honnête, ne la gêne point ſur ſa parure ; lui dit que ſi quatre mille écus de rente, beaucoup d'égards & de complaiſances peuvent racheter les défauts de ſon âge, il ſera enchanté de l'épouſer ; mais que ſi elle croit être plus heureuſe avec une autre perſonne, il y conſent de bon cœur. *Sganarelle* a une façon de penſer, & tient une conduite tout-à-fait oppoſée. Il traite *Iſabelle*, ſa pupille, avec ſévérité ; il ne lui permet pas le moindre ajuſtement, ne la laiſſe parler à perſonne : il croit, en agiſſant ainſi, avoir trouvé le ſecret de lui plaire, & veut l'épouſer. *Iſabelle* frémit d'autant plus en voyant approcher le moment d'une telle union, qu'elle aime *Valere* en ſecret. Ils n'ont pu ſe parler que des yeux : elle ne ſait comment lui faire ſavoir qu'elle eſt ſenſible à ſa recherche. Le Jaloux éloigne toute eſpèce de confident : elle imagine de ſe ſervir de *Sganarelle* même pour apprendre à ſon rival ce qu'elle penſe. Pour cet effet, elle feint d'être excédée des pourſuites de *Valere*, prie ſon tuteur d'aller lui dire de ſa part qu'elle a ſuffiſamment entendu ce que ſes regards ſignifient, qu'elle le lui auroit déja fait ſavoir ſi elle avoit pu charger quelqu'un de ce ſoin ; mais qu'enfin elle l'exhorte à mettre fin à ſes pourſuites. *Valere* devine *Iſabelle*. Cependant elle craint le contraire. Elle accourt vers *Sganarelle*, & lui dit d'un air troublé que *Valere* vient de jetter dans ſa chambre une boîte d'or avec

une lettre; elle prie ſon tuteur d'aller rendre le tout, ſans décacheter le billet, afin de faire voir le peu de cas qu'on en fait. *Sganarelle* ſe charge encore & s'acquitte avec plaiſir de cette commiſſion. *Valere* eſt inſtruit par le billet doux de tout ſon bonheur. Il doit enlever ſon amante dans trois jours : ſon tyran devient plus empreſſé, & veut l'épouſer le ſoir même. *Iſabelle*, réduite au dernier déſeſpoir, n'a d'autre parti à prendre que celui d'aller confier ſon ſort à ſon amant. *Sganarelle* la voit entrer dans la maiſon du jeune homme; mais *Iſabelle* a ſi bien préparé l'eſprit de ſon tuteur, qu'il la prend, dans l'obſcurité, pour *Léonor*. Il eſt bien aiſe qu'elle faſſe cette équipée, afin de prouver par-là à ſon frere la fauſſeté de ſon ſyſtême ſur l'éducation : il preſſe lui-même l'hymen de la fugitive avec *Valere*; &, lorſqu'il croit ſe moquer d'*Ariſte*, il découvre que c'eſt lui-même qui eſt la dupe. *Ariſte* s'unit à *Léonor*. *Sganarelle* quitte la partie, en donnant toutes les femmes au diable.

Extrait des Adelphes de Térence.

Micio & Déméa ſont freres. Le premier, doux, poli, complaiſant, eſt chéri de tout le monde; le dernier, brutal, trop ſévère pour ſes enfans, toujours prêt à ſe plaindre & à quereller, ſe fait déteſter de tout ce qui l'entoure.

Déméa a deux fils, Eſchine & Créſiphon : Echine, qui eſt l'aîné, a été adopté par Micio; Créſiphon reſte au pouvoir de ſon pere. La ſévérité avec laquelle il eſt élevé lui fait chercher les moyens de ſe procurer des plaiſirs à l'inſu de ſes parens. Il devient amoureux d'une eſclave nommée Callidie. Eſchine, qui de ſon côté fait nombre d'étourderies, ſeconde celles de ſon frere; il ſe charge pour lui

d'enlever l'eſclave, ce qui donne lieu à tout le monde de croire que c'eſt pour ſon compte, ſur-tout à Déméa, qui rencontre Micio, l'accable de reproches, lui dit que ſon indulgence perd Eſchine, & l'exhorte à ſe modeler ſur lui, qui, en traitant Créſiphon avec ſévérité, en a fait un jeune homme ſage & prudent.

La ſurpriſe de *Déméa* amène des ſcènes comiques que *Moliere* n'a pas négligées. Le reſte de la pièce n'a aucun rapport avec *l'Ecole des Maris*.

CONTE DE BOCACE,

NOUVELLE XXIII.

Une Dame galante, contrefaiſant la dévote & la prude, ſe ſervit du miniſtère d'un Religieux pour faire réuſſir les affaires de ſon Amant.

Il y eut autrefois à Florence une Dame de qualité, que je ne veux pas nommer, parce qu'elle a des parens conſidérables qui vivent encore. La nature avoit enrichi cette femme de tous les avantages qui font aimer une perſonne: la fortune n'avoit pas pris le même ſoin de ſon établiſſement, & ſa mauvaiſe étoile avoit voulu qu'elle fût mariée avec un artiſan, qui n'avoit d'autre mérite que beaucoup de biens. . . . . .

La Dame devint paſſionnément amoureuſe d'un jeune homme qu'elle voyoit paſſer ſouvent ſous ſes fenêtres; mais elle ne ſavoit pas comment l'inſtruire de ſon bonheur. Elle avoit remarqué que ſon amant voyoit ſouvent un Religieux, qui, paſſant pour un homme de ſainte vie, pourroit, ſans le ſavoir, être utile à ſes amours. Après avoir concerté dans ſa tête la manière dont elle devoit s'y prendre, elle choiſit une heure commode pour aller au Couvent, demande à parler au Pere, & le prie de vouloir la confeſſer.

Après ſa confeſſion, elle dit au Pere qu'elle avoit une confidence à lui faire, & une grace à lui demander. « Vous ſavez qui je ſuis, mon Révérend Pere, & vous connoiſſez mon mari, qui m'aime plus que ſa vie, & qui ne me refuſe rien. Je réponds à ſon amour comme je dois. Je ſerois la perſonne du monde la plus ingrate ſi je ne le faiſois pas, & ſi je ſongeois ſeulement à la moindre choſe qui pût donner atteinte à ſon honneur, ou altérer ſes plaiſirs. Vous ſaurez donc, mon Révérend Pere, qu'un certain homme dont je ne ſais pas le nom, & qui ne me connoît pas bien, m'aſſiège tellement que je le trouve par-tout, ſoit que je me mette aux portes, ou aux fenêtres, ou que je ſorte de la maiſon. Il a l'air d'un honnête homme, il eſt grand, bien fait, aſſez bien mis, & je penſe l'avoir ſouvent vu avec vous. Comme de pareilles pourſuites expoſent ordinairement une honnête femme à des bruits fâcheux auxquels elle n'a pas contribué, j'ai eu quelquefois envie de lui faire dire par mes freres, que je trouve mauvais qu'il en uſe de cette manière; mais conſidérant qu'il s'enſuit ſouvent des réponſes dures, & que des duretés on en vient ordinairement aux mains, j'ai mieux aimé, crainte de ſcandale, m'adreſſer à vous, dont il eſt peut-être l'ami, & qui êtes en droit, par votre caractère, de lui faire des reprimandes. Dites-lui, je vous prie, de changer de conduite à l'avenir, & de me laiſſer en repos. Il me fera plaiſir de s'adreſſer à d'autres s'il a envie de s'amuſer. Il en trouvera peut-être à qui il fera plaiſir; au-lieu qu'il me déſoblige mortellement ». Le Religieux comprit d'abord, par le portrait du perſonnage, que c'étoit ſon ami dont il s'agiſſoit. Il loua la vertu de ſa Pénitente, lui promit de faire ce qu'elle ſouhaitoit; &, comme il ſavoit qu'elle étoit riche, il ne manqua pas de lui recommander la charité. . . . La Dame ajouta, en ſe retirant: « S'il nie la choſe, mon Révérend Pere, vous pouvez lui dire que c'eſt de moi dont vous la tenez, & que je vous en ai fait mes plaintes ».

Le même jour le jeune homme vint voir le Pere, qui, après une longue converſation, lui fit une très-grave cenſure

ſur les prétendues perſécutions qu'il faiſoit à la Dame. Le jeune homme répondit tout naturellement qu'il ne ſavoit ce qu'il vouloit dire, & le pria de parler plus clairement, & de lui dire au moins de quelle Dame il s'agiſſoit. « Elle demeure en tel endroit, répliqua le Pere; il eſt inutile que vous faſſiez l'ignorant. Elle-même s'eſt plainte à moi de vos importunités : au reſte, je vous avertis que vous ne tirerez aucun fruit de votre mauvaiſe intention, que cette femme eſt la vertu & la ſageſſe même : ainſi je vous prie de la laiſſer en paix pour votre honneur ». Le jeune homme, plus fin que le bon Pere, ſentit d'abord qu'il y avoit du myſtère là-dedans, fit ſemblant d'avoir une eſpèce de honte, & promit de ne donner à l'avenir aucun ſujet de plainte. En s'en allant, il paſſa devant la maiſon de la Belle, qui s'étoit miſe à ſa fenêtre, & qui témoigna tant de joie & tant de paſſion en le voyant, qu'il demeura convaincu de la vérité de ſa conjecture. Tous les jours il paſſoit & repaſſoit dans cette rue, & ne manquoit jamais de voir la Belle, qui le confirmoit de plus en plus, par ſes geſtes, dans le jugement qu'il avoit fait.

La Belle, qui n'étoit pas moins pénétrante que le cavalier, s'étoit apperçue avec plaiſir qu'elle lui avoit donné de l'amour. Elle retourne voir le même Pere, & commence ſa converſation par les larmes. Le Pere lui demande s'il lui étoit arrivé quelque choſe de fâcheux. « J'ai encore d'autres plaintes à vous faire, mon Révérend Pere; de l'homme dont je vous parlai l'autre jour. Il fait pis que jamais : il eut hier l'effrontetie de m'envoyer une bourſe & une ceinture, ſur laquelle eſt cette deviſe : *Je vous aime, & ne puis vous le dire.* J'étois ſi outrée d'une telle imprudence, que j'avois laiſſé le préſent à la femme qui me l'avoit apporté, en la priant de le rendre à qui l'envoyoit; mais ſongeant que la femme pourroit bien le retenir & faire croire que je l'avois reçu, je vous l'apporte; & je vous prie de le rendre vous-même, & de lui dire de la bonne ſorte, que, s'il ne veut pas ceſſer de me perſécuter, j'en avertirai mon époux & mes freres, quelque choſe qu'il en puiſſe arriver ». En diſant cela elle lui donne

la bourſe & la ceinture qui étoient d'une richeſſe extraordinaire. « Votre colère ne me ſurprend point, Madame, répondit le Religieux. Elle eſt ſans doute juſte, & bien digne d'une femme de vertu. Il ne m'a pas tenu parole : mais je vous promets que je lui parlerai d'une manière qui l'obligera à ne plus vous chagriner. Cependant, Madame, gardez-vous bien de parler de cette affaire à votre mari & à vos freres; vous pourriez être cauſe de quelque malheur. Ne craignez point la médiſance : je rendrai témoignage de votre vertu devant Dieu & devant les hommes ». Elle parut conſolée d'un diſcours ſi obligeant. . . . . .

Le Moine envoya chercher ſon ami, & dans ſon emportement il en vint juſqu'aux injures. « Vous m'aviez ſolemnellement promis, lui dit-il, de ne plus perſécuter cette honnête femme, & vous avez la malhonnêteté de lui envoyer faire des préſens, qu'elle regarde avec exécration, & qu'elle m'a donnés pour vous rendre ». Le jeune homme nia le fait; mais ſi froidement, que le Religieux demeura plus perſuadé que la Dame avoit dit vrai. « Avez-vous le front de nier la choſe, répliqua le Moine avec encore plus d'emportement ? Voici ce que vous avez envoyé : le reconnoiſſez-vous » ? « Je n'ai plus rien à dire, mon Pere, répondit le Cavalier qui faiſoit ſemblant d'être confus : je reconnois ma faute, & je vous promets, puiſque cette Dame eſt ainſi faite, de ne plus la chagriner ». Ce bon Pere, après l'avoir exhorté de ſon mieux à tenir ſa parole plus religieuſement qu'il ne l'avoit fait juſques-là, lui remit la bourſe & la ceinture. Le jeune homme ſe retira avec une joie extrême d'avoir reçu des aſſurances de l'amour de ſa maîtreſſe, & des préſens magnifiques qu'il lui montra de loin en paſſant ſous ſes fenêtres. Ce fut un grand plaiſir pour elle d'apprendre qu'elle étoit ſi bien entendue, que ſes affaires étoient en bon train de réuſſir, & qu'il ne lui falloit plus que l'abſence de ſon mari. Elle ne l'attendit pas long-temps cette abſence; car peu de jours après l'époux fut obligé d'aller à Gênes pour des affaires de commerce. A peine eſt-il parti, que la Belle va trouver le Moine, & lui dit, après pluſieurs doléances : « Je reviens ici, mon

Pere, pour vous avertir que je vais éclater, & que je ne saurois plus souffrir les insolences de votre ami. Vous serez étonné d'apprendre, qu'ayant su le départ de mon mari pour Gènes, il est entré cette nuit dans notre jardin, est monté sur un arbre, & de là à la fenêtre de ma chambre. Il avoit déja ouvert la fenêtre, il étoit près d'entrer quand je me suis éveillée. Je me suis incontinent levée, & j'allois appeller du secours, si, en me demandant pardon, il ne m'eût dit que vous me tiendriez compte de la grace que je lui faisois. Je me suis donc contentée, à votre considération, de me lever toute en chemise, & de refermer la fenêtre. Je vous demande à vous-même, mon Révérend Pere, si je dois souffrir un outrage de cette nature. Si vous m'aviez permis de suivre mon premier dessein, cela ne me seroit pas arrivé. Mais, Madame, répondit le bon Pere tout confus, ne vous êtes-vous point trompée, & n'avez-vous point pris une autre personne pour lui? Nullement, mon Pere: il m'a dit lui-même qui il étoit. Voilà une imprudence extrême, continua le Pere! Vous avez fait votre devoir, Madame, & je ne saurois me lasser de louer votre vertu: mais puisque vous avez commencé à suivre mes conseils, je vous prie, Madame, de permettre que je lui parle encore avant que vos parens soient instruits. Si je puis le rendre plus sage, à la bonne heure: sinon, vous ferez tout ce qu'il vous plaira. J'y consens encore, repartit la Belle, mais en vous protestant que ce sera la dernière fois que je vous parlerai de cette affaire ». Et, en disant cela, elle se retira faisant la fâchée.

A peine fut-elle sortie que le Cavalier arriva. Le bon Pere le prit en particulier; & lui dit mille choses sur le peu de considération qu'il avoit pour lui, de faire si peu de cas des paroles qu'il lui donnoit, & de son propre bonheur. « Qu'ai-je donc fait encore, mon Révérend Pere?... Votre criminel dessein ne vous a pas réussi. Vous étiez vous imaginé que le mari de cette honnête femme étant absent, elle vous recevroit à bras ouverts? Je crois de bonne foi, mon Pere, avec le respect que je vous dois, ajouta le Cavalier; que vous vous forgez ces chimères

pour avoir lieu de me cenſurer. Ah miſérable ! répliqua le Moine tout tranſporté : ce ne ſont point des chimères, ce ſont des vérités qu'on m'a rapportées. Il eſt bien glorieux à un honnête homme, ou qui veut du moins paſſer pour tel, d'eſcalader les murailles d'un jardin, & de grimper ſur des arbres pour aller enfoncer les fenêtres d'une femme d'honneur ! Sa vertu eſt à l'épreuve de vos importunités : vous êtes l'objet de ſon averſion, & cependant vous voulez vous en faire aimer par force ! Quand elle ne vous auroit pas fait connoître le mépris qu'elle a pour vous, mes remontrances & la parole que vous m'aviez donnée auroient dû vous retenir. Je l'ai empêchée juſqu'ici d'en informer ſes parens, qui vous auroient peut-être fait égorger : mais je lui ai permis de faire tout ce qu'il lui plaira, ſi vous continuez à la chagriner. Il faut faire une folie une fois en ſa vie, mon Révérend Pere, répondit le Cavalier avec une feinte honnêteté. Je paſſe condamnation ſur tout ce que vous dites, & je vous promets en honnête homme que vous n'entendrez plus parler de cette affaire. Vous avez plus de bonté pour moi que je ne mérite, & je vous en ſuis très-obligé. Je profiterai de vos avis, vous pouvez compter là-deſſus ». Il en profita en effet ; car ayant fort bien compris que c'étoit un avis que la Belle lui faiſoit donner, il ne manqua pas, dès la nuit ſuivante, d'eſcalader le jardin, & de monter à la fenêtre par l'arbre indiqué. La Belle, qui ne dormoit pas, comme vous pouvez croire, le reçut à bras ouverts. Après qu'on eut mis ordre au plus preſſé, on ſe divertit de la ſimplicité du bon Pere, qui avoit, ſans y penſer, ſi bien ſervi leur amour, & on prit des meſures pour ſe voir à l'avenir ſans être obligé de revenir à lui.

LA CONFIDENTE SANS LE SAVOIR ;

Conte de la Fontaine.

La Fontaine a preſque traduit le conte de Bocace. Remarquons cependant qu'il a ſubſtitué au Confeſſeur une parente de l'amant, & au préſent de la bourſe & de la

ceinture, celui d'un portrait. Tout le monde ſait ce conte par cœur.

LA DISCRETA ENAMORADA;

ou L'AMOUREUSE ADROITE,

Comédie de Lopès de Vega Carpio.

Un vieillard eſt amoureux de la jeune Iſabelle; qu'il veut épouſer; mais comme elle eſt épriſe du fils de ce même vieillard, elle demande pour toute grace un mois de délai. Enſuite elle prie ſon amant ſuranné de faire ceſſer l'inquiétude que lui cauſent les meſſages fréquents de ſon fils. Le pere, étonné fait à ce fils des reproches ſanglants, l'oblige d'aller trouver ſa maîtreſſe, & de lui demander pardon de ſes importunités : le fils, qui ſoupçonne la ruſe, obéit.

La ſcène ſe paſſe en préſence du vieillard. Le fils ſe jette aux pieds de ſa belle-mere prétendue qui lui pardonne, & lui donne ſa main à baiſer. Un inſtant après le jeune homme lui dit tout bas qu'il ſouhaiteroit l'embraſſer; elle répond qu'elle fera ſemblant de tomber, & que ſe trouvant à côté d'elle pour la relever, il pourra lui faire une embraſſade. Leur projet réuſſit.

La Fontaine s'eſt ſervi de cette dernière ruſe dans *le Florentin.* L'Héroïne raconte qu'elle a fait ſemblant de tomber, & qu'un jeune homme a profité de cette occaſion pour lui remettre un billet en lui donnant la main.

LA FEMME INDUSTRIEUSE,

Comédie en vers, en un acte; par Dorimon.

Iſabelle, femme du Capitan, eſt amoureuſe de Léandre; jeune écolier qui loge dans le voiſinage ſous la conduite du Docteur. Le Capitan, obligé de faire un voyage, laiſſe ſa femme ſous la garde de Trapolin. Iſabelle prie le Doc-

teur de mettre ordre aux insolences de son écolier, qui vient, dit-elle, continuellement sous ses fenêtres lui parler d'amour. Réprimande très-vive du Docteur à Léandre, qui avoue avoir eu la témérité de regarder plusieurs femmes, prie humblement son Précepteur de lui montrer la maison de celle qui s'en est offensée, & vole vers Isabelle qui est à sa fenêtre. Trapolin est malheureusement à la porte du logis; l'écolier lie conversation avec lui, & fait des complimens très-galans qui s'adressent à Isabelle.

Autre plainte d'Isabelle. Elle dit au Docteur que son élève a eu l'audace de passer un billet par la fente de sa porte, & d'y laisser tomber une bourse de cent louis qu'elle remet au Docteur pour rendre à Léandre. Celui-ci ne manque pas de passer un billet par la fente de la porte. Enfin Isabelle signifie au Docteur ses dernières intentions. Léandre est incorrigible, dit-elle,

Il est venu par le mur du jardin,
A monté par-dessus; il s'est glissé soudain
Tout le long d'un figuier, &, sans se faire entendre;
Est venu justement au-dessus de ma chambre;
A grimpé comme un chat, & si subitement,
Qu'il est enfin entré dans mon appartement.

Ce sont autant de leçons que Léandre suit de point en point. Mais tandis qu'il est enfermé avec Isabelle, le Capitan arrive & frappe à leur porte. La femme, après avoir donné le mot à son amant, ouvre en jettant des cris effroyables. Léandre s'enveloppe d'un drap, & fait le fantôme: il dit au Capitan qu'il est l'esprit du meilleur de ses parens, qu'il est venu pour garder son honneur pendant son absence: il embrasse la femme en présence du mari qui ne le trouve pas mauvais, & disparoît.

Comparaison de l'Ecole des Maris avec ces différents ouvrages.

Dans la pièce de *Moliere*, *Ariste* & *Sganarelle* sont freres, comme dans *les Adelphes*.

L'un eſt poli, complaiſant, doux; l'autre eſt bourru, brutal, méfiant, trop ſévère, comme dans *les Adelphes*. *Ariſte* eſt chargé de *Léonor*; *Sganarelle* d'*Iſabelle*, qu'ils élèvent conformément à leur différent caractère. Il eſt clair que tout cela eſt imité de la pièce latine; mais *Térence* manque totalement le but moral de ſa pièce, puiſque le jeune homme qu'on élève avec une honnête indulgence, en abuſe, ſe marie en ſecrèt, &, non content de faire des folies pour ſon compte, partage encore celles de ſon frère. C'eſt lui qui enlève *Callidie*, c'eſt lui qui bat le marchand d'eſclaves, &c. Chez notre Poëte, *Iſabelle*, pouſſée à bout par la contrainte où la tient ſon tuteur, ſe porte à mille extrémités; & *Léonor*, qui jouit de la plus honnête liberté, tient la conduite la plus irréprochable. *Moliere*, en prenant une route toute oppoſée à celle de *Térence*, a bien prouvé ſa ſupériorité.

Dans *l'Ecole des Maris*, *Iſabelle* ſe fait ſervir dans ſes amours par une perſonne qui croit voir en elle l'honneur le plus rigide, & c'eſt d'après les héroïnes de *Bocace*, de *la Fontaine*, de *Dorimon*, de *Lopès de Vega*; mais les trois premieres ſont mariées, & font faire leurs meſſages amoureux, l'une par ſon confeſſeur, la ſeconde par une parente de l'amant, la troiſième par ſon précepteur. *Moliere*, plus délicat que nos modernes, ne pouvoit pas décemment mettre ſur le théâtre une femme mariée & amoureuſe, encore moins un confeſſeur. Il a ſenti, d'ailleurs, que le confeſſeur, la parente, le précepteur, ne prenant pas un intérêt bien vif à la choſe, étoient

bien moins comiques que le vieillard Eſpagnol, puiſqu'il croit être ſur le point d'épouſer, & qu'il réunit par-là le double intérêt d'amant & de mari.

Moliere, en ſaiſiſſant tout le comique que l'idée de l'Auteur Eſpagnol pouvoit lui fournir, a compris en même temps combien un fils qui ſe joueroit de ſon pere ſeroit révoltant ſur notre ſcène. Qu'a-t-il fait? Un coup de maître. Il a ſubſtitué au fils un jeune homme qui ne doit pas le moindre égard à ſon rival.

La bourſe & la ceinture que *Bocace* fait envoyer par la femme, ne ſont pas des préſents convenables ſelon nos mœurs. Le portrait de *la Fontaine* eſt un préſent plus honnête, c'eſt dommage qu'il ſoit inutile à l'intrigue. La lettre de *Dorimon* eſt mieux imaginée; mais la fente de la porte dans laquelle la femme prétend l'avoir trouvée, eſt un petit moyen. *Moliere*, s'emparant de ce qu'il y a de bon dans ces différents Auteurs, fait donner par *Iſabelle* une boîte d'or; ce qui eſt un préſent très-honnête, bien précieux, ſur-tout par le billet qu'il renferme, puiſque ce billet eſt le reſſort principal de la pièce.

Dorimon & *Lopès de Vega* font embraſſer les amants en préſence de la dupe. Cette ſituation, très-comique par elle-même, n'étoit pas à négliger. Le moyen dont le premier ſe ſert pour l'amener, eſt extravagant; celui du ſecond eſt minutieux. *Moliere* la fait naître comme d'elle-même, & la rend bien plus piquante. *Iſabelle* & *Valere* ſe jurent un amour éternel, ſe donnent la main, conviennent d'un enlèvement, tout cela en préſence de *Sganarelle*, qui,

dans ce moment même, ſe croit l'homme le plus heureux du monde. Que de choſes dans cette ſcène ! quel comique ! quelle fécondité !

Il faut encore remarquer que les Héroïnes de *Bocace*, de *la Fontaine*, de *Lopès de Vega*, de *Dorimon*, font très-indécemment des avances à des hommes qui ne ſongent point à elles : *Iſabelle* répond à une paſſion dont elle connoît toute la ſincérité. Témoin ces vers que lui répète *Sganarelle* :

Il m'a tendrement conjuré de te dire
Que du moins, en t'aimant, il n'a jamais penſé
A rien dont ton honneur ait lieu d'être offenſé,
Et que ne dépendant que du choix de ſon ame,
Tous ſes déſirs étoient de t'obtenir pour femme.

Moliere a encore imité de *Térence* quelques détails.

ACTE I. Scène II.

ARISTE.

Mon frere, ſon diſcours ne doit que faire rire :
Elle a quelque raiſon en ce qu'elle veut dire.
Leur ſexe aime à jouir d'un peu de liberté :
On le retient fort mal par tant d'auſtérité ;
Et les ſoins défians, les verroux & les grilles
Ne ſont pas la vertu des femmes ni des filles :
C'eſt l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,
Non la ſévérité que nous leur faiſons voir.
C'eſt une étrange choſe, à vous parler ſans feinte,
Qu'une femme qui n'eſt ſage que par contrainte.
En vain ſur tous ſes pas nous prétendons régner,
Je trouve que le cœur eſt ce qu'il faut gagner ;
Et je ne tiendrois, moi, quelque ſoin qu'on ſe donne,
Mon honneur guère ſûr aux mains d'une perſonne

A qui, dans les desirs qui pourroient l'assaillir,
Il ne manqueroit rien qu'un moyen de faillir.

Cette tirade est visiblement imitée de la première scène des *Adelphes*; c'est *Micio*, qui, en parlant de son frere, dit :

Il se trompe de croire qu'une autorité établie par la force est plus solide & plus durable que celle qui a pour fondement l'amitié. Voici comme je raisonne :

Celui qui se comporte bien par la peur qu'il a du châtiment, prend garde à lui tant qu'il appréhende d'être découvert : qu'on lui ôte cette crainte, il retourne à son naturel. Mais celui que vous gagnez par votre douceur & par vos bienfaits, s'acquitte toujours de son devoir sans aucune contrainte, & cherche continuellement à vous donner des marques de son affection : présent, absent, il sera toujours le même.

ARISTE.

Elle aime à dépenser en habits, linge & nœuds :
Que voulez-vous ? je tâche à contenter ses vœux;
Et ce sont des plaisirs qu'on peut dans nos familles,
Lorsque l'on a du bien, permettre aux jeunes filles.

SCÈNE II.

MICIO.

Il fait de la dépense, il va au cabaret, il se parfume. Il a des maîtresses; je lui donnerai de l'argent tant que je le pourrai. . . . . .
Nous avons, graces aux Dieux, de quoi fournir à cette dépense, & jusqu'ici tout cela ne m'a pas chagriné.

ACTE I. Scène II.

SGANARELLE.

Quoi ! ſi vous l'épouſez, elle pourra prétendre
Les mêmes libertés que, fille, on lui voit prendre ?

ARISTE.

Pourquoi non ?

SGANARELLE.

Vos deſirs lui ſeront complaiſans
Juſques à lui laiſſer & mouches & rubans ?

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

A lui ſouffrir, en cervelle troublée,
De courir tous les bals & les lieux d'aſſemblée ?

ARISTE.

Oui vraiment.

SGANARELLE.

Et chez vous iront les damoiſeaux ?

ARISTE.

Et quoi donc ?

SGANARELLE.

Qui joueront & donneront cadeaux ?

ARISTE.

D'accord.

SGANARELLE.

Et votre femme entendra les fleurettes ?

ARISTE.

Fort bien.

SGANARELLE.

Et vous verrez ces viſites muguettes
D'un œil à témoigner de n'en être point ſou ?

ARISTE.

Cela s'entend.

SGANARELLE.

Allez, vous êtes un vieux fou.

ACTE IV. SCÈNE VII.

DEMEA, MICIO.

DEMEA.

Et la nouvelle mariée apprendra auſſi ces belles chanſons?

MICIO.

Sans doute.

DEMEA.

Vous danſerez avec elle, & ce ſera vous qui menerez le branle?

MICIO.

Fort bien.

DEMEA.

Fort bien!

MICIO.

Oui, &, s'il le faut, vous ſerez de la partie.

DEMEA.

Ah! mon Dieu! n'avez-vous point de honte?

ACTE I. SCÈNE IV.

SGANARELLE, *ſeul.*

Quelle belle famille! un vieillard inſenſé,
Qui fait le dameret dans un corps tout caſſé!
Une fille maîtreſſe & coquette ſuprême!
Des valets impudens! Non, la ſageſſe même
N'en viendroit pas à bout, perdroit ſens & raiſon
A vouloir corriger une telle maiſon.

ACTE IV,

ACTE IV. Scène VII.

DEMEA, *ſeul.*

Grands Dieux ! quelle vie ! quelles mœurs ! quelle extravagance ! une femme ſans bien, une chanteuſe chez lui, une maiſon de dépenſe & de bruit, un jeune homme perdu de luxe, un vieillard qui radote ! En vérité, quand la Déeſſe Salus elle-même ſe mettroit en tête de ſauver cette famille, elle ne pourroit jamais en venir à bout.

Je ne citerai pas tous les détails imités par *Moliere ;* cela nous meneroit trop loin. J'ai rapporté ceux-ci pour faire connoître l'art avec lequel notre Comique a ſu les rendre propres à nos mœurs & à ſon ſujet. Comme il ſait ſur-tout en tirer une morale ſaine ! *Baron* n'a pas été auſſi philoſophe, en tranſportant les *Adelphes* ſur notre Théâtre. Son *Ecole des Peres* eſt très-propre à autoriſer les mauvaiſes mœurs.

CHAPITRE VII.

LES FACHEUX, *Comédie en trois actes & en vers, comparée, pour le fond & les détails, avec un Acte d'une Comédie Italienne, intitulée* le Case ſvaliggiate, *ou* gli Interompimenti di Pantalone : les Maiſons dévaliſées, *ou* les Embarras de Pantalon; *avec une* Satyre d'*Horace; & avec un* Diſcours du *Spectateur Anglais.*

NICOLAS FOUQUET, Surintendant des Finances, engagea *Moliere* à compoſer cette Comédie pour une fête magnifique qu'il donnoit au Roi & à la Reine Mere (1).

Précis des Fâcheux.

Eraſte & *Orphiſe* s'aiment : ils doivent ſe voir dans une promenade. L'amant brûle d'être exact à l'heure; des fâcheux l'arrêtent ſur différens prétextes. *Orphiſe* arrive au lieu indiqué; des importuns l'excèdent au point que, pour cacher ſon intrigue, elle eſt forcée de ſe

(1) Le caractère du chaſſeur n'y étoit pas encore. Le Roi dit à *Moliere*, en lui montrant M. de *Soyecourt* : « Voilà un grand original que tu n'as pas encore copié ». C'en fut aſſez.... *Moliere*, qui n'entendoit rien au jargon de la chaſſe, pria le Comte *de Soyecourt* lui-même de lui indiquer les termes dont il devoit ſe ſervir.

retirer ſans parler à l'objet de ſa tendreſſe, & en feignant même de ne pas le connoître. *Eraſte* obtient un ſecond rendez-vous beaucoup plus précieux, puiſqu'il doit ſe rendre chez *Orphiſe* pendant l'abſence de ſon tuteur : pluſieurs fâcheux viennent encore à la traverſe, & font manquer l'entrevue.

Précis d'un Acte Italien.

Pantalon eſt amoureux d'une jeune fille qu'il pourſuit très-vivement & très-indécemment. Elle ne peut ſe débarraſſer de lui qu'en lui promettant un tête-à-tête dans un lieu plus commode. Un valet de la jeune perſonne, qui s'intéreſſe à ſon honneur, imagine d'envoyer ſucceſſivement pluſieurs perſonnages pour arrêter le vieillard, & lui faire manquer l'heure du rendez-vous.

L'intrigue italienne eſt abſurde. Il eſt ſans doute naturel qu'une jeune fille, voulant ſe débarraſſer d'un homme qui la pouſſe à bout, lui promette un rendez-vous, & que ſon perſécuteur ſuſpende ſa vivacité dans l'eſpoir d'être traité plus favorablement ; mais ſi la jeune perſonne veut réellement échapper à *Pantalon*, a-t elle beſoin de lui ſuſciter des embarras ? Il lui ſuffit de ne pas ſe trouver au lieu indiqué, ou de ne pas y être ſeule. D'ailleurs, le beau tableau à préſenter au public que l'amour effréné d'un vieillard libertin ! Quelle différence avec la tendreſſe pure & délicate d'*Eraſte* pour *Orphiſe* ! Le ſpectateur, tout en riant des embarras qu'on oppoſe à leur impatience amoureuſe, deſire cependant de les voir finir pour apprendre le ſort de deux amans auxquels on ne peut refuſer beaucoup d'intérêt.

Quant aux perſonnages qui croiſent ſucceſſivement les deſſeins de *Pantalon*, on ſe doute bien qu'ils ſont dignes de l'intrigue, & l'on ne ſe trompe point. Tantôt un homme ſans bras vient ſe dire un excellent maître d'armes, & prie *Pantalon* de lui procurer des écoliers. Enſuite paroît un cul-de-jatte, qui prétend être un grand danſeur. Des ſauteurs, des chanteurs, des joueurs de gobelets, des faiſeurs d'équilibres, ſe ſuccèdent ſelon les différens talens des acteurs qui ſe trouvent dans la troupe. Oppoſons à tous ces bateleurs le moindre Fâcheux de la Comédie Françaiſe, & tous diſparoîtront devant lui.

ACTE III. Scène II.

CARITIDÈS, ERASTE.

. . . . . .

. . . . . .

ERASTE.

Monſieur Caritidès, ſoit. Qu'avez-vous à dire ?

CARITIDÈS.

C'eſt un placet, Monſieur, que je m'en vais vous lire,
Et que, dans la poſture où vous met votre emploi,
J'oſe vous conjurer de préſenter au Roi.

ERASTE.

Hé ! Monſieur, vous pouvez le préſenter vous-même.

CARITIDÈS.

Il eſt vrai que le Roi fait cette grace extrême ;
Mais, par ce même excès de ſes rares bontés,
Tant de méchans placets, Monſieur, ſont préſentés !

. . . . . .

. . . . . .

Le voici ; mais au moins oyez-en la lecture.

ERASTE.

Non.

CARITIDÈS.

C'eſt pour être inſtruit, Monſieur, je vous conjure.

PLACET AU ROI.

SIRE,

Votre très-humble, très-obéiſſant, très-fidèle & très-ſavant ſujet & ſerviteur Caritidès, Français de nation, Grec de profeſſion, ayant conſidéré les grands & notables abus qui ſe commettent aux inſcriptions des enſeignes des maiſons, boutiques, cabarets, jeux de boules & autres lieux de votre bonne ville de Paris, en ce que certains ignorans, compoſiteurs deſdites inſcriptions, renverſent, par une barbare, pernicieuſe & déteſtable orthographe, toute ſorte de ſens & de raiſon, ſans aucun égard d'étymologie, analogie, énergie, ni allégorie quelconque, au grand ſcandale de la République des Lettres & de la Nation Françaiſe, qui ſe décrient & ſe déshonorent par leſdits abus & fautes groſſières envers les étrangers, & notamment envers les Allemands, curieux lecteurs & ſpectateurs deſdites inſcriptions....

ERASTE.

Ce placet eſt fort long, & pourroit bien fâcher....

CARITIDÈS.

Ah! Monſieur, pas un mot ne s'en peut retrancher.

(*Il continue.*)

Supplie humblement Votre Majeſté de créer, pour le bien de ſon Etat & la gloire de ſon Empire, une charge de contrôleur, intendant, correcteur, reviſeur & reſtaurateur général deſdites inſcriptions, & d'icelle honorer le Suppliant, tant en conſidération de ſon rare & éminent ſavoir, que des grands & ſignalés ſervices qu'il a rendus à l'Etat & à Votre Majeſté, en faiſant l'anagramme de

Votredite Majesté en français, latin, grec, hébreu, syriaque, chaldéen, arabe. . . . . .
. . . . . .

Je n'entreprendrai point de louer *Moliere* sur l'invention du projet : son éloge va se trouver dans le *Spectateur Anglais*.

DISCOURS XXII.

Neque semper arcum
Tendit Apollo... Hor. L. II. OD. X.
Apollon ne tient pas toujours son arc bandé.

Je régalerai ici le Public de la lettre d'un faiseur de projets, qui voudroit établir un nouvel office, dans l'espérance qu'il contribueroit beaucoup à l'embellissement de la ville, & à chasser la barbarie de nos rues. Pour moi, je la regarde comme une satyre délicate sur tous les faiseurs de projets en général, & comme une vive peinture de toute la critique moderne. La voici telle que je l'ai reçue.

MONSIEUR,

Après avoir vu d'un côté que vous aviez dessein d'établir quelques Officiers subalternes, pour avoir inspection sur certaines petites choses auxquelles vous ne sauriez prendre garde vous-même, après avoir remarqué de l'autre qu'il se commet tous les jours de lourdes bévues dans les enseignes de cette ville, au grand scandale des étrangers, & de ceux de nos patriotes qui en sont les curieux admirateurs, je vous prie, en toute humilité, de vouloir bien me choisir pour votre surintendant. . . . . "
Faute d'un tel officier, on ne voit rien dans ces objets qui se présentent par-tout à nos yeux, qui sente la belle littérature ou le bon goût. Nos rues sont pleines de sangliers bleus, de cygnes noirs, & de lions rouges, pour ne rien dire des cochons volants. . . . . .
Quoi qu'il en soit, si j'obtenois cet emploi, ma première

tâche seroit, à l'exemple d'Hercule, de nettoyer la ville de monstres.... En troisième lieu, j'ordonnerois à tout marchand d'avoir une enseigne qui eût quelque rapport avec ce qu'il vend. Qu'y a-t-il en effet de plus absurde que de voir une débauchée loger à l'enseigne de l'*Ange*, & un tailleur à celle du *Lion*? Il me semble qu'un rôtisseur ne devroit pas être logé à *la Botte*, ni un cordonnier au *Cochon rôti* : mais, faute du réglement que je sollicite, j'ai vu l'enseigne du *Bouc* à la maison d'un parfumeur, &c.

. . . . . .

Je crois devoir faire remarquer en passant que l'Auteur Anglais, en imitant le placet du *Fâcheux*, lui donne une tournure un peu trop basse, & lui enlève en même temps toute sa vigueur comique, même la morale, qui naît des prétentions ridicules de *Caritidès* adressant directement un placet au Roi, & se vantant d'un savoir aussi rare qu'éminent. Quoi qu'il en soit, l'idée appartient à *Moliere*. Concluons donc, d'après l'Auteur Anglais, que *Moliere*, en l'imaginant, a fait la critique de tous les faiseurs de projets.

Une Satyre d'*Horace* a fourni à notre Poëte comique la scène d'exposition de ses *Fâcheux*.

HORACE, SATYRE IX.

Le Poëte raconte qu'il a eu toutes les peines du monde à se défaire d'un Fâcheux.

Je marchois dans la rue Sacrée, en rêvant, selon ma coutume, à certaines affaires qui m'occupoient tout entier, quand un homme, dont je savois à peine le nom, accourt à moi. — Eh! vous voilà, mon cher ami, me dit-il en me serrant la main! comment vous portez-vous? — Assez bien; prêt à vous servir. — Comme il marchoit à côté de moi, je lui demandai si je pouvois lui être utile à quelque

chose. — Vous devez me connoître, me dit-il, j'ai fait des livres. — Soit, je vous en estime davantage. — Je mourois d'envie de me débarrasser du personnage ; je marche vîte ; je m'arrête ; je parle tout bas à mon valet : je suois à grosses gouttes. . . . . .
Il me dit tout ce qui lui vient dans l'esprit. — Que cette ville est grande ! voilà une belle rue ! — De mon côté, pas le mot. — Vous avez, me dit-il, envie de m'échapper ; il y a long-temps que je m'en apperçois ; mais vous n'y réussirez pas : je n'ai garde de vous laisser seul. Où allez-vous ainsi ? — Il est inutile de vous fatiguer. Je vais faire une visite à un homme que vous ne connoissez pas : il demeure fort loin d'ici, au-delà du Tibre, près des jardins de César. — Moi, je n'ai rien à faire, & je marche bien : je vais avec vous. — Je baisse l'oreille à-peu-près comme un âne qui se sent trop chargé.

Il recommence à jaser. — Si je me connois un peu, un ami tel que moi vous serviroit au moins autant que Varius ou Viscus. S'agit-il de faire des vers ? Je défie Poëte d'en faire mieux que moi, & plus vîte. Je danse à merveille ; je chante à faire sécher Hermogene. — C'en est trop, je l'arrête. — Avez-vous encore une mere, quelques parens, qui s'intéressent à ce qui vous regarde ? — Dieu merci, il ne me reste personne ; je les ai tous enterrés. — Qu'ils sont heureux ! Pour moi, voici ma dernière heure, dis-je tout bas : allons, achève-moi, bourreau ! Voilà le moment fatal qui me fut prédit dans mon enfance par une magicienne fameuse, après avoir tiré mon horoscope. « Cet en-» fant, dit-elle, ne mourra ni par le poison, ni par le fer » de l'ennemi ; il ne mourra ni de fluxion de poitrine, ni » de pleurésie, ni de goutte : ce sera un causeur impertinent » qui le fera expirer tôt ou tard : s'il est sage, qu'il évite, » quand il sera plus âgé, les grands parleurs ».

Nous étions vis-à-vis du Temple de Vesta ; il étoit plus de dix heures. Cet homme devoit se trouver à l'audience, sans quoi il couroit risque de perdre un procès. — Vous êtes de mes amis ; me dit-il, aidez-moi un moment. — Moi ! que je meure si j'entends rien aux affaires : d'ail-

leurs, je suis pressé d'arriver où vous savez. — Je ne sais trop ce que je dois faire, vous laisser, ou mon procès. — C'est votre procès qu'il faut suivre. — Non, je vais avec vous. Et le voilà qui marche devant moi. . . . . — Êtes-vous toujours bien chez Mécène ? C'est un homme de sens, & d'un mérite qui n'est pas commun. Personne ne s'est conduit plus adroitement que lui dans sa fortune. Si vous vouliez me procurer sa connoissance, que je vous servirois bien ensuite auprès de lui ! . . . . . .

. . . . . .

Pendant ce bel entretien, se présente Fuscus Aristius, un de mes amis, & qui connoissoit mon homme à merveille. On s'arrête. D'où venez-vous ? où allez-vous ? Je commence à le tirer par la manche : je lui prends la main ; il ne sent rien. Je lui fais signe de la tête, des yeux ; il feint de ne pas m'entendre : le cruel ! il sourit. Je sèche de dépit. — A propos, n'aviez-vous pas à me parler en particulier d'une affaire importante ? — Oui, je m'en souviens très-bien ; mais nous prendrons mieux notre temps. — .. . Le traître s'enfuit, & me laisse sous le couteau. Falloit-il qu'il y eût pour moi un jour si malheureux ! Par hasard, l'adverse partie de mon tyran le rencontre : Où vas-tu, coquin, s'écrie-t-il ? Monsieur, je vous prends à témoin, si vous le voulez bien. Je consens. On veut le traîner en justice : on fait grand bruit ; on accourt. C'est ainsi qu'Apollon m'a conservé la vie.

LES FACHEUX.

ACTE I. Scène I.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

Sous quel astre, bon Dieu, faut-il que je sois né,
Pour être de Fâcheux toujours assassiné !
Il semble que par-tout le sort me les adresse,
Et j'en vois chaque jour d'une nouvelle espèce.

Mais il n'eſt rien d'égal au Fâcheux d'aujourd'hui :
J'ai cru n'être jamais débarraſſé de lui,
Et cent fois j'ai maudit cette innocente envie
Qui m'a pris à dîner de voir la comédie,
Où penſant m'égayer, j'ai miſérablement
Trouvé de mes péchés le rude châtiment.
Il faut que je te faſſe un récit de l'affaire,
Car je m'en ſens encore tout ému de colère.
J'étois ſur le théâtre en humeur d'écouter
La pièce qu'à pluſieurs j'avois ouï vanter :
Les acteurs commençoient, chacun prêtoit ſilence ;
Lorſque d'un air bruyant & plein d'extravagance,
Un homme à grands canons eſt entré bruſquement,
En criant, holà, ho, un ſiège promptement.

. . . . . .

Et de ſon large dos morguant les ſpectateurs,
Aux trois quarts du parterre a caché les acteurs.
Un bruit s'eſt élevé, dont un autre eût eu honte ;
Mais lui, ferme & conſtant, n'en a fait aucun compte,
Et ſe ſeroit tenu comme il s'étoit poſé,
Si, pour mon infortune, il ne m'eût aviſé.
Ah ! Marquis, m'a-t-il dit, prenant près de moi place,
Comment te portes-tu ? ſouffre que je t'embraſſe.
Au viſage ſur l'heure un rouge m'eſt monté,
Que l'on me vît connu d'un pareil éventé.
Je l'étois peu pourtant. . . . . .

. . . . . .

Il m'a fait à l'abord cent queſtions frivoles,
Plus haut que les acteurs élevant ſes paroles.
Chacun le maudiſſoit ; & moi, pour l'arrêter,
Je ſerois, ai-je dit bien aiſe d'écouter.
Tu n'as point vu ceci, Marquis ? Ah Dieu me damne,
Je le trouve aſſez drôle, & je n'y ſuis pas âne ?
Je ſais par quelles loix un ouvrage eſt parfait,
Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait.
Là-deſſus de la pièce il m'a fait un ſommaire,
Scène à ſcène averti de ce qui s'alloit faire ;
Et juſques à des vers qu'il en ſavoit par cœur,

Il me les récitoit tout haut avant l'acteur,
. . . . . .
. . . . . .
Je le remerciois doucement de la tête,
Minutant à tous coups quelque retraite honnête ;
Mais lui, pour le quitter me voyant ébranlé :
Sortons, ce m'a-t-il dit, le monde eſt écoulé :
Et ſortis de ce lieu, me la donnant plus sèche ;
Marquis, allons au cours faire voir ma calèche :
Elle eſt bien entendue, & plus d'un Duc & Pair
En fait à mon faiſeur faire une du même air.
Moi de lui rendre grace, &, pour mieux m'en défendre,
De dire que j'avois certain repas à rendre.
Ah ! parbleu, j'en veux être, étant de tes amis,
Et manque au Maréchal à qui j'avois promis.
De la chère, ai-je dit, la doſe eſt trop peu forte
Pour oſer y prier des gens de votre ſorte.
Non, m'a-t-il répondu, je ſuis ſans compliment,
Et j'y vais pour cauſer avec toi ſeulement.
Je ſuis de grands repas fatigué, je te jure.
Mais ſi l'on vous attend, ai-je dit, c'eſt injure.
Tu te moques, Marquis ; nous nous connoiſſons tous ;
Et je trouve avec toi des paſſe-temps plus doux.
Je peſtois contre moi, l'ame triſte & confuſe
Du funeſte ſuccès qu'avoit eu mon excuſe,
Et ne ſavois à quoi je devois recourir,
Pour ſortir d'une peine à me faire mourir ;
Lorſqu'un carroſſe fait de ſuperbe manière,
Et comblé de laquais & devant & derrière,
S'eſt avec un grand bruit devant nous arrêté ;
D'où ſortant un jeune homme amplement ajuſté,
Mon importun & lui courant à l'embraſſade,
Ont ſurpris les paſſans de leur bruſque incartade ;
Et tandis que tous deux étoient précipités
Dans les convulſions de leurs civilités ;
Je me ſuis doucement eſquivé ſans rien dire,
Non ſans avoir long-temps gémi d'un tel martyre,

Et maudit le Fâcheux dont le zèle obſtiné
M'ôtoit au rendez-vous qui m'eſt ici donné.

On ne peut nier que *Moliere* n'ait imité la Satyre. Cependant, en liſant la ſcène comique, nous y reconnoiſſons les mœurs du ſiècle pour lequel elle fut faite; & aucun verniş d'ancienneté, aucun air étranger ne fait ſoupçonner ſon origine à ceux qui ne la connoiſſent point.

CHAPITRE VIII.

L'ÉCOLE DES FEMMES, *Comédie en vers & en cinq actes, comparée pour le fond & les détails avec* l'Hiſtoire de Nérin & de Jeanneton, *Fable IV de la quatrième Nuit du Seigneur Straparole;* le Maître en Droit, *Conte de la Fontaine;* la Précaution inutile, *Nouvelle de Scarron;* la Précaution inutile, *ou* l'Ecole des Cocus, *Comédie de Dorimon.*

MOLIERE a fait encore voir dans cette comédie avec quel art il ſavoit prendre l'eſprit de pluſieurs ouvrages pour en compoſer un ſeul.

Extrait de l'Ecole des Femmes.

Arnolphe, connu depuis peu ſous le nom de *M. de la Souche*, s'amuſe beaucoup des diſgraces qui arrivent aux pauvres maris: mais il

craint leur ſort; &, pour l'éviter, il fait élever dans la plus grande ignorance celle qu'il deſtine à l'honneur de ſa couche, malgré *Chriſalde*, qui lui dit très-prudemment :

Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une bête
Puiſſe jamais ſavoir ce que c'eſt qu'être honnête ?
Outre qu'il eſt aſſez ennuyeux, que je crois,
D'avoir toute ſa vie une bête avec ſoi,
Penſez-vous le bien prendre, & que ſur votre idée
La sûreté d'un front puiſſe être bien fondée ?
Une femme d'eſprit peut trahir ſon devoir,
Mais il faut pour le moins qu'elle oſe le vouloir ;
Et la ſtupide au ſien peut manquer d'ordinaire,
Sans en avoir l'envie, & ſans penſer le faire.

Arnolphe n'écoute point les conſeils de ſon ami. Auſſi a-t-il bientôt lieu de s'en repentir, puiſqu'*Agnès*, ſa belle innocente, écoute favorablement les vœux d'un jeune homme qui s'eſt introduit chez elle par le ſecours d'une vieille intrigante. *La Souche* rencontre ce galant, dont il n'eſt connu que ſous le nom d'*Arnolphe ; il le trouve de taille à faire des Cocus ;* il brûle d'apprendre de lui quelque *conte gaillard pour mettre ſur ſes tablettes :* il lui demande s'il a eu déja quelque aventure dans la ville. Le jeune homme lui raconte toute ſon hiſtoire avec *Agnès*, & vient enſuite très-exactement lui faire confidence de tout ce qui lui arrive chez elle. Le jaloux prend là-deſſus des meſures qu'il croit infaillibles ; mais la jeune & ſimple *Agnès*, inſtruite par l'amour ſeul, les rend toutes inutiles.

Le comique de cette pièce doit naître néceſſairement des confidences multipliées que

l'amant fait à ſon rival, du caractère d'*Arnolphe*, de la ſimplicité de l'héroïne, qui bleſſe mortellement ſon jaloux, ſans penſer faire le moindre mal, & le lui avoue avec l'ingénuité la plus piquante. Voilà ſans contredit les traits les plus ſaillans de la pièce, & ce ſont ceux que *Moliere* a puiſés chez *Straparole*, chez *la Fontaine* & chez *Scarron*.

STRAPAROLE, *Nuit quatrième, Fable quatrième du premier volume.*

Je vais rapidement extraire tout ce qui n'a pas ſervi à *Moliere*. *Nérin*, fils de *Galois*, Roi de Portugal, n'avoit jamais vu d'autre femme que ſa mere, lorſqu'il partit pour faire ſes études à Padoue. Il y trouva toutes les femmes bien inférieures à celle qui lui avoit donné le jour. *Raimon*, maître de Phyſique du Prince, fut piqué de ſon injuſtice. Il avoit une très-belle femme; il lui ordonna de ſe parer, & d'entendre la Meſſe dans une Egliſe où ſon écolier alloit ordinairement. Le Prince en devint amoureux. Il eut l'art de s'introduire chez la dame, ſans ſavoir qu'elle étoit l'épouſe de ſon maître : il eut l'art de lui plaire : il eut l'art, enfin, de pouſſer l'aventure bien loin. *Straparole* va la continuer.

Etant ainſi ces deux amans conjoints d'un amour réciproque, cependant qu'ils étoient en ces propos amoureux, voici venir Maître Raimon, qui frappe à la porte. Jeannéton, entendant que c'étoit ſon mari, fit coucher ſon amant ſur le lit, & ayant abattu les courtines, le fit demeurer juſqu'à tant que ſon mari fût parti. Si-tôt que

Maître Raimon fut arrivé, il prit quelques petites drogues qui lui étoient lors nécessaires, puis s'en alla sans appercevoir aucune chose. Autant en fit Nérin, car il ne se douta oncques que Maître Raimon fût le mari de cette femme. Le jour suivant, ainsi que Nérin se promenoit par la place, par fortune, Maître Raimon vint à passer, & Nérin lui fit signe qu'il vouloit un peu lui parler; & s'étant approché de lui: « Mon Maître, dit-il, il y a bien des nouvelles. Et quoi, répondit Maître Raimon? Que diriez-vous, dit Nérin, que je sais bien où se tient cette belle Dame? & qu'ainsi soit j'ai devisé longuement avec elle? mais parce que son mari arriva, elle me cacha sur le lit & tira les courtines de peur qu'il ne me vît, & tout incontinent après il se partit. Est-il possible? répondit Maître Raimon. S'il est possible? repartit Nérin: je vous dis qu'il n'y a rien de plus vrai, & ne vis oncques plus gracieuse ni plus plaisante Dame qu'elle. Je vous supplie, Monsieur mon ami, me faire ce bien, que vous me recommandiez à elle si vous la voyez, en la priant de ma part qu'elle me maintienne toujours en sa bonne grace ». Ce que Maître Raimon lui promit de faire, & se partit bien fâché contre lui. Toutefois, avant que prendre congé de lui, il lui dit: « Monsieur, y retournerez-vous plus? En doutez-vous? dit Nérin ». Alors Maître Raimon s'en alla au logis, & ne voulut dire mot à sa femme, mais épier le temps qu'ils fussent ensemble. Le jour ensuivant venu, Nérin retourna vers Jeanneton: cependant qu'ils étoient en plaisirs amoureux & propos gracieux, le mari arriva. Au moyen de quoi elle cacha incontinent Nérin dedans un coffre, & mit au devant plusieurs robes qu'elle avoit secouées de peur que les tignes ne les gâtassent. Le mari, feignant de chercher quelques besognes, renversa quasi toute la maison, & regarda jusques dans le lit; mais voyant qu'il n'y avoit rien, se partit un peu plus content qu'il n'étoit venu, & s'en alla en pratique. Nérin pareillement se partit bientôt après, & ayant trouvé Maître Raimon, lui dit: « Ecoutez, Monsieur le Docteur, que diriez-vous que je suis retourné vers cette Dame? mais la mau-

vaise & envieuse fortune m'a rompu tous mes plaisirs, parce que le mari est survenu & a gâté tout le mystère. Comme donc avez-vous fait à vous sauver, répondit Maître Raimon ? Je me suis caché, dit-il, dedans un coffre; &, de peur que le mari ne me trouvât, la femme mit au devant beaucoup de vêtemens qu'elle avoit tirés hors du coffre, de peur qu'ils ne fussent mangés de la vermine; tellement que le mari ayant renversé tout ce qui étoit dans la maison, jusques au lit, & ne trouvant aucune chose, se partit ». Vous pouvez penser, mêmement ceux qui ont expérimenté amour, combien tous ces discours étoient agréables à Maître Raimon. Or Nérin avoit donné à Jeanneton un beau & riche diamant, où sa tête & son nom étoient gravés à l'entour de l'enchassure. Si-tôt que Maître Raimon fut allé en pratique, Nérin fut mandé par la Dame. Comme ils passoient leur temps en plaisirs & propos amoureux, le mari retourna au logis, tellement que Jeanneton, se voyant ainsi surprise, ouvrit incontinent une garde-robe qui étoit assez grande & qui étoit dans sa chambre, & cacha dedans Nérin. Maître Raimon ne fut pas plutôt entré au logis, feignant de chercher je ne sais quoi, qu'il retourna & brouilla quasi tout ce qui étoit en la chambre; & ne trouvant aucune chose ni au lit, ni aux coffres, comme étourdi & hors de sens, prit du feu & le mit aux quatre coins de la chambre, délibérant de la brûler & tout ce qui étoit dedans. Le ménage de bois commençoit déja à brûler, quand Jeanneton se tourna vers le mari, & lui dit : « Que voulez-vous faire ? êtes-vous hors de sens ? Puisque vous voulez brûler la maison, faites ce qui vous plaira; mais je ne veux pas que vous brûliez la garde-robe, où sont les écritures & les instrumens de mon mariage ». Et ayant fait appeller quatre porte-faix puissants, leur fit sauver la garde-robe, & la fit mettre au logis de la vieille ma... & l'ayant secrètement ouverte, sans que nul s'en aperçût, s'en retourna au logis. Le seul Maître Raimon attendoit cependant s'il ne sortiroit point quelqu'un, mais il ne put rien voir sortir, sinon la fumée & le feu ardent qui brûloit la maison. Tous les voisins étoient déja accourus

pour

éteindre le feu, & firent tant qu'ils y donnèrent ordre. Le jour ensuivant, ainsi que Nérin s'en alloit aux champs, il vint, par fortune, à rencontrer Maître Raimon, & lui dit, en le saluant : « Bon jour, Maître Raimon : je vous veux raconter une chose qui vous plaira grandement. Et quoi ? répondit Maître Raimon. J'ai échappé, dit Nérin, le plus extrême danger que fit jamais homme vivant. Je m'en allai où loge la Dame que vous savez ; & ainsi que j'étois en propos amoureux avec elle, le mari survint ; lequel, après avoir cherché & tracé par toute la maison, a mis le feu aux quatre coins de la chambre, & a brûlé tout ce qui étoit dedans. Et vous, dit Maître Raimon, où étiez-vous ? J'étois caché, dit Nérin, dedans une garde-robe que la Dame jetta hors du logis, &c (1).

Nérin enlève *Jeanneton*, & le reste du conte n'a plus rien de semblable à la pièce. On voit bien que les confidences multipliées de *Nérin* à *Raimon* ont fait imaginer celles qu'*Horace* fait à M. *de la Souche*. Mais les premières sont-elles

(1) *Straparole* n'est pas l'inventeur de cette fable ; il l'a tirée du *Pecoronne de Ser Giovani*, Journée 1, Nouv. II.

Dans un vieux livre intitulé : *les Faveurs & les Disgraces de l'amour*, que j'ai lu dans mon enfance, & que je n'ai jamais pu retrouver, il y a certainement un conte très-semblable à celui de *Straparole*, avec la différence qu'il est mieux dénoué. Le galant y fait des confidences multipliées au mari. Celui-ci va pour surprendre le couple amoureux : la femme ne sachant plus où cacher son amant, le place derrière la porte, ouvre à son mari qui par bonheur est borgne, se jette à son cou, fait un grand cri de joie, & lui proteste qu'il voit des deux yeux. Je crois que non, dit le mari ; je crois que si, répond la femme : faisons une expérience. Elle lui couvre de sa main le bon œil, & lui demande s'il voit quelque chose ; le benêt assure que non : son rival sort pendant ce temps-là. Marc-Antoine *le Grand*, Comédien du Roi, s'est servi de cette idée dans *l'Aveugle clairvoyant*, comédie en un acte, en vers, représentée en 1718.

amenées & filées avec vraiſemblance ? Eſt-il naturel que le Prince ne ſache pas où loge ſon maître de Phyſique, & que le ſachant, il n'ait pas reconnu ſa maiſon ? Eſt-il naturel qu'il ait été pluſieurs fois en bonne fortune chez une femme, ſans s'informer du nom & de la qualité de ſon époux ? *Moliere* a ſu mettre ordre à tous ces inconvéniens ; il a rendu ſa fable vraiſemblable, &, ſur-tout, beaucoup plus piquante, en donnant un double nom au Seigneur *Arnolphe*, & en le faiſant aſſez jaloux pour cacher ſa maîtreſſe dans une maiſon éloignée de la ſienne, de crainte que les gens qu'il eſt obligé de recevoir chez lui ne voient *Agnès*. Voilà *Moliere* au-deſſus de *Straparole*. *La Fontaine* eſt un rival plus digne de lui : deux grands hommes ſont faits pour lutter enſemble.

LE MAITRE EN DROIT, *Conte*.

. . . . . .
. . . . . .

Rome eut naguère un maître dans cet art
Qui du tien & du mien tire ſon origine,
Homme qui hors de là faiſoit le goguenard ;
Tout paſſoit par ſon étamine :
Aux dépens du tiers & du quart
Il ſe divertiſſoit. Avint que le Légiſte,
Parmi ſes écoliers, dont il avoit toujours
Longue liſte,
Eut un Français moins propre à faire en Droit un cours
Qu'en Amours.
Le Docteur, un beau jour, le voyant ſombre & triſte,
Lui dit : Notre féal, vous voilà de relais ;
Car vous avez la mine, étant hors de l'école,
De ne lire jamais
Bartole.

Que ne vous poussez-vous ? Un Français être ainsi
Sans intrigue & sans amourettes !
Vous avez des talens, nous avons des coquettes,
Non pas pour une, Dieu merci.
L'Etudiant reprit : je suis nouveau dans Rome ;
Et puis, hors les Beautés qui font plaisir aux gens
Pour la somme,
Je ne vois pas que les galans
Trouvent ici beaucoup à faire.
Toute maison est monastère :
Double porte, verroux, une macrone austère,
Un mari, des argus : qu'irai-je, à votre avis,
Chercher en de pareils logis ?
Prendre la lune aux dents seroit moins difficile.
Ha, ha, la lune aux dents, repartit le Docteur !
Vous nous faites beaucoup d'honneur.

. . . . . .

Placez-vous dans l'Eglise, auprès du bénitier.
Présenter sur le doigt aux Dames l'eau sacrée,
C'est d'amourettes les prier.
Si l'air du suppliant à quelque Dame agrée,
Celle-là, sachant son métier,
Vous enverra faire un message.

. . . . . .

Les avis du Docteur furent bons. Le jeune homme
Se campe en une église où venoit tous les jours
La fleur & l'élite de Rome,
Des Grâces, des Vénus, avec un grand concours
D'Amours.

. . . . . .

Il offroit l'eau lustrale. Un Ange, entre les autres,
En prit de bonne grace : alors l'Etudiant
Dit en son cœur, elle est des nôtres.
Il retourne au logis : vieille vient ; rendez-vous.
D'en conter le détail, vous vous en doutez tous.
Il s'y fit nombre de folies :
La Dame étoit des plus jolies ;
Le passe-temps fut des plus doux.

Il le conte au Docteur. Diſcrétion françaiſe
Eſt choſe outre nature & d'un trop grand effort.
Diſſimuler un tel tranſport,
Cela ſent ſon humeur bourgeoiſe.
Du fruit de ſon conſeil le Docteur s'applaudit,
Rit en Juriſconſulte, & des maris ſe raille.
Pauvres gens, qui n'ont pas l'eſprit
De garder du loup leur ouaille!
Un berger en a cent : des hommes ne ſauront
Garder la ſeule qu'ils auront!
Bien lui ſembloit ce ſoin, choſe un peu mal-aiſée;
Mais non pas impoſſible; &, ſans qu'il eût cent yeux,
Il défioit, graces aux Cieux,
Sa femme, encor que trop ruſée.
A ce diſcours, ami Lecteur,
Vous ne croiriez jamais, ſans avoir quelque honte,
Que l'Héroïne de ce Conte
Fût propre femme du Docteur!
Elle l'étoit pourtant. . . . . .
. . . . . .

C'eſt à *la Fontaine*, comme on vient de le voir, que *Moliere* doit l'humeur goguenarde de cet *Arnolphe* qui rit des malheurs arrivés aux maris, & qui ſe trouve enſuite au rang des infortunés. *Le Maître en Droit* eſt peut-être plus plaiſant qu'*Arnolphe*, en ce qu'il dicte lui-même à ſon rival le moyen dont il doit ſe ſervir pour ſéduire les Romaines. D'un autre côté, *Moliere* a un trait impayable, & qu'il ne doit à perſonne. *Arnolphe* prête de l'argent à ſon rival pour l'aider à triompher de ſa maîtreſſe. *Horace* le lui avoue enſuite d'une façon très-ingénieuſe & très-piquante.

ACTE I. SCÈNE VI.

ARNOLPHE, HORACE.

ARNOLPHE, *après avoir lu une lettre qu'Horace lui a remise de la part de son pere.*

Il faut, pour des amis, des lettres moins civiles;
Et tous ces complimens sont choses inutiles,
Sans qu'il prît le souci de m'en écrire rien,
Vous pouvez librement disposer de mon bien.

HORACE.

Je suis homme à saisir les gens par leurs paroles,
Et j'ai présentement besoin de cent pistoles.

ARNOLPHE.

Ma foi, c'est m'obliger que d'en user ainsi,
Et je me réjouis de les avoir ici.
Gardez aussi la bourse.

HORACE.

Il faut....

ARNOLPHE.

Laissons ce style.
Hé bien, comment encor trouvez-vous cette ville?

HORACE.

Nombreuse en citoyens, superbe en bâtimens,
Et j'en crois merveilleux les divertissemens.

ARNOLPHE.

Chacun a ses plaisirs, qu'il se fait à sa guise:
Mais pour ceux que du nom de galans on baptise,
Ils ont en ce pays de quoi se contenter;
Car les femmes y sont faites à coqueter:
On trouve d'humeur douce & la brune & la blonde,
Et des maris aussi les plus bénins du monde:

C'eſt un plaiſir de Prince ; &, des tours que je voi ;
Je me donne ſouvent la comédie à moi.
Peut-être en avez-vous déja féru quelqu'une ?
Vous eſt-il point encore arrivé de fortune ?

. . . . . .

HORACE.

A ne vous rien cacher de la vérité pure,
J'ai d'amour en ces lieux eu certaine aventure.

. . . . . .

Et l'argent que de vous j'emprunte avec franchiſe,
N'eſt que pour mettre à bout cette juſte entrepriſe.
Vous ſavez mieux que moi, quels que ſoient nos efforts,
Que l'argent eſt la clef de tous les grands reſſorts,
Et que ce doux métal qui frappe tant de têtes,
En amour comme en guerre avance les conquêtes.

. . . . . .

Voilà deux rivaux que *Moliere* laiſſe derrière lui. Vraiſemblablement *Scarron* ne lui diſputera pas la victoire. Nous allons voir ce que *Moliere* lui doit, & comment il en a fait uſage.

LA PRÉCAUTION INUTILE,

Nouvelle, Tome I des dernières Œuvres de Scarron.

Un Gentilhomme de Grenade, qu'il plaît à *Scarron* de nommer *Don Pedre, parce qu'il ignore ſon vrai nom*, éprouve mille aventures que nous ſupprimerons, & qui lui donnent très-mauvaiſe opinion des femmes. Il prend cependant la réſolution d'épouſer une jeune innocente qu'il a fait élever dans un couvent. L'Au-

teur va nous dire s'il eut lieu de s'en féliciter ou de s'en repentir.

Toutes les perſonnes de condition de la ville aſſiſtèrent aux noces, & furent autant ſatisfaites de la beauté de Laure, qu'elles le furent peu de ſon eſprit. La noce finit de bonne heure, & les nouveaux mariés demeurèrent ſeuls. Don Pedre fit coucher ſes valets, & ayant fait retirer les ſervantes de ſa femme après qu'elles l'eurent deshabillée, s'enferma avec elle dans ſa chambre; & là Don Pedre, par un raffinement de prudence qui étoit la plus grande folie du monde, exécuta le plus capricieux deſſein que pouvoit jamais former un homme qui avoit paſſé toute ſa vie pour un homme d'eſprit. Plus ſot encore que ſa femme, il voulut voir juſqu'où pouvoit aller ſa ſimplicité. Il ſe mit dans une chaiſe, fit tenir ſa femme debout, & lui dit ces paroles, ou d'autres encore plus impertinentes : « Vous êtes ma femme, » dont j'eſpère que j'aurai ſujet de louer Dieu tant que nous » vivrons enſemble. Mettez-vous bien dans l'eſprit ce que » je m'en vais vous dire, & l'obſervez exactement tant que » vous vivrez, de peur d'offenſer Dieu, & de peur de me » déplaire ». A toutes ces paroles dorées, l'innocente Laure faiſoit des révérences, à propos ou non, & regardoit ſon mari entre deux yeux, auſſi timidement qu'un écolier nouveau fait un pédant impérieux.

Moliere fait mettre, comme *Scarron*, ſon héros dans un fauteuil, & lui donne un ton de pédant. Il place auſſi devant lui l'héroïne, qui, ſe tenant debout, le regarde entre deux yeux, & fait la revérence lorſqu'*Arnolphe* lui parle de l'honneur qu'il lui fait en l'épouſant, & du courroux du ciel lorſqu'on trompe ſon mari. Enfin, l'on voit clairement que le diſcours de *Don Pedre* a fourni l'idée de celui d'*Arnolphe*. Nous ne le rapporterons point ici : il

eſt aſſez généralement connu. *Scarron* và continuer :

« Savez-vous, pourſuivit Don Pedre, la vie que doivent » mener les perſonnes mariées? Je ne la ſais pas, pour- » ſuivit Laure, faiſant une révérence plus baſſe que toutes » les autres; mais apprenez-le-moi, & je le retiendrai » comme mon *Ave Maria* ». Et puis autre révérence. Don Pedre étoit l'homme le plus ſatisfait du monde de trouver dans ſa femme plus de ſimplicité qu'il n'en eût oſé eſpérer. Il tira de l'armoire une paire d'armes fort riches & fort légères qui lui avoient autrefois ſervi en une magnifique réception que la ville avoit faite au Roi d'Eſpagne; il en arma ſon idiote. Il lui couvrit la tête d'un petit morion doré, couvert de plumes, lui ceignit une épée, & lui ayant mis une lance à la main, lui dit « que la vie des femmes mariées qui vouloient être eſtimées vertueuſes, étoit de veiller leurs maris pendant leur ſommeil, armées de toutes pièces comme elle étoit ». Elle lui répondit par deux ou trois révérences ordinaires, qui ne finirent que lorſqu'il lui fit faire deux ou trois tours de chambre; ce qu'elle fit par haſard de ſi bon air, ſa beauté naturelle & ſon air de Pallas y contribuant beaucoup, que le trop fin Grenadin en demeura charmé. Il ſe coucha, & Laure demeura en faction juſqu'à cinq heures du matin. Le plus prudent & le plus aviſé de tous les maris du monde, ou du moins ſe croyant tel, ſe leva, s'habilla, déſarma ſa femme, l'aida à ſe déshabiller; & l'ayant fait coucher dans le lit qu'il venoit de quitter, en pleurant de joie d'avoir trouvé, à ſon avis, ce qu'il cherchoit, il lui ordonna de dormir bien tard; & ayant recommandé à ſes ſervantes de ne la point réveiller, il s'en alla à la Meſſe & à ſes affaires.

Moliere fait dire par ſon héros à la belle *Agnès* que les femmes mariées ont des devoirs très-rigides; mais nous devons lui ſavoir gré d'a-

voir ſubſtitué à l'exercice burleſque d'une femme armée de pied en cap, les prudentes leçons que nous allons lire.

ACTE III. Scène II.

Les Maximes du Mariage,

Ou *les Devoirs de la Femme mariée ; avec ſon Exercice journalier.*

Maxime I.

Celle qu'un lien honnête
Fait entrer au lit d'autrui,
Doit ſe mettre dans la tête,
Malgré le train d'aujourd'hui,
Que l'homme qui la prend, ne la prend que pour lui.

Maxime II.

Elle ne doit ſe parer
Qu'autant que peut deſirer
Le mari qui la poſsède.
C'eſt lui que touche ſeul le ſoin de ſa beauté,
Et pour rien doit être comptê
Que les autres la trouvent laide.

Maxime III.

Loin ces études d'œillades,
Ces eaux, ces blancs, ces pommades,
Et mille ingrédiens qui ſont des teints fleuris :
A l'honneur tous les jours ce ſont drogues mortelles.
Et les ſoins de paroître belles
Se prennent peu pour les maris.

Maxime IV.

Sous ſa coëffe, en ſortant, comme l'honneur l'ordonne,
Il faut que de ſes yeux elle étouffe les coups ;

Car, pour bien plaire à ſon époux,
Elle ne doit plaire à perſonne.

MAXIME V.

Hors ceux dont au mari la viſite ſe rend,
La bonne règle défend
De recevoir aucune ame.
Ceux qui, de galante humeur,
N'ont affaire qu'à Madame,
N'accommodent point Monſieur.

MAXIME VI.

Il faut des préſens des hommes
Qu'elle ſe défende bien;
Car dans le ſiècle où nous ſommes,
On ne donne rien pour rien.

MAXIME VII.

Dans ſes meubles, dût-elle en avoir de l'ennui,
Il ne faut écritoire, encre, papier, ni plumes.
Le mari doit, dans les bonnes coutumes,
Ecrire tout ce qui s'écrit chez lui.

MAXIME VIII.

Ces ſociétés déréglées,
Qu'on nomme belles aſſemblées,
Des femmes tous les jours corrompent les eſprits:
En bonne politique, on les doit interdire;
Car c'eſt là que l'on conſpire
Contre les pauvres maris.

MAXIME IX.

Toute femme qui veut à l'honneur ſe vouer,
Doit ſe défendre de jouer,
Comme d'une choſe funeſte:
Car le jeu, fort décevant,
Pouſſe une femme ſouvent
A jouer de tout ſon reſte.

MAXIME X.

Des promenades du temps,
Ou repas qu'on donne aux champs,
Il ne faut pas qu'elle essaie.
Selon les prudens cerveaux,
Le mari, dans ces cadeaux,
Est toujours celui qui paie.

Je pense que les gens de goût n'hésiteront pas à prononcer entre les deux exercices.

La première nuit des noces se passa donc de la manière que je vous viens de dire, & le mari fut assez sot pour n'employer pas mieux la seconde. Le Ciel l'en punit; il arriva une affaire pour laquelle il fallut nécessairement qu'il prît la poste le jour même, & qu'il allât à la Cour. Il n'eut le temps que de changer d'habit, & de dire adieu à sa femme, lui ordonnant, sous peine d'offenser Dieu, & de lui déplaire, d'observer exactement, en son absence, la vie des personnes mariées. Ceux qui ont des affaires à la Cour ne peuvent savoir en combien de temps elles seront terminées. Don Pedre ne pensoit y être que cinq à six jours, il y fut cinq à six mois. Cependant l'imbécille Laure ne manquoit pas de passer les nuits armée de toutes pièces, & de passer les jours auprès d'un ouvrage qu'elle avoit appris à faire au couvent. Un gentilhomme de Cordoue vint en ce temps-là pour suivre un procès à Grenade: il n'étoit pas sot, & étoit bien fait. Il vit souvent Laure à son balcon, la trouva fort belle, passa & repassa souvent devant ses fenêtres, à la mode d'Espagne; & Laure le laissa passer & repasser sans savoir ce que cela vouloit dire, & sans même avoir envie de le savoir. Une bourgeoise, femme de médiocre condition, qui demeuroit vis-à-vis de la maison de Don Pedre, charitable de son naturel, & prenant grande part aux peines de son prochain, s'apperçut bientôt & de l'amour de l'étranger, & du peu de progrès qu'il faisoit auprès de sa belle voisine. Elle étoit femme d'intrigue, & sa prin-

cipale profeſſion étoit d'être conciliatrice des volontés ; poſſédant éminemment toutes les conditions requiſes à celles qui s'en veulent acquitter, comme d'être perruquière, revendeuſe, diſtillatrice, d'avoir quantité de ſecrets pour l'embelliſſement du corps humain ; & ſur-tout elle étoit un peu ſoupçonnée d'être ſorcière. Elle ſaluoit ſi exactement le gentilhomme de Cordoue toutes les fois qu'il paſſoit devant les fenêtres de Laure, qu'il crut que ce n'étoit pas ſans deſſein. Il l'accoſta tout d'un temps, fit connoiſſance & amitié avec elle ; il lui découvrit ſon amour, & lui promit de faire pour le moins ſa fortune, ſi elle le ſervoit auprès de ſa voiſine. La vieille damnée ne perdit point de temps, ſe fit introduire par les ſottes ſervantes auprès de leur ſotte maîtreſſe, ſous prétexte de lui faire voir des hardes à vendre ; loua ſa beauté, la plaignit d'être ſi-tôt ſéparée de ſon mari, &, auſſi-tôt qu'elle ſe vit ſeule avec elle, lui parla du beau gentilhomme qui paſſoit ſi ſouvent devant ſes fenêtres. Elle lui dit qu'il l'aimoit plus que la vie, & qu'il avoit une forte paſſion de la ſervir, ſi elle le trouvoit bon. « En vérité, je lui en ſuis fort obligée, répondit l'innocente Laure, & j'aurois ſon ſervice fort agréable ; mais la maiſon eſt pleine de valets, & juſqu'à tant que quelqu'un d'eux s'en aille, je ne l'oſerois recevoir en l'abſence de mon mari : je lui en écrirai, ſi ce gentilhomme le ſouhaite, & je ne doute point que je n'en obtienne tout ce que je lui demanderai ». Il n'en falloit pas tant à la ruſée entremetteuſe pour lui faire reconnoître que Laure étoit la ſimplicité même. Elle lui fit donc entendre, le mieux qu'elle put, de quelle façon ce gentilhomme la vouloit ſervir ; lui dit qu'il étoit auſſi riche que ſon mari, &, ſi elle en vouloit voir les preuves, qu'elle lui apporteroit, de ſa part, des pierreries de grand prix, & des hardes auſſi riches qu'elle les pourroit ſouhaiter. « Ha ! Madame, lui dit Laure, j'ai tant de ce que vous dites, que je ne ſais où le mettre. Puiſque cela eſt ainſi, répondit l'ambaſſadrice de Satan, & que vous ne vous ſouciez pas qu'il vous régale, ſouffrez au moins qu'il vous viſite. Qu'il le faſſe, à la bonne heure, dit Laure, perſonne ne l'en empêche.

Voilà qui eſt fort bien, répondit la vieille; mais il ſeroit encore mieux que vos valets & vos ſervantes n'en ſuſſent rien. Il eſt fort aiſé, répondit Laure, car mes ſervantes ne couchent point dans ma chambre, & je me mets au lit ſans leur aide & fort tard. Prenez cette clef qui ouvre toutes les portes de la maiſon, & ſur les onze heures du ſoir il pourra entrer par la porte du jardin où donne un petit eſcalier qui conduit à ma chambre ». La vieille lui prit les mains & les baiſa cent fois, lui diſant qu'elle alloit redonner la vie à ce pauvre gentilhomme qu'elle avoit laiſſé demi-mort. « Eh! pourquoi, s'écria Laure toute effrayée? C'eſt vous qui l'avez tué, lui dit alors la fauſſe vieille ». Laure devint pâle comme ſi on l'eût convaincue d'un meurtre, & alloit proteſter de ſon innocence, ſi la méchante femme, qui ne jugea pas à propos d'éprouver davantage ſon ignorance, ne ſe fût ſéparée d'elle, lui jettant les bras au cou, & l'aſſurant que le malade n'en mourroit pas.

Interrompons un inſtant *Scarron*, qui a déja beaucoup parlé, pour voir comment *Moliere* a ſu tirer parti de la bêtiſe de *Laure*, des diſcours que lui tient la vieille ſorcière (1), même de l'aſſiduité de ſon galant à paſſer ſous ſes balcons.

ACTE II. Scène VI.

ARNOLPHE, AGNÈS.

. . . . . .

. . . . . .

ARNOLPHE.

Le monde, chère Agnès, eſt une étrange choſe,
Voyez la médiſance, & comme chacun cauſe!

. . . . . .

(1) Cette Vieille eſt la *Macée* de *Regnier*.

Quelques voisins m'ont dit qu'un jeune homme inconnu
Etoit en mon absence à la maison venu,
Que vous aviez souffert sa vue & ses harangues;
Mais je n'ai point pris foi sur ces méchantes langues,
Et j'ai voulu gager que c'étoit faussement.

AGNÈS.

Mon Dieu! ne gagez pas; vous perdriez, vraiment.

ARNOLPHE.

Quoi! c'est la vérité qu'un homme....

AGNÈS.

Chose sûre,
Il n'a presque bougé de chez nous, je vous jure.

ARNOLPHE, *bas.*

Cet aveu qu'elle fait avec sincérité,
Me marque pour le moins son ingénuité.

(*Haut.*)

Mais il me semble, Agnès, si ma mémoire est bonne,
Que j'avois défendu que vous visiez personne.

AGNÈS.

Oui, mais quand je l'ai vu, vous ignorez pourquoi,
Et vous en auriez fait sans doute autant que moi.

ARNOLPHE.

Peut-être. Mais enfin contez-moi cette histoire.

AGNÈS.

Elle est fort étonnante & difficile à croire.
J'étois sur le balcon à travailler au frais,
Lorsque j'ai vu passer, sous les arbres d'auprès,
Un jeune homme bien fait, qui, rencontrant ma vue,
D'une humble révérence aussi-tôt me salue.
Moi, pour ne point manquer à la civilité,
Je fais la révérence aussi de mon côté.

Soudain il me refait une autre révérence :
Moi, j'en refais de même une autre en diligence ;
Et lui d'une troisième aussi-tôt repartant,
D'une troisième aussi j'y repars à l'instant.
Il passe, vient, repasse, & toujours de plus belle,
Me fait à chaque fois révérence nouvelle :
Et moi, qui tous ses tours fixement regardois,
Nouvelle révérence aussi je lui rendois :
Tant que si sur ce point la nuit ne fût venue,
Toujours comme cela je me serois tenue,
Ne voulant point céder ni recevoir l'ennui
Qu'il me pût estimer moins civile que lui.

ARNOLPHE.

Fort bien.

AGNÈS.

Le lendemain, étant sur notre porte,
Une vieille m'aborde, en parlant de la sorte :
« Mon enfant, le bon Dieu puisse-t-il vous bénir,
Et dans tous vos attraits long-temps vous maintenir !
Il ne vous a pas fait une belle personne,
Afin de mal user des choses qu'il vous donne ;
Et vous devez savoir que vous avez blessé
Un cœur qui de s'en plaindre est maintenant forcé ».

ARNOLPHE, *à part.*

Ah ! suppôt de satan ! exécrable damnée !

AGNÈS.

Moi ! j'ai blessé quelqu'un ? fis-je tout étonnée.
« Oui, dit-elle, blessé ; mais blessé tout de bon ;
Et c'est l'homme qu'hier vous vîtes du balcon ».
Hélas ! qui pourroit, dis-je, en avoir été cause ?
Sur lui, sans y penser, fis-je choir quelque chose ?
« Non, dit-elle, vos yeux ont fait ce coup fatal,
Et c'est de leurs regards qu'est venu tout le mal ».
Hé, mon Dieu ! ma surprise est, fis-je, sans seconde.
Mes yeux ont-ils du mal pour en donner au monde ?

« Oui, fit-elle ; vos yeux, pour causer le trépas,
Ma fille, ont un venin que vous ne savez pas.
En un mot, il languit, le pauvre misérable ;
Et s'il faut, poursuivit la vieille charitable,
Que votre cruauté lui refuse un secours,
C'est un homme à porter en terre dans deux jours ».
Mon Dieu, j'en aurois, dis-je, une douleur bien grande.
Mais, pour le secourir, qu'est-ce qu'il me demande ?
« Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir
Que le bien de vous voir & vous entretenir.
Vos yeux peuvent eux seuls empêcher sa ruine,
Et du mal qu'ils ont fait être la médecine ».
Hélas ! volontiers, dis-je ; &, puisqu'il est ainsi,
Il peut tant qu'il voudra me venir voir ici.

ARNOLPHE, *à part.*

Ah ! sorcière maudite, empoisonneuse d'ames !
Puisse l'enfer payer tes charitables trames !

AGNÈS.

Voilà comme il me vit & reçut guérison.
Vous-même, à votre avis, n'ai-je pas eu raison ?
Et pouvois-je, après tout, avoir la conscience
De le laisser mourir faute d'une assistance,
Moi, qui compatis tant aux gens qu'on fait souffrir,
Et ne puis, sans pleurer, voir un poulet mourir ?

Ne nous amusons pas à louer présentement la façon dont *Moliere* a imité *Scarron* ; il suffit, dans cette occasion, de placer l'un à côté de l'autre.

La vieille alla trouver son impatient amoureux, & lui rendit compte de ce qu'elle avoit avancé, elle souriant d'un souris d'enfer, & lui sautant de joie. Il la récompensa en homme libéral, & attendit la nuit avec impatience. La nuit vint, il entra dans le jardin, & monta le plus doucement qu'il put jusqu'à la chambre de Laure, dans le temps

que

la ſtupide ſe promenoit à grands pas dans ſa chambre, armée de toutes pièces, & la lance dans la main, ſuivant les ſalutaires inſtructions de ſon extravagant mari. Il n'y avoit qu'une lumière en un endroit éloigné de la chambre, & la porte en étoit ouverte, ſans doute pour recevoir le galant de Cordoue. Mais lui, qui entrevit une perſonne armée, ne douta point qu'on ne le voulût attraper. Sa peur alors domina ſur ſon amour, tout violent qu'il étoit, & il s'enfuit plus vîte qu'il n'étoit venu, s'imaginant qu'il ne pouvoit aſſez tôt gagner la rue. Il alla chez ſa médiatrice, & lui fit part du danger qu'il avoit couru. Elle alla, toute ſcandaliſée, trouver Laure, qui lui demanda d'abord pourquoi le gentilhomme n'étoit pas venu, & s'il étoit malade. Il n'eſt pas malade, dit la veille, & il n'a pas manqué d'y venir; mais il trouva un homme armé dans votre chambre. Laure fit un long éclat de rire, & enſuite deux ou trois de pareille étendue, à quoi la vieille ne comprenoit rien. Enfin quand la grande envie qu'elle avoit de rire fut aſſez ſatisfaite, & lui laiſſa la liberté de parler, elle dit à la vieille qu'il falloit bien que ce gentilhomme n'eût jamais été marié, & que c'étoit elle qui ſe promenoit dans ſa chambre, toute armée. La vieille ne comprenoit rien à ce que lui diſoit Laure, & la crut long-temps tout-à-fait folle; mais à force de queſtions & de réponſes, elle apprit ce qu'elle n'eût jamais pu croire, tant de la ſimplicité d'une fille de quinze ans, qui devoit tout ſavoir à cet âge, que de l'extravagante précaution dont ſon mari ſe ſervoit pour s'aſſurer de l'honneur de ſa femme. Elle voulut laiſſer Laure dans ſon erreur, & au lieu de ſe montrer ſurpriſe de la nouveauté de la choſe autant qu'elle l'étoit, elle ſe mit à rire avec Laure de la frayeur qu'avoit eu le galant. La partie fut remiſe à la nuit ſuivante. La vieille raſſura le galant, & admira avec lui la ſottiſe du mari & de la femme. La nuit vint, il entra dans le jardin, monta le petit eſcalier, & trouva encore ſa Dame qui s'acquittoit de ſon devoir. Il l'embraſſa toute armée de fer qu'elle étoit, & elle le reçut comme ſi elle l'eût vu toute ſa vie. Enfin il lui demanda ce qu'elle vouloit faire de ces armes. Elle lui répondit en

riant, qu'elle ne pouvoit les quitter ni paſſer la nuit dans un autre équipage, & lui apprit, puiſqu'il ne le ſavoit pas, que c'étoit faire un gros péché que d'y manquer. Le madré Cordouois eut toutes les peines du monde à la déſabuſer & à lui perſuader qu'elle étoit trompée, & que la vie des perſonnes mariées étoit tout autre. Enfin il la fit condeſcendre à ſe déſarmer, & à vouloir bien apprendre une autre façon d'exercer le mariage, plus commode & plus plaiſante que celle que lui faiſoit pratiquer ſon mari, que Laure lui avoua être de grande fatigue. Il ne fut pas pareſſeux à la déſarmer; il aida auſſi à la déshabiller. . . . . .

Enfin elle reçut une lettre de ſon mari, qui lui apprit qu'il la revenoit trouver, & que ſes affaires à la Cour étoient faites. Et celles du Cordouan l'étant auſſi à Grenade, le drôle s'en retourna dans Cordoue ſans prendre congé de Laure: & je crois que ce fut auſſi ſans la regretter, rien n'étant ſi fragile que l'amour que l'on a pour une ſotte. Laure ne le trouva point à redire, & reçut ſon mari avec autant de joie, & auſſi peu de reſſentiment de la perte de ſon galant, que ſi elle ne l'eût jamais vu. Don Pedre & ſa femme ſoupèrent enſemble avec grande ſatisfaction l'un de l'autre. L'heure du coucher arriva: Don Pedre ſe mit au lit ſelon ſa coutume, & fut bien étonné de voir ſa femme en chemiſe qui ſe vint coucher auprès de lui. Il lui demanda, tout troublé, pourquoi elle n'étoit point armée? Ha! vraiment, lui dit-elle, je ſais bien une autre façon de paſſer la nuit avec ſon mari, que m'a enſeigné un autre mari. Vous avez un autre mari, lui répliqua Don Pedre? Oui, lui dit-elle; mais ſi beau & ſi bien fait, que vous ſerez ravi de le voir: je ne ſais pourtant quand nous le verrons, car depuis la dernière lettre que vous m'avez écrite, il n'eſt pas venu me voir. . . . .

Le malheureux Don Pedre feignit d'être malade; & ſe repréſentant qu'il avoit choiſi une femme idiote, qui non-ſeulement l'avoit offenſé en ſon honneur, mais encore qui ne croyoit pas s'en devoir cacher, il ſe reſſouvint des bons avis de la Ducheſſe, déteſta ſon erreur, & reconnut, mais trop tard, qu'une honnête femme ſait garder les loix

de l'honneur, & quelle, par fragilité, elle y manque, elle fait du moins cacher sa faute. . . . . .

Avouons que *Moliere* a de grandes obligations au burlesque *Scarron*. Il lui doit, comme nous l'avons vu, la matrone & ses discours : il lui doit l'opposition sublime d'une fille simple avec un Jaloux qui se croit fort rusé : il lui doit la morale amenée naturellement par les malheurs que le héros éprouve en préférant une sotte à une femme d'esprit. Convenons aussi que nous devons de grands éloges à *Moliere* pour s'être servi de la matrone sans la mettre sur le théâtre. Les propos qu'elle a tenus à la jeune *Agnès* deviennent plaisants dans une bouche innocente ; ils seroient révoltants dans celle de la vieille sorcière. *Moliere* n'a-t-il pas bien fait encore d'abandonner à *Scarron* une hébétée, qui croit remplir les devoirs du mariage en se promenant dans sa chambre, l'armure sur le corps & la lance au poing, par l'ordre d'un extravagant, & qui, dans sa dégoûtante stupidité, prodigue des faveurs à un inconnu ? *Moliere*, dis-je, n'a-t-il pas bien fait de nous offrir à la place une jeune innocente qui, à travers la simplicité à laquelle son éducation l'a forcée, fait voir de l'esprit à mesure qu'elle est éclairée par le sentiment ? Enfin, les couleurs qui nous peignent le caractère de M. *de la Souche*, ne sont-elles pas plus vraies, plus naturelles que celles qui caractérisent les folies de *Don Pedre ?*

Il faut sur-tout remarquer que *Straparole*, *la Fontaine*, *Scarron*, ont pour héroïnes des femmes mariées, dont les passions sont con-

damnables, & que *Moliere*, ami des bienſéances, intéreſſe les ames honnêtes à une paſſion pure & délicate.

Moliere a pris encore l'idée d'une petite ſcène dans une pièce italienne intitulée *Pantalon jaloux*. *Pantalon* veut interdire l'entrée de ſa maiſon au *Docteur*. Il ordonne à ſes domeſtiques de lui fermer la porte au nez quand il viendra, &, s'il réſiſte, de lui donner des coups de bâton. Enſuite, pour exercer ſes gens à bien faire ce qu'il leur ordonne, il leur dit de ſuppoſer qu'il eſt le *Docteur*. Il ſe préſente, prie qu'on le laiſſe entrer; on lui refuſe : il prie encore; on lui donne des coups de bâton : il s'écrie que cela eſt bien, & s'en va fort content. Voyons la même ſcène tranſportée par *Moliere* ſur le théâtre français. *Arnolphe* recommande à *Georgette* & à *Alain* de repouſſer *Horace* lorſqu'il viendra.

ACTE IV. Scène IV.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

. . . . . .

. . . . . .

GEORGETTE.

Vous nous avez tantôt montré notre leçon.

ARNOLPHE.

Mais à ſes beaux diſcours gardez-vous de vous rendre.

ALAIN.

Oh! vraiment.

GEORGETTE.

Nous ſavons comme il faut s'en défendre.

ARNOLPHE.

S'il venoit doucement : « Alain, mon pauvre cœur,
Par un peu de ſecours ſoulage ma langueur ».

ALAIN.

Vous êtes un ſot.

ARNOLPHE.

Bon !... « Georgette, ma mignonne,
Tu me parois ſi douce & ſi bonne perſonne !

GEORGETTE.

Vous êtes un nigaud.

ARNOLPHE.

Bon !... « Quel mal trouves-tu
Dans un deſſein honnête & tout plein de vertu » ?

ALAIN.

Vous êtes un frippon.

ARNOLPHE.

Fort bien !... « Ma mort eſt ſûre,
Si tu ne prends pitié des peines que j'endure ».

GEORGETTE.

Vous êtes un benêt, un impudent.

ARNOLPHE.

Fort bien !
« Je ne ſuis pas un homme à vouloir rien pour rien :
Je ſais, quand on me ſert, en garder la mémoire.
Cependant, par avance, Alain, voilà pour boire ;
Et voilà pour t'avoir, Georgette, un cotillon.
(*Ils tendent tous deux la main, & prennent l'argent*).
Ce n'eſt de mes bienfaits qu'un foible échantillon.
Toute la courtoiſie enfin dont je vous preſſe,
C'eſt que je puiſſe voir votre belle maîtreſſe.

GEORGETTE, *le poussant.*

A d'autres.

ARNOLPHE.

Bon cela !

ALAIN.

Hors d'ici.

ARNOLPHE.

Bon !

GEORGETTE.

Mais tôt.

ARNOLPHE.

Bon ! holà, c'est assez.

GEORGETTE.

Fais-je pas comme il faut ?

ALAIN.

Est-ce de la façon que vous voulez l'entendre ?

ARNOLPHE.

Oui, fort bien; hors l'argent qu'il ne falloit pas prendre.

Moliere a conservé tout le comique de la scène italienne, sans nous faire voir un maître qui, pour exercer ses gens à maltraiter un de ses anciens amis, s'avilit jusqu'à recevoir des coups de bâton de la main même de ses domestiques. Rien n'eût paru plus révoltant sur notre théâtre.

On dira peut-être qu'il est bien aisé de composer des pièces quand on a sous la main d'aussi bons matériaux. On pensera que *Moliere* n'a pas eu grand mérite à faire les changemens que

nous avons remarqués ; ou jugera que tout homme à ſa place auroit eu le même art. Je vais prouver le contraire par une comédie qui a paru un an avant celle de *Moliere*. Elle eſt bâtie ſur le même fonds ; l'Auteur avoit les mêmes reſſources. Voyons le parti qu'il en a tiré.

LA PRÉCAUTION INUTILE,

OU L'ECOLE DES COCUS,

en vers & en un acte, par Dorimon.

Le Capitan veut ſe marier ; le Docteur lui conſeille de n'en rien faire, & lui peint les dangers qu'on court dans le mariage. Le Capitan croit les prévenir par les précautions qu'il a priſes auprès de la ſage Lucinde, qu'il n'a pas quittée d'un pas, ou qu'il a fait ſoigneuſement obſerver. Lucinde vante elle-même ſa vertu : elle eſt interrompue par une douleur ſubite qui l'oblige à ſe retirer, & l'on apprend auſſi-tôt qu'elle vient de mettre au jour un enfant. Le Capitan, que cette aventure déconcerte, refuſe la main de Philis, parce que la belle lui paroît d'une humeur trop folâtre. Le Docteur, perſuadé au contraire que les meilleures précautions ſont inutiles, épouſe Philis, au haſard de ce qui pourra lui arriver. Enfin le Capitan ſe détermine en faveur de la niaiſe Cloris, avec laquelle il s'imagine que ſon honneur n'eſſuiera aucun accident fâcheux. Pour plus grande ſûreté, il fait armer de pied en cap ſa jeune épouſe, & lui ordonne de reſter ainſi pendant ſon abſence. Cet équipage ſingulier excite la curioſité de Léandre ; il aborde Cloris.

SCÈNE IX.

. . . . . .

. . . . . .

LÉANDRE.

Beauté, l'étonnement des hommes & des Dieux !
N'étoit-ce pas assez des armes de vos yeux ?
Pourquoi vous mettez-vous en ce fier équipage ?
Votre visage doux aime-t-il le carnage ?

CLORIS.

Monsieur, vous étonnant de l'état où je suis,
Ignorez-vous les loix de ce fâcheux pays ?
Les femmes de ce lieu sont en cet équipage,
Pour garder leur honneur dedans le mariage.

LÉANDRE.

Vraiment, dans ce pays on fait de rudes loix !
Dans le nôtre on agit d'un air bien plus courtois.
Ah ! si vous le saviez !....

CLORIS.

Je brûle de l'entendre.

LÉANDRE.

Venez avecque moi, je pourrai vous l'apprendre.

(*Ils sortent*).

SCÈNE DERNIÈRE.

Les précédents, CLORIS, LÉANDRE.

LÉANDRE.

Adieu, divin objet ;
Je vous baise les mains.

LE CAPITAN.

Traîtresse ! où sont vos armes ?

CLORIS.

Cet étranger courtois, civil & plein de charmes ;
Me les a fait quitter, & m'a dit, ébahi,

Que l'on n'exerçoit pas ces loix en ſon pays ;
Que les femmes avoient, après le mariage,
Des armes à la main qui faiſoient moins d'outrage ;
Qu'elles avoient des loix plus douces qu'en ces lieux.
Auſſi-tôt mon eſprit s'eſt montré curieux :
J'ai brûlé du deſir de les pouvoir apprendre,
Et lui-même a voulu me les faire comprendre.

LE CAPITAN, *au Docteur.*

Ah ! vous me diſiez bien qu'une ſotte feroit
Son pauvre homme cocu, & l'en avertiroit.

(*A Cloris.*)

Je vous enfermerai déſormais, ignorante.
Rentrez, rentrez ici, ſotte, bête, innocente.

LE DOCTEUR.

Adieu, cher Capitan, adieu, conſolez-vous.
Allez-vous-en chanter avecque les coucous.

PHILIS.

Allez dire aux maris des champs & de la ville
Que la précaution leur eſt choſe inutile.

Trois pièces n'ont pu fournir à *Dorimon* qu'un acte : encore y a-t-il encadré tous les défauts de ſes modèles. *Moliere*, au contraire, a étendu ſon ſujet : les fautes ont diſparu ; les beautés ont été placées dans un jour favorable.

CHAPITRE IX.

LA PRINCESSE D'ELIDE, *Comédie-Ballet, en cinq actes & en vers, comparée pour le fond & les détails avec* el Desden col el desden, Dédain pour dédain, *Comédie Espagnole;* Ritrosia per ritrosia, Rebut pour rebut, *Comédie Italienne;* les Amours à la chasse, *Comédie de Coypel;* l'Heureux Stratagême, *Comédie de Marivaux;* & *la* Phèdre *de Racine.*

MOLIÈRE doit les plus grandes beautés de cette pièce au célèbre *Augustin Moreto*, Auteur Espagnol : j'aurai soin de faire connoître le génie du Poëte, & celui de sa nation.

Extrait de la Princesse d'Elide.

ACTE I.

Euriale, Prince d'Ithaque; *Aristomene*, Prince de Messene; *Théocle*, Prince de Pile, sont tous amoureux de la *Princesse d'Elide.* Elle dédaigne également leurs hommages, parce qu'elle n'aime qu'à combattre dans les forêts les loups & les lions. Les trois Princes ont préparé des courses & des fêtes magnifiques dans l'espoir de mériter la main de la Princesse; mais elle déclare à son pere que l'hymen lui déplaît. *Aristomene* & *Théocle* n'ont plus d'ardeur pour la course

dès que la *Princeſſe* n'en doit pas être le prix. *Euriale*, inſtruit du caractère de la *Princeſſe*, projette de vaincre ſes dédains par des dédains affectés : il lui dit qu'ayant toute ſa vie fait profeſſion de ne rien aimer, il n'a aucune prétention, & que l'honneur du triomphe eſt le ſeul avantage qu'il deſire. La *Princeſſe* piquée veut rabaiſſer l'orgueil d'*Euriale*, & projette de ſe trouver à la fête pour lui donner de l'amour. On lui peint le danger de l'entrepriſe; elle répond d'elle.

ACTE II.

Dans l'entr'acte, *Euriale* a remporté le prix de la courſe : *la Princeſſe* a danſé & chanté devant lui, pour toucher ſon cœur; elle voudroit être inſtruite des ſentimens que le Prince a éprouvés. Elle lui demande pourquoi il fuit le beau ſexe; il répond que c'eſt par inſenſibilité. Elle ajoute que telle perſonne pourroit l'aimer, qui le changeroit bientôt : le Prince aſſure que la liberté ſera toujours ſon unique maîtreſſe. Alors *la Princeſſe*, encore plus piquée, lui dit qu'elle eſt devenue ſenſible pour le Prince de Meſſene. *Euriale* lui rend confidence pour confidence, feinte pour feinte : il eſt épris, dit-il, de la belle *Aglante*.

La Princeſſe prie *Aglante* de repouſſer les vœux d'*Euriale*. *Aglante* promet d'obéir, mais avec peine. *Ariſtomene* accourt pour remercier *la Princeſſe* de ſes bontés pour lui; le Prince d'Ithaque vient de l'inſtruire de ſon bonheur : *la Princeſſe* le déſabuſe, & ordonne qu'on la laiſſe ſeule. Elle s'indigne de ſa foibleſſe, &

regardant l'amour comme un monſtre, elle lur dit de ſe rendre viſible, pour qu'elle puiſſe le combattre avec ſes dards.

ACTE III.

Le Prince d'Ithaque découvre, par *Moron*, qu'il eſt aimé. Le Roi le remercie de ſa feinte, & approuve ſon amour. *La Princeſſe*, qui ſurvient, ſe jette aux pieds de ſon pere, & le prie de ne pas unir ſa couſine avec un mortel qu'elle hait. Le Roi lui conſeille d'avouer qu'elle aime; elle ſoutient le contraire. On lui dit que, pour empêcher le Prince d'épouſer *Aglante*, elle n'a qu'à lui donner la main; elle y conſent. *Ariſtomene* & *Théocle* font un autre choix, & s'uniſſent à *Cinthie* & à *Aglante*, parentes de la *Princeſſe d'Elide*.

EL DESDEN CON EL DESDEN; DÉDAIN POUR DÉDAIN.

PREMIÈRE JOURNÉE OU ACTE I.

Don Carlos, Comte d'Urgele, a entendu vanter par la renommée, les charmes de Diana. Il vole dans ſa Cour, & l'admire. Bientôt le mépris que la Princeſſe a pour l'amour enflamme le cœur du Prince. Il a, dit-il, puiſé ſon feu dans la neige, expreſſion vraiment eſpagnole. Il forme le deſſein de réduire la cruelle, & d'obtenir la préférence ſur Don Gaſton, Comte de Foix, & le Prince de Béarn. Il prie ſon valet Polilla de l'aider dans ſon entrepriſe; celui-ci lui répond du ſuccès. Il compare Diana à une figue ſur le haut d'un figuier, & les trois Princes à des enfans qui veulent faire tomber la figue à coups de pierre. Il ajoute que la figue a beau réſiſter quelque temps, qu'as-

tendrie par les coups de pierre des enfans, elle tombe enfin au profit de l'un d'eux. Les rivaux de Don Carlos arrivent en faisant part de leur passion au Comte de Barcelone, pere de Diana. Polilla dit assez plaisamment que les amans, semblables aux aveugles, chantent leurs amours dans les rues.

Le Prince de Béarn & Don Gaston peignent au Comte de Barcelone le chagrin que leur donne l'humeur dédaigneuse de la belle Diana. Le Comte de Barcelone voit avec autant de peine qu'eux l'indifférence de sa fille : il exhorte les amans à faire leurs efforts pour la vaincre. Polilla trouve un secret excellent pour que la Princesse ne fuie plus les deux Princes : il veut qu'on l'enferme dans une tour, qu'on la laisse quatre jours sans lui donner à manger, que le Prince de Béarn & Don Gaston passent ensuite devant elle, l'un avec six poulets & deux pains, l'autre avec un gigot; loin de les fuir, elle courra après eux. Le pere sort, en espérant que les Princes trouveront des secrets plus efficaces; il brûle de se voir des successeurs.

Gaston & le Prince de Béarn concertent entre eux le moyen de fléchir l'humeur altière de la Princesse. Leur honneur y est intéressé. Carlos leur dit qu'il veut bien les aider dans leur entreprise, quoiqu'il ne soit pas amoureux. Les rivaux sortent pour ordonner des fêtes.

Polilla demande à son maître pourquoi il a nié sa tendresse; Carlos lui répond que, pour vaincre la fierté de son inhumaine, il veut prendre une route opposée à celle des deux Princes.

Cintia, Laura & plusieurs Dames suivent la Princesse; elle est précédée par des musiciens qui chantent la fuite de Daphné devant Appollon. Diana marque le mépris qu'elle a pour l'amour, qui n'est qu'un enfant. Les musiciens finissent par un couplet dont voici le sens : *Il ne faut pas se fier à l'amour; il cache sa puissance sous la forme d'un petit enfant.*

Polilla paroît vêtu en Médecin. Il possède, dit-il, des remèdes excellens pour les amoureux : il amuse la Princesse par ses bouffonneries. Elle le retient auprès d'elle.

Le Comte de Barcelone vient avec les trois Princes.

Diana lui annonce qu'avant de se marier elle préféreroit de passer un cordon à son cou. Son pere ne veut pas la contraindre à prendre un époux; il la prie seulement de voir les fêtes préparées par les Princes. Il sort.

Don Gaston & le Prince de Béarn essaient de vaincre, par leurs raisonnemens, la haine que la Princesse a pour l'amour; mais c'est en vain. Ils fondent leur espoir sur leur constance. Ils se retirent.

Don Carlos, loin de combattre les sentimens de Diana, lui annonce qu'il pense comme elle; qu'il ne lui donne des fêtes que pour lui prouver son respect, & non la sincérité d'une passion qu'il n'a jamais sentie, qu'il ne sentira jamais, quand même le Ciel, pour le toucher, formeroit une Beauté chez qui toutes les grâces des autres seroient réunies. La Princesse sent un dépit secret; elle projette de mortifier l'orgueil du Prince, en le rangeant au nombre de ses soupirans. Les Dames de sa suite lui peignent le danger de cette entreprise: cependant elle feint de plaisanter avec le Prince, & lui annonce qu'elle veut le faire changer de sentiment. Don Carlos & Polilla se félicitent du succès de la feinte; ils en espèrent beaucoup.

ACTE II.

Polilla annonce à Don Carlos que la Princesse n'a pas fait la moindre attention aux fêtes de ses rivaux; il l'exhorte à piquer de plus en plus sa vanité. « Feignez, lui dit-il, dix jours, le onzième elle enragera, le douzième elle ira vous chercher, le treizième elle vous priera ». Son maître lui dit que si on lui fait quelque avance, il ne pourra s'empêcher de céder. « Fort bien, répond le valet; une jeune fille ne diroit pas mieux ». Il ajoute que l'usage est à Barcelone de donner des fêtes dans lesquelles on tire des rubans au sort; que le Cavalier qui a la couleur d'une Dame est obligé de lui dire des douceurs pendant toute la journée, & que la Dame est forcée d'y répondre. Je sais, lui dit-il, que la Princesse veut tirer parti de cette loterie amoureuse ».

Diana paroît avec Cintia & Laura; elle leur dit tout bas

elle lui laiſſer la couleur qu'on a deſtinée au Prince. Le Médecin d'amour l'exhorte à donner à Carlos quelques menues faveurs en pilule. Elle agace en effet le Prince, lui demande ce qu'il feroit s'il étoit aimé d'une Princeſſe comme elle : il lui répond qu'il ne pourroit s'empêcher d'être ingrat : il parle de l'amour avec le dernier mépris. La Princeſſe, toujours plus piquée, fait commencer la fête.

Les muſiciens exhortent, par leurs chants, les Dames & les Cavaliers à tirer au ſort. Le Prince de Béarn amène un ruban verd. Cintia a la même couleur; elle lui donne une ceinture verte. On danſe, on chante. La même cérémonie ſe répète pour toutes les Dames de la Cour. Enfin Don Carlos tire un ruban incarnat : la Princeſſe lui fait voir que le ſien eſt incarnat auſſi, & lui donne une ceinture de la même couleur. On danſe, on défile deux à deux. Don Carlos & Diana, qui ferment la marche, reſtent ſur le théâtre.

Don Carlos déclare ſon amour ſi vivement, que la Princeſſe croit l'avoir vaincu ; elle eſt ſatisfaite, retire ſa main que le Prince tenoit, & le traite avec la plus grande fierté. Don Carlos lui dit que c'eſt à tort, puiſqu'il s'eſt efforcé de feindre que pour ſuivre les règles de la fête, il le lui prouve en prenant un prétexte pour ſe retirer.

La Princeſſe donneroit ſa couronne pour voir mourir le Prince d'amour. Elle projette de l'attendrir par les charmes de ſa voix : elle ordonne au Médecin de le conduire dans le jardin. Le Médecin lui conſeille de régaler le Prince d'une chanſon bien gaie, d'un *Requiem æternam*, par exemple. La Princeſſe part pour ſe rendre au jardin. Le faux Médecin lui dit, *que c'eſt pour y jouer le rôle d'Eve, & cauſer la chûte d'un Adam.*

Carlos vient encore ſe féliciter de ſa ruſe avec ſon valet. On entend chanter derrière le théâtre.

La ſcène change & repréſente un jardin. La Princeſſe y eſt entourée de ſes Dames : elle chante. Polilla y conduit le Prince. Les ſons mélodieux de Diana vont juſqu'au fond de ſon cœur : il veut aller ſe jetter à ſes pieds; Polilla le menace *de le poignarder* s'il le fait, parce qu'il perdroit dans un moment tous ſes ſoins. La Princeſſe croit que Don Carlos

ne l'a pas vue, ne l'a pas entendue. Elle le fait avertir deux fois qu'elle eſt dans le jardin, que c'eſt elle qui chante : tout cela eſt inutile. Elle va enfin le joindre. Le Prince lui dit galamment que les Beautés du jardin l'avoient empêché de remarquer ſes charmes. Il ſort.

La Princeſſe eſt déſeſpérée. Le Médecin d'amour augmente ſon dépit, en lui diſant que Carlos, loin d'être touché de ſa voix, a trouvé qu'elle chantoit comme un poliſſon d'école. Il lui conſeille d'oublier l'ingrat ; elle répond qu'elle eſt plus intéreſſée à le réduire. Elle ſort. Polilla la ſuit, en diſant tout bas *que la danſe va bien.*

ACTE III.

Les trois Princes & Polilla entrent ſur la ſcène. Le Comte de Béarn & Gaſton propoſent à Don Carlos un expédient pour réduire la fierté de la Princeſſe, qui eſt de ceſſer tous en même temps de lui rendre des ſoins, & de n'avoir des égards que pour les Dames de ſa Cour. Carlos dit qu'il y conſent d'autant plus volontiers, que, n'étant pas amoureux, la feinte ne lui coûtera rien. Ses rivaux ſortent.

Polilla félicite ſon maître, que tout ſert, juſqu'à la conduite de ſes rivaux. Il le fait ſortir en voyant Diana.

Diana entend chanter derrière le théâtre la beauté des Dames de ſa Cour. Elle eſt indignée de ne pas entendre prononcer ſon nom. Elle ſe plaint à Polilla de Don Carlos, qui auroit dû, par ſimple politeſſe, lui rendre les ſoins qu'on rend aux autres femmes. Polilla l'excuſe, en diſant qu'il n'eſt pas amoureux.

Les Cavaliers & les Dames, précédés de la muſique, défilent devant la Princeſſe, & ſe diſent mille douceurs. Don Carlos eſt avec eux. Ils ſortent tous en chantant, ſans dire un mot à Diana. Polilla lui fait remarquer leur gaieté : *Ils reſſemblent*, dit-il, *à des Prieurs qui ſont avec des Abbeſſes.*

La Princeſſe ordonne à Polilla d'appeller Carlos. Il vient, en diſant qu'il étoit à la ſuite de ſa Dame. Diana frémit, lui demande le nom de cette Beauté. Carlos la raſſure un peu,

peu, en lui disant que sa Dame est la liberté. La Princesse lui avoue qu'elle a changé de sentiment, & que le bien de ses sujets va la déterminer à prendre un époux. Don Carlos triomphe. Diana le mortifie, en nommant le Prince de Béarn, & en lui en faisant un éloge pompeux. Don Carlos, désespéré, avoue à son tour qu'il est vaincu. Diana triomphe & demande le nom du vainqueur. Carlos nomme malignement Cintia. Il exalte sa beauté. La Princesse piquée répond qu'elle est surprise de le voir soupirer pour une femme qui ne le mérite pas. Carlos ajoute que le Prince de Béarn lui paroît aussi au-dessous de l'éloge qu'elle lui en a fait, mais que l'amour les aveugle tous deux apparemment. En feignant de peindre Cintia, il peint avec enthousiasme tous les charmes de la Princesse, dit qu'il en est si frappé, qu'il croit les voir, & sort pour féliciter le Prince de Béarn de son bonheur.

On remarque sans doute que cette scène doit être de la plus grande beauté.

Diana reste avec le prétendu Médecin, qui lui tâte le pouls, prétend qu'elle est amoureuse & jalouse. La Princesse le menace de le faire jetter par les fenêtres. Il sort.

La Princesse, seule, dit qu'elle sent le feu dans son cœur. Elle est surprise qu'un sein de marbre puisse brûler. Elle convient enfin qu'ayant voulu enflammer Carlos, elle mérite d'être enflammée; parce que les incendiaires sont punis par le feu.

Le Prince de Béarn accourt pour remercier Diana des bontés qu'elle a pour lui. Elle a beau vouloir s'en défendre, Don Carlos l'a informé de son bonheur. Il va l'annoncer au Roi, & le prier de lui être favorable.

La Princesse, seule, se plaint de son sort. Elle brûle, elle est embrâsée: la neige est changée en feu. Elle ne peut cacher plus long-temps son amour; elle délibère si elle l'avouera.

Cintia vient se féliciter avec la Princesse du bonheur qu'elle a de plaire à Don Carlos, & lui demande son consen-

tement. Diana prie sa cousine de maltraiter le Prince. Cintia n'en veut rien faire. La Princesse éclate; passe de la prière aux menaces, des fureurs à l'expression de l'amour le plus tendre. Son cœur s'envole en pièces de son sein; il en sort des éclairs: elle arrachera le cœur à Don Carlos, & déchirera ensuite le sien pour détruire le portrait de l'ingrat. Elle déclame contre l'amour, qui est un enfant dans ses jeux, mais un Dieu dans sa vengance. Elle prie Cintia d'avoir pitié d'elle, & sort dans le plus grand trouble.

Don Carlos arrive. Cintia lui apprend que Diana a été vaincue par ses dédains, qu'elle le lui a avoué. Elle cède son amant à la Princesse.

Le Roi vient avec les Princes de Béarn & de Foix. Il est enchanté que le premier ait triomphé de sa fille, & dit que ce service vaut sa couronne.

La Princesse écoute à part. Son pere est enchanté de l'amour de Carlos pour Cintia; il va les unir. Don Carlos apperçoit la Princesse, dit au Roi qu'il aime Cintia en effet, mais qu'il ne veut rien conclure sans le consentement de Diana. Elle avance, fait consentir les trois Princes à suivre ses volontés, & donne sa main à celui qui a su vaincre ses dédains par le dédain même. Les autres Princes prennent parti dans la Cour. Le Roi leur donne sa bénédiction, & leur souhaite un bonheur éternel. *Amen* (1).

Cette pièce a de grandes beautés & de grands défauts. Le caractère de l'héroïne est noble; les motifs & les moyens principaux sont puisés dans le sentiment: les passions y sont peintes d'une manière très-forte, & en même temps avec délicatesse; elles annoncent, dans l'Auteur, toutes

(1) Cet *amen* paroîtra plaisant à mes Lecteurs dans la bouche d'un interlocuteur de comédie. Mais que diroient-ils s'ils entendoient les dévots espagnols faire retentir leur théâtre de ces expressions: *Vive Dieu! Vive le Christ! Allez-vous-en avec Barabas! Vive le sacré Corps du Christ!*

les fineſſes de ſon art : les ſituations ſont intéreſſantes : il y a des ſcènes où le cœur humain eſt parfaitement bien développé. *Moliere* les a preſque toutes bien jugées, s'en eſt emparé, & les a traitées en grand homme : mais pourquoi n'a-t-il pas mis, ſous les yeux du ſpectateur, le moment où la Princeſſe chante pour charmer ſon amant ? Une femme livrée au dépit par l'inutilité des armes qu'elle croit les plus propres à ranger un homme ſous ſes loix, la contrainte d'un amant qui eſt forcé de cacher les progrès que l'amour & les talens de ſa maîtreſſe font ſur ſon cœur, tout cela auroit-il paru à *Moliere* indigne d'attacher le ſpectateur ?

Je regrette encore cette fête qui oblige le Prince à faire des déclarations amoureuſes à la Princeſſe, qui force ſur-tout la Princeſſe à les écouter, à répondre favorablement. Quelle ſituation attachante ! quel beau moment pour l'amant, pour l'amante & pour le ſpectateur ! Je conçois qu'il étoit difficile de l'introduire avec bienſéance ſur notre théâtre : mais puiſque le Poëte Français a tranſporté le ſpectateur dans le ſiècle des tournois, il pouvoit aiſément, ſur-tout dans une comédie-ballet, amener la fête avec quelques légers changemens, en la préparant avec adreſſe, en obſervant ſur-tout de ne pas faire répéter quatre fois ſur la ſcène la loterie des rubans.

J'aime mieux *Diana* préférant l'étude à l'amour, que la *Princeſſe d'Elide* fuyant l'amour pour ſuivre les ours dans les bois.

Quant aux défauts qui ſont dans l'original eſpagnol, *Moliere* les a tous évités. Il eſt ridi-

cule, par exemple, qu'une Princeſſe, comme *Diana*, faſſe confidence de ſon amour à un plat original, à un inconnu qui ſe préſente ſous le titre de *Médecin d'Amour*, & qu'elle le retienne tout de ſuite à ſon ſervice. Dans *la Princeſſe d'Elide*, le Bouffon eſt à la Cour depuis long-temps.

Il eſt encore contre toutes les règles de la bienſéance & de la vérité, que *Diana*, demandant la permiſſion de choiſir un époux entre les trois Princes, nomme celui qu'elle croit épris d'une autre femme : ne riſquoit-elle pas d'eſſuyer le refus le plus outrageant ? Dans la pièce françaiſe, la Princeſſe eſt ſûre, avant de ſe rendre, que celui qu'elle aime a pour elle les plus tendres ſentimens. Il le lui apprend lui-même.

IPHITAS.

Mais afin d'empêcher que le Prince Euriale ne puiſſe jamais être à la Princeſſe Aglante, il faut que tu le prennes pour toi.

Moliere épargne à ſa Princeſſe juſqu'à la honte de faire un aveu formel de ſa défaite.

LA PRINCESSE.

Seigneur, je ne ſais pas encore ce que je veux ; donnez-moi le temps d'y ſonger, je vous prie, & m'épargnez un peu la confuſion où je ſuis.

Les Italiens & leurs partiſans prétendent que *Moliere* a pris l'idée de ſa *Princeſſe d'Elide* dans une comédie italienne, intitulée : *Ritroſia per Ritroſia*, qui eſt imitée *del Deſden con*

deſden ; une légère eſquiſſe de l'ouvrage italien prouvera que notre Poëte a puiſé dans la ſource même.

RITROSIA PER RITROSIA,

REBUT POUR REBUT.

Pièce en cinq actes.

Lélio ne ſait plus quel parti prendre pour toucher l'indifférente Flaminia. Scapin imagine de piquer la jalouſie de Flaminia. Il lui fait entendre, avec beaucoup d'adreſſe & ſous le ſceau du ſecret, que ſon maître doit épouſer Silvia. A l'inſtant Flaminia paſſe de l'indifférence à l'amour le plus violent ; &, après avoir prié Scapin de détourner Lélio de ce mariage, & celui-ci ayant refuſé de ſe charger de cette commiſſion, de crainte de déplaire à ſon maître, elle prend ſur elle de lui écrire & de lui envoyer ſa lettre par Violette ſa ſuivante. A peine eſt-elle entrée chez Lélio, que Scapin, qui l'a introduite, prie tout bas ſon maître de lui donner quelques coups de bâton. Lélio ne comprend rien à cette demande ; mais Scapin l'en inſtruit, & Lélio lui dit, après l'avoir frappé en préſence de Violette : « Je t'apprendrai, maraud, à introduire chez moi » une ſuivante de Flaminia, pour apporter une lettre de » ſa part ». Violette eſt fort étonnée de la manière dont on l'a reçue, & fait le récit de tout ce qui s'eſt paſſé à Flaminia, qui ne ſait plus comment faire pour fléchir Lélio : elle découvre enfin à Scapin qu'elle aime ſon maître. Scapin conduit Flaminia chez Lélio, où, après quelques reproches obligeants de part & d'autre, Lélio avoue ſa tendreſſe, & l'hymen achève de les réunir.

Après avoir rendu juſtice à *Moliere* ſur le diſcernement & le goût avec lequel il choiſiſſoit des ſujets chez l'étranger, & les imitoit,

ne pourrions-nous pas desirer qu'il eût banni de sa *Princesse d'Elide* les bouffons de Cour, du moins les bouffons du genre de *Moron*, qui n'y sont plus de mode ? Je vais plus loin : ne pourrions-nous pas souhaiter qu'un Auteur adroit, en s'emparant des beautés de *Moliere* & de celles de *Moreto*, remaniât le même fond plus heureusement que *Coypel* & *Marivaux*, & qu'il le rendît tout-à-fait propre à nos mœurs ?

LES AMOURS A LA CHASSE;

par COYPEL.

Flaminia, fille de Pantalon, ne se plaît que dans les bois, n'aime que la chasse : l'amour n'a pu la soumettre : les soins & la constance de Lélio n'ont pu toucher son cœur.

Une fête que cet amant a fait préparer, doit décider de son sort, s'il ne peut rendre sa maîtresse sensible ; il est résolu de partir, afin de se guérir par l'absence. Trivelin, son valet, profite de cette circonstance, & s'avise d'un stratagême propre à éprouver les véritables sentiments de Flaminia pour son maître : il feint qu'autrefois charmé d'une jeune personne qu'il a vue à Ferrare, & fatigué des rigueurs continuelles de Flaminia, *Lélio* va partir pour reprendre ses anciennes chaînes. Cet artifice produit un bon effet. Flaminia est outrée de dépit ; elle accable Lélio de reproches. Les chasseurs arrivent, Flaminia part pour la chasse, mais avec le trait dans le fond du cœur. Elle ordonne de sonner le départ, afin de dissiper son chagrin. Au lieu de sons vifs & guerriers, les cors n'en donnent que de tendres & de languissants ; elle ne sait à quoi attribuer ce changement ; & son embarras redouble, quand tout-à-coup elle voit l'amour sortir d'un buisson de rosiers, & s'avancer vers elle. Il lui fait de tendres reproches sur son in-

sensibilité passée, & lui apprend que c'est lui qui a fait naître dans son cœur le changement qu'elle a ressenti depuis peu ; il ordonne en même temps à sa suite de célébrer sa victoire, & il se forme une lutte entre les Amours & les Chasseurs avec des guirlandes ; & tous ensemble forment un ballet au son des cors & des violons. L'Amour prend la main de Lélio & la met dans celle de Flaminia. Les peres sont contents, les amants sont heureux ; & l'Amour, glorieux de sa victoire, la fait célébrer par des chants & des danses qui terminent le divertissement de la pièce.

Marivaux a donné aussi une imitation de *la Princesse d'Elide*.

L'HEUREUX STRATAGÊME,

Comédie en cinq actes & en prose.

Un Chevalier Gascon est l'amant déclaré d'une Marquise. Dorante est sur le point de s'unir avec la Comtesse. Tout d'un coup il prend fantaisie à la Comtesse de laisser là son amant, pour enlever le Chevalier à son amie. Dorante est furieux : la Marquise lui conseille de feindre de l'amour pour elle. La Comtesse est la dupe de cette feinte : son amour-propre est indigné de voir qu'une conquête lui échappe ; elle retourne à Doronte, & lui donne sa main.

Coypel, en imitant *la Princesse d'Elide*, n'en a pris que le fabuleux, & en a même ajouté. *Marivaux* n'a pas senti qu'il affoiblissoit son personnage principal, en substituant à la fierté de *la Princesse d'Elide* la foiblesse d'une femme légère, qu'on perd & qu'on ramène dans l'instant. Mais si *Marivaux* avoit conservé à sa *Marquise* le caractère de la première héroïne, il eût été obligé d'y mettre plus de sentiment que d'esprit.

Dans la première scène de *la Princesse d'Elide*, *Arbate*, Gouverneur d'*Euriale*, exhorte ce Prince à se livrer au penchant de l'amour.

ARBATE.

Me vous blâmer, Seigneur, des tendres mouvements
Où je vois qu'aujourd'hui penchent vos sentiments?
Le chagrin des vieux jours ne peut aigrir mon ame
Contre les doux transports de l'amoureuse flamme:
Et bien que mon sort touche à ses derniers soleils,
Je dirai que l'amour sied bien à vos pareils;
Que ce tribut qu'on rend aux traits d'un beau visage,
De la beauté d'une ame est un vrai témoignage;
Et qu'il est mal-aisé que, sans être amoureux,
Un jeune Prince soit & grand & généreux.
C'est une qualité que j'aime en un Monarque;
La tendresse du cœur est une grande marque
Que d'un Prince à votre âge on peut tout présumer;
Dès qu'on voit que son ame est capable d'aimer.
Oui, cette passion, de toutes la plus belle,
Traîne dans son esprit cent vertus après elle;
Aux nobles actions elle pousse les cœurs,
Et tous les grands héros ont senti ses ardeurs.
Devant mes yeux, Seigneur, a passé votre enfance;
Et j'ai de vos vertus vu fleurir l'espérance:
Mes regards observoient en vous des qualités
Où je reconnoissois le sang dont vous sortez;
J'y découvrois un fond d'esprit & de lumière;
Je vous trouvois bien fait, l'air grand & l'ame fière;
Votre cœur, votre adresse éclatoient chaque jour:
Mais je m'inquiétois de ne point voir d'amour.
Et puisque les langueurs d'une plaie invincible
Nous montrent que votre ame à ses traits est sensible,
Je triomphe, & mon cœur, d'alégresse rempli,
Vous regarde à présent comme un Prince accompli.

Dans *Racine*, *Théramène* donne à peu-près les mêmes conseils à *Hippolyte*.

Enfin d'un chaſte amour pourquoi vous effrayer ?
S'il a quelque douceur n'oſez-vous l'eſſayer ?
En croirez-vous toujours un farouche ſcrupule ?
Craint-on de s'égarer ſur les traces d'Hercule ?
Quels courages Vénus n'a-t-elle pas domtés ?
Vous-même où ſeriez-vous, vous qui la combattez,
Si toujours Anthiope, à ſes loix oppoſée,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Théſée ?
. . . . . .
. . . . . .

Théramene eſt auſſi galant qu'*Arbate*. Tous les deux traitent l'amour avec la même faveur, tous les deux l'érigent en vertu, tous les deux conſeillent à leurs élèves de ſe ſoumettre à ſon empire ; tous les deux, enfin, rempliſſent bien l'intention de *Moliere* & de *Racine*, puiſqu'ils flattent le penchant que Louis XIV avoit pour la galanterie.

CHAPITRE X.

LE MARIAGE FORCÉ, *Comédie-Ballet en un acte, en proſe, comparée, pour le fond & les détails avec un canevas italien, intitulé :* Il Falſo Bravo, le Faux Brave, *ou bien* il Punto d'honore, le Point d'honneur ; *& avec deux ſcènes italiennes.*

LE Roi fit jouer le *Mariage forcé* au Louvre ; & y danſa une entrée. *Riccoboni* dit que pluſieurs jeux de théâtre de cette comédie ſont

pris dans le théâtre italien : comment a-t-il pu ignorer que le fond même du sujet est imité d'un canevas apporté en France par ses Confreres ?

Extrait du Mariage forcé.

Sganarelle a cinquante-trois ans ; il s'avise cependant d'être amoureux de *Dorimene*, jeune coquette. Il consulte *Gérónimo*, pour savoir s'il doit l'épouser ; son ami lui conseille de n'en rien faire. Il demande encore conseil à *Pancrace*, Philosophe Aristotélicien ; celui-ci, tout échauffé d'une dispute qu'il vient d'avoir pour savoir s'il faut dire *la forme* ou *la matière d'un chapeau*, ne l'écoute pas d'abord, & l'impatiente ensuite en lui demandant en quelle langue il veut lui parler, & en ne lui donnant pas le temps de dire un mot. *Sganarelle* s'adresse ensuite à *Marphurius*, Docteur Pyrrhonien, qui, doutant de tout, ne le rassure pas beaucoup, puis à des Bohémiennes qui lui rient au nez. Enfin *Sganarelle* surprend *Dorimene* avec *Lycaste* son amant, à qui elle dit :

Je vous considère toujours de même ; & mon mariage ne doit point vous inquiéter. C'est un homme que je n'épouse point par amour, & sa seule richesse me fait résoudre à l'accepter. Je n'ai point de bien, vous n'en avez point aussi ; & vous savez que sans cela on passe mal le temps au monde, & qu'à quelque prix que ce soit il faut tâcher d'en avoir. J'ai embrassé cette occasion-ci de me mettre à mon aise, & je l'ai fait sur l'espérance de me voir bientôt délivrée du barbon que je prends. C'est un homme qui mourra avant qu'il soit peu, & qui n'a tout au plus que six mois dans le ventre. Je vous le garantis défunt dans le temps que je dis ; & je n'aurai pas longuement à demander pour moi au Ciel l'heureux état de veuve.

Sganarelle n'a plus beſoin de conſulter ni amis, ni Docteurs, ni Bohémiennes. Il va trouver *Alcantor*, pere de la Demoiſelle, pour lui dire qu'il ne veut pas ſe marier. *Alcantor* lui répond que les volontés ſont libres. Mais ſon fils *Alcidas* prie fort poliment *Sganarelle* de ſe couper la gorge avec lui, ou d'épouſer ſa ſœur. *Sganarelle* ne veut faire ni l'un ni l'autre. *Alcidas* lui demande la permiſſion de lui donner des coups de bâton, & la prend ſans attendre ſa réponſe. Il lui propoſe encore une fois de ſe battre ou de ſe marier, & ſur le refus qu'il en fait, il recommence à le frapper. *Sganarelle* aime mieux épouſer *Dorimène* que de riſquer ſa vie.

Précis du Canevas Italien.

Arlequin fait le brave à toute outrance : rien ne peut lui réſiſter. Il refuſe d'épouſer une fille à laquelle il a promis ſa foi. On vient lui propoſer de remplir ſa parole ou de ſe battre ; il ne veut faire ni l'un ni l'autre : on lui donne des coups de bâton. On lui fait enſuite la même propoſition ; il réfléchit que, s'il ſe bat, il riſque d'être tué, & que le point d'honneur ne lui ordonne point de perdre ſa vie. Il prend généreuſement ſon parti à l'aſpect du bâton ou des épées qu'on ne ceſſe de lui préſenter, & il épouſe.

L'hiſtoire d'*Arlequin* eſt en gros celle de *Sganarelle*, avec la différence que le héros Français n'eſt pas un faux brave. Il avoue tout naturellement *qu'il n'a pas de gorge à couper ;* & je ne ſais ſi, par cette raiſon même, les coups de bâton ne deviennent pas moins plaiſans. En tout cas, ſi notre Auteur cède en cela

aux Italiens, nous allons le voir prendre sa revanche. *Sganarelle* veut consulter le Docteur *Pancrace*. Celui-ci l'impatiente en revenant sans cesse vers la cantonnade, pour soutenir *qu'il faut dire la figure d'un chapeau, & non pas la forme.*

Dans un canevas très-ancien, *Arlequin* veut consulter, comme *Sganarelle*, un Docteur qui l'impatiente en se tournant souvent vers la cantonnade, pour apostropher un prétendu Savant avec lequel il vient d'avoir une dispute très-vive. Il étoit question de décider si *la matière* passe avant *la forme*. *Arlequin*, instruit du sujet de la querelle, en rit, & demande ensuite gravement au Docteur quel est son avis. Le Savant fait un grand raisonnement pour prouver que, de tout temps, *la matière* fut avant *la forme*. *Arlequin* lui donne un démenti, soutient que *la forme* a été pas avant *la matière*, & prétend le démontrer clairement par une aventure qui lui est arrivée.

J'avois besoin, dit-il, de souliers. J'entre chez un cordonnier, il m'en donne plusieurs à essayer; mais tous étoient si courts, que la moitié de mon pied n'y entroit point. J'étois comme ces petites maîtresses qui, pour paroître avec un pied en miniature, portent des mules qui couvrent seulement le bout des doigts. Je le fis remarquer au cordonnier, & je lui dis: Maître, ces souliers ne vont pas bien. — Monsieur, ils vont à merveille. — Comment! ils vont à merveille! ils sont étroits & courts. — Vous vous trompez, Monsieur, ils sont au contraire trop longs & trop larges; vous ne les aurez pas portés cinq à six mois, que vous verrez.... — Oui, mais en attendant ils me blessent. — Non, Monsieur, cela n'est pas possible. — Non, Monsieur, vous vous trompez. — *Sanguédieu*,

je sens bien que je souffre. — Non, Monsieur, vous ne souffrez pas... Lassé de l'opiniâtreté de cet homme, je lui dis : Maître Savate, vous êtes un impertinent, entendez-vous ; il me répondit que j'étois un sot : je lui répliquai qu'il étoit un coquin ; il me riposta que j'étois un fripon. Je ne lui parlai plus ; mais je lui donnai des coups de bâton, & je pris bravement la fuite. Il ne me suivit pas, mais il envoya après moi ; devinez. — Ses garçons ? — Non. — Ses chiens ? — Non, une forme. Cette forme alla plus vîte que moi, elle m'attrapa : *pouferé*, me voilà avec une tumeur à la tête. Peu à peu cette tumeur grossit, ensuite elle mûrit, ensuite elle creva, ensuite parut la matière ; mais ce ne fut que huit jours après le coup de forme. *Ergo*, vous voyez que la forme a le pas avant la matière ; que je suis un habile homme, & que vous n'êtes qu'un âne vous, M. le Docteur.

Le plaisant de cette scène est d'entendre *Arlequin* prendre alternativement le ton du Cordonnier & le sien dans la dispute dont il rend compte ; de le voir peindre la forme qui l'atteint, s'envelopper la tête d'un linge, & feindre des douleurs graduées : mais du moment qu'il est question de la matière, il ne peut que devenir fastidieux. Et supposé que *Moliere* eût pu ajouter encore quelques larcins à ceux qu'il a faits dans cette scène, nous devons lui savoir gré de ne l'avoir pas prise en entier.

Dans la scène de *Moliere*, *Pancrace* impatiente encore *Sganarelle* en voulant lui prouver, par raisons démonstratives & convaincantes & par argumens *in barbara*, qu'il n'est qu'une *pécore* de s'emporter contre le Docteur *Pancrace*, *homme de suffisance, de capacité ; homme consommé dans toutes les sciences naturelles, morales & politiques ; homme savant, savantissime*, per omnes modos & casus ; *homme qui possède la*

Fable, *Mythologie*, *Hiſtoire*, *Grammaire*, &c. On ne peut pas dire que tout ſoit exactement copié de l'italien, puiſque la ſcène italienne n'eſt pas écrite, & que chaque Docteur la remplit à ſa fantaiſie; mais le fond eſt le même pour la coupe & pour les lazzis. Lorſqu'*Arlequin* la joue ſous le déguiſement du *Docteur*, il ajoute ordinairement, pour ſe faire reſpecter : « Savez-vous » ce que c'eſt qu'un Docteur, & tout ce qu'un » homme a été obligé de faire avant d'être Docteur? Il faut qu'il ſache lire & écrire; pour » lire & écrire, il faut connoître les lettres; » pour connoître les lettres, il faut aller à l'école; pour aller à l'école, il faut marcher; » pour marcher, il faut des jambes; pour avoir » des jambes & leur donner la force d'agir, il » faut manger; pour manger, il faut avoir une » bouche; pour avoir une bouche, il faut vivre; » pour vivre, il faut naître; pour naître, il faut » ſortir du ſein de ſa mere; pour ſortir du ſein » de ſa mere, il faut être engendré; pour être engendré, il faut avoir un pere ». On lui ferme la bouche à pluſieurs repriſes, & on le chaſſe (1).

(1) Quand nous ne ſaurions pas que la ſcène de *Moliere* eſt imitée de l'italien, il nous l'auroit découvert lui-même par une ſingulière diſtraction. Au lieu de mettre dans les notes de ſa pièce, *Sganarelle eſt impatienté par le Philoſophe, il ferme avec ſa main la bouche du Philoſophe, il pouſſe le Philoſophe dans ſa maiſon*, &c. il a conſtamment écrit, *Sganarelle impatienté par le Docteur, ferme avec ſa main la bouche du Docteur; il pouſſe le Docteur dans ſa maiſon*, &c. Les *Docteurs* ne ſont admis que dans les pièces italiennes. *Moliere* en compoſant ſa ſcène avoit l'idée remplie de celle qu'il imitoit.

CHAPITRE XI.

DON JUAN OU LE FESTIN DE PIERRE, *Comédie en prose & en cinq actes, comparée pour le fond & les détails, avec une pièce espagnole, intitulée :* El Burlador de Sevilla y Combidado de Piedra, le Trompeur de Séville & le Convié de Pierre; *une pièce italienne imitée de la précédente, & quelques autres de* de *Villiers*, de *Dorimon*, de *Rosimon*, de *Corneille*, &c.

LA Troupe italienne avoit donné *le Convié de Pierre*, appellé par corruption *le Festin de Pierre*, & cette pièce informe avoit fait courir tout Paris. *De Villiers*, *Rosimon*, *Dorimon*, avoient traité le même sujet, quand *Moliere*, sollicité par ses camarades de mettre ce monstre dramatique sur son théâtre, y consentit avec peine. Sa complaisance fut punie par le peu de succès de sa pièce.

Extrait du Festin de Pierre, de Moliere.

ACTE I.

Sganarelle rape du tabac, en fait l'éloge, en donne à *Gusman*, & lui demande ce qu'il vient faire. *Gusman* lui répond qu'il est l'Ecuyer d'*Elvire*, jeune personne de qualité, séduite par

Don Juan au moment où elle alloit entrer dans un couvent. *Don Juan* a feint de l'épouſer, & l'a délaiſſée : elle vient lui reprocher ſa perfidie. *Sganarelle* prévoit qu'elle ſera mal reçue : *Don Juan* le confirme dans cette opinion, en lui peignant les plaiſirs d'un cœur volage, & en lui faiſant part du deſſein qu'il a formé depuis peu. Il vient de voir une jeune perſonne fiancée à un payſan qu'elle aime beaucoup : il eſt jaloux de leur bonheur ; il veut le troubler en enlevant la petite payſanne. *Elvire* paroît, lui reproche de l'avoir entraînée dans le précipice, & lui demande ſi elle a perdu ſon cœur pour toujours. *Don Juan* lui avoue qu'il la fuira ſans ceſſe, afin de ne plus s'oppoſer à ſa première vocation pour le cloître : *Elvire*, indignée, lui prédit une punition céleſte. *Sganarelle* eſpère que ſon maître aura quelques remords ; *Don Juan* ſort pour préparer l'enlèvement projetté.

ACTE II.

Pierrot raconte à *Charlotte* ſon accordée, qu'il a retiré de l'eau *Don Juan* & ſon valet. *Don Juan* n'a pu enlever la fiancée, parce qu'un coup de vent a renverſé la barque dans laquelle il la pourſuivoit ; mais en ſortant de l'eau, il a rencontré la jeune *Mathurine*, & l'a déja perſuadée. Il voit *Charlotte*, la trouve auſſi très-jolie, & lui promet de l'épouſer. Il l'embraſſe ; *Pierrot* ſe fâche. *Don Juan* le bat, & le récompenſe ainſi de lui avoir ſauvé la vie. *Mathurine* arrive ; elle eſt fâchée de voir *Don Juan* avec *Charlotte*. Elles veulent le faire expliquer pour

pour l'une ou pour l'autre ; il promet tout bas à chacune de lui donner la préférence, & sort. Les petites filles sont très contentes. *Sganarelle* les arrête pour leur dire que son maître est un fourbe, & qu'il ne faut pas se fier à lui. *Don Juan* reparoît : *Sganarelle* le voit, & change bien vîte de langage. On avertit *Don Juan* que deux Cavaliers le cherchent pour lui faire un très-mauvais parti. Il veut obliger *Sganarelle* à se revêtir de ses habits ; celui-ci n'en veut rien faire.

ACTE III.

Don Juan paroît en habit de campagne ; *Sganarelle*, avec une robe de Médecin. Le maître voit de loin un homme attaqué par trois personnes ; il vole à son secours, & sauve la vie à *Don Carlos*, frere d'*Elvire*, dont il n'est pas connu. Un instant après, *Don Alonse*, second frere d'*Elvire*, paroît, reconnoît *Don Juan* pour le séducteur de leur sœur, & veut fondre sur lui. *Don Carlos* l'arrête, en lui disant qu'il doit la vie à *Don Juan* ; qu'il veut s'acquitter de cette obligation, & lui donner le temps de réparer l'affront dont il a couvert leur famille. *Don Juan* apperçoit le tombeau d'un Commandeur qu'il a tué, adresse quelques railleries à sa Statue, & ordonne à *Sganarelle* de l'inviter à dîner. La Statue baisse la tête : grande frayeur du valet ; surprise du maître.

ACTE IV.

Sganarelle est toujours effrayé par le coup de tête de la Statue : *Don Juan* prétend qu'ils ont

été trompés par un faux jour. On lui annonce M. *Dimanche*, ſon marchand drapier, qui vient lui demander de l'argent; mais il l'accable de tant de politeſſes, il lui demande ſi à propos, dès qu'il veut ouvrir la bouche, ſi ſa femme peut réſiſter à la fatigue du ménage, ſi ſa fille eſt toujours jolie, ſi ſon fils fait toujours bien du bruit avec ſon tambour, ſi ſon petit chien *Bruſquet* mord toujours les gens aux jambes, que le benin créancier n'a ni le temps ni le courage de demander ce qui lui eſt dû. *Don Juan* n'évite pas auſſi heureuſement une vive réprimande que lui fait ſon pere, en le menaçant de devancer par ſon châtiment le courroux du ciel. Il fait des vœux pour la mort d'un pere ſi fâcheux, quand *Elvire* voilée, & vêtue de noir, vient lui annoncer une punition céleſte s'il ne ſe corrige promptement. Il la trouve jolie ſous ſon habit de pénitence, & lui propoſe de paſſer quelques jours avec lui. Elle ſort indignée. *Don Juan* ſe met à table avec ſon valet. On frappe; la Statue paroît, s'aſſied, invite *Don Juan* pour le lendemain. *Don Juan* promet de ſe rendre à l'invitation avec *Sganarelle*; celui-ci, qui meurt de peur, jure de n'en rien faire.

ACTE V.

Don Juan feint de s'être converti: ſon pere en eſt enchanté. *Sganarelle* verſe des larmes de joie. Son maître le détrompe bientôt, en lui dévoilant ſes vrais ſentimens. Il n'a pris le parti de l'hypocriſie que pour mieux ſe livrer à toutes ſortes de vices. *Don Carlos* vient lui

demander si la résolution est prise, & s'il se détermine enfin à donner la main à sa sœur: *Don Juan* répond que le Ciel s'oppose à cette union, & qu'il ne pourroit faire son salut dans l'état du mariage. Le spectre d'une femme voilée paroît: *Don Juan* veut le faire parler. Le Temps, armé d'une faulx, lui succède. Enfin, la Statue vient sommer *Don Juan* de tenir sa parole. Le tonnerre tombe sur lui, un abîme s'ouvre, & il en sort des flammes.

Passons présentement à la comédie espagnole. Le Lecteur sera sans doute bien aise de voir une pièce que plusieurs Nations & tant d'Auteurs divers ont imitée. Elle est de *Tirso de Molina.*

EL BURLADOR DE SEVILLA Y COMBIDADO DE PIEDRA,

LE TROMPEUR DE SÉVILLE ET LE CONVIÉ DE PIERRE.

(La Scène est à Naples.)

Première Journée.

La Duchesse Isabelle a donné un rendez-vous dans son appartement au Duc Octave. Don Juan en est instruit, & va dans l'obscurité prendre la place de l'amant heureux. La Duchesse passe une partie de la nuit avec lui sans s'appercevoir de la tromperie: elle l'accompagne pour qu'il sorte sans courir aucun danger; elle s'apperçoit enfin qu'elle n'est point avec son cher Octave. Il est temps, comme on le voit. Elle appelle la garde.

Le Roi accourt au bruit. Il demande qui va là. Don Juan répond, en plaisantant, que c'est un homme avec une femme. Le Roi appelle ses soldats. Isabelle prend la fuite.

Don Pedre, Ambassadeur d'Espagne, vient à la tête de

quelques ſoldats. Le Roi lui ordonne d'arrêter l'homme & la femme qui profanent ſon palais. Il ſort.

Don Juan ſe fait connoître à Don Pedre pour ſon neveu, lui avoue la tromperie qu'il a faite à la Ducheſſe Iſabelle ſous le nom d'Octave. Don Pedre lui conſeille de ſauter par le balcon, & d'aller à Milan ou en Sicile.

Le Roi revient, & demande où eſt le criminel. Don Pedre, après avoir fait une deſcription de ſa bravoure, dit qu'il a pris la fuite, mais qu'il l'a reconnu pour le Duc Octave. Il lui apprend enſuite que la coupable eſt Iſabelle. Le Roi ordonne qu'on la conduiſe devant lui.

Iſabelle paroît. Le Roi, toujours jaloux de l'honneur de ſon palais, lui reproche de l'avoir profané avec Octave. Iſabelle veut excuſer Octave; mais le Roi l'empêche de parler, ordonne qu'on la mette dans une tour, & charge Don Pedre d'aller arrêter Octave, afin qu'il répare l'honneur d'Iſabelle en l'épouſant. Tous ſortent.

Le Duc Octave arrive avec ſon valet, qui lui demande où il va ſi matin: ſon maître lui déclare ſa paſſion pour Iſabelle, & lui dit qu'il ſe rend à un rendez-vous qu'elle lui a donné.

Un Domeſtique annonce au Duc que l'Ambaſſadeur d'Eſpagne le cherche pour le mettre en priſon.

Don Pedre, ſuivi de ſes gardes, reproche au Duc d'avoir ſéduit Iſabelle en lui promettant de l'épouſer, lui dit qu'Iſabelle même l'accuſe, que le Roi eſt furieux, & lui conſeille de prendre la fuite par la porte du jardin.

Tisbéa, fille d'un pêcheur, paroît une ligne à la main, & ſe félicite de conſerver ſon honneur & d'être inſenſible aux ſoupirs de ſes amants. Elle entend des hommes qui ſe débattent contre les flots de la mer.

Don Juan & ſon valet Catalinon ſont jettés ſur le rivage. Le maître a perdu connoiſſance: le valet plus robuſte, confie Don Juan à la jeune fille, & court vers quelques cabanes voiſines, pour demander du ſecours.

Don Juan, en reprenant connoiſſance, ſe trouve entre les bras d'une jeune payſanne; il eſt ravi de l'aventure, projette de la ſéduire, & lui promet de l'épouſer.

Catalinon conduit deux pêcheurs qui ſe font un plaiſir d'emmener Don Juan chez eux pour le régaler.

On s'eſt apperçu que la ſcène a ſouvent changé, elle eſt préſentement en Caſtille.

Le Roi de Caſtille s'entretient avec Gonzalo, lui demande des nouvelles de Lisbonne. Gonzalo emploie environ deux cents vers pour en faire une deſcription : le Roi a la complaiſance de la trouver très-courte, & en reconnoiſſance il lui promet de marier ſa fille dona Anna avec Don Juan. Ils ſortent.

Don Juan & ſon valet s'emparent de la ſcène. Catalinon reproche à ſon maître le deſſein qu'il a de ſéduire Tisbéa, & de manquer aux loix de l'hoſpitalité. Don Juan s'explique ſur l'exemple d'Enée avec Didon.

Tisbéa paroît. Don Juan emploie les ſermens les plus forts pour lui perſuader qu'il l'épouſera. La jeune innocente ſe rend : ils ſe cachent dans un boſquet de roſeaux.

Coridon, Anfriſo & Béliſa conduiſent des muſiciens. Ils appellent Tisbéa pour la faire danſer. En attendant ſon arrivée, ils chantent le Couplet ſuivant :

A peſcar ſalio la niña
Tendiendo redes :
Y en lugar de peces,
Las almas prende.

« La jeune fille ſort pour pêcher & tendre des filets : au » lieu de poiſſons, elle y prend les cœurs ».

Tisbéa accourt déſeſpérée, en criant, au feu ! à l'eau ! Son ame brûle *d'amour & de chagrin* d'avoir été déshonorée par un homme, elle qui ſe moquoit tant des amans. Elle prie tous les pêcheurs de courir après le ſéducteur. Tisbéa crie encore derrière la couliſſe, *au feu ! quoique, pour l'éteindre, elle répande aſſez d'eau par les yeux.*

Seconde Journée.

Le pere de Don Juan a reçu des lettres qui lui apprennent

l'affront fait par ſon fils à la Ducheſſe Iſabelle. Le Roi indigné ne veut plus le marier à Dona Anna, fille de Gonzalo, & le bannit.

On annonce au Roi le Duc Octave : il paroît, & dit qu'il fuit de ſon pays, parce qu'une Dame l'a accuſé d'un crime qu'il n'a pas commis. Le Roi ſe doute que la Dame en queſtion eſt Iſabelle : il promet au Duc de l'excuſer auprès de ſon Prince, & lui offre la main de cette même Dona Anna, qu'il deſtinoit à Don Juan. Le Duc ſe félicite avec ſon valet de ſon bonheur.

Le Duc & Don Juan ſe reconnoiſſent. Ils s'applaudiſſent mutuellement de s'être retrouvés.

Le Marquis de la Mota, digne d'être un Marquis Français, joint Don Juan ; dit du mal de pluſieurs femmes dont il a été bien traité, les lui nomme, & finit par lui faire confidence de l'amour que Dona Anna reſſent pour lui.

Don Juan ordonne à ſon valet de ſuivre le Marquis, pour voir apparemment où loge Diana Anna.

Une duegne a vu d'une fenêtre grillée Don Juan avec le Marquis ; elle le croit ſon grand ami, lui jette une lettre à travers les barreaux, & le prie de la remettre au Marquis. Don Juan jure de le faire avec exactitude, & ſe promet tout bas de ſoutenir le titre qu'il a ſi bien mérité : *le trompeur de toutes les femmes*. Il lit la lettre, conçue en ces termes :

« Mon pere a promis ma main ſans me conſulter ; je ne puis lui réſiſter. Je ne ſais ſi je ſurvivrai au coup mortel qu'il m'a porté ; mais ſi tu fais quelque cas de ma tendreſſe & de mes ordres, ſi ton amour fut vrai, tu peux me le prouver dans cette occaſion. Je veux te faire voir combien je t'eſtime. Tu n'as qu'à venir ce ſoir à onze heures, tu trouveras ma porte ouverte : ton eſpérance ne ſera pas trompée ; &, en récompenſe de ton amour, tu jouiras le premier de mon honneur. Prends un manteau de couleur, il ſervira de ſignal à Léonorilla & aux duegnes. Mon amour t'abandonne le ſoin de tout. Adieu.

Catalinon annonce à Don Juan que le Marquis approche. Don Juan dit à ſon valet qu'une bonne fortune l'attend.

Celui-ci veut lui faire des réprimandes ; mais il eſt bientôt obligé de ſe taire.

Don Juan ſe garde bien de montrer au Marquis la lettre qu'il a reçue pour lui : il lui dit ſimplement qu'on l'a chargé de lui donner un rendez-vous pour onze heures à la porte de Dona Anna, & qu'on lui recommande de prendre un manteau de couleur. Le Marquis embraſſe à pluſieurs repriſes le traître qui a réſolu d'aller au rendez-vous avant lui, & d'agir avec Dona Anna comme avec Iſabelle. Le Marquis ſort pour changer de manteau.

Don Diego fait une mercuriale très-vive à ſon fils Don Juan, qui s'en moque. Don Diego irrité l'abandonne au courroux du Ciel, & ſe retire.

Don Juan tourne en ridicule les vieillards qui pleurent, qui grondent ſans ceſſe, & ſe prépare à jouir bientôt de Dona Anna.

Le Marquis, accompagné de quelques muſiciens, revient ſur le théâtre. Il craint d'être dérangé par un brave qui fait ſentinelle au bout de la rue ; il prie Don Juan d'aller reconnoître le terrein, & lui prête ſon manteau. On chante.

La ſcène change encore, & repréſente l'appartement de Dona Anna. Elle paroît aux priſes avec Don Juan ; elle lui dit qu'il eſt un impoſteur, qu'il n'eſt pas le Marquis. Don Juan lui jure le contraire.

Don Gonzalo entend les cris de ſa fille : il paroît avec ſon épée nue. Dona Anna crie toujours, & demande ſi quelqu'un n'aura pas la bonté de tuer le meurtrier de ſon honneur. Le pere eſt furieux. Don Juan lui commande de le laiſſer ſortir. Le vieillard lui répond qu'il ne paſſera que par la pointe de ſon épée. Don Juan ſe bat, lui donne un coup mortel, & prend la fuite.

Don Gonzalo bleſſé ſe débat entre les bras de la mort. Il expire, on l'emporte.

La ſcène change derechef. Le Marquis revient avec ſes muſiciens : il eſt ſurpris de ne pas voir Don Juan.

Don Juan accourt, remet au Marquis ſon manteau, & fuit.

Le Marquis ne ſait à quoi attribuer la fuite de Don Juan. Il entend du bruit; il apperçoit quantité de flambeaux : il va voir ce que c'eſt.

Don Diego, pere de Don Juan, vient, ſuivi de la garde, & arrête le Marquis, que ſon manteau fait prendre pour le meurtrier de Gonzalo.

Le Roi paroît pour ordonner qu'on faſſe promptement le procès au Marquis, & qu'on lui coupe la tête.

Le théâtre eſt abandonné à une noce champêtre & à des bergers qui danſent & qui chantent.

Le valet de Don Juan ſe mêle parmi les gens de la noce.

Don Juan vient, voit la mariée, la trouve à ſon gré, s'aſſied auprès d'elle, la careſſe, & l'accompagne enſuite malgré le marié.

Troiſième Journée.

Le marié, qui ſe nomme Patricio, eſt très-jaloux de Don Juan. Il peint ſa jalouſie dans un monologue.

Don Juan appelle Patricio, lui dit en confidence qu'il connoît depuis long-temps Aminta ſon accordée, qu'il a ſouvent joui d'elle. Patricio ceſſe d'y prétendre.

Don Juan s'applaudit d'avoir alarmé Patricio, & rit de la ſottiſe des payſans, qui ſont délicats ſur l'honneur.

La ſcène repréſente apparemment la chambre de la mariée. Béliſa y dit à la belle Aminta que ſon mari viendra bientôt la joindre. Elle l'exhorte à ſe déshabiller. Aminta ſe plaint de ce que Don Juan donne de la jalouſie à ſon mari.

Don Juan, entre dans la chambre de la mariée, qui n'eſt pas peu ſurpriſe, & ſe fâche. Don Juan lui dit que ſon mari la mépriſe, & qu'il lui a permis de l'épouſer à ſa place. Aminta lui dit de jurer que s'il n'accomplit point ſa parole, il veut être maudit de Dieu. Don Juan ne ſe fait point prier; & veut, dit-il, être tué par un homme mort. Elle s'abandonne à lui, & ils ſortent.

La Ducheſſe Iſabelle ſuit le traître qui l'a déshonorée : elle a quitté Naples, & la voici ſur la ſcène.

Tisbéa, cette petite fille de pêcheur que Don Juan a

séduite, court après lui. Les deux infortunées se rencontrent, & se font mutuellement part d'une partie de leurs malheurs.

Catalinon apprend à son maître qu'Isabelle est dans le pays; mais il n'est occupé que d'Aminta. On voit le mausolée de Gonzalo : sa Statue est sur le tombeau. Don Juan l'invite à souper; elle accepte.

Le théâtre représente l'appartement de Don Juan : ses domestiques mettent le couvert.

Don Juan arrive. Il force Catalinon à se mettre à table. On frappe; un domestique va pour ouvrir la porte : il revient en fuyant. Catalinon se croit plus brave; il va à la porte, & se laisse tomber de frayeur. Don Juan met l'épée à la main, & s'avance vers la porte.

La Statue paroît & s'assied à table. Don Juan veut que Catalinon reprenne sa place. Il s'excuse, en disant qu'il ne mange point avec des gens d'un autre monde & des convives de pierre.

On fait à la Statue plusieurs questions sur l'autre monde. On lui demande si le pays est beau, si la Poésie y est en crédit. Elle répond à tout avec la tête. On la régale de quelques couplets. Elle invite Don Juan à souper dans sa chapelle, & se retire. Don Juan veut l'éclairer; elle lui répond qu'elle n'en a pas besoin, parce que son ame est en grace devant Dieu.

Don Juan avoue qu'il a peur; mais il promet d'être fidèle à la parole qu'il a donnée, afin qu'on parle de sa valeur.

Le Roi ordonne qu'on fasse sortir Isabelle du couvent où elle s'est retirée. Il veut la marier à Don Juan.

Le Duc vient demander au Roi la permission de se couper la gorge avec Don Juan; le Roi la lui refuse, & sort avec sa Cour.

Aminta court après Don Juan, qui a promis de l'épouser.

Don Juan va souper avec la Statue; il ordonne à Catalinon d'entrer dans l'Eglise & d'appeller : le valet n'en veut rien faire.

La Statue paroît avec deux lutins qui servent à table; on soupe; ensuite le mort embrasse Don Juan : il crie qu'il

brûle. Il demande un Prêtre, afin qu'il puiſſe ſe confeſſer & recevoir l'abſolution : la Statue lui répond qu'il s'y prend trop tard. Don Juan tombe mort. Le tombeau, la chapelle, l'égliſe, tout s'engloutit.

Le Roi reparoît avec ſa Cour. Patricio lui demande juſtice contre Don Juan qui lui a ravi ſa femme.

Tisbéa & Silvia demandent auſſi raiſon de l'affront que Don Juan leur a fait en les déshonorant.

Aminta vient ſe joindre aux autres malheureuſes trompées par Don Juan.

Le Marquis prouve qu'il eſt innocent de la mort de Gonzalo, & que Don Juan l'a tué.

Catalinon recourt & raconte au Roi tout ce que nous avons vu en action, c'eſt-à-dire, comment le ſcélérat Don Juan a pluſieurs fois outragé la Statue, & comment elle s'eſt vengée. Il ajoute que Don Juan, avant de mourir, a confeſſé n'avoir pas eu le temps d'offenſer Dona Anna. Le Marquis, charmé, l'épouſe. Le Duc Octave prend Iſabelle comme ſi elle étoit veuve de Don Juan. Le Roi loue le Ciel, qui a puni le criminel Don Juan. Il ordonne que le tombeau de Gonzalo ſoit tranſporté à Madrid dans l'Egliſe de S. François.

(*Extrait de la Pièce Italienne.*)

AVANT-SCÈNE.

Iſabelle, fille de Don Pedre, voit à la Cour le Duc Octave, en devient épriſe, & lui inſpire le goût le plus vif. Le Duc s'apperçoit de ſa conquête, prie Iſabelle de l'introduire chez elle pendant la nuit. Elle refuſe quelque temps, & finit par lui accorder ſa demande : mais le Duc ne profite pas de la permiſſion ; c'eſt Don Juan, qui, à la faveur de l'obſcurité, s'introduit dans l'appartement d'Iſabelle ſa couſine, paſſe quelque temps avec elle, & veut ſe retirer, quand Iſabelle ſe doute qu'elle n'eſt point avec Octave. Elle s'attache au manteau de l'impoſteur, qui l'entraîne ſur le théâtre. C'eſt ici que l'action commence.

ACTE I.

Iſabelle preſſe l'homme qu'elle tient de ſe faire connoître, il refuſe. Iſabelle, déſeſpérée, crie. Don Pedre vient avec une bougie : ſa fille prend la fuite. Don Juan éteint la lumière. Don Pedre étonné menace, & finit par prier ſon adverſaire de ſe nommer. Don Juan lui avoue la faute que l'amour lui a fait commettre, & ſe fait connoître à lui pour ſon neveu. Don Pedre, au lieu de s'irriter de l'offenſe faite à ſa fille, ne s'occupe que de ſon neveu ; & craignant qu'il ne ſoit arrêté, il lui conſeille de ſauter par le balcon, & de fuir dans un autre climat la colère du Roi, qu'il a méritée en déshonorant ſon palais. Arlequin cherche ſon maître : il paroît avec une lanterne de papier au bout d'un bâton, & une épée. Il dit, en admirant la longueur & la largeur de ſa lame : « Si tous les couteaux n'étoient qu'un couteau, ah ! quel couteau ! ſi tous les arbres n'étoient qu'un arbre, ah ! quel arbre ! ſi tous les hommes n'étoient qu'un homme, ah ! quel homme ! ſi ce grand homme prenoit ce grand couteau, & qu'il en donnât un grand coup à ce grand arbre, & qu'il lui fît une fente, ah ! quelle fente ! » Don Juan arrive. Lazzis de peur d'Arlequin, qui laiſſe tomber ſa lanterne : elle s'éteint. Don Juan met l'épée à la main : Arlequin tient la ſienne droite, après s'être couché ſur le dos. Don Juan le rencontre toujours, ſans pouvoir atteindre ſon adverſaire. Il reconnoît enfin ſon valet, lui raconte le tour galant qu'il vient de jouer à ſa couſine. Ils partent enſemble pour la Caſtille. Pendant ce temps-là Don Pedre a comploté avec ſa fille Iſabelle de ſoutenir que le Duc Octave s'eſt réellement introduit dans ſon appartement. Ils vont enſemble porter plainte au Roi, qui charge Don Pedre d'arrêter l'audacieux. On voit le Duc tranquille dans ſa chambre. Don Pedre arrive, lui annonce l'ordre du Roi, & lui conſeille de fuir dans un autre climat, pour échapper au courroux du Monarque. Il lui promet de l'appaiſer dans la ſuite.

ACTE II.

(La scène représente la mer ; elle paroît agitée par une tempête.)

Arlequin & Don Juan luttent contre les flots. La fille d'un pêcheur les voit, a pitié d'eux, leur donne du secours. Don Juan est à demi-mort ; Arlequin est moins fatigué, parce qu'il est entouré de vessies. Il en crève une en se laissant tomber sur le derrière : Bon ! dit-il, voilà le canon qui tire en signe de réjouissance. Il ajoute qu'il a bu assez d'eau, & demande du vin. Don Juan revient à lui ; il trouve la petite fille qui l'a secouru fort jolie ; il feint de vouloir la prendre pour sa femme, afin de lui prouver sa reconnoissance. Il quitte le théâtre avec elle. On voit clairement qu'il va jouir des droits du mari. Arlequin s'en doute ; il dit tout bas : Ah ! pauvre malheureuse, que je vous plains de vous laisser abuser par mon maître ! il est si libertin, que s'il va aux enfers, comme il faut le croire, il tentera, je crois, de séduire Proserpine. Don Juan revient, & veut partir : la petite fille veut être du voyage, & lui rappelle les sermens qu'il a faits. Don Juan lui dit qu'il lui a promis de la prendre pour sa femme, mais qu'il a voulu dire par-là qu'elle seroit au service de sa femme : il la quitte ; elle est au désespoir. Arlequin tâche de la consoler, en lui faisant voir la liste (1) des femmes que son maître a mises dans le même cas. La jeune innocente reste seule, se peint toute l'horreur de sa situation, & se jette dans la mer, en la priant de bien cacher sa honte.

ACTE III.

(La scène est en Castille.)

Le Duc Octave est déja très-bien auprès du Roi de

(1) La liste est une longue bande de papier roulé qu'*Arlequin* jette vers le parterre en retenant un bout. Quelques *Arlequins* ont risqué de dire en même temps au public : « Voyez, Messieurs, si vous ne trouverez pas le nom de quelques-unes de vos parentes ».

Castille, qui veut lui faire épouser Dona Anna, fille du Commandeur d'Oliola. Le Roi en parle lui-même au Commandeur. Don Juan est aussi arrivé en Castille avec Arlequin. Celui-ci reconnoît le Docteur Gouverneur du Duc, & lui fait de grands complimens. D'un autre côté, le Duc fait part de son bonheur à Don Juan, lui dit qu'il est sur le point d'épouser Dona Anna. Don Juan est jaloux de la félicité de son ami. Arlequin blâme cette jalousie, quand un Page de Dona Anna demande le Duc pour lui remettre une lettre : Don Juan se nomme effrontément le Duc Octave, prend la lettre, la lit, voit qu'on y donne un rendez-vous au Duc, projette d'en profiter, & s'introduit chez Dona Anna. On entend dans la maison un grand bruit. Don Juan fuit l'épée à la main : le Commandeur le poursuit : ils se battent ; le Commandeur tombe mort. Don Juan prend la fuite. Dona Anna arrive avec des flambeaux, jette les hauts cris. Deux domestiques emportent le mort : sa fille suit en pleurant.

ACTE IV.

Le Duc prie le Roi d'ordonner bien vîte les apprêts de son mariage. Dona Anna paroît en fondant en larmes : elle raconte le malheur qui lui est arrivé, demande vengeance, promet six mille écus à celui qui lui fera voir l'assassin mort, & dix mille à celui qui le prendra vivant. Arlequin a tout entendu : il est tenté de gagner les dix mille écus en accusant son maître. Celui-ci l'écoute, le saisit au collet, & veut le tuer. Arlequin lui soutient qu'il l'avoit vu, & ne parloit ainsi que pour plaisanter. Don Juan sort. Arlequin regrette les dix mille écus. Il rencontre Pantalon, & lui propose de gagner la moitié de la somme. « Comment cela, demande Pantalon » ? « La chose est simple, répond Arlequin. J'irai dire au Roi que vous avez tué le Commandeur, on me comptera les dix mille écus, & nous partagerons ». Le Docteur n'est pas tenté de gagner de l'argent à ce prix.

ACTE V.

On voit un mausolée. Don Juan reconnoît la Statue du

Commandeur : il oblige Arlequin de l'inviter à ſouper. Après bien des lazzis, Arlequin ſuit les ordres de ſon maître. La Statue baiſſe la tête. Arlequin a peur : il fait de grands raiſonnemens ſur l'ame : Don Juan lui répond des impiétés. Ils ſe retirent. Le Duc & le Docteur ſont ſurpris qu'on n'ait pas encore découvert le meurtrier du Commandeur. La ſcène fait voir la ſalle à manger de Don Juan : pluſieurs domeſtiques préparent le couvert & ſervent. Don Juan force Arlequin à ſe mettre à table : il obéit. Arrivée de la Statue. Elle invite à ſon tour Don Juan. Lazzis de peur d'Arlequin.

Le théâtre repréſente une place. On a découvert que Don Juan eſt le meurtrier du Commandeur. Le Roi donne des ordres pour qu'il ſoit arrêté mort ou vif. On vient demander juſtice au Roi contre Don Juan qui a ſéduit une bergère en lui promettant de l'épouſer. Don Juan ſe prépare à fuir dans un autre pays, quand il apperçoit la Statue qui le prend par la main & s'engloutit avec lui. Arlequin lui ſouhaite bon voyage. La ſcène repréſente enfin les enfers, & l'on y voit danſer les diables.

Nous avons dit que *Moliere* avoit traité ce ſujet malgré lui : nous voilà donc les maîtres de critiquer hardiment le fond de ſa pièce. Ses défauts nous ſerviront mieux que les beautés des autres : ils nous apprendront, lorſque nous voudrons nous emparer d'un ſujet étranger, à méditer ſur les traits les plus frappans de l'ouvrage, à voir de quelle nature ils ſont, ſi on ne les affoiblira pas en les tranſplantant, même s'ils ne déplairont pas hors de leur pays natal. Il eſt très-naturel qu'une nation romaneſque, ſuperſtitieuſe, amoureuſe du merveilleux, ait vu avec grand plaiſir des filles ſimples ſubornées par un ſcélérat, des rendez-vous nocturnes, des combats, un mélange de religion & d'impiété, le ſpectacle d'une ſtatue qui marche, & la punition miraculeuſe d'un homme

odieux par ſes crimes. Il eſt auſſi peu ſurprenant que les mêmes choſes aient charmé les Italiens, auſſi romaneſques, auſſi ſuperſtitieux, auſſi amoureux de merveilles que les Eſpagnols, mais plus bouffons; auſſi ont-ils ajouté un ridicule de plus à l'ouvrage, qui eſt le mélange de la morale avec la bouffonnerie. Par la même raiſon, il eſt impoſſible qu'un ſujet calqué, modelé ſur des caractères tout-à-fait oppoſés au nôtre, puiſſe nous plaire. *Moliere* l'a ſi bien ſenti, qu'il n'a oſé mettre qu'en récit, ou dans l'avant-ſcène, une infinité de choſes que les Eſpagnols & les Italiens mettent hardiment ſous les yeux du ſpectateur, qui ſont réellement faites pour plaire, & qui nous paroîtroient encore plus monſtreuſes que le reſte de la pièce. Rappellons-nous cet exemple lorſque nous voudrons prendre un ſujet chez nos voiſins.

Les Auteurs d'Italie & d'Eſpagne ne font pas déguiſer *Don Juan* & ſon valet comme *Moliere*; mais il avoit pris cette idée de *de Villiers*, le premier Auteur Français qui ait traité le fameux ſujet eſpagnol.

LE FESTIN DE PIERRE,

ou LE FILS CRIMINEL, *Tragi-Comédie.*

Amarille, fille de Don Pedre, promet à Don Philippe ſon amant de l'attendre le ſoir même à ſon balcon. Don Alvaros, pere de Don Juan, & Philippin valet de ce dernier, paroiſſent enſuite. Don Alvaros ſe plaint des déſordres de ſon fils : il eſt interrompu par les mauvaiſes bouffonneries du valet. Don Juan arrive : il eſt fâché de rencontrer ſon pere, & d'être obligé d'écouter ſes ennuyeuſes

remontrances. Las de les entendre, il le lui dit. Le premier acte finit par les imprécations du bon-homme.

A l'ouverture du second acte, Don Juan enlève Amarille. Don Pedre venant à son secours est blessé par le ravisseur, qui fuit à l'approche des domestiques. Don Philippe tâche de consoler Amarille. Ils prennent des mesures pour que Don Juan n'échappe point. Celui-ci, craignant d'être reconnu, troque d'habit avec Philippin. Le Prévôt & ses archers prennent le valet pour le maître, & s'enfuient : Philippin surpris s'écrie :

Où diable ai-je donc pris ce morceau de courage ?

Dans la première scène du troisième acte, Don Juan force un pauvre pélerin à lui donner ses habits, & sous ce travestissement il assassine Don Philippe. Il fait naufrage. Il paroît touché de remords ; mais la vue de deux jolies payssannes les dissipe bien vîte. Il emmène ces jeunes personnes, dans le dessein de leur faire violence. Peu de temps après, Oriane, l'une d'elles, revient baignée de larmes : il n'est pas difficile d'en deviner le sujet. Philippin essaie de la consoler, en lui disant qu'elle a force compagnes.

Don Juan voit un tombeau, reconnoît la Statue de Don Pedre, mort du coup d'épée qu'il lui a donné. Il ordonne à son valet de la prier à dîner. La Statue accepte, se rend à l'invitation, & file une scène très-longue, en y débitant une ennuyeuse morale, Don Juan beaucoup d'impertinences, & Philippin de fades plaisanteries hors de saison. L'Ombre invite les deux convives à venir souper dans son tombeau : Don Juan promet, s'amuse, en attendant, à prendre de force une jeune mariée ; ensuite il va voir l'Ombre, qui fait couvrir la table de crapauds, de serpens. Cette pièce est terminée par un coup de tonnerre qui met en poudre Don Juan.

En 1769 *Dorimon*, comédien de Mademoiselle, régala le public d'un nouveau *Festin de Pierre*. Il imita si bien *de Villiers*, qu'il l'a presque copié

copié mot à mot. *Rosimon* donna immédiatement après, sur le théâtre du Marais, un autre *Festin de Pierre*, ou *l'Athée foudroyé*, & ne se fit pas non plus un scrupule de s'éloigner du naturel pour se livrer au merveilleux. Il est vrai qu'il étoit plus excusable que les autres poëtes, en ce que sa troupe brillant particulièrement par les décorations & les superbes ornements, il lui auroit nui s'il eût écarté de son ouvrage le surnaturel, toujours favorable au jeu des machines. Il expose lui-même cette raison dans sa préface.

Thomas Corneille n'a fait que très-peu de changements à la pièce de *Moliere*; mais il les a faits en homme adroit, en homme qui connoît le goût du peuple, celui du grand monde, & qui sait prendre un milieu pour ménager les deux partis. Il a senti que le sujet *del Combidado de piedra* ne pouvoit pas absolument être dénué de merveilleux : il a senti en même temps qu'il seroit possible d'en retrancher une partie pour dégager & laisser ressortir les traits fins, délicats, les scènes vraiment comiques, que *Moliere* avoit fondus dans son ouvrage, & qui sont écrasés par les choses surnaturelles. Il a supprimé le spectre représentant une femme voilée, & le Temps armé d'une faulx.

Moliere déguise son valet en médecin, & ne tire point parti de ce déguisement. *Thomas Corneille* le fait servir à filer une petite intrigue entre une jeune fille que *Don Juan* veut séduire, & une tante que *Sganarelle* amuse pendant ce temps-là, en lui vantant ses secrets merveilleux pour toute sorte de maladies, & en lui donnant, comme une poudre très-rare, du tabac qu'il lui

ordonne de prendre dans un œuf frais. Par ce moyen, l'éloge du tabac, qu'on fait dans la première scène, devient moins étranger au drame; aussi voyons-nous que sa pièce survit à toutes les autres, & le mérite. Je regrette cependant une petite scène de *Moliere*, & je suis bien surpris que *Corneille* ne s'en soit pas emparé.

ACTE V. Scène VIII.

D'abord après la belle scène dans laquelle *Don Juan* déclare qu'il a feint de se convertir pour se livrer plus commodément à toutes sortes de vices, & pour usurper en même temps l'estime publique, *Don Carlos*, frère d'*Elvire*, le rencontre.

DON CARLOS.

Don Juan, je vous trouve à propos, & suis bien aise de vous parler ici plutôt que chez vous, pour vous demander vos résolutions. Vous savez que ce soin me regarde, & que je me suis, en votre présence, chargé de cette affaire. Pour moi, je ne le cèle point, je souhaite fort que les choses aillent dans la douceur. Il n'y a rien que je ne fasse pour porter votre esprit à vouloir prendre cette voie, & pour voir publiquement confirmer à ma sœur le nom de votre femme.

DON JUAN, *d'un ton hypocrite.*

Hélas! je voudrois bien de tout mon cœur vous donner la satisfaction que vous desirez; mais le Ciel s'y oppose directement: il a inspiré à mon ame le dessein de changer de vie, & je n'ai point d'autre pensée maintenant que de quitter entiérement tous les attachemens, de me dépouiller au plutôt de toutes sortes de vanités, & de corriger désormais, par une autre conduite, tous les déréglemens criminels où m'a porté le feu d'une aveugle jeunesse.

DON CARLOS.

Ce deſſein, Don Juan, ne choque pas ce que je dis; & la compagnie d'une femme légitime peut bien s'accommoder avec les louables penſées que le Ciel vous inſpire.

DON JUAN.

Hélas! point du tout. C'eſt un deſſein que votre ſœur elle-même a pris: elle a réſolu ſa retraite, & nous avons été touchés tous deux en même temps.

DON CARLOS.

Sa retraite ne peut nous ſatisfaire, pouvant être imputée au mépris que vous ferez d'elle & de notre famille, & notre honneur demande qu'elle vive avec vous.

DON JUAN.

Je vous aſſure que cela ne ſe peut. J'en avois, pour moi, toutes les envies du monde, & je me ſuis même encore aujourd'hui conſeillé au Ciel pour cela; mais lorſque je l'ai conſulté, j'ai entendu une voix qui m'a dit que je ne devois pas ſonger à votre ſœur, & qu'avec elle aſſurément je ne ferois point mon ſalut.

DON CARLOS.

Croyez-vous, Don Juan, nous éblouir par ces belles excuſes?

DON JUAN.

J'obéis à la voix du Ciel.

DON CARLOS.

Quoi! vous voulez que je me paie d'un ſemblable diſcours?

DON JUAN.

C'eſt le Ciel qui le veut ainſi.

DON CARLOS.

Vous aurez fait ſortir ma ſœur d'un couvent pour la laiſſer enſuite.

DON JUAN.

Le Ciel l'ordonne de la ſorte.

DON CARLOS.

Nous ſouffrirons cette tache en notre famille ?

DON JUAN.

Prenez-vous-en au Ciel.

DON CARLOS,

Hé quoi ! toujours le Ciel !

DON JUAN.

Le Ciel le ſouhaite comme cela.

DON CARLOS.

Il ſuffit, Don Juan, je vous entends. Ce n'eſt pas ici que je veux vous prendre, & le lieu ne le ſouffre pas; mais avant qu'il ſoit peu je ſaurai vous trouver.

DON JUAN.

Vous ferez ce que vous voudrez. Vous ſavez que je ne manque point de cœur, & que je ſais me ſervir de mon épée quand il le faut. Je m'en vais paſſer tout-à-l'heure dans cette petite rue écartée qui mène au grand couvent. Mais je vous déclare, pour moi, que ce n'eſt point moi qui veux me battre, le Ciel m'en défend la penſée ; &, ſi vous m'attaquez, nous verrons ce qui en arrivera.

Il me ſemble que cette ſcène, embellie des charmes de la verſification comme toutes les autres, auroit pu figurer dans la pièce de *Corneille*. Je la trouve d'autant plus belle qu'elle peint bien le fond du caractère de *Don Juan*, qu'elle le rend encore plus odieux, qu'elle va merveilleuſement au ſujet, à l'intrigue, & qu'elle décèle dans l'Auteur une grande connoiſſance du cœur

humain : peut-être même annonce-t-elle le seul homme qui pouvoit faire *Tartufe*.

Il eſt très-ſingulier que *Moliere*, *Corneille*, la plus grande partie des Auteurs qui ont traité le ſujet dont il eſt queſtion, aient fait mettre le valet de *Don Juan* à table avec ſon maître, ſans adoucir l'invraiſemblance qu'il y a dans une pareille conduite. Ils n'avoient, pour corriger cette faute, qu'à imiter un canevas italien très-ancien. Voici la ſcène à-peu-près. Le théâtre repréſente la ſalle à manger. *Arlequin* ſoupire en voyant la table couverte d'une infinité de mets, il dit qu'il voudroit bien ſouper, parce qu'il a un rendez-vous avec une veuve très-jolie. *Don Juan* prend feu là-deſſus, eſt fort tenté de la jeune veuve, fait mettre ſon valet à table pour lui faire plus commodément des queſtions. *Arlequin* répond ſans perdre un coup de dent.

DON JUAN.

De quelle taille eſt cette jeune veuve ?

ARLEQUIN.

Courte.

DON JUAN.

Comment ſe nomme-t-elle ?

ARLEQUIN.

Anne.

DON JUAN.

A-t-elle pere & mere ?

ARLEQUIN.

Oui.

DON JUAN.

Tu dis qu'elle t'aime ?

ARLEQUIN.

Fort.

DON JUAN.

Combien a-t-elle d'années ?

ARLEQUIN.

Vingt.

DON JUAN.

En quel endroit la verrons-nous ?

ARLEQUIN, *en s'étouffant.*

Oh ! vous parlez trop auſſi. Que diable ! on ne ſait pas ce que l'on mange. L'endroit que vous me demandez là me feroit perdre ſix bouchées.

Don Juan lui demande des nouvelles de la *Signora Lizetta*, pour l'empêcher de manger en le faiſant parler.

DON JUAN.

Comment ſe porte-t-elle ?

ARLEQUIN.

J'ai été chez elle & ne l'ai pas trouvée.

DON JUAN.

Tu mens.

ARLEQUIN.

Si cela n'eſt pas vrai, que ce morceau puiſſe m'étrangler ?

DON JUAN.

Et la ſuivante ?

ARLEQUIN.

Elle étoit ſortie auſſi.

DON JUAN.

Cela eſt faux.

ARLEQUIN.

Si je vous en impoſe, que ce morceau me ſerve de poiſon.

DON JUAN.

Arrête, ne jure plus, j'aime mieux t'en croire ſur ta parole.

Nous avons vu le ſujet *du Feſtin de Pierre* arriver d'Italie tout monſtrueux : nous l'avons vu paſſer ſucceſſivement dans les mains de pluſieurs perſonnes qui, pour attirer la foule, ont tâché d'ajouter à ſa ſingularité : nous pourrions le voir repaſſer en Italie avec plus de défauts qu'il n'en avoit lorſqu'il en eſt parti. *M. Goldoni* a fait une comédie intitulée : *Il diſſoluto :* le héros en eſt auſſi ſcélérat que tous ceux dont nous venons de rapporter les exploits ; mais ſes victimes ne ſauroient inſpirer le moindre intérêt. *Eliſa* petite payſanne, que *Don Juan* ſéduit, s'étoit toujours fait un plaiſir de tromper tous ſes amants ; & *Dona Anna* devient tout-à-coup ſenſible à la feinte paſſion d'un monſtre, qui, à la première entrevue, lui a mis le poignard ſur la gorge, pour lui faire violence, & qui vient de tuer ſon pere. Le moyen de réſiſter à de tels procédés.

Il Signor Abbate Chiari a fait repréſenter à Veniſe une comédie intitulée : *Le Vicende della Fortuna, les Viciſſitudes de la Fortune*, dans laquelle eſt imitée la ſcène de M. *Dimanche*, du *Feſtin de Pierre* de *Moliere*.

Un Joueur perd tout ſon bien : il eſt perſécuté par pluſieurs créanciers. Pour les éviter, il fuit dans une autre ville, où il trouve un de ſes freres qui vient de ſe marier richement, & qui le préſente à ſa femme. Comme

le Joue reſt très-mal vêtu, la Dame le rebute. Il rejoue; gagne des ſommes conſidérables, prend un équipage magnifique, va voir ſa belle-ſœur, qui veut pour lors lui donner un appartement chez elle : il refuſe ſes offres avec fierté.

C'eſt pendant ſa première infortune qu'il appaiſe un marchand, en lui demandant des nouvelles de ſa fille, de ſa femme, de ſon fils & du petit chien.

CHAPITRE XII.

L'AMOUR MÉDECIN, *comédie-ballet en trois actes, en proſe, comparée, pour le fond & les détails, avec* il Medico volante, le Médecin volant, *du Théâtre Italien;* le Médecin volant, *de Bourſault;* le Pédant joué, *de Cyrano;* le Phormion, *de Térence;* la finta Ammalata, la feinte Malade, *de* Goldoni.

CETTE pièce fut repréſentée à Verſailles, le 15 Septembre 1665. *Pierre de Sainte Marthe* avoit déja donné, en 1618, une comédie qui portoit ce titre. Comme c'eſt tout ce qui nous en reſte, nous ne pouvons ſavoir ſi *Moliere* lui eſt redevable de quelque choſe; mais nous allons reconnoître dans l'*Amour Médecin*, des choſes qui appartiennent aux Italiens, à *Bourſault*, à *Cyrano*, à *Térence;* le tout élagué, étendu, ou corrigé avec diſcernement, & encadré avec goût.

Précis de l'Amour Médecin.

Lucinde eſt amoureuſe de *Clitandre :* elle eſt dans une langueur mortelle. *Sganarelle*, ſon pere, ſe doute bien que l'amour en eſt la ſeule cauſe ; mais il feint de ne pas s'en appercevoir. Il en dit lui-même la raiſon.

Rien de plus impertinent & de plus ridicule que d'amaſſer du bien avec de grands travaux, & d'élever une fille avec beaucoup de ſoin & de tendreſſe, pour ſe dépouiller de l'un & de l'autre entre les mains d'un homme qui ne nous touche de rien. Non, je me moque de cet uſage, & je veux garder ma fille & mon bien pour moi.

Il eſt dans cette réſolution, quand *Liſette* lui annonce que ſa fille s'eſt trouvée mal. *Sganarelle* fait vîte appeller des Médecins pour les conſulter ſur la maladie de *Lucinde*. Après leur conſultation, il eſt plus embarraſſé qu'auparavant. *Clitandre* ſe déguiſe en Médecin. Il eſt introduit par l'officieuſe *Liſette* auprès de *Sganarelle*, & de la feinte malade. Le *Docteur* devine, dit-il, la cauſe de la maladie de *Lucinde*. Elle a grande envie d'être mariée. Il dit tout bas au pere qu'il va flatter ſa manie, en feignant de venir dans la maiſon pour l'épouſer. Le pere ſe prête à cette feinte, qui devient une réalité, parce que le *Médecin* & la malade s'évadent enſemble, & que *Sganarelle* ſigne un véritable contrat de mariage en croyant plaiſanter.

Dans *le Médecin volant* italien, *Arlequin* ſe déguiſe en Médecin pour ſervir les amours d'*Octave* & d'*Eularia* qui feint d'être malade. Dans *le Mé-*

decin volant de *Bourſault*, pièce calquée ſur l'italienne, un valet a recours au même déguiſement pour favoriſer la tendreſſe de ſon maître & s'introduire auprès de l'amante, qui a, comme *Eularia*, une maladie de commande. *Moliere* a donc emprunté de l'un des deux Auteurs la fauſſe maladie de *Lucinde* & le déguiſement de *Clitandre* en Médecin; mais un amant déguiſé nous intéreſſe bien plus que ſon valet.

Dans *il Medico volante*, *Arlequin* tâte le pouls de *Pantalon*.

ARLEQUIN.

Monſieur, vous me paroiſſez être très-mal.

PANTALON.

Vous vous trompez, Monſieur le Médecin; c'eſt ma fille qui eſt malade, & non pas moi.

ARLEQUIN.

N'avez-vous jamais lu la loi Scotia ſur la puiſſance paternelle, qui dit: Tel eſt le pere, tels ſont les enfans? Votre fille n'eſt-elle pas votre chair & votre ſang?

PANTALON.

Oui, Monſieur.

ARLEQUIN.

Hé bien, le ſang de votre fille étant échauffé, altéré, le vôtre doit l'être auſſi.

PANTALON.

Le raiſonnement eſt ſpécieux: mais...

ARLEQUIN.

Mais, mais enfin, Seigneur Pantalon, votre fille eſt-elle légitime ou bâtarde?. . . . . .
. . . . . .

Dans *le Médecin volant* de *Bourſault*, ſcène IX, *Criſpin*, en habit de Docteur, prend le bras du pere de *Lucrece*.

CRISPIN.

Votre bras, que je tâte
Si pour vous il eſt vrai que la mort ait ſi hâte;
Donnez, dis-je... Tudieu, comme il bat votre pouls!
J'aurois bien de la peine à répondre de vous,
Et votre maladie eſt ſans doute mortelle;
Prenez-y garde.

FERNAND.

O Dieux! quelle triſte nouvelle!
Je ſuis donc bien malade, ô Monſieur?

CRISPIN.

Vous? pourquoi?

FERNAND.

Vous n'avez pris le bras à perſonne qu'à moi?

CRISPIN.

Et cela vous étonne? Une tendreſſe extrême
Rend la fille le pere, & le pere elle-même;
Et le ſang l'un de l'autre eſt ſi fort dépendant,
Que l'enfant met le pere dans un trouble évident.

Chez *Moliere*, *Clitandre*, déguiſé en Médecin, projette de paſſer pour un homme extraordinaire : il prend le bras de *Sganarelle*.

CLITANDRE.

Votre fille eſt bien malade.

SGANARELLE.

Vous connoiſſez cela ici?

CLITANDRE.

Oui, par la ſympathie qu'il y a entre le pere & la fille.

Les connoiſſeurs verront facilement combien *Moliere* eſt plus ſimple, plus clair, plus naïf que ſes prédéceſſeurs, & ils le loueront d'avoir paſſé légérement ſur une plaiſanterie auſſi folle. D'ailleurs notre Poëte faiſant jouer le rôle de faux Médecin à un premier perſonnage, ne pouvoit mettre dans ſa bouche un verbiage ridicule, qui auroit ôté à l'idée tout ce qu'elle avoit de plaiſant.

La ſcène dans laquelle *Sganarelle* conſulte les Médecins ſur la maladie de ſa fille, eſt viſiblement imitée du *Phormion* de *Térence*. *Démiphon* y conſulte des Avocats; & voici leur ſcène:

DÉMIPHON.

Dans quels ſoins & dans quelles inquiétudes ne m'a pas plongé mon fils, en s'embarraſſant & en nous embarraſſant tous dans ce beau mariage! Encore ſi après cela il venoit à moi, afin qu'au moins je puiſſe ſavoir ce qu'il dit, & quelle eſt ſa réſolution! Géta, va voir s'il eſt revenu.

GÉTA.

J'y vais.

DÉMIPHON.

Vous voyez, Meſſieurs, en quel état eſt cette affaire. Que faut-il que je faſſe? Hégion, parlez.

HÉGION.

Moi! C'eſt à Cratinus à parler, ſi vous le trouvez bon.

DÉMIPHON.

Parlez donc, Cratinus.

CRATINUS.

Qui? moi?

DÉMIPHON.

Oui, vous.

CRATINUS.

Moi, je voudrois que vous fiſſiez ce qui vous ſera le plus avantageux. Je ſuis perſuadé qu'il eſt juſte & raiſonnable que votre fils ſoit relevé de tout ce qu'il a fait en votre abſence, & vous l'obtiendrez : c'eſt mon avis.

DÉMIPHON.

A vous, Hégion.

HÉGION.

Moi, je crois fermement que Cratinus a dit ce qu'il a cru de meilleur ; mais le proverbe eſt vrai : autant de têtes, autant d'avis : chacun a ſes ſentimens & ſes manières. Il ne me ſemble pas que ce qui a été une fois jugé ſelon les loix, puiſſe être changé ; & je ſoutiens même qu'il eſt honteux d'entreprendre un procès de cette nature.

DÉMIPHON.

Et vous, Criton ?

CRITON.

Moi, je ſuis d'avis de prendre plus de temps pour délibérer : c'eſt une affaire de grande conſéquence.

HÉGION.

N'avez-vous plus beſoin de nous ?

DÉMIPHON.

Je vous ſuis fort obligé : me voilà beaucoup plus incertain que je n'étois.

Paſſons préſentement à *Moliere*.

SGANARELLE.

Meſſieurs, l'oppreſſion de ma fille augmente : je vous prie de me dire vîte ce que vous avez réſolu.

M. TOMÈS, *à M. Desfonandres.*

Allons, Monsieur.

M. DESFONANDRES.

Non, Monsieur; parlez, s'il vous plaît.

M. TOMÈS.

Vous vous moquez.

M. DESFONANDRES.

Je ne parlerai pas le premier.

M. TOMÈS.

Monsieur, si...

M. DESFONANDRES.

Monsieur....

SGANARELLE.

Hé! de grace, Messieurs, laissez toutes ces cérémonies, & songez que les choses pressent.

(*Ils parlent tous quatre à la fois.*)

M. TOMÈS.

La maladie de votre fille....

M. DESFONANDRES.

L'avis de tous ces Messieurs....

M. MACROTON.

A-près a-voir bien con-sul-té....

M. BAHIS.

Pour raisonner....

SGANARELLE.

Hé! Messieurs, parlez l'un après l'autre, de grace!

M. TOMÈS.

Monsieur, nous avons raisonné sur la maladie de votre

fille, & mon avis à moi, eſt que cela procède d'une grande chaleur de ſang; ainſi je conclus à la ſaigner le plutôt que vous pourrez.

M. DESFONANDRES.

Et moi je dis que ſa maladie eſt une pourriture d'humeur, cauſée par une trop grande réplétion; ainſi je conclus à lui donner l'émétique.

M. TOMÈS.

Je ſoutiens que l'émétique la tuera.

M. DESFONANDRES.

Et moi, que la ſaignée la fera mourir.

M. TOMÈS.

C'eſt bien à vous de faire l'habile homme.

M. DESFONANDRES.

Oui, c'eſt à moi; & je vous prêterai le collet en tout genre d'érudition.

M. TOMÈS.

Souvenez-vous de l'homme que vous fîtes crever ces jours paſſés.

M. DESFONANDRES.

Souvenez-vous de la Dame que vous avez envoyée en l'autre monde il y a trois jours.

M. TOMÈS, *à Sganarelle.*

Je vous ai dit mon avis. Si vous ne faites ſaigner tout-à-l'heure votre fille, c'eſt une perſonne morte. (*Il ſort.*)

M. DESFONANDRES.

Si vous la faites ſaigner, elle ne ſera pas en vie dans un quart d'heure. (*Il ſort.*)

Sganarelle, au déſeſpoir, s'écrie : *Me voilà*

juſtement un peu plus incertain que je n'étois auparavant.

Ces deux ſcènes ſont ſemblables ; mais, comme les hommes tiennent plus à la vie qu'à la perte ou au gain d'un procès, *Moliere* devient plus comique & plus moral que *Térence*, en peignant l'incertitude de ſes Médecins ſur une choſe d'auſſi grande importance que la ſanté. Le comique & le moral croiſſent avec l'importance de la matière. D'ailleurs, *Moliere* a conſidérablement embelli la ſcène par la façon dont il l'a encadrée. Il l'a placée entre deux autres qui ne peuvent qu'ajouter à ſon mérite. Dans la première, les Médecins, au lieu de conſulter ſur l'état de la malade, racontent les courſes que leurs mules ont faites. Dans la dernière, un cinquième Médecin, indigné contre les quatre premiers, qui ont fini par ſe quereller, vient leur reprocher de ruiner leur art par leurs conteſtations, & de découvrir aux yeux du peuple toute la forfanterie & le charlataniſme dont les Savans ſe ſont déja apperçus. La ſcène de *Moliere*, ainſi encadrée, a dû néceſſairement mieux reſſortir que celle du Poëte latin.

Le dénouement de cette pièce eſt tout-à-fait calqué ſur celui du *Pédant joué*, de *Cyrano*. Ici un amant, déguiſé ſous l'habit de Médecin, dit à *Sganarelle* que ſa fille ayant la manie de vouloir être mariée, il faut ſe prêter à ſa folie ; qu'il va feindre de ſe marier avec elle, & que l'homme qui écrit ſes remèdes, feindra d'écrire le contrat. *Sganarelle* approuve la plaiſanterie, ſigne : le Médecin & la fille s'évadent : il demande où ils ſont ; on lui répond qu'ils ſont allés

allés achever le reſte du mariage. Dans *Cyrano*, *Granger* pere eſt amoureux de la maîtreſſe de ſon fils ; par conſéquent, il ne veut pas conſentir à leur mariage : on lui perſuade de jouer une comédie. *Corbineli*, fourbe, lui en dit le ſujet en gros.

CORBINELI.

Je vous en cache la conduite, parce que ſi je vous l'expliquois à cette heure ; vous auriez bien le plaiſir maintenant de voir un beau démêlement, mais non pas celui d'être ſurpris. En vérité, je vous jure que lorſque vous verrez tantôt la péripétie d'une intrigue ſi bien démêlée, vous confeſſerez vous-même que nous aurions été des idiots ſi nous l'avions découverte. Je veux toutefois vous en ébaucher un raccourci.

Donc, ce que je deſire vous repréſenter eſt une véritable hiſtoire, & vous le connoîtrez quand la ſcène ſe fermera. Nous la paſſons à Conſtantinople, quoiqu'elle ſe paſſe autrepart. « Vous verrez un homme du tiers état, riche de deux enfans, & de force quarts d'écus. Le fils reſtoit à pourvoir : il s'affectionne d'une Demoiſelle de qualité, fort proche parente de ſon beau-frere : il l'aime, il eſt aimé ; mais ſon pere s'oppoſe à l'achevement mutuel de leurs deſſeins. Il entre en déſeſpoir, ſa maîtreſſe de même. Enfin les voilà près, en ſe tuant, de finir cette pièce : mais ce pere, dont le naturel eſt bon, n'a pas la cruauté de ſouffrir à ſes yeux une ſi tragique aventure. Il prête ſon conſentement aux volontés du Ciel, & fait les cérémonies du mariage, dont l'union ſecrète de ces deux cœurs avoit déja commencé le ſacrement ».

Granger pere conſent à jouer la pièce d'après l'expoſition qu'on lui en a faite.

GRANGER le jeune, *à ſon pere.*

Monſieur, je viens vous conjurer d'avoir pitié de moi, &... ;

GENEVOTE.

Et moi vous témoigner l'envie que j'ai de vous faire bientôt grand-pere.

GRANGER.

Comment grand-pere ! Je veux bien tirer une propagation de petits individus ; mais j'en veux être cauſe prochaine, & non pas cauſe éloignée. . . . . .

. . . . . .

CORBINELI.

A force de repréſenter une fable, la prenez-vous pour une vérité ? Ne voyez-vous pas que l'ordre de la pièce veut que vous donniez votre conſentement ? Et toi, Paquier, ſur-tout maintenant garde-toi bien de parler ; car il paroît ici un muet que tu repréſentes. Là donc, dépêchez-vous d'accorder votre fils à Mademoiſelle : mariez-les.

GRANGER.

Comment marier ! C'eſt une comédie.

CORBINELI.

Hé bien ! ne ſavez-vous pas que la concluſion d'un Poëme comique eſt toujours un mariage ?

GRANGER.

Oui ; mais comment ſeroit-ce ici la fin ? il n'y a pas encore un acte de fait.

CORBINELI.

Nous avons uni tous les cinq en un, de peur de confuſion : cela s'appelle une pièce à la Pollonoiſe.

GRANGER.

Ah ! bon comme cela ! je te permets de prendre Mademoiſelle pour légitime épouſe.

GENEVOTE.

Vous plaît-il de ſigner les articles ? Voilà le Notaire tout prêt.

GRANGER.

Sic, ita, fanè ; très-volontiers. (*Il signe.*)

PAQUIER.

J'enrage d'être muet, car je l'avertirois.

(*Fin de la Comédie.*)

CORBINELLI.

Tu peux parler maintenant, il n'y a plus de danger.

GRANGER.

Hé bien, Mademoiselle, que dites-vous de notre comédie ?

GENEVOTE.

Elle est belle : mais apprenez qu'elle est de celles qui durent autant que la vie. Nous vous en avons tantôt fait le récit comme d'une histoire arrivée ; mais elle devoit arriver. Au reste, vous n'avez pas sujet de vous plaindre, car vous nous avez mariés vous-même, vous-même vous avez signé les articles du contrat.

Le dénouement de *Cyrano* & celui de *Moliere* sont les mêmes, à quelque petite chose près. Cependant celui du premier est mauvais, celui du second est excellent. Pourquoi cela ? Parce que *Granger*, qui connoît l'amour de son fils pour *Génevote*, doit nécessairement se douter du tour qu'on lui joue : il n'est pas dans la nature qu'il signe réellement, tandis qu'il pourroit se contenter de le feindre ; c'est tout ce qu'un acteur de comédie est obligé de faire : au lieu que *Sganarelle*, ne connoissant pas le faux Médecin pour l'amant de sa fille, ne doit pas se défier de lui : remarquons même qu'il ne signe réellement que lorsque *Lucinde* l'a pressé de signer.

SGANARELLE.

Allons, donnez-lui la plume pour signer. Allons, signe signe; va, va, je signerai tantôt, moi.

LUCINDE.

Non, non; je veux avoir le contrat entre mes mains.

SGANARELLE, *signant.*

Hé bien! tiens: es-tu contente?

Les beautés qui sont dans *Moliere* sont bien dans *Cyrano;* mais notre Poëte a su les mettre au creuset, & les séparer d'avec l'alliage qui les dégradoit. M. *Goldoni* a fait une comédie intitulée: *La Finta Ammalata*, la Fausse Malade: l'héroïne est épriſe d'un homme qui est réellement Médecin, & c'est pour le voir qu'elle feint d'être malade. Son rôle est froid, monotone; mais la pièce a des scènes excellentes. Celle, par exemple, où plusieurs Médecins, un Apothicaire, un Chirurgien, un Galant, viennent offrir des ordonnances, des vésicatoires, des saignées, un flacon de sel d'Angleterre: celle, sur-tout, où le Docteur *Buona Testa*, qui n'a pas une seule pratique, lit avec emphase son *Agenda*, pour voir s'il pourra donner un quart d'heure à *Pantalon*; ces deux scènes sont faites pour frapper sur tous les théâtres.

CHAPITRE XIII.

LE MISANTHROPE, *Comédie en vers, en cinq actes, comparée, pour deux morceaux de détail ſeulement, avec quelques vers de* Lucrece, *& un Couplet Eſpagnol.*

BIEN des perſonnes prétendent que *Moliere* doit le ſujet de cette comédie aux Italiens; &, pour appuyer leur ſentiment, elles citent une lettre manuſcrite de M. *de Tralage*, qui ſe trouve à la Bibliotheque de *S. Victor*. La lettre eſt conçue en ces termes :

Lettre de M. de Tralage au ſujet du Miſanthrope.

« Le ſieur Angelo, Docteur de l'ancienne Troupe italienne, m'a dit (c'eſt M. de Tralage qui parle) que Moliere, qui étoit de ſes amis, l'ayant un jour rencontré dans le jardin du Palais Royal, après avoir parlé des nouvelles de théâtre & autres, le même ſieur Angelo dit à Moliere qu'il avoit vu repréſenter en Italie, à Naples, une pièce intitulée : *Le Miſanthrope*, & que l'on devroit traiter ce ſujet. Il le lui rapporta tout en entier, & même quelques endroits particuliers qui lui avoient paru remarquables, & entre autres ce caractère d'un homme de Cour fainéant, qui s'amuſe à cracher dans un puits pour faire des ronds. Moliere l'écouta avec beaucoup d'attention : quinze jours après, le ſieur Angelo fut ſurpris de voir dans l'affiche de la Troupe de Moliere la comédie *du Miſanthrope* annoncée & promiſe; & trois ſemaines, ou tout au plus tard un mois après, on repréſenta cette pièce. Je lui répondis là-deſſus que j'avois

peine à croire qu'une auſſi belle pièce que celle-là, en cinq actes, & dont les vers ſont fort beaux, eût été faite en auſſi peu de temps : il me répliqua que cela paroiſſoit incroyable ; mais que tout ce qu'il venoit de me dire étoit très-véritable, n'ayant aucun intérêt de déguiſer la vérité ».

Les MM. *Parfait*, qui rapportent cette lettre, ajoutent :

« Ce diſcours d'Angelo eſt ſi fort éloigné de la vraiſemblance, que ce ſeroit abuſer de la patience du Lecteur que d'en donner la réfutation : auſſi nous ne l'avons employé que pour prévenir des perſonnes qui, trouvant ce paſſage dans le volume que nous venons de citer, pourroient l'altérer dans leur récit, & donner le change à un certain Public, toujours diſpoſé à diminuer la gloire des grands Hommes ».

Les MM. *Parfait* auroient pu dire encore qu'il ſuffit d'avoir la moindre connoiſſance des théâtres de nos voiſins & de leurs différens genres, pour voir que la pièce françaiſe, traitée & conduite comme elle eſt, ne peut reſſembler en rien à une comédie italienne.

J'ai remarqué, dans le *Miſanthrope*, quelques vers de détail pris dans *Lucrece* ; je les citerai.

ACTE II. Scène V.

L'amour, pour l'ordinaire, eſt peu fait à ces loix,
Et l'on voit les amans vanter toujours leurs choix :
Jamais leur paſſion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable :
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et ſavent y donner de favorables noms.
La pâle eſt aux jaſmins en blancheur comparable ;
La noire à faire peur, une brune adorable :

La maigre a de la taille & de la liberté ;
La graſſe eſt, dans ſon port, pleine de majeſté ;
La mal-propre ſur ſoi, de peu d'attraits chargée,
Eſt miſe ſous le nom de Beauté négligée :
La géante paroît une Déeſſe aux yeux ;
La naine, un abrégé des merveilles des cieux :
L'orgueilleuſe a le cœur digne d'une couronne :
La fourbe a de l'eſprit, la ſotte eſt toute bonne :
La trop grande parleuſe eſt d'agréable humeur,
Et la muette garde une honnête pudeur.
C'eſt ainſi qu'un Amant, dont l'amour eſt extrême,
Aime juſqu'aux défauts des perſonnes qu'il aime.

. . . . . .
. . . . . .

LUCRECE, *Livre IV.*

La paſſion aveugle les Amans, & leur montre des perfections qui n'exiſtent pas. Un objet vieux & difforme captive leur cœur & fixe leur hommage : ils ont beau ſe railler les uns des autres, & conſeiller à leurs amis d'appaiſer Vénus qui les a affligés d'une paſſion aviliſſante, ils ne voient pas qu'ils ſont eux-mêmes victimes d'un choix ſouvent plus honteux. Leur maîtreſſe eſt-elle noire ? c'eſt une brune piquante : ſale & dégoûtante ? elle dédaigne la parure : louche ? c'eſt la rivale de Pallas : maigre & décharnée ? c'eſt la biche du Ménale : d'une taille trop petite ? c'eſt l'une des Grâces, l'élégance en perſonne : d'une grandeur démeſurée ? elle eſt majeſtueuſe, pleine de dignité : elle bégaie, elle articule mal ? c'eſt un aimable embarras : elle eſt muette & taciturne ? c'eſt la réſerve de la pudeur : emportée, jalouſe, babillarde ? c'eſt un feu toujours en mouvement : ſur le point de mourir d'étiſie ? c'eſt un tempérament délicat : exténuée par la toux ? c'eſt une beauté languiſſante : d'un embonpoint monſtrueux ? c'eſt Cérès, l'auguſte amante de Bacchus : enfin, un nez camus paroît le ſiège de la volupté ; & des lèvres épaiſſes ſemblent appeller le baiſer. Je ne finirois pas ſi je voulois rapporter toutes les illuſions de ce genre.

Bien des perſonnes penſent que le Sonnet du *Courtiſan bel eſprit* eſt l'ouvrage d'un Auteur contemporain de *Moliere*. La façon dont il a traité *Cotin*, en mettant ſes vers ſur la ſcène, n'a pas peu contribué à donner du crédit à cette opinion; mais je la crois fauſſe, parce que j'ai trouvé dans *le Convié de Pierre* eſpagnol, un couplet de chanſon qui offre préciſément l'idée la plus recherchée du fameux Sonnet. En voici deux vers.

ACTE II. SCÈNE XIII.

LES MUSICIENS.

El que un ben gozar eſpera,
Quanto eſpera deſeſpera.

Celui qui eſpère jouir d'un bien, déſeſpère tout le temps qu'il eſpère.

Mon Lecteur ne reconnoît-il pas là

Belle Philis, on déſeſpère
Alors qu'on eſpère toujours.

Il eſt très-vraiſemblable que *Moliere*, en liſant la pièce eſpagnole pour compoſer ſon *Feſtin de Pierre*, remarqua cette pointe, la compara aux jeux de mots à la mode, & la plaça dans le Sonnet où il les tourne ſi bien en ridicule.

Dans les *Courtiſanes* de M. *Paliſſot*, l'héroïne peint malignement, comme la *Célimene du Miſanthrope*, toutes les perſonnes de ſa connoiſſance. Je laiſſe aux gens de goût le ſoin de comparer les divers portraits.

CHAPITRE XIV.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI, *comédie en trois actes, en prose, comparée pour le fond & les détails, avec* Arlichino Medico volante, Arlequin Médecin volant, *canevas italien;* le Medecin volant, *de Bourſault; une hiſtoire Ruſſe; un vieux Conte intitulé:* Vilain Mire; *& le dénouement* de Zélinde, *comédie de de Viſé.*

UNE pièce italienne, jouée à l'in-promptu par les Comédiens Italiens, ſous le titre d'*Arlequin Médecin volant*, parut ſi plaiſante à nos Auteurs Français, que pluſieurs s'empreſsèrent de la traduire, pour la donner ſur différents théâtres. *Moliere* en compoſa d'abord une farce, qu'il repréſentoit dans la province. Il en plaça dans la ſuite quelques traits dans ſon *Médecin malgré lui.* L'opinion commune eſt que *Moliere* doit entièrement la pièce dont il eſt queſtion au canevas italien ou au *Médecin volant* de *Bourſault*, qui n'en eſt qu'une traduction preſque littérale; mais il m'eſt aiſé de prouver que s'il doit quelques idées à l'un ou à l'autre, il a pris le plus grand nombre & les plus eſſentielles ailleurs.

Extrait du Médecin malgré lui.

ACTE I.

Sganarelle eſt un bûcheron, qui mange & boit au cabaret tout ce qu'il gagne, & qui s'embarraſſe fort peu de ſa femme & de ſes enfants. *Martine*, ſon épouſe, veut lui reprocher ſon libertinage; il la bat. Elle projette de ſe venger. *Valere* & *Lucas* viennent ſeconder ſes deſirs: ils cherchent un Médecin pour guérir *Lucinde*, fille de leur maître, qui eſt devenue muette. *Martine* ſaiſit l'occaſion propre à ſa vengeance, & leur dit qu'ils trouveront dans le bois un homme vêtu de telle & telle façon, qui a des ſecrets admirables pour ces ſortes de maladies; elle les avertit en même temps qu'il eſt très-ſingulier, & qu'il faut bien ſouvent le faire convenir de ſon ſavoir à grands coups de bâton. Ils promettent de ne pas le ménager, vont le joindre, le ſaluent, lui donnent le titre de grand Médecin: il dit qu'il ne le fut jamais: on le frappe, il convient de tout ce qu'on veut, ſur-tout lorſqu'on lui promet qu'il gagnera de l'argent.

ACTE II.

Valere & *Lucas* vantent à M. *Géronte* le Médecin qu'ils amènent. *Sganarelle* veut recevoir *Géronte* au nombre des Docteurs, & lui donne des coups de bâton. Il eſt diſtrait par les charmes de *Jacqueline*, nourrice dans la maiſon, *& voudroit bien être le poupon fortuné qui tette le lait de ſes bonnes graces.* On amène la

malade. *Sganarelle*, voyant qu'elle ne parle pas, devine qu'elle eſt muette, parce qu'elle a perdu la parole, & ordonne qu'on lui faſſe prendre du pain trempé dans du vin. Ce qui fait parler les perroquets, doit, ſelon lui, faire auſſi parler *Lucinde*. Tout le monde ſe récrie ſur un ſi prodigieux ſavoir. *Géronte* veut donner de l'argent au Médecin, il feint de le refuſer, & tend la main par derriere pour le recevoir. *Léandre* prie *Sganarelle* de ſervir ſes amours auprès de *Lucinde* : *Sganarelle* fait grand tapage, & s'appaiſe lorſque *Léandre* lui fait voir ſa bourſe. Il apprend enfin que la maladie de *Lucinde* n'eſt que feinte ; & il s'engage pour lors à la guérir.

ACTE III.

Léandre eſt déguiſé en apothicaire. *Sganarelle* le préſente à *Géronte*, en lui diſant que ſa fille en a beſoin. Le *Médecin* ordonne aux faux apothicaire de tâter le pouls à la malade, & de lui faire prendre *un grain de fuite purgative*. Il amuſe le pere pendant ce temps-là ; mais *Lucas* avertit ſon maître que ſa fille s'enfuit avec *Léandre* déguiſé en apothicaire, & que le *Médecin* a conduit toute l'intrigue. *Géronte* veut faire pendre le docteur, qui gémit ſur ſon malheur. *Martine* vient le conſoler, & ne veut le quitter que lorſqu'il ſera pendu. Heureuſement pour lui *Léandre* ramène *Lucinde*. Il vient d'apprendre que ſon oncle eſt mort, qu'il eſt ſon héritier. *Géronte* l'accepte pour gendre : *Sganarelle* pardonne à ſa femme les coups de bâton qu'il a reçus, en faveur de la dignité où elle l'a élevé.

Extrait du Médecin volant italien.

Octave pardonne à Arlequin toutes ſes impertinences, à condition qu'il s'introduira, ſous l'habit de Médecin, auprès d'Eularia, qui feint d'être malade, & qu'il ſervira leurs amours. Arlequin y conſent, prend tout l'attirail d'un Docteur, entre chez Pantalon, ſuivi d'Octave qu'il dit être ſon élève; & pour mieux affecter le langage d'un Médecin, il s'informe ſi les matières de la malade ſont dures ou liquides : il demande à voir de ſon urine. Pantalon lui offre de l'argent; il dit qu'il n'en veut pas, & tend la main par derrière. Pendant ce temps-là Octave enlève Eularia. On veut faire pendre Arlequin; mais Pantalon donne ſon conſentement au raviſſeur de ſa fille, & tout s'accommode.

Dans la ſcène qui donne le titre à la pièce, *Arlequin*, en ſautant par une fenêtre, trouve le moyen de paroître aux yeux de *Pantalon*, tantôt ſous l'habit de Médecin, tantôt ſous le ſien. Nous aurons beſoin de la citer ailleurs; faiſons voir préſentement que *Bourſault* a copié juſqu'aux défauts du canevas italien.

Extrait du Médecin volant, de Bourſault, *comédie en un acte & en vers, repréſentée ſur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, en* 1661.

Lucrece eſt aimée de Cléon, & n'eſt pas ingrate. Elle feint d'être malade. Fernand, pere de Lucrece, envoie chercher un Médecin. Le valet de Cléon ſe préſente ſous l'habit d'un Docteur : il demande à voir l'urine de la malade, la boit, en demande encore, & fait une ſcène fort dégoûtante.

Il amuſe enſuite Fernand, en paroiſſant tantôt en Mé-

decin, tantôt en valet. Il saute par une fenêtre, comme dans la pièce italienne, pour jouer ces deux personnages. Pendant ce temps Cléon enlève Lucrece. Fernand découvre la fourberie de Scapin, & tout se termine par le mariage des deux Amans, & par celui de Lise avec Crispin, qui dit ces quatre vers :

Sans affecter compliment ni surprise,
Vous le fait de Lucrece, & moi le fait de Lise,
Confondant tout ensemble & nos biens & les leurs,
Faisons des Médecins ou volants ou voleurs.

Il est aisé de voir que *Moliere* a pris de l'Auteur Italien la feinte maladie de l'héroïne, le déguisement de l'amoureux, les questions sur les matières de la malade : il lui doit aussi le lazzi de tendre la main derrière le dos pour recevoir de l'argent, & l'enlévement de la fausse malade ; mais la vengeance de la femme, & l'idée si singulière de faire un Médecin à grands coups de bâton, sont puisées dans une histoire connue en Russie vingt ans avant que *Moliere* fît un *Médecin malgré lui.*

Une femme voulant se venger de son mari qui l'avoit battue, fut déclarer à un ancien Czar (1) que son époux avoit un remède infaillible pour la goutte : on le fit venir. Cet homme, étonné, eut beau protester qu'on le prenoit pour un autre, on le fit convenir, à coups de fouet, qu'il avoit un secret merveilleux. Il ordonna le premier remède qu'il imagina ; il réussit, & fut encore fouetté pour avoir refusé d'employer d'abord tout son savoir.

Si *Moliere* n'a pas entendu raconter cette

(1) *Olearius*, qui cite ce fait, le place sous le règne de *Boris Godunow*. Plusieurs autres Ecrivains le mettent sous celui d'*Alexis*.

hiſtoire, il doit ſans doute avoir lu dans un manuſcrit du troiſième ſiècle, un vieux conte intitulé *Vilain Mire* (1), qui ſignifie en vieux langage, *Médecin de campagne*. Le voici :

Un riche laboureur épouſa la fille d'un gentilhomme. Craignant enſuite que, tandis qu'il ſera à la charrue, ſa femme, qui n'eſt point accoutumée au travail, ne s'amuſe avec des Amans, il imagine un expédient ſingulier pour l'aſſurer de ſa fidélité, c'eſt de la bien battre le matin en ſe levant, afin que, pleurant le reſte du jour, elle ne trouve perſonne qui oſe, dans ſon affliction, lui parler d'amour, & la détourner de ſon devoir. Le ſoir, en revenant des champs, il lui demandera pardon, il la careſſera, elle oubliera tout, & chaque jour il recommencera le même train. Le premier jour la choſe arriva comme il l'avoit prévu; mais ayant renouvellé la même ſcène le lendemain, ſa femme ſe diſoit à elle-même, dans ſa douleur : « Il faut que mon mari n'ait jamais été battu; s'il ſavoit le mal que font les coups, il ne m'en auroit aſſurément pas tant donné ». Tandis qu'elle ſe plaignoit de la ſorte, elle vit venir deux couriers de Cour qui lui demandèrent à dîner. Elle apprit d'eux que la fille du Roi étoit fort incommodée d'une arrête de poiſſon qui s'étoit engagée dans ſon goſier, & qu'ils alloient chercher un Médecin. Alors la femme leur indique ſon mari; leur dit qu'il a fait des cures merveilleuſes dans ce genre, mais qu'il eſt un peu quinteux, & qu'il faut bien ſouvent le faire convenir de ſa ſcience à coups de bâton. Les couriers, enchantés, volent vers l'époux. Il proteſte ne pas ſavoir un mot de Médecine : on le bat; il convient qu'il eſt très-ſavant. On le mène au Roi. Il s'imagine de faire rire la Princeſſe, afin que l'effort qu'elle fera en riant lui faſſe rendre ſon arrête. Cet expédient lui réuſſit, & lui donne la réputation d'un grand Médecin.

(1) Voyez auſſi, dans le ſecond volume des *Fabliaux*, *le Médecin de Brai*.

Arlequin Médecin volant, a pu fournir à *Moliere*, comme nous l'avons dit, l'idée de ſon *Médecin malgré lui*; mais il doit certainement ſes plus grandes beautés à l'un des contes que je viens de rapporter. Il ne pouvoit pas mettre ſur ſa ſcène un homme batant ſa femme, dans l'idée que ſes larmes écarteroient les ſoupirants; une pareille ſcène auroit paru abſurde dans un temps où une épouſe affligée trouve tant de conſolateurs: auſſi a-t-il ſubſtitué à ce mari mal-adroit, un époux qui veut être le maître chez lui, qui s'impatiente des criailleries de ſa femme, & la bat. Tout cela eſt dans la nature.

Dans la ſcène VI du premier acte, *Sganarelle* chante ce couplet:

Qu'ils ſont doux,
Bouteille jolie!
Qu'ils ſont doux
Vos petits glougloux!
Mais mon ſort ſeroit bien des jaloux,
Si vous étiez toujours remplie!
Ah! bouteille ma mie,
Pourquoi vous vuidez-vous?

M. *Roze*, de l'Académie Françaiſe, & Secrétaire du Cabinet du Roi, mit, le couplet de *Sganarelle* en vers latins, & enſuite, pour faire une petite malice à *Moliere*, il lui reprocha, chez M. le Duc de *Montauzier*, d'être plagiaire; ce qui donna lieu à une diſpute fort plaiſante. M. *Roze* ſoutenoit, en chantant ſes paroles, que *Moliere* les avoit traduites

d'une épigramme latine. Voici le couplet de M. *Roze*.

Quàm dulces,
Amphora amœna!
Quàm dulces
Sunt tuæ voces!
Dum fundis merum in calice,
Utinam semper esses plena!
Ah! ah! cara mea lagena,
Vacua cur jaces?

Le dénouement du *Médecin malgré lui* est imité d'une pièce de M. *de Visé*, intitulée *Zélinde*. Ce qu'il y a de singulier, c'est que *Moliere* n'a pas dédaigné de puiser chez un de ses ennemis, puisque *Zélinde* est une critique amere de *l'Ecole des Femmes*. Dans la derniere scène de la pièce de *Moliere*, *Léandre*, après avoir enlevé *Lucinde*, la ramène à son pere.

LEANDRE.

Monsieur, je viens faire paroître Léandre à vos yeux, & remettre Lucinde en votre pouvoir. Nous avons eu dessein de prendre la fuite tous deux, & de nous aller marier ensemble; mais cette entreprise a fait place à un procédé plus honnête. Je ne prétends point vous voler votre fille, & ce n'est que de votre main que je veux la recevoir. Ce que je vous dirai, Monsieur, c'est que je viens tout-à-l'heure de recevoir des lettres par où j'apprends que mon oncle est mort, & que je suis héritier de tous ses biens.

GERONTE.

Monsieur, votre vertu m'est tout-à-fait considérable; & je vous donne ma fille avec la plus grande joie du monde.

Dans la derniere scène de *Zélinde*, *Clearque* surprend sa fille *Oriane* avec *Mélante* son amant.

CLEARQUE.

CLEARQUE.

Quoi ! Alcide ! eſt-ce ici que demeure votre couſine Orphiſe ? Et vous, Monſieur....

CLEON, *laquais de Mélante.*

Monſieur, votre oncle vient de mourir.

MELANTE.

Eſt-il poſſible ?

CLEARQUE.

Qu'entends-je !

ORIANE.

Ah ! mon pere, ne vous emportez pas contre Mélante après la perte qu'il vient de faire, &c, s'il eſt encore dans la réſolution de m'épouſer, conſentez plutôt à mon mariage.

CLEARQUE.

Puiſque ſon mérite eſt ſoutenu du bien de ſon oncle, je n'ai plus ſujet de m'y oppoſer ; & s'il y conſent, j'en ſuis d'accord.

La reſſemblance entre ces deux dénouements eſt ſi frappante, qu'il ſuffit de les rapprocher ſous les yeux du Lecteur. Mais ſi *de Viſé* a tort d'avoir fait un mauvais dénouement, *Moliere* a bien plus grand tort de s'en être ſervi. Il ne faut s'emparer que de bonnes choſes. On retrouve ce même dénouement dans l'Amant jaloux, opéra comique.

CHAPITRE XV.

LE SICILIEN *ou* L'AMOUR PEINTRE, *Comédie-Ballet d'un acte, en prose, comparée en partie avec* le Cabinet, *canevas italien.*

Précis du Sicilien.

ADRASTE, Gentilhomme Français, invente mille moyens pour parler à la belle *Isidore*, jeune Grecque, esclave du jaloux *Dom Pedre*, Gentilhomme Sicilien. *Hali*, valet d'*Adraste*, s'introduit chez *Don Pedre*, sous prétexte de lui vendre des esclaves dansants & chantants. L'un d'eux exprime devant *Isidore*, dans un couplet, l'amour de l'amant Français, & le désespoir où il est de ne pouvoir déclarer sa tendresse :

D'un cœur ardent, en tous lieux
Un Amant suit une Belle :
Mais d'un jaloux odieux
La vigilance éternelle
Fait qu'il ne peut, que des yeux,
S'entretenir avec elle.
Est-il peine plus cruelle
Pour un cœur bien amoureux ?

Don Pedre se doute alors de quelque supercherie, & répond par un autre couplet.

Savez-vous, mes drôles,
Que cette chanson
Sent, pour vos épaules,
Les coups de bâton ?

Adraſte découvre que *Don Pedre* veut faire peindre ſon amante : il gagne le Peintre, ſe préſente à ſa place, parle à la belle Grecque en la peignant, déclare ſes feux, apprend qu'il eſt payé de retour : il n'eſt plus queſtion que d'enlever l'objet de ſa tendreſſe. Comment faire pour tromper le ſurveillant ? *Zaïde*, jeune eſclave d'*Adraſte*, ſe couvre d'un grand voile, entre bruſquement chez *Don Pedre*, en le conjurant de la dérober aux tranſports jaloux de ſon époux qui la pourſuit pour la poignarder. Le *Sicilien* la fait paſſer dans l'appartement d'*Iſidore*, appaiſe le prétendu mari qui eſt le faux Peintre, appelle la belle voilée, & la lui remet, en l'exhortant à la bien traiter. Il n'y manque point, puiſqu'*Iſidore* a pris le voile de *Zaïde*, & que c'eſt elle-même que *Don Pedre* met entre les mains de ſon rival. Il va porter ſa plainte à un Sénateur ; mais celui-ci, trop occupé d'une fête qu'il veut donner, n'a pas le temps de l'écouter.

Il ſuffit d'examiner les mœurs de cette comédie, pour voir que le ſujet en eſt étranger, que *Moliere* l'a tranſporté ſur ſon théâtre, ſans ſe donner la peine de l'habiller à la françaiſe. Je n'indiquerai pas préciſément la pièce d'où eſt imitée la ruſe employée par *Adraſte* pour s'introduire auprès d'*Iſidore* ; il ſuffit d'ouvrir tous les théâtres du monde pour y trouver des amants déguiſés en peintres, en muſiciens, en précepteurs, en femmes-de-chambre, &c. Quant au voile qui ſert à tromper *Don Pedre*, & qui fait évader *Iſidore*, je crois voir à-peu-près l'endroit où *Moliere* l'a pris. C'eſt dans *le Cabinet*, canevas en cinq actes, très-vieux & très-bon,

qu'on a imité de la *Dama Tapada*, pièce Eſpagnole, traduite par M. *Linguet*, ſous le titre de la *Cloiſon*. Voyons ce qui a quelque rapport avec l'ouvrage de *Moliere*.

Célio, marié ſecrètement à Roſaura, fille du Docteur, eſt caché, avec ſon valet Arlequin, dans un cabinet que la jeune épouſe a fait pratiquer dans l'épaiſſeur de la muraille. Pendant ce temps-là le Docteur cède ſa maiſon à Pantalon, qui fait porter tous ſes effets dans ſon nouveau logement, entre autres choſes une corbeille de mariage, dont ſon gendre futur a fait préſent à Léonora. Arlequin ſort de temps en temps du cabinet, parce qu'il a faim. Il voit la corbeille, croit qu'elle renferme quelque choſe de bon à manger; il eſt très-fâché de n'y trouver que des ajuſtemens de femme: il les emporte cependant, parce qu'il entend quelqu'un; c'eſt Pantalon qui viſite ſa nouvelle maiſon. Roſaura, inquiète pour ſon mari, vient couverte d'un voile, à deſſein de lui parler. Elle eſt ſurpriſe par Pantalon; elle lui dit qu'un téméraire la pourſuit, & le prie d'aller lui en impoſer. Pantalon la quitte un inſtant, elle en profite pour entrer dans le cabinet. Arlequin en ſort, vêtu des habits de femme qu'il a trouvés dans la corbeille, & couvert d'un voile. Pantalon revient, prend Arlequin pour la femme qu'il a déja vue, lui dit que le téméraire a diſparu. Arlequin ſe retire.

Le voile de la pièce italienne & celui de la françaiſe qui ſont les principaux reſſorts de la machine, nous paroiſſent également forcés, parce que nos yeux ne ſont pas faits aux grands voiles. Ce qui prouve qu'un Auteur, en imitant, ne doit rien tranſporter ſur ſon théâtre qui bleſſe les uſages de ſa nation. Nous aurons bien de la peine à ſubſtituer aux mantes Eſpagnoles ou Italiennes quelque choſe qui ſoit auſſi favorable à l'intrigue.

CHAPITRE XVI.

LE TARTUFE, *Comédie en vers & en cinq actes, comparée pour le fond & les détails avec* il Dottore pedante ſcrupuloſo, le Docteur pédant ſcrupuleux; Arlichino mercante prodigo, Arlequin marchand prodigue; Don Gili, Don Gilles, *canevas italien; avec* les Hypocrites, *Nouvelle de Scarron; & un Roman intitulé*, Ne pas croire ce qu'on voit. *Le Faux Honnête Homme, & le Faux Sincère* de *Dufreſny*, & avec M. *Artus* de *Dancourt*.

LES trois premiers actes de cette pièce furent repréſentés à Verſailles, le 12 Mai 1664. Elle parut en cinq actes ſur le théâtre du Palais Royal, le 5 Août 1667. Le lendemain on alloit la jouer, l'aſſemblée étoit très-nombreuſe, il y avoit des Dames de la premiere diſtinction aux dernieres places, les acteurs étoient près de commencer, lorſqu'il arriva un ordre du Premier Préſident du Parlement de Paris, portant défenſe de repréſenter la pièce. Ce fut alors que *Moliere* dit à l'aſſemblée: *Nous comptions avoir aujourd'hui l'honneur de vous donner la ſeconde repréſentation du Tartufe; mais M. le Premier Préſident ne veut pas qu'on le joue.*

Louis Riccoboni dit dans ſes *Obſervations ſur la comédie, article huitième de l'Imitation, page*

147, que le ſujet du Tartufe eſt pris de deux canevas très-anciens. Nous ſommes intérieurement piqués en ſongeant que nous devons à nos voiſins la plus belle pièce de notre théâtre. Conſolons-nous, les obligations que nous leur avons ne ſont peut-être pas auſſi grandes que *Riccoboni* ſemble l'annoncer. Je délivrerai mes Compatriotes du pénible fardeau de la reconnoiſſance, en leur communiquant les deux canevas cités par *Riccobani*.

Extrait du Tartufe.

Cette pièce eſt ſi généralement connue, nous en avons d'ailleurs ſi ſouvent parlé, que peu de paroles ſerviront à rappeller au Lecteur le fond, les détails, la diſpoſition des ſcènes, les caractères, le plan général, & les beautés dont l'ouvrage eſt rempli.

Orgon, homme crédule, a retiré chez lui un impoſteur qui l'a ſéduit en le devançant tous les matins à l'égliſe pour lui préſenter de l'eau bénite, en baiſant devant lui la terre à chaque inſtant, en pouſſant tout haut de grands ſoupirs, en ſe récriant ſur la généroſité des aumônes qu'il lui donne, & en les diſtribuant en partie aux autres pauvres. Le fourbe, une fois inſtallé chez ſon bienfaiteur, eſt ſur le point d'épouſer ſa fille, & tâche de ſéduire ſa femme. Celle-ci, quoique indignée, veut bien oublier l'audace de *Tartufe*, à condition qu'il refuſera la main de *Mariane*, & qu'il engagera *Orgon* à l'accorder à *Valere*, comme il l'a déja promis. Mais *Damis*, fils d'*Orgon*, a tout entendu ; il veut abſolument ſaiſir cette occaſion

pour détromper ſon pere. Il lui dit en effet que *Tartufe* a voulu le déshonorer. *Tartufe* joue avec tant d'adreſſe le rôle d'hypocrite, qu'*Orgon* accuſe ſon fils d'impoſture, qu'il le chaſſe, & que, pour punir les ennemis du ſaint homme, il veut non-ſeulement lui donner ſa fille, mais encore tout ſon bien.

Elmire tâche de ramener l'eſprit trop prévenu de ſon mari. Elle offre de lui prouver la ſcélérateſſe de ſon idole, le fait cacher ſous une table, envoie chercher l'impoſteur, riſque des agaceries; le traître ne veut ſe fier qu'à des réalités. Il embraſſe *Elmire* qui s'eſquive, il ſe trouve dans les bras d'*Orgon*. *Tartufe* tâche de s'excuſer : *Orgon* lui dit de ſortir : le monſtre répond fièrement, qu'en vertu d'une bonne donation, il eſt maître de tous les biens d'*Orgon*, & promet de punir les perſonnes qui bleſſent le ciel en le calomniant. Il envoie en effet un Huiſſier pour faire valoir ſes droits. Non content de donner cette preuve inſigne d'ingratitude, il déclare au Roi qu'*Orgon* eſt dépoſitaire de la caſſette d'un criminel d'État; il ſe charge même d'accompagner la perſonne qui doit arrêter ſon bienfaiteur. Madame *Pernelle*, mere d'*Orgon*, & vieille bavarde, ne veut rien croire de tout ce qu'on reproche à *Tartufe*, lorſqu'il paroît avec l'Exempt & l'exhorte à remplir ſon devoir. Alors l'Exempt lui ordonne de le ſuivre dans la priſon qu'on lui deſtine pour prix de ſa ſcélérateſſe, & remet *Orgon* en poſſeſſion de tous ſes biens : le Roi, en faveur de ſes ſervices paſſés, lui pardonne la faute qu'il a faite en gardant la caſſette de ſon ami. On donne *Mariane* à *Valere*.

Riccoboni intitule le premier des canevas qu'il cite, *Il Dottore bachettone;* ce qui, selon quelques Italiens, signifie *le Docteur bigot;* &, selon quelques autres, *le Docteur pédant.* Dans le manuscrit que j'ai entre les mains, on a tranché la difficulté, en donnant les deux épithetes au héros.

IL DOTTORE PEDANTE SCRUPULOSO,

LE DOCTEUR PÉDANT SCRUPULEUX.

ACTE I.

Silvio est amoureux de la fille de Magnifico, autrement dit Pantalon. Il trouve la porte ouverte; il s'introduit dans la maison, & charge son valet Brighella de faire sentinelle. Celui-ci s'endort. Pantalon surprend Silvio, crie au voleur. Silvio se sauve l'épée à la main; Pantalon le suit, tombe sur Brighella, éteint sa lumière, appelle Arlequin, qui sort en chemise avec une chandelle à la main. Ils font place à Colombine, & à Brighella qui revient pour chercher Silvio son maître: ne le trouvant pas, il s'amuse à déclarer son amour à Colombine, qui, pour se moquer de lui, feint de l'aimer, & lui promet de l'introduire dans sa chambre, pourvu qu'il veuille se cacher dans un sac: il est content & s'en va. Pantalon revient avec Arlequin. Le maître dit à Colombine qu'il adore Diana; le valet parle pour son compte à la soubrette; elle les rebute tous les deux, en leur disant qu'elle est éprise du Docteur, & que Diana aime un jeune écolier. Les deux Amans quittent la scène pour chercher leurs rivaux, qui arrivent précisément par un autre côté. Le Pédant donne une leçon à son élève, & le laisse seul. Diana vient lui parler de son amour. L'écolier résiste; mais il va céder quand le maître revient, & lui donne des coups de bâton. Un instant après, Colombine agace le Docteur, qui se détermine à entrer chez elle, quand son élève arrive, l'arrête, & lui rend les coups de bâton qu'il en a reçus.

ACTE II.

L'écolier & le maître se pardonnent mutuellement. Silvio trouve enfin Béatrice, fille de Pantalon, & lui fait une déclaration, qu'elle reçoit fort mal, parce qu'elle aime aussi le jeune écolier. Silvio ne se rebute point, & sollicite le consentement de Pantalon, qui l'accorde, à condition que Silvio l'aidera à ruer un certain écolier dont il est jaloux. Silvio promet : ils sortent. Brighella vient au rendez-vous avec son sac ; Colombine lui dit d'y entrer, l'attache ensuite bien fort, & va chercher, dit-elle, des hommes pour le porter dans sa chambre comme un paquet de linge. A peine est-elle sortie, que Brighella reconnoît son étourderie, engage Arlequin à se mettre à sa place. Colombine revient avec des crocheteurs, & leur ordonne d'aller porter le sac dans la rivière. Arlequin crie que ce n'est pas ce qu'on lui a promis.

Nous passons légérement sur ces deux ou trois scènes, parce que nous en parlerons encore dans l'article des *Fourberies de Scapin.*

Colombine feint de se laisser fléchir par les charmes d'Arlequin, & lui dit de s'habiller en Revenant, pour venir lui parler auprès de sa maison, à deux heures après minuit. Elle dit un moment après à Brighella de se déguiser en diable, & de venir la joindre au même lieu & à la même heure. Elle finit par donner un semblable rendez-vous à Pantalon, à condition qu'il s'habillera comme un Mort. Tous les trois viennent au lieu indiqué, se font peur mutuellement & prennent la fuite.

ACTE III.

Les trois hommes déguisés se reconnoissent, comprennent que Colombine a voulu se moquer d'eux, & projettent de se venger. Silvio vient, & reconnoît Pantalon. Il lui apprend que l'écolier & le Docteur sont chez Diana ; ils pro-

jettent tous d'aller les surprendre. Ils passent par le mur du jardin, arrivent dans la chambre, où le couvert est mis. Diana, l'écolier, le Docteur & Colombine sont à table. Diana s'éclipse avec l'écolier, sous prétexte de lui faire voir sa galerie. Un moment après elle appelle Colombine, qui laisse le Docteur seul. Pantalon, masqué, vient se mettre à côté de lui : le Docteur crie : Pantalon fuit ; Colombine revient : le Docteur croit s'être trompé. Colombine sort : Brighella, déguisé en Diable, vient prendre sa place, épouvante le Docteur, & prend la fuite en voyant revenir Colombine. Arlequin, couvert d'un grand linge blanc, vient aussi se mettre à table. Enfin, les trois masques prennent séance. Le Docteur crie : tout le monde vient au secours. Diana reste à l'écolier, Silvio épouse Béatrice, la pièce finit.

Je demande présentement à l'Europe entière, qui sait le *Tartufe* par cœur, ce que *Moliere* doit au *Docteur* Italien ; & l'Europe entière me répondra certainement, *rien*. Le *Docteur* est, à la vérité un hypocrite, qui, tout en faisant des leçons à son élève, pour l'exhorter à fuir les femmes, cède pourtant aux agaceries de *Colombine ;* mais il soutient si peu de temps son caractère, il y a si loin de la façon dont il se peint, aux actions & aux propos de *Tartufe*, qu'ils ne sont pas faits pour entrer en comparaison. Passons au second canevas.

ARLICHINO MERCANTE PRODIGO,

ARLEQUIN MARCHAND PRODIGUE.

Pantalon a une fille nommée Argentine, qui est amoureuse de Célio. Son pere veut la distraire de cet amour, & lui persuade que son amant est parti avec une autre maîtresse. Elle prend la fuite pour aller chercher celui qu'elle croit perfide. Célio se présente ensuite chez Pantalon : ce-

lui-ci lui dit que son indigne fille s'est évadée en secret avec un amant chéri. Célio, au désespoir, court après l'infidelle. Argentine arrive à Bergame; elle se met au service d'Arlequin, sous le nom de Tiennette. Quelque temps après, Célio arrive dans la même ville, vêtu en mendiant, un bâton à la main & des besaces sur ses épaules. Il rencontre Arlequin, lui demande l'aumône : Arlequin lui donne un écu : Célio le remercie : puis jettant les yeux sur l'écu, il entre en furie ; & levant le bâton sur Arlequin, il s'écrie : *A moi un écu ! songez que je n'ai pas mangé depuis trois jours.* Arlequin croit lui avoir donné trop peu, & lui met dans la main une pièce plus forte. Célio répète les mêmes lazzis. Arlequin lui donne sa bourse. Célio, encore plus en colère, l'accuse d'être un cruel, un homicide. Arlequin, tout étonné, lui répond qu'il lui a cependant donné une aumône assez honnête : alors Célio prend le ton le plus humble, le plus modeste, & lui dit qu'étant à jeun depuis trois jours, la somme que son bienfaiteur lui donne causeroit sa mort, parce qu'il iroit la manger au cabaret, & qu'il y gagneroit une indigestion. Il rend la bourse, & prie qu'on lui donne seulement une vingtaine de sols pour appaiser un peu sa faim. Arlequin regarde Célio avec la plus grande admiration, & lui donne les vingt sols qu'il demande ; puis faisant réflexion qu'un tel homme seroit un trésor pour lui, qui est persécuté par un très-grand nombre d'ennemis, & sur-tout par Scapin qui veut lui enlever Tiennette, il prend Célio à son service, & lui annonce qu'il a une servante très-jolie, dont on veut le priver. Célio lui répond qu'il le débarrassera de ses persécuteurs par le secours d'un de ses bons amis nommé *M. Giraux*. Arlequin demande où est cet ami, Célio lui montre son bâton. Arlequin, rassuré, fait venir la fausse Tiennette, qui reconnoît Célio : Célio la reconnoît aussi ; mais ils n'osent rien dire à cause d'Arlequin qui s'en va un instant après, & leur laisse le temps de faire leur reconnoissance. Ils s'accablent mutuellement de reproches. Célio est dans la plus grande fureur ; il éclate. Arlequin, alarmé par les cris qu'il entend, revient sur la scène. Il demande à Célio ce qui le met dans l'état violent où il le voit. Célio

lui répond qu'il eſt ainſi toutes les fois qu'il voit une femme. Arlequin veut renvoyer Tiennette, Célio lui dit que, pour appaiſer ſa fureur, il faut que la femme qui l'a cauſée, chante & danſe devant lui. Tiennette chante & danſe en effet : Célio ſe radoucit.

Scapin veut enlever Tiennette. Il paroît avec quatre hommes armés. Arlequin ſe met ſous la protection de Célio, qui lui dit de ſe préſenter fiérement devant Scapin, & de l'aſſurer qu'il n'aura pas Tiennette. Arlequin ſuit ſes conſeils, & reçoit un ſoufflet. Il revient vers Célio, qui lui préſente du tabac : il en prend ; il éternue. Celio lui dit : *Cela eſt bon.* Arlequin lui répond : *Cela eſt mauvais.* Célio le renvoie encore vers Scapin, & lui dit de lui parler avec plus de fermeté que la première fois : il reçoit la même récompenſe. Célio lui fait le même lazzi de la tabatière, & va enſuite lui-même vers Scapin, qui le traite comme il a traité Arlequin. Celui-ci répète à Célio le lazzis du tabac.

Célio dit à Arlequin qu'il faut abſolument céder Tiennette à Scapin, & qu'il va la chercher. Arlequin ſe déſeſpère. Célio reparoît avec ſon fameux bâton *M. Giraux*, & met tout en fuite. Arlequin eſt au comble de la joie. Pour récompenſer Célio, il lui fait une donation de tous ſes biens, & va enſuite vaquer à ſes affaires. Célio accable Tiennette de reproches, ſans lui donner le temps de s'excuſer, rentre dans la maiſon, & la laiſſe à la porte. Arlequin revient. Il a peine à croire ce que Tiennette lui dit : il frappe à la porte de ſa maiſon. Célio paroît à la fenêtre, dit que la maiſon lui appartient, & que perſonne n'entrera. Tiennette connoît heureuſement une vieille ſorcière très-habile : elle vend des fleurs qui endorment ceux qui en reſpirent l'odeur. Tiennette ſort pour aller en chercher, pendant qu'Arlequin réfléchit ſur ſa cruelle ſituation. Elle revient avec les fleurs enſorcelées, les place ſur la porte. Célio deſcend, les voit, les ſent, & s'endort. Tiennette approche les fleurs du fameux bâton, afin qu'il s'endorme auſſi. Arlequin prend la donation dans la poche de Célio, enſuite il entre chez lui avec ſa ſervante. Célio s'éveille, frappe : Arlequin & Tiennette paroiſſent à la fenêtre, lui demandent ce qu'il veut : il dit

qu'il veut entrer, qu'il eſt le maître de la maiſon, en vertu d'une promeſſe qu'il a dans ſa poche : il la cherche & ne la trouve point. Pantalon arrive, reconnoît ſa fille & Célio, leur avoue la ſupercherie qu'il leur a faite : on les marie.

Dans *le Tartufe*, *Orgon*, parmi les raiſons qui l'ont engagé à retirer chez lui ſon dévot perſonnage, rapporte celle-ci.

ACTE I. Scène VI.

Inſtruit par ſon garçon, qui dans tout l'imitoit,
Et de ſon indigence, & de ce qu'il étoit,
Je lui faiſois des dons ; mais avec modeſtie,
Il me vouloit toujours en rendre une partie.
C'eſt trop, me diſoit-il, c'eſt trop de la moitié ;
Je ne mérite pas de vous faire pitié :
Et quand je refuſois de le vouloir reprendre,
Aux pauvres, à mes yeux, il alloit le répandre.
Enfin le Ciel chez moi me le fit retirer ;
Et depuis ce temps-là tout ſemble y proſpérer.
. . . . . .
. . . . . .

Dans la pièce italienne, *Arlequin* ne s'eſt déterminé à prendre *Célio* à ſon ſervice, que parce qu'il refuſe l'aumône généreuſe qu'il lui fait en lui donnant ſa bourſe, & qu'il ſe contente de vingt ſols, pour appaiſer la faim qui le dévore. *Orgon* pourroit bien en cela reſſembler à *Arlequin* ; mais la reſſemblance eſt ſi peu frappante, qu'il faut être bien ſubtil pour s'en appercevoir. En tout cas, *Tartufe* a très-bien fait de ne pas reſſembler en tout à *Célio*. Je doute qu'*Orgon* ſe fût pris de belle paſſion pour lui s'il eût accompagné ſes modeſtes refus de menaces & de coups de bâton.

Dans *le Tartufe*, le crédule, le facile *Orgon* fait donation de ſes biens à un impoſteur qui abuſe de ſes bontés au point de le bannir de ſa propre maiſon. Dans l'Italien, *Arlequin* donne auſſi tout ſon bien à *Célio*, qui le met enſuite à la porte. Ce trait de reſſemblance eſt plus fort que le premier; mais ſi la copie reſſemble à l'original, on eſt obligé de convenir que c'eſt en beau.

Les Italiens ont une pièce dont le héros eſt le véritable *Tartufe* d'Italie. Il eſt à propos de le connoître pour le comparer au *Tartufe Français*.

DON GILI (1), DON GILLES.

Don Gilles eſt chargé de l'éducation d'un jeune homme de famille, qui ſuit une intrigue amoureuſe avec une jeune perſonne du voiſinage. Don Gilles en eſt inſtruit. Il apprend que ſon Elève a certain rendez-vous pour le ſoir même à minuit: il ſe rend au lieu indiqué, trouve une échelle appuyée au balcon de la jeune Demoiſelle, & frémit d'horreur en ſongeant à la foibleſſe des hommes, qui ſe laiſſent conduire dans un précipice par leurs paſſions effrénées. Il loue ſa vertu & ſa chaſteté. Il maudit cette échelle fatale qui devoit cauſer la perte de ſon Elève, il dit que le Ciel lui inſpire une bonne idée; qu'il va trouver l'impudique Beauté qui attire ſon Elève, pour lui reprocher l'énormité de ſon crime, & la ramener, par ſes ſages exhortations, dans la bonne voie. Il monte en effet, trouve la jeune perſonne endormie. Alors le ſage Précepteur s'arrête, & décrit tout

(1) On appelle *Don Gili* en Italie les Miſſionnaires qui exercent leur miniſtère dans les places publiques, parce que l'un d'eux fait le niais, le gille, pour faire reſſortir l'eſprit & les bonnes raiſons de ſon camarade.

les charmes d'une Beauté enchantereſſe : il voudroit deſcendre, mais il ne peut s'y réſoudre. Il ne ſait s'il eſt arrêté par le deſir ou par la charité. Il feint enfin de croire que la charité ſeule le guide vers la jeune perſonne, & veut pouſſer ſes charitables ſoins très-loin, quand ſon Elève arrive. Don Gilles reprend ſon air cagot & ſon ton pédant, dit à ſon Elève qu'il n'étoit entré dans la chambre de ſa maîtreſſe que pour le ſurprendre. La Belle lui répond qu'en attendant il vouloit l'embraſſer, & qu'elle avoit eu toutes les peines du monde à ſe défendre. Don Gilles rougit, prend la fuite, reparoît enſuite couvert d'une peau d'ours, & moraliſe, en diſant que qui veut vaincre ſes paſſions, doit néceſſairement fuir l'occaſion.

Le caractère de *Don Gili* a certainement plus de rapport avec celui du *Tartufe*, que le caractère de *il Dottore bachettone*, qui, dans le fond, eſt plus pédant que bigot; & le premier auroit plutôt ſervi à *Moliere* que le dernier, s'il eût été connu de lui. C'eſt ce que j'ignore : mais je ne puis douter que *Moliere* n'ait puiſé dans une des *Nouvelles* de *Scarron*.

LES HYPOCRITES,

Nouvelle de Scarron, tome II, *p.* 145.

. . . . . .

. . . . . .

[a] Montufar loua une maiſon, la meubla de meubles fort ſimples, & ſe fit faire un habit noir, une ſoutanne & un long manteau. Helene s'habilla en dévote, & empriſonna ſes cheveux dans une coëffure de vieille; & Mendez, vêtue en béate, fit gloire d'en faire voir de blancs, & de ſe charger d'un gros chapelet, dont les grains pouvoient, en un beſoin, ſervir à charger des fauconneaux. Au premier jour d'après leur arrivée, Montufar ſe fit voir dans les rues,

habillé comme je vous ai dit, marchant les bras croisés & baissant les yeux à la rencontre des femmes. Il crioit, d'une voix à fendre les pierres, Béni soit le Saint Sacrement de l'Autel, & la bienheureuse Conception de la Vierge immaculée, & plusieurs autres dévotes exclamations de la même force. Il faisoit répéter les mêmes choses aux enfans qu'il trouvoit dans les rues, & les assembloit quelquefois pour les faire chanter des hymnes, des chansons de dévotion, & pour leur apprendre leur catéchisme. Il ne bougeoit des prisons; il prêchoit devant les prisonniers, consoloit les uns & servoit les autres, leur allant quérir à manger, & faisant bien souvent le chemin du marché à la prison, une hotte pesante sur le dos. O détestable filou! il ne te manquoit donc plus qu'à faire l'hypocrite, pour être le plus ccompli scélérat du monde! Ces actions de vertu du moins vertueux de tous les hommes lui donnèrent en peu de temps la réputation d'un Saint. Hélène & Mendez, de leur côté, travailloient à leur canonisation. L'une se disoit la mere & l'autre la sœur du bienheureux Frere Martin. Elles alloient tous les jours dans les hôpitaux, y servoient les malades, faisoient leurs lits, blanchissoient leur linge, & leur en faisoient à leurs dépens. Voilà les trois plus vicieuses personnes d'Espagne devenues l'admiration de Séville. Il s'y rencontra dans ce temps-là un Gentilhomme de Madrid, qui y étoit venu pour ses affaires particulières. Il avoit été des amans d'Hélene, car les publiques n'en ont pas pour un seul: il connoissoit Mendez pour ce qu'elle étoit, & Montufar pour un dangereux frippon. Un jour qu'ils sortoient d'une église ensemble, environnés d'un grand nombre de personnes qui baisoient leurs vêtemens, & les conjuroient de se souvenir d'eux dans leurs bonnes prières, ils furent reconnus de ce gentilhomme dont je viens de parler, qui, s'échauffant d'un zèle chrétien, & ne pouvant souffrir que trois si méchantes personnes abusassent de la crédulité de toute une ville, fendit la presse; & donnant un coup de poing à Montufar: Malheureux fourbe, lui cria-t-il, ne craignez-vous ni Dieu ni les hommes? Il en voulut dire davantage, mais sa bonne intention à dire la vérité, un peu trop précipitée,

n'eut

n'eut pas tout le succès qu'elle méritoit. Tout le peuple se jetta sur lui, qu'il croyoit avoir fait un sacrilège en outrageant ainsi leur Saint. Il fut porté par terre, roué de coups, & y auroit perdu la vie, si Montufar, par une présence d'esprit admirable, n'eût pris sa protection, le couvrant de son corps, écartant les plus échauffés à le battre, & s'exposant même à leurs coups. « Mes freres, s'écrioit-il de toute sa force, laissez-le en paix, pour l'amour du Seigneur; appaisez-vous, pour l'amour de la Sainte Vierge ». Ce peu de paroles appaisa cette grande tempête, & le peuple fit place à frère Martin, qui s'approcha du malheureux gentilhomme, bien aise, en son ame, de le voir si mal-traité, mais faisant paroître sur son visage qu'il en avoit un extrême déplaisir: il le releva de terre, où on l'avoit jetté, l'embrassa, & le baisa, tout plein qu'il étoit de sang & de boue, & fit une rude réprimande au peuple. « Je suis le méchant, disoit-il à ceux qui le voulurent entendre: je suis le pécheur, je suis celui qui n'ai jamais rien fait d'agréable aux yeux de Dieu. Pensez-vous, continuoit-il, parce que vous me voyez vêtu en homme de bien, que je n'aie pas été toute ma vie un larron, le scandale des autres & la perdition de moi-même? Vous êtes trompés, mes frères; faites-moi le but de vos injures & de vos pierres, & tirez sur moi vos épées ». Après avoir dit ces paroles avec une fausse douceur, il s'alla jetter, avec un zèle encore plus faux, aux pieds de son ennemi, & les lui baisant, non-seulement il lui demanda pardon, mais aussi il alla ramasser son épée, son manteau & son chapeau, qui s'étoient perdus dans la confusion. Il les rajusta sur lui, & l'ayant ramené par la main jusqu'au bout de la rue, se sépara de lui après lui avoir donné plusieurs embrassemens & autant de bénédictions. Le pauvre homme étoit comme enchanté, & de ce qu'il avoit vu, & de ce qu'on lui avoit fait, & si plein de confusion, qu'on ne le vit point paroître dans les rues tant que ses affaires le retinrent à Séville. Montufar cependant y avoit gagné les cœurs de tout le monde par cet acte d'humilité contrefaite. . . . . .

LE TARTUFE.

Damis a ſurpris *Tartuſe* faiſant ſa déclaration amoureuſe à *Elmire :* il entreprend de démaſquer le faux dévot aux yeux de ſon pere, comme le Gentilhomme de Madrid a voulu démaſquer ſon hypocrite devant les habitants de Séville.

ORGON.

Ce que je viens d'entendre, ô Ciel ! eſt-il croyable ?

TARTUFE.

Oui, mon frere, je ſuis un méchant, un coupable.
Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité,
Le plus grand ſcélérat qui jamais ait été.
Chaque inſtant de ma vie eſt chargé de ſouillures ;
Elle n'eſt qu'un amas de crimes & d'ordures ;
Et je vois que le Ciel, pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occaſion.
De quelque grand forfait qu'on me puiſſe reprendre,
Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
Et, comme un criminel chaſſez-moi de chez vous :
Je ne ſaurois avoir trop de honte en partage,
Que je n'en aie encore mérité davantage.

ORGON, *à ſon fils.*

Ah ! traître, oſes-tu bien, par cette fauſſeté,
Vouloir de ſa vertu ternir la pureté ?

DAMIS.

Quoi ! la feinte douceur de cette ame hypocrite
Vous fera démentir ! ....

ORGON.

Tais-toi, peſte maudite !

TARTUFE.

Ah ! laiſſez-le parler ; vous l'accuſez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire à ſon rapport.
Pourquoi, ſur un tel fait, m'être ſi favorable ?
Savez-vous après tout de quoi je ſuis capable ?
Vous fiez-vous, mon frere, à mon extérieur ?
Et, pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur ?
Non, non, vous vous laiſſez tromper à l'apparence,
Et je ne ſuis rien moins, hélas ! que ce qu'on penſe.
Tout le monde me prend pour un homme de bien ;
Mais la vérité pure eſt que je ne vaux rien.

(*S'adreſſant à Damis.*)

Oui, mon cher fils, parlez, traitez-moi de perfide,
D'infâme, de perdu, de voleur, d'homicide ;
Accablez-moi de noms encore plus déteſtés,
Je n'y contredis point, je les ai mérités ;
Et j'en veux, à genoux, ſouffrir l'ignominie,
Comme une honte due aux crimes de ma vie.

ORGON.

(*A Tartuſe.*) (*A ſon fils.*)

Mon frere, c'en eſt trop. Ton cœur ne ſe rend point,
Traître ?

DAMIS.

Quoi ! ſes diſcours vous ſéduiront au point !...

ORGON.

(*Relevant Tartuſe.*)

Tais-toi, pendard. Mon frere, hé ! levez-vous, de grace !

(*A ſon fils.*)

Infâme !

DAMIS.

Il peut....

ORGON.

Tais-toi.

DAMIS.

J'enrage ! quoi ! je passe....

ORGON.

Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras.

TARTUFE.

Mon frere, au nom de Dieu, ne vous emportez pas ;
J'aimerois mieux souffrir la peine la plus dure,
Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignure.

ORGON, *à son fils.*

Ingrat !

TARTUFE.

Laissez-le en paix. S'il faut à deux genoux
Vous demander sa grace....

ORGON, *se jettant aussi à genoux, & embrassant Tartufe.*

Hélas ! vous moquez-vous ?
(*A son fils.*)
Coquin, vois sa bonté !

DAMIS.

Donc....

ORGON.

Paix.

DAMIS.

Quoi ! je....

ORGON.

Paix, dis-je :
Je sais bien quel motif à l'attaquer t'oblige.
Vous le haïssez tous, & je vois aujourd'hui
Femmes, enfans & valets déchaînés contre lui.
On met impudemment toute chose en usage
Pour ôter de chez moi ce dévot personnage :
Mais plus on fait d'effort afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir :

Et je vais me hâter de lui donner ma fille,
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

. . . . . .

. . . . . .

L'Impoſteur de *Moliere* en impoſe à *Orgon*, comme l'hypocrite de *Scarron* en impoſe aux Sévillois, c'eſt-à-dire, en renchériſſant ſur le mal que ſon adverſaire dit de lui, en s'accuſant lui-même d'être un miſérable, en recevant les mortifications qu'on lui fait eſſuyer comme une punition bien due à ſes fautes, en feignant de défendre ſon ennemi. Mais cette imitation, ainſi que celles que nous avons déja remarquées, n'enlevera rien, je crois, à la gloire de *Moliere*; au contraire, le *Tartuſe* n'en ſera pas moins le chef-d'œuvre de la ſcène françaiſe, ou, pour mieux dire, le chef-d'œuvre de tous les théâtres.

La belle ſcène de dépit qui ſe trouve dans le *Tartuſe*, pourroit bien avoir été priſe de l'hiſtoire ſuivante. Je vais rapporter ce qui m'a frappé.

NE PAS CROIRE CE QU'ON VOIT,

Hiſtoire traduite de l'Eſpagnol.

Blanche, amante de *Don Diegue*, eſt ſortie au point du jour de chez elle, pour aller ſe baigner avec ſa gouvernante. *Don Diegue*, mal inſtruit par ſes eſpions, croit qu'elle s'eſt rendue chez quelque rival heureux. Il lui cherche querelle ſur un prétexte en l'air.

Si vous aviez le cœur bien ſitué, vous ne ſeriez pas ſortie

hier dès trois heures du matin, pour aller je ne sais où, avec je ne sais qui, & peut-être faire je ne sais quoi, qui me tient plus au cœur que tout le reste. Je veux sortir encore plus matin, s'il me prend envie, répondit Blanche. Je veux, malgré vous, aller où il me plaira, mener avec moi qui je voudrai, & faire à mon aise le je ne sais quoi qui vous tient si fort au cœur, & qui me plaît moins par le délice que j'y trouve, que par le chagrin que vous en recevez. Et moi, Madame, & moi, répliqua le plus vîte qu'il put le turbulent Don Diegue, je veux prendre congé de vous, & vous avertir, avant que de vous quitter, que vous ne gagnerez rien de rester à l'église plus tard que de coutume, comme vous faites ordinairement, pour attendre que je vous y aille rechercher; que si je passe devant votre logis, & que je m'y arrête, ce ne sera point à dessein que vous m'y fassiez appeller par Béatrix, comme cela vous est arrivé quelquefois; & que si vous me laissez sortir de votre chambre, il n'est point de considération qui m'y puisse jamais faire revenir. Je vous apprends, moi, lui dit froidement Blanche, que je n'irai plus à l'église qu'avec mon pere, en présence de qui vous n'oseriez m'avoir dit la moindre chose; que vous passeriez cent fois le jour devant la porte du logis, que je ne vous remarquerai pas une; & loin d'avoir la foiblesse de vous retenir, puisque, vous sorti d'ici, vous promettez de n'y rentrer de votre vie, je voudrois que vous en fussiez déja dehors. Vous m'en assurez avec une froideur trop grande, reprit Don Diegue, pour me faire douter de ce que vous dites. Dans ce qui m'échappe il y a je ne sais quoi de passionné, qui montre assez que je vous aime encore, quoique vous ne le méritiez pas: mais la cruelle froideur que vous venez de me faire voir, me dit clairement que je ne suis pas aimé, quoique je méritasse de l'être; & si, après m'en avoir tant de fois assuré, ma surprise semble ridicule, apprenez que vous ne me l'aviez jamais dit sans être en colère; & que, pour dire que l'on n'aime pas, la colère ne persuade pas si bien que l'indifférence. Après avoir dit cela, il mit ses gants le plus lentement qu'il put; & quand il les eut mis, il pria Béatrix de lui donner un verre d'eau, pour voir ce que fe-

toit Blanche pendant ce temps-là : puis le verre d'eau bu, & Blanche ne faiſant rien de ce qu'il ſouhaitoit : Vous ne m'empêchez pas de ſortir, lui dit-il encore, & vous faites fort bien : la peine que vous prendriez ſeroit inutile, &, pour vous le montrer, je vous dis adieu, & vous déclare que ce n'eſt point un adieu juſqu'au revoir, comme tous ceux que je vous ai faits juſqu'à préſent. Blanche qui vit bien que Don Diegue ne cherchoit qu'à demeurer, & qui prétendoit ne lui avoir pas donné ſujet de faire la ſottiſe dont elle vouloit qu'il ſe repentît, ne fit pas ſemblant de l'écouter ; & le mortifié Don Diegue, qui étoit grandiſſime formaliſte, aima mieux enrager en s'en allant, que de reſter après avoir dit adieu.

Valere, feignant de vouloir fuir *Mariane* pour ne la revoir jamais, fâché d'avoir annoncé ſa ſortie, cherchant un prétexte pour reſter, demandant ſi on ne le rappelle point, & s'en allant enfin à petits pas ; *Valere*, dis-je, ne reſſemble-t-il pas tout-à-fait à *Don Diegue*, qui n'a nulle envie de ſortir de chez *Blanche*, quoiqu'il en faſſe ſemblant, & qui demande un verre d'eau à *Béatrix*, pour donner le temps à *Blanche* de le retenir ? *Mariane* elle-même, qui dans ſon dépit feint d'être bien aiſe que *Valere* ſorte, ne reſſemble-t-elle pas auſſi à *Blanche* qui ne retient pas *Don Diegue*, parce qu'elle voit bien l'envie qu'il a de reſter, & qu'elle veut d'ailleurs le punir de la querelle qu'il lui a faite très-mal-à-propos ? Je ſuis fâché que *Moliere* n'ait pas oſé mettre en action le verre d'eau que *Don Diegue* demande.

Suite de l'hiſtoire de Blanche & de Don Diegue.

. . . . . .

Nos deux amans, qui devoient jamais ne ſe revoir, ſe

revirent, & ne se furent pas plutôt revus, qu'ils en vinrent aux éclaircissemens, des éclaircissemens aux excuses, des excuses aux protestations de s'aimer éternellement, & de ces protestations à toutes les grimaces qu'il faut faire avant d'en venir au baiser de paix. . . . . .

. . . . . .

Le raccommodement de *Valere* avec *Mariane* me paroît tout-à-fait indiqué dans celui de *Don Diegue* & de *Blanche*.

Dufresni n'a pas craint d'imiter le *Tartufe*, & il en a été puni; son *Faux-Honnête-Homme* n'eut que cinq représentations. Le Héros de cette pièce qu'on nomme *Ariste*, est un misérable sans mœurs, sans délicatesse, sans probité, qui se fait un jeu de nier les dépôts, qui paie ses dettes en jurant qu'il ne doit rien, qui veut séduire toutes les femmes. Il apprend qu'un homme de son voisinage est riche & simple : il s'empresse de faire connoissance avec lui, s'empare de son esprit par quelques bonnes œuvres affectées, l'engage à déshériter sa femme, sa fille, se fait donner tout leur bien. Il ménage en même temps la tendresse d'une riche Marquise, qui pour lui donner la main, & déshériter son fils, n'attend qu'un prétexte : alors *Ariste* captive l'amitié de ce fils, & l'engage à se marier sans le consentement de sa mere; mais cet homme si fin, si subtil, qui a de si vastes projets, se laisse duper par une suivante, qui ne fait aucun effort pour cela, & par un Capitaine de Vaisseau fort brutal, mais peu délié. Cela est-il bien naturel?

On pourroit encore reprocher à *Dufresni* d'avoir fait une seconde & mauvaise copie du

Tartufe, dans ſon *Faux Sincère*; puiſque le Héros n'affecte beaucoup de franchiſe que pour enlever un dépôt, & que l'Auteur, en peignant le caractère du principal perſonnage, nous dit:

Hypocrite en franchiſe eſt à peu-près le mot:
Pourquoi pas faux ſincère, on dit bien faux dévot?

Dancourt a oſé donner auſſi à ſa *Madame Artus* le caractère du *Tartufe*; c'eſt une avanturiere qui s'introduit chez *Madame Argante*, & s'empare de ſon eſprit en affectant beaucoup de vertu comme *Tartufe*. *Dorante*, fils de *Madame Argante*, vif emporté, comme le fils d'*Orgon*, veut comme lui chaſſer l'indigne créature qui gouverne tout dans la maiſon. Cette femme de bien annoncée pendant trois actes comme *Tartufe*, a un cœur auſſi *tendre à la tentation* que celui de ſon modèle; elle aime *Dorante*, & lui dit:

Ah! que mon foible cœur tient encore à la terre!
Et, dans l'aveuglement où je le tiens plongé,
Je crains que de long-temps il n'en ſoit dégagé.

Après cette déclaration mauſſadement calquée ſur celle que *Tartufe* fait à *Elmire*, elle promet à *Dorante* de ménager ſi bien l'eſprit de ſa mere, qu'ils la dépouilleront de tous ſes biens: elle eſt d'accord pour cela avec un Notaire. Celui-ci vient lui préſenter un contrat: cette femme ſi fine, ſi adroite, le ſigne ſans le lire, & ſigne en même temps ſon arrêt, puiſque le contrat unit *Dorante* avec la Nièce du Notaire.

Quel démon ennemi de *Dufreſni* & de

Dancourt leur a perſuadé qu'ils pouvoient remanier le *Tartuſe*, cette pièce ſi décourageante.

M. de *Marmontel* a riſqué dans ſon *Ami de la maiſon*, de porter ſur le théâtre Italien une nuance du caractère de *Tartuſe*; ſa pièce a eu le plus grand ſuccès ſans qu'on ait ſongé à *Moliere*; mais c'eſt que cette nuance a été ſaiſie & traitée avec tant d'art, que l'Auteur n'a pas l'air d'avoir voulu ſe rapprocher du chef-d'œuvre de toutes les Nations.

CHAPITRE XVII.

AMPHITRION, *Comédie en trois actes & en vers, comparée pour le fond & les détails avec l'*Amphitrion *de Plaute*; les deux Soſies *de Rotrou*; *un* Dialogue *de Lucien.*

EURIPIDE & Archippus avoient traité ce ſujet chez les Grecs. *Plaute* le tranſporta ſur le théâtre de Rome; c'eſt même celle de ſes pièces qui a eu le plus grand ſuccès. On la repréſentoit encore cinq cents ans après la mort de ſon Auteur: ce qui doit paroître ſingulier, c'eſt qu'on la jouoit dans des temps de calamité, ou dans les fêtes conſacrées à *Jupiter*. On ſe figuroit ſans doute que le Dieu, bien aiſe de ſe voir rappeller ſes exploits amoureux, deviendroit plus propice. C'eſt d'après *Plaute* que *Moliere* a compoſé l'*Amphitrion* français.

Il eſt inutile d'en donner ici l'extrait, parce

que nous le ferons insensiblement, en comparant la pièce avec celle de *Plaute*.

Boileau préféroit, dit-on, *l'Amphitrion* latin. Soyons aveuglément de son avis, quand il nous dictera, d'après *Horace*, des loix poétiques; mais gardons-nous de décider du mérite d'un Auteur dramatique sur son jugement; nous mépriserions l'Auteur d'*Armide* & de *la Mere coquette*.

Madame *Dacier*, fort épriſe du mérite de la pièce latine, & l'ennemie déclarée de la françaiſe, mettoit *Plaute* infiniment au-deſſus de *Moliere*. Elle préparoit même un long commentaire, pour faire voir que ſon favori méritoit la préférence. Mais ayant ouï dire que *Moliere* s'apprêtoit à jouer les *Femmes Savantes*, elle jugea à propos de ralentir ſon zèle pour les Anciens; elle agit prudemment. *Moliere* étoit un rude joueur. D'ailleurs, Madame *Dacier* auroit certainement compromis ſa réputation, & n'auroit eu pour elle que les fanatiques de l'antiquité, ou les perſonnes qui auroient mieux aimé tout croire ſur ſa parole, & ne pas prendre la peine de confronter les deux ouvrages; il n'eſt rien de plus aiſé que d'en impoſer à ces gens-là. Je me mets pour un inſtant à la place de Madame *Dacier*, & j'expoſe ainſi le plan de la pièce latine.

EXTRAIT DE L'AMPHITRION DE PLAUTE.

Prologue.

Mercure annonce que Jupiter eſt avec Alcmene; qu'il a pris la figure d'Amphitrion pour plaire à la Belle; que lui, Mercure, va prendre celle de Soſie; que ſon pere a triplé

la nuit pour mieux jouir de ſa conquête ; enfin il expoſe toute l'avant-ſcène, & ne laiſſe là-deſſus rien à deſirer au public.

ACTE I.

Soſie vient du port pour annoncer l'arrivée d'Amphitrion ſon maître ; il a peur. Il déclame contre le ſervice des grands ; il veut faire à Alcmene un pompeux récit de la victoire que ſon mari a remportée, il met ſa lanterne à terre, & il lui adreſſe ſon diſcours, comme ſi elle étoit effectivement la femme du Général. Lorſqu'il croit avoir bien répété ſon rôle, il veut entrer dans l'hôtel d'Amphitrion : Mercure, qui garde la porte ſous la figure de Soſie, de crainte qu'on ne dérange Jupiter, l'empêche d'en approcher ; il lui dit que lui-même eſt Soſie, valet d'Amphitrion, qu'il a été député par ſon maître pour annoncer ſon retour. Le véritable Soſie, preſque convaincu à grands coups de bâton de la vérité de ce qu'on lui dit, veut s'en aſſurer en faiſant à l'autre des queſtions auxquelles lui ſeul peut répondre. Il lui demande d'abord quel eſt le préſent qu'Amphitrion deſtine à Alcmene. Mercure lui répond en homme très-inſtruit, que c'eſt une coupe d'or dans laquelle buvoit le Général ennemi, & qui eſt préſentement dans un petit panier bien ſcellé. Soſie croyant mieux confondre celui qui lui vole ſon nom & ſa reſſemblance, le prie de lui dire ce qu'il faiſoit pendant que les deux armées étoient aux mains. Si tu ſors de ce pas-là comme des autres, lui dit-il, je baiſſerai la lance ; j'avouerai que je ſuis vaincu ; enfin je confeſſerai que je ne ſuis plus moi, mais que c'eſt toi qui es ma perſonne. Réponds. Mercure répond en effet très-juſte à cette dernière queſtion.

Soſie ſe tâte pour ſavoir s'il veille, s'il eſt lui ; il ne ſait que croire. Il veut entrer chez Amphitrion pour terminer la querelle. Mercure le menace de le rouer de coups s'il regarde ſeulement la porte, & il eſt obligé de retourner ſur ſes pas. Mercure ſe félicite de l'avoir chaſſé. Jupiter ſachant bien qu'Amphitrion va paroître, prend congé d'Alcmene, qui gémit ſur ſon départ. Ils font leurs adieux ſur le théâtre.

Jupiter lui fait préſent de la coupe que ſon mari lui deſtinoit. Le premier acte finit.

ACTE II.

Amphitrion, étonné du galimatias que lui fait Soſie, lui ordonne de répondre par ordre à ſes diſcours, lui demande quel eſt le téméraire qui l'a battu, qui l'a empêché d'exécuter ſes ordres. Soſie lui répond toujours que c'eſt lui; non pas le lui préſent, mais le lui abſent. Amphitrion croit qu'il eſt ivre ou qu'il eſt devenu fou. Il veut entrer chez lui, mais Alcmene ſort. Elle eſt ſurpriſe de revoir ſi-tôt ſon époux : elle croit qu'il n'a feint de vouloir partir avec tant d'empreſſement, que pour éprouver la vivacité de ſon amour. D'un autre côté le Général, étonné de venir trop tôt au gré de ſon épouſe, éclate contre ſon indifférence. Elle lui dit qu'elle a cependant aſſez bien fait paroître ſon feu à ſon retour pendant le ſouper & durant la nuit. Amphitrion devient furieux : il ſoutient qu'il n'eſt arrivé qu'au moment même. Alcmene lui montre, pour le confondre, le préſent qu'elle a reçu de lui-même. Soſie dit qu'à moins que la coupe ne ſoit double, ainſi que lui & ſon maître, elle eſt certainement dans le petit panier. On l'ouvre, la place eſt vuide. Amphitrion & Alcmene s'accablent mutuellement de reproches. L'époux quitte la ſcène pour chercher des témoins qui aſſureront qu'il n'a pas abandonné l'armée un ſeul inſtant. L'épouſe, offenſée, rentre chez elle, pour pleurer ſur l'affront qu'on lui fait.

ACTE III.

Jupiter revient pour appaiſer Alcmene. Elle paroît. Il veut en effet lui faire des careſſes qu'elle rejette. Elle veut abſolument qu'on les ſépare. Jupiter feint d'avoir ſoutenu qu'il n'avoit point paſſé la nuit avec elle, ſeulement pour plaiſanter. Il trouve le ſecret de fléchir ſon courroux. Il veut célébrer ſon raccommodement par un ſacrifice à Jupiter. Il ordonne à Soſie d'aller inviter à dîner le pilote Blepharon, & il recommande à Mercure de bien faire ſentinelle.

ACTE IV.

Amphitrion n'a pas trouvé le témoin qu'il cherchoit. Il revient pour faire de nouvelles queſtions à ſa femme. Il veut entrer chez lui. Mercure, du haut de la maiſon, l'en empêche, lui dit des injures, lui jette des tuiles, lui défend de troubler la tranquillité d'Amphitrion qui goûte dans les bras d'Alcmene tous les plaiſirs d'un raccommodement. Amphitrion croyant recevoir ce traitement de Soſie, le ménace de mille coups. Au moment même le véritable Soſie arrive avec le pilote. Amphitrion veut le tuer, ſur-tout quand il lui ſoutient qu'il a été inviter le pilote par ſon ordre. Jupiter paroît pour faire ceſſer le bruit qu'on fait devant ſa porte. Soſie ſe jette du parti de Jupiter, & ſoutient que ſon maître eſt un faux Amphitrion. Il va tout préparer pour le dîné. Le pilote ne ſait point décider entre les deux Amphitrion.

ACTE V.

Bromie, ſervante d'Amphitrion, vient annoncer que Madame eſt accouchée de deux garçons. Le tonnerre gronde : Amphitrion, alarmé, tombe devant ſa porte. Bramine le conſole, en lui apprenant l'heureux accouchement d'Alcmene. Jupiter deſcend du haut des cieux, pour avouer à Amphitrion qu'il a occupé ſa place pendant ſon abſence, il lui promet un bonheur infini, beaucoup de gloire, & remonte au Ciel.

Cet extrait fait ainſi, & lu par les perſonnes qui ne jugent jamais que d'après les autres, fera certainement dire : « La pièce de *Plaute* eſt mot » à mot celle de *Moliere*. Ce dernier n'a pas » grand mérite d'avoir réduit en trois actes une » comédie qui étoit en cinq, & d'avoir encore » cherché des reſſources dans les ſcènes épiſodi- » ques de deux perſonnages ſubalternes, telles » que celles de *Soſie* & de *Cléanthis*, & » celles qui font de *Jupiter* un vrai petit-maître

» Français ».* Ainſi parloient *Deſpréaux* & Madame *Dacier*, tous les deux aveuglés par leur amour pour l'antiquité. Ainſi pourroient parler la pareſſe ou la prévention ſéduites par un extrait, dans lequel les beautés de l'original ſont citées avec ſoin, & ſes défauts adroitement écartés. Il faut voir d'abord par ſes yeux, & juger enſuite.

Parallele de l'Amphitrion de Moliere avec celui de Plaute.

PROLOGUE.

Moliere, ainſi que *Plaute*, ſe ſert de ce prologue pour expoſer l'avant-ſcène ; mais, dans le latin, *Mercure* adreſſe tout uniment la parole au ſpectateur, ce qui rompt l'illuſion. *Moliere* s'adreſſe à la *Nuit ;* &, ſous prétexte d'avoir à la prier de la part de *Jupiter* de ralentir le pas de ſes chevaux, il lui raconte l'aventure d'*Alcmene* & du Souverain des Dieux ; il inſtruit adroitement par là le public de tout ce qui ſe paſſe, & il écarte en même-temps, par un dialogue piquant & plein de ſel, la monotonie inſéparable d'un récit trop long. Outre cela, *Moliere* n'a pas la maladreſſe d'y prévenir, comme *Plaute*, le public ſur tout ce qui doit arriver dans le courant de la pièce, & ne s'amuſe pas à demander de la part de *Jupiter* qu'on coupe la robe, & qu'on faſſe des inciſions au viſage de l'acteur qui aura cabalé pour ſe faire applaudir plus que ſon camarade (1).

(1) Quoi ! même chez les Romains.

ACTE I. SCÈNE I.

Le *Soſie* de *Moliere* a peur, comme celui de *Plaute*; mais c'eſt ſa poltronnerie qui en eſt la cauſe. Chez le Poëte Latin, c'eſt parce qu'il craint d'être arrêté comme un vagabond. Quelle raiſon pitoyable! Ne lui auroit-il pas été bien facile de prouver ce qu'il étoit & à qui il appartenoit? Chez *Moliere* comme chez *Plaute*, *Soſie* répète ſon rôle avec la lanterne, qu'il ſuppoſe être *Alcmene*: mais chez *Moliere*, la fauſſe *Alcmene* répond à *Soſie*; ce qui devient bien plus plaiſant. Le *Soſie* Français fait à la lanterne, comme le *Soſie* Latin, un récit de la bataille qui comble *Amphitrion* de gloire; mais il le fait en lâche qui s'eſt caché dans le temps qu'on ſe battoit, & qui s'eſt amuſé à boire pendant ce temps-là. Le récit de l'eſclave Latin eſt très-circonſtancié, par conſéquent, très-long, très-ennuyeux, & très-déplacé dans la bouche de celui qui le prononce.

SCÈNE II.

Chez *Moliere* comme chez *Plaute*, *Mercure* s'amuſe à battre *Soſie*, à lui voler ſa reſſemblance, à lui prouver qu'il eſt le vrai *Soſie*, à le renvoyer au port, ſans le laiſſer entrer chez *Alcmene*; mais *Moliere* ſe garde bien de leur faire débiter toutes les mauvaiſes plaiſanteries que le Comique Romain a miſes dans leur bouche. Je n'en citerai que quelques-unes.

MERCURE.

Quelqu'un ſent ici quelque choſe pour ſon malheur.

SOSIE.

SOSIE.

Hélas ! aurois-je effectivement lâché une mauvaise odeur ? . . . . . .

MERCURE.

Une certaine voix a volé jusqu'à mes oreilles.

SOSIE.

Il faut que je l'avoue, j'ai été un malheureux, un homme maudit du destin ! Pourquoi, puisque ma voix a des plumes, & qu'elle vole comme un oiseau, pourquoi ai-je oublié de lui arracher les aîles ?

MERCURE.

Cet impertinent messager, avec sa bête de charge, pourroit bien recevoir de moi certaines faveurs qu'il ne brigue pas.

SOSIE.

Sur mon ame, je n'ai point d'animal de somme, pas même un âne, à moins qu'il ne parle de moi. . . . .

MERCURE.

Tu accumules mensonge sur mensonge, tu es tout cousu de fausſetés.

SOSIE.

Tu n'y penses pas : l'habit avec lequel je suis venu est cousu de fil ; mais pour moi je ne sais ce que c'est que de coudre des tromperies.

MERCURE.

Tu mens grossiérement, car tu n'es pas venu avec ton habit, mais avec tes pieds.

SOSIE.

La remarque est ingénieuse, & de plus elle est vraie.

J'aurois, si je le voulois, dans cette scène

ſeulement, cent traits pareils à citer. *Moliere* étoit trop au-deſſus de ſon modèle pour ne pas les lui abandonner. *Moliere* termine la ſcène par ces quatre vers :

Enfin je l'ai fait fuir, &, ſous ce traitement,
De beaucoup d'actions il a reçu la peine.
Mais je vois Jupiter que fort civilement
Reconduit l'amoureuſe Alcmene.

Qu'on liſe *Plaute*, on verra que pour dire moins que *Moliere* ne dit dans ces quatre vers, il fait débiter à *Mercure* un monologue de trois pages. Il eſt vrai qu'il s'y divertit à prévenir l'aſſemblée ſur ce qui doit arriver dans le courant de la pièce, à lui enlever par-là tout le plaiſir de la ſurpriſe, & ſur-tout de l'intérêt. Paroiſſez, *Boileau*, & vous, ſavante *Dacier*, ſoutenez que *Moliere* a mal fait de ne pas imiter ſon original dans une faute ſi groſſiere; nous n'en croirons rien.

SCÈNE III.

Dans *Moliere*, *Jupiter* prend congé d'*Alcmene* à-peu-près comme dans *Plaute*, avec la différence que dans la pièce latine il recommande à *Alcmene* d'avoir bien ſoin des affaires de la maiſon, & de ſa ſanté pendant ſa groſſeſſe, ce qui cadre aſſez bien avec le perſonnage de mari qu'il joue. Dans la pièce françaiſe, *Jupiter*, loin de ſonger aux affaires du ménage, s'étudie à faire oublier l'époux, en débitant des fleurettes, qui, n'en déplaiſe aux amateurs des jolis madrigaux, rendent la ſcène de *Moliere* inférieure à celle de *Plaute*, ſur-

tout si elles sont débitées par un acteur, qui, loin de passer légérement sur la délicatesse outrée de *Jupiter*, veuille au contraire en faire sentir toutes les petites finesses. Et disons avec *Alcmene* :

Amphitrion, en vérité,
Vous vous moquez, de tenir ce langage;
Et j'aurois peur qu'on ne vous crût pas sage,
Si de quelqu'un vous étiez écouté.

SCÈNE IV.

Chez *Moliere*, *Cléanthis*, suivante d'*Alcmene*, témoin de la tendresse de *Jupiter* pour sa maîtresse, veut engager *Mercure*, qu'elle prend pour son mari, à la traiter aussi favorablement : le messager des Dieux la rebute. Les amateurs de l'antiquité ont beau dire que cette scène, ne se passant qu'entre deux personnages subalternes, est mauvaise, puisqu'elle interrompt l'intrigue des principaux acteurs; le reproche seroit fondé si la pièce étoit dans le genre du *Tartufe*, du *Misanthrope*, des *Femmes Savantes*, si, sur-tout, les valets ne faisoient que parodier leurs maîtres : mais leur situation est au contraire tout-à-fait opposée; & c'est de cette variété que naît la plus grande partie du comique.

ACTE II. SCÈNE I.

Cette scène & celle de *Plaute* sont tout-à-fait semblables, à quelques vers près. Les deux *Jupiter* interrogent les deux *Sosie*, & sont désespérés par l'embarras plaisant du *moi* d'ici, du *moi* de là-bas, &c.

SCÈNE II.

Cette ſcène eſt encore tout-à-fait imitée du latin : elle n'a de plus que le mérite d'être plus courte. Il y a dans *Plaute* une choſe que je trouve aſſez plaiſante, & que *Moliere* a négligée, je ne ſais trop pourquoi ; c'eſt lorſqu'*Amphitrion* ſoutient à ſon épouſe qu'il n'a point paſſé la nuit avec elle : alors elle s'écrie : *O Jupiter ! pour peu que vous aimiez la juſtice, prenez ma cauſe en main ! Jupiter* me paroît là invoqué très-à-propos.

SCÈNE III.

Soſie craint pour ſon front le déshonneur qui couvre celui de ſon maître, & veut apprendre de la bouche de *Cléanthis* ce qui s'eſt paſſé. Il triomphe quand il ſait que l'autre *lui* n'a pas voulu paſſer la nuit avec ſa femme. Sa joie éclate ; & le courroux de *Cléanthis* augmente. Voilà encore une ſcène qui n'eſt pas dans *Plaute*, que les amateurs de l'antiquité ont critiquée par cette raiſon même, & que nous devons eſtimer comme la dernière du premier acte, pour le comique & la variété qu'elles jettent dans la pièce.

SCÈNE IV.

Jupiter annonce tout uniment qu'il vient pour goûter le plaiſir d'un raccommodement, & ſe réconcilier avec *Alcmene* ſous la figure du mari. Dans *Plaute*, *Jupiter*, pour nous dire la même choſe, débite un long monologue, dans lequel, crainte que nous ne nous inté-

reſſions trop à la pièce, & que nous ne ſoyons aiguillonnés par la curioſité, il nous répète encore tout ce qui arrivera, & comment ſe fera le dénouement.

SCÈNE VI.

Ici la ſcène de raccommodement eſt, quant au fond, fort ſemblable à la latine : les deux héros ne ſe reſſemblent pourtant guère. Le Galant latin eſt un grivois à qui la belle *Alcmene* eſt obligée de dire : *Finiſſez donc, tenez vos mains tranquilles.* Le Galant français va au même but, mais avec l'adreſſe & le jargon doucereux d'un petit-maître. L'un eſt un peu trop groſſier, mais l'autre eſt par trop fade, & le ſpectateur eſt encore tenté de s'écrier avec *Alcmene :*

. . . . . .
Ah ! toutes ces ſubtilités
N'ont que des excuſes frivoles.
. . . . . .

L'*Alcmene* de *Plaute* dit encore dans cette ſcène à ſon époux, *que Jupiter connoît ſon innocence.* Après le raccommodement, *Jupiter* ordonne à *Soſie* d'aller prier le pilote *Blépharon* à dîner, pendant qu'il fera le ſacrifice qu'il a promis à *Jupiter : Soſie* l'exhorte *à ne pas y manquer, parce que le Seigneur Jupiter eſt vindicatif comme tous les diables.* Je ne ſais pas pourquoi *Moliere* n'a pas tiré parti de ces deux traits, qui ſont d'un excellent comique, puiſqu'il ſort du fond de la ſcène & de la ſituation des perſonnages.

ACTE III. Scène I.

Moliere a fort prudemment abandonné la quatrième ſcène du troiſième acte de *Plaute*, dans laquelle *Mercure*, nous enlevant encore le plaiſir de toute ſurpriſe, nous rapporte, dans un très-long monologue, ce qu'il va faire, & ce qui en réſultera. Notre Poëte, plus adroit, nous fait rire avant de nous le promettre, & paſſe rapidement aux ſcènes comiques par la ſituation. *Amphitrion* revient, au déſeſpoir de n'avoir pu trouver les perſonnes en état d'aſſurer qu'il n'a pas quitté l'armée.

Scène II.

Dans cette ſcène, ainſi que dans celle de *Plaute*, *Mercure* inſulte le malheureux *Amphitrion*, le menace de lui envoyer des meſſagers fâcheux s'il ne s'éloigne, & s'il trouble *Amphitrion* & *Alcmene*, qui goûtent le plaiſir de s'être raccommodés. L'époux eſt furieux. Les ſcènes ſont exactement les mêmes; cependant la latine eſt ennuyeuſe, la françaiſe fait éclater de rire. Pourquoi cela? Nous en avons déja dit la raiſon: dans la pièce latine, *Mercure* nous ayant prévenus ſur tout ce qu'il alloit faire, les incidens ne produiſent plus aucun effet; au lieu qu'ils ont toujours chez *Moliere* le mérite de la ſurpriſe, grace à l'économie théâtrale qu'il poſſédoit au ſuprême degré.

Scène III.

Monologue de liaiſon très-court.

SCÈNE IV.

Ici, de même que chez *Plaute*, *Sosie* amène les convives que *Jupiter*, sous la figure d'*Amphitrion*, lui a commandé d'aller chercher. *Amphitrion*, d'un autre côté, veut le punir des impertinences que *Mercure* lui a dites. Cette scène est très-courte dans *Moliere*; elle est très-longue dans *Plaute*, & ne dit pas davantage. Le comique y est noyé ou répété.

SCÈNE V.

Le fond de cette scène est encore dans *Plaute*. *Jupiter*, chez l'un & l'autre Auteur, vient imposer silence au mari qui fait tapage devant sa porte. *Amphitrion*, furieux, veut se venger de son rival : un convive les sépare, & ne peut distinguer lequel des deux est le fourbe. Mais la scène latine est bien inférieure à la françaiſe, par un vice très-ordinaire chez *Plaute*; il y parodie en entier la scène que *Mercure* & *Sosie* ont eue ensemble; ou, pour mieux dire, la scène des deux *Amphitrion* latins, & celle de leurs deux *Sosie*, se ressemblent entièrement, à quelques expressions près.

Ajoutons à la mal-adresse de cette scène, l'indécence avec laquelle *Plaute* fait battre *Jupiter* & *Amphitrion* à coups de poings, comme de vrais poissons, & nous aurons de la peine à nous imaginer que des personnes judicieuses aient pu balancer un instant sur le mérite des deux pièces. Continuons, & notre surprise augmentera.

SCÈNE VI.

Jupiter prie les convives d'aller ſe mettre à table. *Soſie*, qui meurt de faim, *brûle d'être aux priſes.*

SCÈNE VII.

Au moment où *Soſie* veut aller manger comme quatre, *Mercure* vient l'en empêcher, & le roſſe. *Soſie* a beau le prier de permettre qu'il ſoit ſon ombre, ſon cadet, il n'entend point raiſon, & *Soſie* s'écrie douloureuſement :

O Ciel ! que l'heure de manger,
Pour être mis dehors, eſt une maudite heure !

Cette ſcène eſt encore de l'invention de *Moliere*, & on ne peut diſconvenir que l'idée n'en ſoit plaiſante ; & elle eſt d'autant mieux imaginée, que les deux *Soſie* ayant ouvert la ſcène, il paroît raiſonnable qu'ils ſe retrouvent dans le reſte de la pièce.

Dénouement.

Enfin, dans l'une & dans l'autre pièce, *Jupiter* paroît dans une machine, au bruit du tonnerre, & déclare à l'époux qu'il eſt l'impoſteur. Ce dénouement paroîtra d'abord le même ; mais on ne tardera pas à ſentir tous les défauts de l'original, & le mérite qu'il y a à les avoir évités. Dans la pièce latine, *Bromie*, ſervante d'*Amphitrion*, vient dire au ſpectateur, dès le commencement du cinquième acte, que *Madame* a mis au monde

deux garçons, qu'elle a furieuſement eu peur, parce qu'il a beaucoup tonné, & que *Jupiter* a paru devant elle pour lui dire que l'un des garçons étoit de ſa façon. Elle trouve *Amphitrion* couché ſur ſa porte, tant il a été alarmé par le tonnerre; elle lui raconte tout ce qu'elle nous a déja dit, & l'amuſe enſuite en lui racontant l'hiſtoire du gros garçon qui a étouffé deux ſerpens venus par les gouttières. Elle lui répète, de crainte qu'il n'en doute, que ce gros garçon n'eſt pas à lui. *Amphitrion* remercie *Jupiter de ce qu'il a voulu ſe donner la peine de prendre ſa place, cultiver ſon petit champ, peupler ſa famille & tenir ſon épouſe en haleine.* Dans la ſeconde ſcène, *Jupiter*, qui paroît, répète au Seigneur *Amphitrion* ce qu'on nous a déja dit deux fois dans ce même acte. Enfin *Amphitrion* emploie la troiſième & dernière ſcène à ſe féliciter de ſon bonheur. Un ſeul point l'embarraſſe; il ne ſait pas ſi Madame *Alcmene*, accoutumée au pain de *Junon*, ne ſe dégoûtera point de l'ordinaire. Il ſe conſole en diſant que *Jupiter* pourvoira ſans doute à cet inconvénient, qui n'eſt pas petit en ménage, & il exhorte le ſpectateur à ſe retirer après avoir applaudi.

Vit-on jamais un dernier acte plus vuide d'action, plus mal tiſſu, plus rempli de répétitions & d'indécences? *Moliere* l'a fondu non-ſeulement tout entier dans une ſcène, mais il a encore ſu ennoblir ſon héros, le faire parler & agir en Général d'armée.

Chez *Plaute*, *Amphitrion* ſe félicite & ſe fait féliciter par ſes amis, de la fortune qu'il va faire: chez *Moliere*, *Amphitrion* eſt un héros

Rotrou a une pièce intitulée *les deux Sosie*; elle est calquée presque entièrement sur l'*Amphitrion* du Poëte latin. On y voit à-peu-près les mêmes beautés & les mêmes défauts, avec cette différence que les acteurs n'y ont pas la mal-adresse de ne laisser rien à desirer au spectateur, & de l'instruire toujours de tout ce qui doit arriver; mais, en revanche, *Rotrou*, supérieur à *Plaute* en cela, lui est inférieur quand il fait débiter son prologue par *Junon*, personnage tout-à-fait étranger à l'action, qui s'amuse à déclamer contre ses rivales l'une après l'autre, & à détailler les travaux qu'elle prépare au fils d'*Alcmene*. Elle auroit dû pour le moins attendre qu'il fût né.

Prologue des deux Sosie de Rotrou.

JUNON.

. . . . . .

Mais qu'il naisse, & commence une incroyable histoire:
Sa peine avec usure achetera sa gloire:
Le noir séjour des morts, l'air, la terre, le ciel,
Vomiront contre lui tout ce qu'ils ont de fiel:
Mortel, il est l'objet d'une immortelle haine;
Aussi-tôt que ses jours, commencera sa peine.
Les lions, les serpens, les hydres, les taureaux,
Seront de son repos les renaissans bourreaux;
Et je regretterois une heure de sa vie,
Qui d'un nouveau travail ne seroit pas suivie, &c.

J'ai vu soutenir, avec la dernière opiniâtreté, que *Moliere* devoit à *Rotrou* l'idée du dialogue si plaisant entre *Sosie* & la *lanterne* figurant pour *Alcmene*, ainsi que toutes les scènes de *Cléanthis* avec son époux. Rien de

moins vrai. *Sosie* fait à sa *lanterne*, dans *Rotrou* comme dans *Plaute*, un récit très-long, très-ennuyeux, très-bien circonstancié, du combat auquel il n'a pas assisté; mais la prétendue *Alcmene* ne l'interrompt point; *Sosie* & la suivante d'*Alcmene*, nommée *Céphalie*, ne se parlent jamais : ainsi nous pouvons dire que *Moliere* doit à son génie seul ce qui écarte la monotonie de son sujet, & ce qui en varie le comique.

On croit que *Moliere* a imité le prologue d'*Amphitrion* de *Lucien*. Voici le dialogue qui a donné lieu à cette opinion.

Dialogue de Mercure & du Soleil, de Lucien.

MERCURE.

Arrête-toi, Soleil, l'espace de trois jours, & qu'il n'y ait cependant qu'une longue nuit : que les Heures dételent tes chevaux : éteins ton flambeau, & repose-toi.

LE SOLEIL.

Voilà des commandemens bien étranges! Est-ce que j'ai manqué à mon devoir? Jupiter, pour me punir, veut-il que la nuit triomphe du jour?

MERCURE.

Non; c'est qu'il en a besoin pour une chose d'importance.

LE SOLEIL.

Où est-il maintenant?

MERCURE.

Chez Alcmène, en Béotie.

LE SOLEIL.

Et une nuit ne suffit pas pour contenter ses desirs?

MERCURE.

Non pas cela, mais pour achever le héros qu'il a commencé.

LE SOLEIL.

Qu'il l'achève, à la bonne heure. Mais cela ne se faisoit pas du temps de Saturne : il ne découchoit point d'avec Rhéa pour aller caresser la femme de son voisin : maintenant pour une P.... il faut bouleverser tout le monde. Cependant mes chevaux deviendront rétifs, faute d'exercice, & il naîtra des épines dans la carrière du soleil ; les hommes languiront dans les ténebres : & tout cela pour bâtir ce beau héros !

MERCURE.

Tais-toi, qu'il ne t'en fasse repentir. Cependant je vais achever ma commission, & dire à la Lune qu'elle ne se hâte pas, & au Sommeil, qu'il n'abandonne point les hommes, de peur qu'ils ne s'apperçoivent de ce changement.

M. *de Voltaire* va décider si *Moliere* a copié servilement *Lucien*.

« Ceux qui ont dit que *Moliere* a imité son » prologue de *Lucien*, ne savent pas la différence qui est entre une imitation & la ressemblance très-éloignée de l'excellent dialogue » de la *Nuit* & de *Mercure* dans *Moliere*, avec » le petit dialogue de *Mercure* & d'*Apollon* dans » *Lucien* ; il n'y a pas une plaisanterie, pas un » seul mot que *Moliere* doive à cet Auteur » Grec ».

Il faut être juste : si nous avouons que *Moliere* fut heureux de trouver un beau sujet, travaillé déja par plusieurs Auteurs ; convenons aussi qu'il a vu bien mieux qu'eux & l'ordonnance générale & les détails. Il les a imités en grand homme, & ne les a point copiés.

CHAPITRE XVIII.

L'AVARE, Comédie en prose & en cinq actes, comparée avec *Lanlularia de Plaute*; *Arlequin & Célio Vulet, dans la même maison*; le *Docteur Bigot*; la *Fille de Chambre de Qualité*; *Pantalon Avare*, *Canevas Italien*, avec *la Belle Plaideuse*, Comédie de l'Abbé de Boisrobert; l'*Esprit*, Comédie de Pierre de Larivey; &c.

LE caractère principal de cette comédie, les scènes, les situations, les détails, les jeux de théâtre; rien n'est de l'invention de *Moliere*: tout en est pris dans plusieurs pièces différentes, qui n'ont aucun rapport entr'elles, & tout s'enchaîne cependant si bien dans l'ouvrage de *Moliere*, que tout paroît appartenir à la même imagination. Les imitations y sont en si grand nombre, qu'il suffit de les rapporter pour faire connoître la pièce Française, même aux Etrangers, sans en donner l'Extrait.

Je vais ranger toutes ces imitations dans trois classes différentes, & nous y verrons *Moliere* embellissant ses modèles, *Moliere* les transportant sur son théâtre, sans en diminuer ni les beautés, ni les défauts, *Moliere* enfin n'en apperceyant pas toute la richesse.

Imitations de la première classe.

PORTRAIT *de l'Avare de* Moliere *& de l'Avare de* Plaute.

MOLIERE.

VALERE, *pour excuser l'amour qu'Elise a pour lui.*

Quant aux scrupules que vous avez, votre pere lui-même ne prend que trop de soin de vous justifier à tout le monde; & l'excès de son avarice, & la manière austère dont il vit avec ses enfans, pourroient autoriser des choses plus étranges. Pardonnez-moi, charmante Elise, si j'en parle ainsi devant vous. Vous savez que, sur ce chapitre, on n'en peut pas dire du bien.

LA FLECHE, *pour prouver à Frosine qu'elle ne pourra pas tirer de l'argent d'Harpagon.*

Oh! ma foi, tu seras bien fine si tu tire de lui quelque chose, & je te donne avis que l'argent céans est fort cher. Je suis votre valet, & tu ne connois pas encore le Seigneur Harpagon. Le Seigneur Harpagon est, de tous les humains, l'humain le moins humain; le mortel, de tous les mortels, le plus dur & le plus ferré. Il n'est point de service qui pousse sa reconnoissance jusqu'à lui faire ouvrir les mains. De la louange, de l'estime, de la bienveillance en paroles, & de l'amitié tant qu'il vous plaira; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'est rien de plus sec & de plus aride que ses bonnes graces & ses caresses; & donner est un mot pour qui il a tant d'aversion, qu'il ne dit jamais je vous donne, mais je vous prête, le bon jour. . . . . Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il est question. Il est Turc là-dessus, mais d'une turquerie à désespérer tout le monde; & l'on pourroit crever, qu'il n'en branleroit pas. En un mot, il aime l'argent plus que réputation, qu'honneur & que vertu, & la vue d'un demandeur lui donne des convulsions; c'est frapper par son

endroit mortel, c'eſt lui percer le cœur ; c'eſt lui arracher les entrailles.

MAÎTRE JACQUES, *à Harpagon lui-même, qui veut ſavoir ce qu'on dit de lui.*

Monſieur, puiſque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on ſe moque par-tout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre ſujet, & que l'on n'eſt point plus ravi que de vous tenir au cul & aux chauſſes, & de faire ſans ceſſe des contes de votre léſine. L'un dit que vous faites imprimer des Almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-temps & les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous voulez obliger votre monde ; l'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes, ou de leur ſortie d'avec vous, pour trouver une raiſon de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes aſſigner le chat d'un de vos voiſins, pour avoir mangé un reſte de gigot de mouton ; celui-ci, que l'on vous ſurprit une nuit en venant dérober l'avoine de vos chevaux ; & que votre cocher, qui étoit celui d'avant moi, vous donna, dans l'obſcurité, je ne ſais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin voulez-vous que je vous diſe ? On ne ſauroit aller nulle part, où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces ; vous êtes la fable & la riſée de tout le monde ; & jamais on ne parle de vous que ſous les noms d'Avare, de Ladre, de Vilain & de Feſſe-Mathieu.

PLAUTE.

STROBILE, *pour prouver à Congrion que l'Avare ne ſe déterminera pas à faire de la dépenſe pour la noce de ſa fille.*

Ce vieillard eſt ſi avare, ſi dur à la deſſerre, qu'on tireroit plutôt de l'huile d'une pierre ponce, que d'avoir un denier de ſon argent. . . . . .
On l'entend même continuellement appeller à ſon ſecours les Dieux & les hommes ; crier qu'on l'abîme, qu'on le perd, qu'on renverſe ſa maiſon de fond en comble : & cela pourquoi ?

quoi? parce qu'il voit au dehors un peu de fumée qui s'éleve de ſon tiſon. Va-t-il ſe coucher? il prend fort bien la peine de lier la gueule de ſon ſoufflet. . . . . pour empêcher que pendant ſon ſommeil, le ſoufflet ne perde un peu de ſon vent. . . . . Mais veux-tu ſavoir à quel autre excès il pouſſe l'extravagance de l'avarice! Quand il ſe lave, il pleure l'eau qu'il eſt obligé de répandre: je veux qu'Hercule me puniſſe ſi je ne dis la vérité. . . . . Ma foi, ſi tu lui demandois la famine pour t'en ſervir à quelque choſe, il ne te la donneroit jamais. Autre trait fort plaiſant! il y a quelque temps que le barbier lui coupa les ongles; que fait notre homme? il ramaſſe ſoigneuſement toutes les rognures; & pour ne rien laiſſer perdre, il les emporte comme quelque choſe de précieux. . . . . Un jour un oiſeau de proie lui enleva ſon manger: l'Avare court au Préteur, il gémit, il pleure, il hurle; il ſe plaint amèrement du larcin que le brigand ailé lui a fait; enfin, il préſente au magiſtrat une requête pour faire citer ſa partie à comparoître, ſous peine de condamnation par défaut, & pour obtenir permiſſion de lui ſuſciter un procès criminel. Il a ſur ſon compte cent autres exemples de cette nature-là; &, ſi nous avions le temps, je me ferois un plaiſir de te les rapporter.

Strobile eſt certainement trop outré, & ſon émule a très-bien fait de lui abandonner la rognure des ongles que l'*Avare* ramaſſe, & la gueule du ſoufflet qu'il bouche la nuit. *Maître Jacques* n'auroit-il pas bien fait encore de laiſſer *Strobile* s'égayer avec l'oiſeau de proie qu'on voudroit traîner devant le magiſtrat, & de ne pas faire aſſigner le chat à ſon exemple?

L'AVARE.

Harpagon demande à ſon fils ce qu'il penſe de *Mariane*, de ſes charmes, de ſa phyſiono-

mie, de ſon air, de ſes manières : le fils croit qu'on veut la lui donner en mariage, il en eſt enchanté : il ſe trouve enſuite que le vieillard veut l'épouſer.

ARLEQUIN & CELIO, *valets dans la même maiſon.*

Magnifico a deſſein de marier ſa fille Eléonora ; il parle de ce mariage à Célio : celui-ci ſe perſuade que Magnifico veut devenir ſon beau-pere, quand il voit tout-à-coup qu'il eſt queſtion de faire épouſer Eléonora par le Docteur.

La poſition d'un amant qui trouve un rival dans ſon pere eſt bien plus embarraſſante pour lui, & bien plus comique pour le ſpectateur, que celle de *Célio*, puiſqu'il ne doit rien à ſon concurrent, qu'il peut croiſer ſes vues & le ſupplanter ſans ſcrupule.

L'AVARE.

Harpagon veut abſolument marier ſa fille à un vieillard qui la prend ſans dot. On a beau lui peindre les dangers des mariages mal aſſortis, il n'oppoſe à tous ces raiſonnements très-ſolides, que la promeſſe qu'on lui a faite de prendre ſa fille ſans dot.

L'AULULARIA DE PLAUTE.

Euclion accorde ſa fille à un homme très-âgé qui la lui demande en mariage, à condition qu'il la prendra ſans dot. Il lui répète : « Gardez-vous bien d'oublier notre convention, ſavoir, que ma fille ne ſera point dotée ».

La ſcène de *Moliere*, à la voir du côté que nous l'offrons, eſt meilleure que celle de *Plaute*,

puiſqu'*Harpagon* réſiſte par avarice aux prieres de ſa fille, qui le conjure de ne point faire ſon malheur, & qu'*Euclion*, loin de ſavoir s'il rend ſa fille infortunée, croit au contraire faire ſon bonheur en l'uniſſant à un homme aſſez généreux pour la prendre ſans dot. Mais, avant de finir ce chapitre, j'aurai occaſion de prendre la ſcène de *Plaute* dans un autre ſens, & de prouver qu'elle eſt ſupérieure à celle de notre Poëte.

L'AVARE.

Harpagon veut que *Valere* prenne ſur ſa fille un pouvoir abſolu : il ordonne à *Eliſe* de faire tout ce que *Valere* lui dira, & il exhorte ce dernier à lui continuer ſes leçons.

ARLEQUIN & CELIO, *valets dans la même maiſon.*

Magnifico remet à Célio tout le pouvoir qu'il a ſur Arlequin, & le prie de lui donner des leçons.

Il ne ſera pas beſoin d'une grande éloquence pour prouver qu'il eſt bien plus comique d'entendre un pere exhorter l'époux ſecret de ſa fille à lui continuer ſes leçons, que de voir un maître de maiſon prier ſon commis d'enſeigner la politeſſe à un domeſtique.

L'AVARE.

Maître Simon, courtier d'uſure, promet à l'*Avare* que l'emprunteur en paſſera par-tout qu'on voudra : *Harpagon* ſe détermine à prêter au plus gros intérêt ; mais il n'eſt pas médiocre-

ment surpris lorsqu'il découvre que son fils est l'emprunteur : d'un autre côté, *Valere* partage bien sa surprise ; tous les deux s'accablent de reproches.

LA BELLE PLAIDEUSE *de l'Abbé de Bois-Robert.*

Ergaste, fils d'Amidor, riche, mais fort avare, est passionnément amoureux de Corine, fille d'Argine, qui plaide pour une grosse succession, & qui, faute d'argent, ne peut finir ce procès : Ergaste en cherche de tous côtés. Enfin un Notaire, nommé Barquet, le met aux prises avec un usurier.

BARQUET.

Il sort de mon étude.
Parlez-lui.

ERGASTE.

Quoi ! c'est-là celui qui fait le prêt ?

BARQUET.

Oui, Monsieur.

AMIDOR.

Quoi ! c'est là le payeur d'intérêt ?
(*A son fils.*)
Quoi ! c'est donc toi, méchant, filou, traîne-potence !
C'est en vain que ton œil évite ma présence,
Je t'ai vu.

ERGASTE.

Qui doit être enfin le plus honteux,
Mon pere, & qui paroît le plus sot de nous deux ?

. . . . . .

La scène imitée est meilleure que la scène originale.

L'AVARE.

Frosine persuade à l'*Avare Harpagon* que

Mariane eſt épriſe de lui, fait l'énumération des charmes que la belle lui trouve, & vante ſur-tout l'averſion qu'elle a pour les jeunes gens.

ARLEQUIN, *dévaliſeur de maiſons.*

Scapin fait croire à Pantalon que la jeune Beauté dont il eſt épris le paie du plus tendre retour : elle eſt, lui dit-il, bien différente des autres femmes, puiſqu'elle fait un cas ſingulier de la vieilleſſe, & qu'elle mépriſe les jeunes gens.

Ces deux ſcènes paroiſſent d'un égal mérite, ſi on les ſépare des ouvrages auxquels elles tiennent : mais, dans la Pièce Italienne, *Pantalon* fait préſent de ſa bourſe à celui qui lui porte de bonnes nouvelles ; dans la Pièce Françaiſe, *Harpagon* ne donne rien à *Froſine*. Cette différence ſeule annonce un homme ſupérieur.

Il y a une mauvaiſe pièce de *Chappuzeau*, qui a paru ſous différents titres : elle a d'abord été intitulée *l'Avare dupé*, ou *l'Homme de paille*, & enſuite *la Dame d'intrigue*, ou *le Riche vilain*. *Moliere* a bien pu prendre dans cette comédie l'idée d'introduire une intrigante chez ſon *Avare* ; mais il l'a fait avec plus d'adreſſe & de décence, puiſque la Dame d'intrigue de *Chappuzeau* ſe ſauve chez *Criſpin*, riche *Avare*, en feignant d'éviter le courroux de ſon mari. *Criſpin* l'a vue à Rouen, la reconnoît ; paſſe la nuit avec elle, & c'eſt pendant ce temps-là qu'on enleve à l'*Avare Criſpin*, ſa fille, un ballot, & ſon coffre-fort. Cette comédie a été donnée en 1663, & celle de *Moliere* a paru en 1668.

L'AVARE.

Harpagon donne des coups de bâton à *Maître Jacques ; Valere* en rit : *Maître Jacques*, ſcandaliſé, menace *Valere*, qui feint d'avoir peur, & qui finit par roſſer le faux brave.

LA FILLE-DE-CHAMBRE DE QUALITE.

Scapin reçoit des coups de bâton de Célio. Arlequin, camarade de Scapin, eſt indigné & ménace Célio. Celui-ci feint d'avoir peur, recule quelques pas, puis il ſe redreſſe, fait reculer Arlequin à ſon tour, & finit par lui donner des coups.

Cette ſcène eſt encore dans *Arlequin & Célio, valets dans la même maiſon :* elle eſt auſſi dans *la Mere Coquette* de *Quinault*, aux coups de bâton près : enſuite *Regnard* s'en eſt emparé, & l'a placée dans *le Joueur*. Mais elle eſt plus naturelle dans l'*Avare* que dans toutes les autres pièces ; elle y eſt ſur-tout plus utile que dans les trois dernieres que nous avons citées, puiſque c'eſt elle qui anime le cuiſinier contre l'intendant, & qui lui donne l'envie de ſe venger en l'accuſant du vol dont l'*Avare* ſe plaint.

L'AVARE.

Cléante fait remarquer à *Mariane* un très-beau diamant que ſon pere porte au doigt, & la force à le garder. *Harpagon*, déſeſpéré de perdre ſa bague, fait des mines que ſon fils feint d'attribuer au chagrin de voir refuſer ſon préſent.

ARLEQUIN, *dévaliſeur de maiſons.*

Scapin veut faire voir de près à la belle Angelica les

bagues de Magnifico, & l'oblige à les garder, en lui disant que Magnifico lui en fait un préſent. Le vieillard enrage; mais, crainte de déplaire à ſa maîtreſſe, il n'oſe contredire Scapin.

Dans la Pièce Italienne, la ſcène eſt fauſſe & mal-adroite, puiſque *Magnifico* eſt un prodigue, & que par conſéquent il ne doit pas ſouffrir en donnant une bague à ſa maîtreſſe. Dans la Comédie Françaiſe la même ſcène eſt ſublime, en ce qu'elle met *Harpagon* dans la ſituation la plus preſſante pour un *Avare*, & la plus riſible pour le ſpectateur.

L'AVARE.

Valere, aimé d'*Eliſe*, s'introduit chez *Harpagon*, pere de ſa maîtreſſe, à titre d'intendant : il prêche ſans ceſſe l'économie, pour flatter l'humeur avare d'*Harpagon*, qui lui accorde toute ſon amitié; mais, en revanche, *Maître Jacques*, cocher & cuiſinier de la même maiſon, a pour lui la plus grande haine.

ARLEQUIN & CELIO, *valets dans la même maiſon.*

Célio eſt amoureux de Léonora. Il imagine, pour lui parler commodément, de ſe préſenter à titre de commis chez Magnifico, pere de la belle, & riche négociant de Veniſe. La ſcience du commerce qu'il feint de poſſéder, lui attire toute la confiance du vieillard, & toute la haine d'Arlequin, qui, étant valet dans la même maiſon, devient jaloux de ſon crédit, & n'oublie aucune occaſion pour le détruire.

Moliere a pris de l'Italien les amours de *Valere* & de *Mariane*, le déguiſement du premier, la confiance de l'*Avare* pour ſon *Intendant*, la

jalouſie de *Maître Jacques* : mais remarquons l'utilité des heureux changemens que *Moliere* a faits en tranſportant cette portion de fable ſur ſon théâtre. Quoique légers en apparence, les plus grandes beautés en naiſſent naturellement. *Célio* n'eſt que l'amant d'*Eléonora* : *Valere* eſt ſecrètement l'époux d'*Eliſe*. Par cette différence ſeule, la décence eſt conſervée, les leçons que l'*Intendant* va continuer à *Eliſe*, par l'ordre de ſon pere, deviennent plus piquantes ; par cette ſeule différence encore, la ſcène où l'*Intendant*, accuſé d'un crime qu'il n'a pas commis, en déclare un réel, eſt bien meilleure, & amène bien plus de trouble & d'embarras. *Célio* n'a qu'à confeſſer une inclination qui n'eſt pas un grand mal entre un commis & la fille de ſon bourgeois ; mais *Valere*, marié ſecrètement à *Eliſe*, ne peut que frémir en avouant à un pere offenſé un attentat réel contre l'autorité paternelle.

Dans la Pièce Italienne, *Célio* eſt commis, dans la Pièce Françaiſe, *Valere* eſt intendant : par ce changement, la haine de *Maître Jacques* eſt bien mieux fondée que celle d'*Arlequin*. Un commis n'a rien à démêler avec le valet de la maiſon, au lieu qu'un intendant, qui léſine ſur la chandelle, le bois, l'avoine, le foin, & ſur toutes les proviſions, tant pour les hommes que pour les chevaux, doit néceſſairement impatienter un domeſtique qui, grace à l'adreſſe de l'Auteur, a le double emploi de cuiſinier & de cocher. Par-là, la vengeance de *Maître Jacques* eſt mieux motivée que celle d'*Arlequin* ; par-là *Harpagon* apprenant l'intimité de ſa fille avec un intendant, doit être dans une

ſituation bien plus cruelle que *Magnifico*, parce qu'un négociant devient tous les jours le beau-pere de ſon commis, & qu'il n'eſt pas d'uſage qu'on choiſiſſe un gendre parmi ſes domeſtiques.

L'AVARE.

Harpagon eſt épris des charmes de *Mariane*, jeune perſonne arrivée depuis peu à Paris. *Cléante*, fils d'*Harpagon*, n'a pu la voir ſans reſſentir pour elle la plus vive paſſion. Elle eſt reconnue à la fin de la pièce pour la fille d'*Anſelme*, qui la donne à *Cléante*.

ARLEQUIN, *dévaliſeur de maiſons.*

Magnifico eſt amoureux d'une jeune étrangère que ſon fils Célio aime auſſi : la belle ſe trouve enſuite fille du Docteur. On la marie à Célio.

Voilà encore un fond italien qui a fourni pluſieurs ſcènes à *Moliere ;* mais toutes ſont embellies par les changemens qu'il y a faits. Dans la Pièce Italienne, *Angelica* feint d'être une courtiſanne. C'eſt ſous ce titre qu'elle eſt aimée de *Magnifico*. Quand le *Docteur* la reconnoît pour ſa fille, il faut qu'*Arlequin* raſſure ce pere ſur la conduite de ſa fille, & que le pere croie de bonne foi un répondant auſſi ſuſpect. On voit combien d'indécences, de folies & d'invraiſemblances, *Moliere* évite en faiſant de *Mariane* une perſonne modeſte, qui voyage ſous la conduite de ſa mere.

L'AVARE.

MAÎTRE JACQUES, *dans le fond du théâtre, en se tournant du côté par lequel il eſt entré.*

Je m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout-à-l'heure; qu'on me lui faſſe griller les pieds; qu'on me le mette dans l'eau bouillante, & qu'on me le pende au plancher.

HARPAGON, *à Maître Jacques.*

Qui? Celui qui m'a dérobé?

MAÎTRE JACQUES.

Je parle d'un cochon de lait que votre Intendant me vient d'envoyer, & je veux vous l'accommoder à ma fantaiſie.

L'AULULARIA.

ANTHRAX.

Dromon, qu'on écaille ce poiſſon-là bien net. Toi, Macheriou, égorge le congre & le murène le plus vîte que tu pourras, & que je trouve à mon retour tout cela déſoſſé. Je vais ici près pour emprunter à Congrion une poële à frire dont j'ai beſoin pour ce coq-là: ſi tu l'entends, tu le plumeras de près, & il ſera plus ras qu'un de ces jeunes Lydiens à qui l'on arrache le poil, afin qu'ils ſoient plus jolis dans leurs jeux.

Le Cuiſinier Français parle comme le Cuiſinier Athénien, il tient à peu-près les mêmes propos; mais ils ſont mieux placés chez *Moliere*, puiſque, comme je l'ai fait remarquer dans le premier Volume, l'*Avare*, la tête pleine de ſon voleur, doit s'écrier néceſſairement, en entendant parler de pendre & d'écorcher: *Qui? Celui qui m'a dérobé?*

Dans tous les Recueils de Contes, on trouve l'hiſtoire de deux Cordeliers qui logent chez un Boucher, & qui l'entendent dire, pendant

la nuit à sa femme, qu'il veut tuer le plus gras. Les Moines, ignorant qu'il parle de deux cochons, sautent par la fenêtre.

Jusques ici nous avons vu *Moliere* supérieur à ceux qu'il a imités; voyons-le conservant cet avantage sur un de ses Imitateurs bien fameux, sur *Racine*.

L'AVARE.

Harpagon a surpris *Cléante* baisant la main de *Mariane*; il se doute qu'on lui préfère son fils : il veut découvrir la vérité. Pour y réussir, il a un tête-à-tête avec *Cléante*. Il lui demande ce qu'il pense de sa future : *Cléante* feint de n'en être pas émerveillé. J'en suis fâché, répond le pere. J'ai fait réflexion que je suis trop vieux pour l'épouser, & que tu aurois acquitté ma parole en lui donnant la main. *Cléante*, surpris, dit qu'il l'épousera par complaisance. *Harpagon* prétend ne vouloir pas lui faire violence : alors *Cléante* avoue sa passion pour *Mariane* : *Harpagon* lui ordonne d'y renoncer.

MITHRIDATE.

Mithridate apprend par la bouche de Pharnace, que Xipharès aime en secret Monime, & que Monime l'aime. Désespéré de trouver un rival chéri dans son fils, il rejette d'abord cette idée importune : il se livre ensuite aux soupçons; &, pour découvrir la vérité, il fait appeller Monime; il feint avec elle de se rendre justice, de se trouver lui-même trop vieux pour unir son sort au sien, & lui offre de céder ce bonheur à son fils Xiphares. La Princesse, incertaine, ne sait si elle doit déclarer la tendresse qu'elle a pour Xiphares : elle l'avoue enfin, & Mithridate jure de faire périr son fils.

Monime & *Cléante* ſont dans la même ſituation, ont les mêmes incertitudes, donnent également dans le piège qu'on leur tend. *Harpagon* & *Mithridate*, guidés par la même crainte, le même intérêt, ont recours à la même ruſe; & le dernier, au lieu de dire, *Le Ciel en ce moment m'inſpire un artifice*, auroit fort bien pu s'écrier, *Moliere en ce moment m'inſpire un artifice.* Mais il eſt à ſa place dans la comédie, il eſt meſquin dans la tragédie : ce n'étoit donc pas la peine de l'y tranſporter. *Racine* ſemble s'être rendu juſtice ſur le piège qu'il emploie, en mettant ce vers dans la bouche de ſon héros :

S'il n'eſt digne de moi, le piège eſt digne d'eux.

Imitations de la ſeconde Eſpèce.

L'AVARE.

Harpagon, qui craint pour ſon cher tréſor, demande à voir les mains de *la Flèche.* Il les examine toutes les deux, & veut enſuite voir les autres. Il cherche juſques dans les plis de l'habit du valet; & lorſqu'il l'a bien fouillé, il lui dit : « Allons, rends-moi ce que tu m'as » pris ſans te fouiller ». Il finit par l'envoyer à tous les diables.

L'AULULARIA.

Euclion trouve Strobile qui rôde autour de l'endroit où il a caché ſon pot plein d'or. Il veut voir une main, deux mains, la troiſième : il cherche dans les plis du manteau que porte l'eſclave, & le lui fait ſecouer. Il lui dit enſuite : « Je renonce à chercher ce que tu m'as pris : allons,

rends-le-moi de bonne grace ». Il le congédie, en priant tous les Dieux de le faire périr. « C'eſt, lui dit-il, la bénédiction que je te donne ».

L'*Avare* de *Plaute* demande à voir la troiſième main de *Strobile*; celui de *Moliere* regarde dans les deux mains de *la Flèche*, & veut enſuite voir les autres. On a beaucoup commenté là-deſſus, ſans décider ſi la demande d'*Euclion* eſt plus naturelle que celle d'*Harpagon*, ou moins forcée, parce qu'un homme n'a jamais eu trois ou quatre mains. Concluons que ces deux demandes ſont également ſublimes, & peignent bien un *Avare*, que la crainte d'être volé met hors de lui-même. Ces deux ſcènes ſont tout-à-fait ſemblables.

L'AVARE.

Harpagon cache ſon tréſor dans ſon jardin; non dans un coffre fort, qui ſeroit une amorce pour les voleurs.

L'AULULARIA.

Euclion cache ſon pot plein d'or dans ſon foyer, enſuite dans le Temple de la Fidélité; après cela dans un bois conſacré au Dieu Silvain.

Les inquiétudes d'*Euclion*, qui l'obligent à changer continuellement ſon tréſor, peignent bien un *Avare*. *Harpagon* laiſſe toujours le ſien au même endroit; mais la raiſon qu'il nous donne peint l'avarice auſſi bien que les irréſolutions d'*Euclion*.

L'AVARE.

La Flèche annonce à ſon maître qu'il lui a

trouvé quinze mille francs à emprunter, mais au plus gros intérêt : de plus, le prêteur n'ayant que douze mille francs comptant, l'emprunteur ſera obligé de prendre, pour les mille écus reſtants, un lit, un fourneau de brique, un luth, un trou-madame, une peau de lézard, &c.

LE DOCTEUR BIGOT.

Pantalon eſt obligé de faire un paiement; il n'a point d'argent; il fait part de ſon embarras au Docteur, dévot & grand uſurier. Celui-ci ne lui prête que les deux tiers de la ſomme en argent; il lui fait voir une liſte des choſes qu'il lui deſtine pour l'autre tiers : ce ſont des vieilles hardes, la barbe d'Ariſtote, la ceinture de Vulcain, &c.

L'AVARE.

Harpagon croyant à la dépoſition de *Maître Jacques*, accable *Valere* de reproches, & lui dit de confeſſer l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible. *Valere* a épouſé ſecrettement la fille d'*Harpagon* : il croit qu'on a découvert ſon mariage, & dit que l'amour l'a rendu coupable. *Harpagon* entend l'amour de ſes louis d'or; & après un *quiproquo* très-long, *Harpagon*, déja trop malheureux par la perte de ſon tréſor, apprend encore que ſa fille a été ſéduite.

L'AULULARIA.

Euclion eſt dans le plus grand chagrin de la perte de ſon tréſor. Liconide, qui a fait violence à la fille d'Euclion, paroît : il voit le déſeſpoir du vieillard, il croit en être la cauſe; il lui avoue qu'il eſt coupable, mais qu'un

Dieu a causé son crime. Euclion trouve ce Dieu fort mal-honnête : il découvre enfin l'injure faite à sa fille.

Ce *quiproquo* est dans *Arlequin & Célio, valets dans la même maison*, & dans l'*Esprit*, comédie de *Pierre de Larivey*.

L'AVARE.

Maître Jacques veut mettre la paix entre *Harpagon* & *Cléante*, qui se disputent la possession de *Mariane*. Il les sépare, leur demande tout bas le sujet de la querelle, & fait croire à chacun d'eux que son concurrent lui laisse le champ libre.

LA FILLE-DE-CHAMBRE DE QUALITÉ.

Pantalon & le Docteur sont rivaux ; ils en viennent aux mains : Scapin les sépare à plusieurs reprises, les prend l'un après l'autre à l'écart, leur demande la raison pour laquelle ils se querellent, & termine pour un temps la dispute, en persuadant à chacun en particulier que son rival lui cède sa maîtresse.

L'AVARE.

La Flèche vole la cassette d'*Harpagon* : celui-ci s'apperçoit qu'on lui a dérobé son trésor ; il accourt en criant :

Au voleur ! au voleur ! à l'assassin ! au meurtrier ! Justice ; juste Ciel ! Je suis perdu ! je suis assassiné ! on m'a coupé la gorge ! on m'a dérobé mon argent ! Qui peut-ce être ? qu'est-il devenu ? où est-il ? où se cache-t-il ? Que ferai-je pour le trouver ? Où courir ? où ne pas courir ? N'est-il point là ? n'est-il point ici ? Qu'est-ce ? Arrête. (*Se prenant par le bras.*) Rends-moi mon argent, coquin !... Ah ! c'est moi ! Mon esprit est troublé, & j'ignore où je suis, qui je suis ; &

ce que je fais. Hélas ! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi ! & puiſque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon ſupport, ma conſolation, ma joie ; tout eſt fini pour moi, & je n'ai plus que faire au monde ! Sans toi, il m'eſt impoſſible de vivre ! C'en eſt fait, je n'en puis plus, je me meurs, je ſuis mort, je ſuis enterré ! N'y a-t-il perſonne qui veuille me reſſuſciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qu'il l'a pris ? Hé ! que dites-vous ? Ce n'eſt perſonne. Il faut, qui que ce ſoit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de ſoin on ait épié l'heure ; & l'on a choiſi juſtement le temps que je parlois à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la juſtice, & faire donner la queſtion à toute ma maiſon, à ſervantes, à valets, à fils, à fille & à moi auſſi. Que de gens aſſemblés ! Je ne jette mes regards ſur perſonne qui ne me donne des ſoupçons, & tout me ſemble mon voleur. Hé ! de quoi eſt-ce qu'on parle là ? De celui qui m'a dérobé ? Quel bruit fait-on là-haut ? eſt-ce mon voleur qui y eſt ? De grace, ſi l'on ſait des nouvelles de mon voleur, je ſupplie que l'on m'en diſe. N'eſt-il point caché là parmi vous ? Ils me regardent tous, & ſe mettent à rire ; vous verrez qu'ils ont part ſans doute au vol que l'on m'a fait. Allons, vîte, des Commiſſaires, des Archers, des Prévôts, des Juges, des chaînes, des potences, des bourreaux : je veux faire pendre tout le monde ; &, ſi je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

L'AULULARIA.

Strobile a volé la marmite pleine d'or qu'Euclion avoit cachée ; l'Avare s'apperçoit du larçin, il paroît en diſant :

Au meurtre ! on m'aſſaſſine ! on me perce de coups ! A l'aide ! au ſecours ! Pour peu que vous ſoyez humains, ſauvez-moi la vie ! Ah ! il n'eſt plus temps, barbares que vous êtes ! je péris ! je meurs ! je ſuis mort ! Où courrai-je ? où ne courrai-je point ? Arrêtez ! arrêtez ! tenez-le bien mon voleur ! prenez-garde qu'il n'échappe ! Mais à qui en ai-je ? Qui eſt-il, cet exécrable homicide, ce voleur damnable, & pour qui la Juſtice la plus terrible ne ſauroit inventer des

tourmens

tourments assez affreux ? Hélas ! hélas ! je ne le connois point ; & c'est-là le comble de mon malheur ! Comment connoîtrois-je mon assassin ! mes yeux sont éteints. Je ne vois rien ; je marche en aveugle ; & certes, je ne puis pas user assez de ma raison pour savoir surement où je vais, où je suis, & qui je suis. Je vous prie, & par ce qu'il y a de plus sacré, je vous conjure, vous tous qui me dévorez des yeux, jettez un peu d'eau dans le brasier qui me consume ; assistez-moi ; faites-moi voir le scélératissime qui m'a arraché l'ame, qui m'a emporté le cœur en chair & en os : montrez-le-moi parmi tant de gens assis, qui, sous les dehors de l'honnête-homme, cachent tous les sentimens d'un fripon. Qu'en dis-tu, toi ? J'ai résolu de compter sur ta bonne foi, de me reposer sur ta probité ; car je suis habile physionomiste, & je lis la pensée sur le visage. Qu'y a-t-il ? qu'avez-vous à rire ? Pas un de vous ne m'est inconnu. Je sais qu'il y a dans votre assemblée quantité de voleurs ; je les vois d'ici. Hé bien ! quoi ? qu'est-ce ? Aucun n'a le mien ? Il n'est point parmi eux. Ah ! vous m'avez donné le coup de la mort ! Dites-moi donc qui est-ce qui a mon trésor ? Au nom des Dieux ! dites-le-moi. Vous n'en savez rien ! O malheureux sort ! ô triste & déplorable destinée ! Me voilà tombé, précipité jusqu'au fond d'une abîme d'horreur ! je suis dans l'état le plus affreux de la vie ! Quelle épouvantable acquisition j'ai faite aujourd'hui ! les soupirs, les gémissements, le chagrin, la douleur, la pauvreté, la famine, ce sont-là les biens dont cette funeste journée m'a enrichi ! Je suis le plus malheureux de tous les mortels ! Non, la terre n'en porte pas un seul qui soit aussi misérable que moi ! Après avoir perdu une si grosse somme en or, quel besoin ai-je de vivre ? Ce très-cher & très-précieux or, que je gardois avec un soin si extraordinaire, & à qui je pensois à tout moment.... Je me suis trahi moi-même ; j'ai été la dupe de mon trop de précaution. A présent les autres se réjouissent de mon trésor ; ils le dissipent, ils le perdent, ils le consument ; le tout à mon malheur & à ma perte ! La douleur me surmonte ; il faut que

je cède, que je ſuccombe : je ne ſaurois prendre patience dans un ſi grand renverſement de fortune.

Cette ſcène eſt encore dans le troiſième acte d'*Arlequin & Célio, valets dans la même maiſon*, & dans le cinquième de la *Maiſon dévaliſée*, & elle ſe trouve auſſi dans *l'Eſprit*, comédie de *Pierre de Larivey*. Il faut d'abord ſavoir que l'avare *Severin* cache ſa bourſe dans un trou, en conjurant cette bourſe & le trou même de ne pas ſe laiſſer trouver.

Eh! mon petit trou, mon mignon, je me recommande à toi, au nom de Dieu & de Saint Antoine de Padoue!

Malgré ſes prières, Deſiré trouve la bourſe, la remplit de cailloux, prend l'argent & s'en va. Severin revient, s'apperçoit de la métamorphoſe, & s'écrie dans ſon déſeſpoir :

Jéſus! qu'elle eſt légère! Vierge Marie! qu'eſt ceci qu'on a mis dedans? Hélas! je ſuis perdu! je ſuis détruit! je ſuis ruiné! Au voleur! au larron! Prenez-le : arrêtez tous ceux qui paſſent; fermez les portes, les fenêtres, les haies! Miſérable que je ſuis! où courir? à qui le dire?... Je ne ſais où je ſuis, ce que je fais, ni où je ſuis. (*Aux ſpectateurs.*) Hélas! mes amis, je me recommande à vous tous; ſecourez-moi, je vous prie! Je ſuis mort! je ſuis perdu! Enſeignez-moi qui m'a dérobé mon ame, ma vie, mon cœur & toute mon eſpérance! Que n'ai-je un licol pour me pendre! &c. &c.

En voilà aſſez pour prouver que la ſcène de *Molière* a les beautés & les défauts de celle de *Plaute*. Il eſt ſingulier que, de tous les Auteurs qui l'ont miſe ſur la ſcène, aucun n'ait imaginé d'en retrancher cette malheureuſe apoſtrophe faite au public, & qui vient ſi mal-à-propos lui enlever le plaiſir de l'illuſion, en l'avertiſſant qu'il eſt à la comédie.

Imitations de la troiſième Eſpèce.

L'AVARE.

Anſelme veut épouſer *Eliſe*, fille d'*Harpagon*: trop content d'obtenir ſa main, il ne demande point de dot; mais *Valere*, qu'il reconnoît pour ſon fils, eſt marié ſecrètement à cette même *Eliſe*.

L'AULULARIA.

Mégadore eſt amoureux de Phédrie, fille d'Euclion, & il la demande en mariage: il offre de la prendre ſans dot; mais ſon neveu Liconide a violenté Phédrie; elle eſt enceinte. L'oncle la cède.

On voit clairement les beautés que *Moliere* a puiſées dans la ſource latine: il en embellit une partie; il en eſt d'autres qu'il a négligées. Nous devons lui ſavoir gré de ce qu'on n'a pas fait violence à ſon héroïne: mais pourquoi n'a-t-il pas mis en action la demande qu'*Anſelme* fait d'*Eliſe*, lorſqu'il veut l'épouſer *ſans dot*? L'*Avare* original eſt ſi ſublime dans cette ſcène! La voici.

L'AULULARIA.

Il eſt bon de ſavoir, pour l'intelligence de la ſcène, que *Mégadore*, étant riche, a réſolu de faire la fortune d'une fille ſans bien, mais honnête. Il jette les yeux ſur *Phédrie*, fille d'*Euclion*, qu'il croit pauvre.

EUCLION, MEGADORE.

MEGADORE.

Je ſouhaite à Euclion un bonheur ſolide & conſtant. Que la bonne fortune vous accompagne par-tout & qu'elle ne vous abandonne jamais !

EUCLION.

Veuillent les Dieux vous être toujours propices, Mégadore !

MEGADORE.

Comment va la ſanté ? Vivez-vous heureux & content ?

EUCLION, *à part.*

Lorſqu'un riche prévient un pauvre, lorſqu'il lui marque de la douceur & de l'honnêteté, croyez-moi, cela ne ſe fait pas ſans raiſon. Aſſurément, cet homme-là aura découvert que j'ai de l'or, & voilà le motif de la civilité.

MEGADORE.

Dites-vous que vous vous portez bien ?

EUCLION.

Non pas certes par la bourſe : je ferois un gros menſonge, ſi je diſois que je ſuis ſain de ce côté-là.

MEGADORE.

Si vous avez l'eſprit tranquille & la conſcience nette, vous êtes aſſez riche pour paſſer agréablement vos jours.

EUCLION, *à part.*

Ah ! il n'en faut point douter : la vieille ſorcière l'aura inſtruit de mon tréſor : la choſe eſt parlante. Ah ! coquine ! laiſſe-moi rentrer : ſi je ne te coupe la langue, ſi je ne t'arrache les yeux.... tu verras.

MEGADORE.

Pourquoi parlez-vous ainſi ſeul ?

EUCLION.

Je déplore ma misère. J'ai une grande fille à marier, & je n'ai point de dot à lui donner : perſonne ne la demandera, & moi, je ne ſais à qui l'offrir.

MEGADORE.

Ne parlez point de cela, Euclion ; ayez bon courage : on vous donnera de quoi marier votre fille : moi-même, je m'offre à vous aſſiſter. Dites, quels ſont vos beſoins ? Vous n'avez qu'à commander.

EUCLION, *à part.*

Bon ! bon ! fiez-vous-y ! voilà de mes gens. Cet homme-ci demande en promettant : il a la bouche avide & béante pour dévorer mon or. Il préſente à manger d'une main, & de l'autre il porte la pierre. Je ne me fie point au riche qui eſt ſi douloureux, ſi libéral en paroles envers les pauvres. Quand un favori de la fortune met, comme par careſſe, ſa main dans la vôtre, comptez que c'eſt pour vous nuire. Je connois ces polypes, qui retiennent pour eux tout ce qu'ils ont touché.

MEGADORE.

Hé ! je vous prie, Euclion ; faites-moi le plaiſir de m'écouter un peu tranquillement : j'ai à vous entretenir d'une affaire qui concerne également vos intérêts & les miens.

EUCLION, *à part.*

O funeſte coup de foudre ! je ſuis écraſé ! je ſuis mort ! je ſuis réduit en pouſſière ! Il n'eſt rien de plus vrai, on a forcé l'endroit de mon tréſor, & on me l'a enlevé. C'eſt de cela, j'en ſuis très-ſûr, c'eſt de cela que ce méchant voiſin veut me parler : il va me propoſer un partage & un accommodement. Mais je crois que quelque diable m'arrête : je devrois déjà être à ma cheminée.

MEGADORE.

Où courez-vous donc ſi vîte ?

EUCLION.

Je ſuis à vous dans un inſtant. C'eſt que je me ſouviens de quelque choſe qui demande néceſſairement ma préſence au logis.

MEGADORE.

Par Pollux! quand je lui demanderai ſa fille en mariage, il s'imaginera ſans doute que je me moque de lui. D'ailleurs, la pauvreté le rend le plus avare de tous les hommes.

EUCLION, *à part, revenant.*

Les Dieux veulent que je vive encore. Tout va bien; & tant que je poſſéderai mes chères eſpèces, je ne ſaurois périr. Si jamais homme a été ſaiſi, tranſi de crainte, c'eſt moi, je vous le proteſte, moi, avant de rentrer dans la maiſon. Je me tâtois pour voir ſi je vivois encore. (*A Mégadore.*) Me voici, Mégadore, tout prêt à vous donner audience. Qu'avez-vous, s'il vous plaît, à me communiquer?

MÉGADORE.

Je vous ſuis obligé d'être revenu, & je vous en remercie. Mais, en même-temps, je vous demande une grace, c'eſt de vouloir bien répondre poſitivement à ce que je vous demanderai.

EUCLION.

J'y conſens, mais à condition que vous ne me demanderez rien que ce que je voudrai bien vous dire.

MÉGADORE.

Dites-moi, mon voiſin, quel ſentiment avez-vous de ma famille?

EUCLION.

Elle eſt honnête.

MEGADORE.

Quelle idée avez-vous de notre bonne foi & de notre probité?

EUCLION.

On n'a rien à vous reprocher là-deſſus.

MEGADORE.

Que penſez-vous de nos actions ?

EUCLION.

Innocentes & louables.

MEGADORE.

Savez-vous mon âge ?

EUCLION.

Je ſais que vous avez déja un nombre d'années & beaucoup de bien.

MEGADORE.

De mon côté, je vous déclare ſincérement, & ſans flatterie, que je vous ai toujours regardé comme un bon & fidele citoyen, & qu'encore aujourd'hui je fais le même jugement de vous.

EUCLION.

Fi ! cet encens-là ſent mauvais : l'affamé flaire mon or. Hé bien, Monſieur, de quoi s'agit-il ?

MEGADORE.

Puiſque nous nous connoiſſons ſi bien, (& plaiſe au Ciel que la choſe ſe tourne à notre avantage commun !) je franchis le pas ; & je vous prie de m'accorder votre fille en mariage. Promettez-moi que cela ſera.

EUCLION.

Ai-je bien entendu ? O Mégadore ! pour le coup je ne vous reconnois point. Eſt-ce là cet homme d'honneur ? Eſt-ce là ce voiſin qui fait profeſſion de droiture & de probité ? Ce que vous venez de me dire dément tout-à-fait votre vertu. Si je ſuis pauvre, du moins je ſuis ſans reproche. Pourquoi donc vouloir me rendre ridicule auprès de vous & de votre famille ? Je ne ſache point vous avoir ni rien fait ni rien dit qui ait pu m'attirer une moquerie ſi groſſière.

MEGADORE.

J'en prends Pollux à témoin : je ne suis point venu ici pour vous tendre un panneau : il est faux que je me moque de vous ; & je ferois un mal-honnête homme si je le faisois.

EUCLION.

Pourquoi donc me demandez-vous ma fille ?

MEGADORE.

C'est afin que vous soyez mieux à cause de moi, & que je sois mieux aussi à cause de vous & des vôtres.

EUCLION.

Voulez-vous bien que je parle franchement ? Il me vient une pensée dans l'esprit. Vous êtes riche & puissant, vous avez une grosse fortune : moi, au contraire, je suis un petit homme pauvre, chétif, misérable, pied poudreux, enfin un homme de néant, & le plus gueux de tous les humains. Cela supposé : si je marie ma fille avec vous, je m'imaginerai que vous êtes un bœuf, & que je suis un âne. Quand ma petitesse asinine sera accouplée à votre seigneurie cornue, & que je n'aurai point les reins assez forts pour porter le fardeau à pesanteur égale, & proportionnément avec vous, adieu monsieur l'âne, le voilà étendu de son long dans un lit de boue. Vous, monsieur le bœuf, me voyant couché si mollement, vous commencerez à me lancer des œillades de mépris, & vous n'aurez pas plus de considération pour mon ânerie que pour un ânon encore à naître : vous deviendrez rude & méchant à mon égard ; & les gens de ma sorte viendront me rire au nez. Si nous nous séparons, je ne trouverai nulle part une étable pour me mettre à couvert : les ânes, mes confrères, me mordront ; les bœufs me donneront des coups de corne. Voilà le grand danger que je courrai, pour avoir voulu monter de l'ordre des ânes à celui des bœufs.

MEGADORE.

Bœufs tant qu'il vous plaira : mais si votre bœuf est

honnête animal, vous n'avez rien à craindre de ſon aſſociation : plus vous vous unirez avec les bons, quelque riches, quelque puiſſans qu'ils ſoient, ce ſera toujours le mieux pour vous. Mais laiſſons les bœufs à la charrue : recevez ma propoſition ; écoutez-moi favorablement, & ne me refuſez point pour votre gendre.

EUCLION.

Mais je vous annonce d'abord que je n'ai pas un ſol à donner.

MEGADORE.

Ne donnez rien. Une fille bien née, ſage & de bonnes mœurs, apporte toujours aſſez de dot avec elle.

EUCLION.

Et c'eſt ce qui m'oblige à vous donner un avis : n'allez pas au moins vous mettre en tête que j'aie trouvé des tréſors.

MEGADORE.

J'en ſuis très-perſuadé ; l'avertiſſement eſt inutile : donnez-moi ſeulement votre parole ſur ce que je vous demande.

EUCLION.

Soit : puiſque l'affaire eſt ſérieuſe, je ne ſuis pas aſſez mauvais pere pour empêcher la fortune de ma fille : je vous la promets donc. Mais... mais... Ecoutons. O Jupiter ! n'entends-je pas ma perte !

MEGADORE.

Quel mal vous ſaiſit tout d'un coup ? Qu'avez-vous donc, mon beau-pere futur ?

EUCLION.

Quel bruit viens-je d'entendre ? C'eſt comme des inſtrumens de fer. Cela ne vous ſemble-t-il pas de même ?

MEGADORE.

J'ai ordonné à mes gens de travailler à mon jardin ;

& c'eſt peut-être ce que vous.... Mais, qu'eſt donc devenu mon homme ? Il a encore diſparu ; & me voilà preſque auſſi avancé que j'étois. Il me traite cavalièrement, parce qu'il voit que je cherche ſon amitié. Il agit ſuivant l'uſage ordinaire. Quand un riche vient trouver en pauvre pour lui demander quelque grace, le pauvre ſe défie : il ſe met d'abord ſur ſes gardes, & il craint d'entrer en matière. Sa défiance le fait agir contre ſes intérêts ; & puis, l'occaſion s'eſt-elle évanouie, mon homme alors, ayant réfléchi plus ſérieuſement, en vient au repentir : il voudroit bien renouer l'affaire, mais il n'eſt plus temps.

EUCLION, *revenant, dit à part.*

Tiens, exécrable Mégere ! par Hercule ! vois quel horrible ſerment ! ſi je ne fais pas arracher & déraciner ta maudite langue, je te commande, je t'ordonne expreſſément de me livrer à qui tu voudras pour me faire l'opération dévirilisante.

MEGADORE.

En vérité, Euclion, je vois bien qu'à cauſe que je ne ſuis pas fort loin de la vieilleſſe, vous me croyez propre à être votre dupe : cependant il me ſemble que je mérite mieux que cela.

EUCLION.

Mégadore, je vous jure, par Pollux, que je n'en ai pas la moindre penſée ; & même, quand j'y penſerois, il ne me ſeroit pas poſſible d'exécuter un ſi mauvais deſſein.

MEGADORE.

Finiſſons donc. A la fin m'accordez-vous votre fille ?

EUCLION.

A la condition que je vous ai dite ; c'eſt que vous la prendrez ſans dot.

MEGADORE.

A cela près, vous me la promettez donc ?

EUCLION.

Oui, sur mon honneur, je vous la promets. Le bon Jupiter veuille bénir votre union!

MEGADORE.

Ainsi soit-il! Ainsi soit-il!

EUCLION.

Je vous recommande instamment une chose: au nom des Dieux! gardez-vous bien d'oublier notre convention; savoir, que ma fille ne sera dotée de quoi que ce soit.

MEGADORE.

Ne craignez rien: cela ne m'échappera pas de la mémoire.

EUCLION.

Mais je vous connois bien, vous autres gens à qui l'opulence donne du crédit & du pouvoir; vous trouvez toujours quelque moyen de nous embarrasser: notre accord, direz-vous, n'est pas tel que vous le prétendez; notre marché ne doit pas se prendre dans un sens absolu, précis & indépendant de tout incident: enfin, quand l'envie vous en prend, vous ne manquez jamais de chicane ni de détours.

MEGADORE.

C'est ce qui n'arrivera point: comptez sur ce que je vous dis; nous ne plaiderons jamais l'un contre l'autre. Mais qu'est-ce qui empêche que nous fassions la noce dès aujourd'hui?

EUCLION.

Rien; & le plutôt sera le meilleur.

MEGADORE.

Je m'en vais donc; & je donnerai mes ordres pour les préparatifs. N'avez-vous plus rien à me recommander?

EUCLION.

Je vous recommande ce que vous allez faire.

MEGADORE.

Tout ira bien. Adieu. Allons : hé ! hé ! Strobile, hâte-toi de me ſuivre promptement au marché.

EUCLION.

Le voilà parti. Dieux immortels ! j'en prends votre toute-puiſſance à témoin, qui pourroit exprimer combien l'or a de force ſur les cœurs ? Je ne doute point que cet homme-là n'ait ſu par quelque endroit, que j'ai un tréſor chez moi ; il eſt avide ; & c'eſt ce qui lui fait preſſer le mariage avec tant d'obſtination & tant de vîteſſe.

Je ne ſais ſi tout le monde ſera de mon avis ; mais je crois qu'*Harpagon* s'indignant aux premieres propoſitions qu'un homme opulent lui auroit faites d'épouſer ſa fille ; *Harpagon* faiſant des réflexions ſur l'avidité des gens riches qui n'épouſent que pour le devenir davantage ; *Harpagon* craignant qu'*Anſelme* n'ait découvert ſon tréſor ; *Harpagon* ſongeant aux dangers qu'on court en s'alliant à plus puiſſant que ſoi, ne cédant enfin avec peine, qu'après s'être aſſuré de la probité d'*Anſelme*, de la promeſſe qu'il lui fait de prendre *Eliſe* ſans dot, *Harpagon* calculant les reſſources que ſon avarice pourra ſe ménager avec un gendre ſi généreux ; je crois, dis-je, fermement qu'*Harpagon* auroit dans ce moment déployé ſon caractère avec autant d'énergie que dans toutes les autres ſituations où il ſe trouve, & que l'Auteur auroit pu, dans cette ſcène, faire briller toute ſa philoſophie : de cette façon, le rôle d'*Anſelme*, qui eſt mauvais, ſeroit devenu bon & néceſſaire à la pièce. L'Auteur de *l'Embarras des richeſſes* s'eſt emparé avec ſuccès de ce que *Moliere* a négligé.

L'AVARE.

Harpagon, forcé de donner une collation, prie ſon intendant de renvoyer les reſtes au marchand. Il eſt contraint de donner à ſouper, il recommande qu'on ne ſerve que des mets bien gras & qui raſſaſient d'abord.

Il ordonne à ſes valets de ne point provoquer les gens à boire, & de ne leur en porter que lorſqu'ils en auront demandé pluſieurs fois.

L'AULULARIA.

Euclion voudroit bien acheter quelque choſe pour le repas de noce de ſa fille : il a été au marché, il a trouvé la viande trop chère ; le poiſſon n'eſt pas à meilleur marché. Il laiſſe à ſon gendre le ſoin d'acheter tout ce qu'il faut pour le feſtin, encore eſt-il fâché qu'il ait fait apporter beaucoup de vin : il ſoupçonne qu'on a deſſein de l'enivrer pour lui voler enſuite ſon tréſor, & projette de boire de l'eau toute pure.

Harpagon, dans les détails & les apprêts de ſes deux repas, eſt plus comique qu'*Euclion* ; mais celui-ci n'achetant ni viande ni poiſſon, parce que l'un & l'autre ſont trop chers, me paroît plus avare. Je le trouve ſublime, ſurtout lorſqu'il craint qu'on ne veuille l'enivrer pour le voler enſuite, & qu'il ſe condamne à l'eau.

Harpagon veut ſe pendre ſi on ne lui rend pas l'argent qu'on lui a volé.

Euclion, dans un moment où il a peur d'être volé, s'écrie : « Si cela me fût arrivé, il ne me reſtoit que la corde, » encore eût-il fallu l'acheter ».

Ce trait d'un homme qui, obligé de ſe pendre, regrette la corde qu'il faudroit acheter, ce trait, dis-je, me paroît de la plus grande vigueur. Il faut que *Moliere* l'ait oublié. Il n'eſt pas poſſible qu'il ne l'ait pas ſenti, non plus que celui-ci :

Le Maître du quartier a fait avertir qu'il diſtribueroit de l'argent : Euclion deſireroit ne pas abandonner un ou deux écus qui lui reviennent ; outre que ce ſeroit autant de perdu, il donneroit à ſoupçonner qu'il a de l'or chez lui : d'un autre côté, il craint beaucoup de quitter ſon cher foyer, parce qu'il y a caché ſon tréſor. Quel parti prendre ? Il voudroit pour une obole, oui pour une obole, être déja de retour.

La ſituation d'un avare qui craint de perdre deux écus, ou de quitter un moment ſon tréſor, n'eſt-elle pas excellente à ſaiſir ? Je ſuis fâché que *Moliere* n'en ait pas enrichi notre théâtre ; mais nous devons lui pardonner d'être quelquefois au-deſſous de *Plaute*, en faveur des beautés qu'il ne lui doit point.

Euclion ne redoute pas, comme *Harpagon*, ſes propres enfants ; il ne laiſſe pas manquer ſa fille même des choſes les plus néceſſaires, & ne l'oblige point par-là à chercher quelque conſolation dans les bras d'un homme à qui elle s'unit ſecrètement ; il ne force pas ſon fils, à puiſer des ſecours ruineux dans la bourſe des uſuriers ; il ne l'exhorte pas à placer à honnête intérêt, c'eſt-à-dire, au denier douze, l'argent qu'il gagne au jeu.

Enfin, *Harpagon* ſe montre plus avare qu'*Euclion*, en ordonnant à ſes domeſtiques de ne pas frotter les meubles trop fort, crainte de

les uſer ; en conſervant aſſez de ſang-froid lorſque ſon fils ſe trouve mal, pour ſonger au remède qui coûtera le moins, & lui conſeiller en conſéquence d'aller boire un verre d'eau ; en voulant ſe mettre en dépenſe pour faire écrire en lettres d'or ſur la cheminée de la ſalle à manger, une ſentence qui l'a charmé : *Il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger* (1), parce qu'il croit par-là contenir l'avidité de ſes convives ; en ſouhaitant que *Valere* eût laiſſé noyer *Eliſe*, pourvu qu'il ne l'eût pas volé.

C'eſt ſur-tout au dénouement que l'avare *Harpagon* triomphe de l'avare *Euclion* ; c'eſt-là qu'il l'attend pour le terraſſer. *Euclion* ſe corrige, & donne pour dot à ſa fille ce pot plein d'or qui lui a cauſé tant de ſoucis (2). *Harpagon*, plus ferme, plus décidé, conſerve toujours ſon caractère, céde ſa fille, renonce même à l'amour qu'il a pour *Mariane*, à condition qu'on lui rendra ſa caſſette ; &, quand tout le monde cherche à peindre ſa joie, il exprime la

(1) L'Anglais qui a traduit cette comédie de *Moliere*, a ſubſtitué à un grand verre d'eau claire, un grand verre d'eau-de-vie. Il n'a pas ſaiſi l'eſprit de l'*Avare* ; un verre d'eau-de vie coûte bien plus qu'un verre d'eau claire.

Le même Auteur fait ordonner par ſon *Avare* qu'on écrive en lettres d'or cette ſentence qui le charme : *Il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger.* Un moment après il ſonge qu'il lui en coûteroit trop, & que la maxime ſera tout auſſi liſible en l'écrivant avec de l'encre ordinaire. Le Traducteur a renchéri, je crois, ſur ſon original : l'enthouſiaſme ſuggère à l'*Avare* de faire une dépenſe qu'il ſupprime par reflexion, en voyant qu'elle ne ſerviroit à rien.

(2) Quelques Savans prétendent que ce dénouement a été imaginé par les Commentateurs de Plaute, & que le véritable n'eſt point parvenu juſqu'à nous.

ſienne, en s'écriant : *Allons revoir ma chere caſſette.*

Les Italiens poſſédent un canevas très-ancien, que *Moliere* n'a vraiſemblablement pas connu : il auroit pu en tirer cette ſcène que je crois excellente.

Pantalon tient un tréſor caché ſous ſon lit, qui, en conſéquence, n'a pas été fait depuis dix ans, puiſqu'il ne permet l'entrée de ſa chambre à qui que ce ſoit. Il s'enferme ſeul; il prend ſon cher tréſor, le met ſur la table, s'aſſied à côté de lui, l'admire, le regarde avec complaiſance, l'embraſſe à pluſieurs repriſes, lui donne les noms les plus tendres, & lui prodigue les épithètes les plus flatteuſes. Oui, mon cher ami, lui dit-il, tu feras toujours mes délices, nous ne nous ſéparerons point, nous vivrons enſemble dix ans, vingt ans, trente ans, & puis..... & puis je mourrai, & il faudra nous quitter. Quoi ! nous nous ſéparerons ! Tu ne ſeras pas enterré avec moi ! O Dieux ! eſt-il poſſible ! j'aurai ſacrifié mon repos, mon plaiſir, ma réputation même, pour te mettre dans l'état où tu es; j'aurai veillé nuit & jour pour te conſerver, & tu me quitteras ! Ah ! quelle ingratitude ! Cette idée me déſeſpère, me poignarde. Loin de t'aimer maintenant, tu me fais horreur. Pour toi je me ſuis fait déteſter toute ma vie de mes voiſins, de mes parens, de ma femme, de mes enfans, & pour ma récompenſe, j'aurai la douleur mortelle de me ſéparer de toi ! Je t'abhorre !.... Pantalon s'approche alors de ſon tréſor pour le diſperſer avec mépris, & s'en débarraſſer : mais il le voit; ſa paſſion renaît; il le regarde avec tendreſſe, ſe précipite ſur lui, le met dans ſon ſein; & tout en gémiſſant de l'inſtant fatal qui doit les ſéparer, il dit qu'il aura du moins le bonheur de le poſſéder ſans partage tant qu'il vivra.

Cette ſcène, dont je ne donne qu'une ſimple eſquiſſe, eſt plus ou moins vive, ſelon le talent de

de l'acteur qui la joue, en impromptu, & notre Comique en l'écrivant l'auroit sûrement embellie. Quant au plan général de la Pièce Françaiſe, il eſt ſi ſupérieur à ceux des comédies où *Moliere* a puiſé ſes matériaux, qu'il ne ſouffre aucune comparaiſon.

Les Italiens ont encore deux pièces tout-à-fait imitées de l'*Aulularia*, de *Plaute*; l'une eſt intitulée *Laſporta*, l'autre *la Cofanaria*.

CHAPITRE XIX.

GEORGE DANDIN *ou* LE MARI CONFONDU, *Comédie en proſe, en trois actes, comparée pour le fonds & les détails, avec deux Nouvelles de Bocace & un Conte de Douville.*

TOUT le monde ſçait que *George Dandin*, riche Payſan, a eu la folie de s'allier à la nobleſſe, en épouſant *Angélique*, fille de M. *de Sotenville*, gentilhomme campagnard. *Madame Dandin* mépriſe ſon mari & lui joue quantité de tours. Le plus comique eſt celui-ci. Elle ſe léve la nuit & quitte ſon mari pour joindre *Clitandre*, ſon amant: *Dandin* s'en apperçoit, croit avoir trouvé un sûr moyen de confondre ſa femme aux yeux de ſes parens, & refuſe conſtamment de la laiſſer rentrer: alors elle feint d'être réduite au déſeſpoir, & de ſe donner la mort, voulant dit-elle ſe ménager le plaiſir de faire pendre ſon mari. *Dandin*, alarmé, ſort

pour voir si sa femme auroit eu réellement la malice de se tuer : il ne trouve personne, il veut rentrer ; mais *Angélique* & *Claudine*, sa suivante, se sont glissées adroitement dans la maison, elles se mettent à la fenêtre, accablent le malheureux *Dandin* d'injures, & le font passer pour un ivrogne, un coureur de nuit, un libertin, dans l'esprit de *M.* & de *Madame de Sotenville* qui paroissent à l'instant même, & qui achevent de désespérer le pauvre mari, en lui vantant le bonheur qu'il a de tenir à une famille dans laquelle la vertu est aussi héréditaire aux femelles que la valeur aux mâles.

Voilà, ce qu'il est nécessaire d'avoir présent à la mémoire, pour comparer la pièce de *Moliere* avec les deux Nouvelles de *Bocace* dont elle est tirée.

NOUVELLE LXIV, *Tome* 2 (1).

Il y avoit autrefois à Arezzo un homme riche, nommé Tofan, qui avoit épousé une belle jeune fille, nommée Gitte. . . . . .
Le mari s'étant apperçu que, lorsque sa femme le faisoit boire, elle ne buvoit jamais, entra dans quelques soupçons. Il fut une grande partie du jour en ville sans boire, & se rendit le soir chancelant & tombant comme s'il étoit ivre. Gitte crut qu'il n'étoit pas nécessaire de le faire boire davantage, & le fit mettre au lit. Il ne fut pas plutôt couché & endormi en apparence, qu'elle alla chez son amant. Tofan se leva peu de temps après, ferma bien sa porte par dedans, & demeura à la fenêtre pour voir revenir sa femme, & lui faire connoître qu'il n'étoit pas sa dupe. Il eut le temps de

(1) Bocace a tiré cette Nouvelle d'un de nos Fabliaux, intitulé : *De la Femme qui, ayant tort, parut avoir raison.*

s'y enhardir ; mais enfin la Dame revint, & trouvant la porte fermée, elle fut dans un chagrin mortel. Elle fit tout ce qu'elle put pour l'ouvrir de force ; mais elle ne put jamais en venir à bout, & son mari lui dit enfin : C'est temps perdu ; tu ne saurois entrer : retourne d'où tu viens ; tu ne mettras jamais le pied dans ma maison, que je ne t'aie fait la honte que tu mérites, en présence de tes parens & de mes voisins. La Belle eut beau le conjurer de lui ouvrir, & lui protester qu'elle venoit de chez une voisine où elle avoit été veiller, parce que les nuits étant longues, & n'ayant point de compagnie, elle étoit obligée d'en aller chercher chez ses voisines ; ses prières ne servirent à rien ; elle en vint aux menaces, & dit à son mari que, s'il ne lui ouvroit pas, elle le perdroit. Et que peux-tu me faire, répondit le mari ? Plutôt que de souffrir, répliqua-t-elle, la honte dont tu veux me couvrir sans sujet, je me précipiterai dans ce puits. Comme tu passes avec justice pour un ivrogne de profession, tout le monde croira que tu m'y auras jettée, & alors on te fera mourir comme un meurtrier. Cette menace ne produisant pas plus que les prières : Dieu te le pardonne, dit la Belle, il faut donc voir si tu te trouveras bien de m'avoir mise au désespoir. La nuit étoit des plus obscures, & la Belle s'étant avancée du côté du puits, prit une grosse pierre qu'elle jetta dedans, après avoir crié tout haut : Mon Dieu ! veuillez me pardonner. Tofan entendant le bruit que la pierre avoit fait en tombant, ne douta point que sa femme ne se fût jettée dans le puits. La peur le prend ; il va voir s'il ne l'entendroit pas se débattre. La Belle, qui s'étoit cachée près de la porte, entre d'abord qu'il fut sorti, ferme bien la porte sur elle, se met à la fenêtre où étoit son mari, & lui dit : Il y faut mettre de l'eau quand on le boit, & non pas quand on l'a bu. Tofan entendant sa femme, vit bien qu'il étoit pris pour dupe, retourne à la porte qu'il trouve fermée, & commence à son tour à prier qu'on lui ouvre. La Belle ne parlant plus en suppliante : Ivrogne que tu es, lui dit-elle, tu n'entreras point. Je suis lasse de tes débauches : je veux que tout le monde sache ta belle vie, & à quelle heure tu reviens

au logis. Tofan, au déſeſpoir, commence à crier & à dire des injures. Les voiſins, entendant ce tintamarre, ſortent aux fenêtres, & demandent la raiſon d'un ſi grand bruit. C'eſt ce malheureux, répondit la femme en pleurant, qui revient ivre toutes les nuits. Il y a long-temps que je ſouffre ſes débauches, & j'ai voulu le laiſſer dehors une fois, pour lui faire honte, & pour l'obliger par-là à mieux vivre à l'avenir. Tofan, de ſon côté, contoit comment la choſe s'étoit paſſée, & la menaçoit beaucoup. Voyez un peu quelle effronterie, diſoit-elle aux voiſins ! Tout le monde voit qu'il eſt dehors, & il a encore l'impudence de nier ce que je dis. Vous pouvez par-là juger de ſa ſageſſe & de ſa bonne foi. Il a fait ce dont il m'accuſe, & a jetté une groſſe pierre dans le puits, croyant m'épouvanter. Plût à Dieu s'y fût-il jetté tout de bon, & que le vin qu'il a trop bu ſe fût bien trempé ! Les voiſins, voyant toutes les apparences contre Tofan, commencèrent à le blâmer, & à lui dire des injures, pour avoir mal parlé de ſa femme. Le bruit fut ſi grand, & alla ſi promptement de voiſin en voiſin, qu'il parvint enfin aux parens de la Belle. Ils y accoururent, & s'étant informés des uns & des autres de la vérité du fait, ils ſe ſaiſirent de Tofan, & le roſsèrent ſi bien, qu'ils pensèrent l'aſſommer.

Gitte feint de ſe jetter dans un puits ; *Angélique* fait ſemblant de ſe tuer d'un coup de couteau : voilà toute la différence qu'il y a dans le tour que jouent ces deux honnêtes femmes à leurs époux. La malice a la même cauſe, le même but, le même ſuccès. J'ignore pourquoi *Moliere* a préféré le poignard à l'eau. Le puits cependant pouvant ſe trouver très-naturellement devant la maiſon d'un payſan, m'a toujours paru auſſi commode pour faire aller la machine comique, & ſur-tout beaucoup plus propre à l'illuſion. Je m'en ſuis convaincu en voyant jouer *Pantalon avare*, comédie italien-

ne, dans laquelle on a mis en action le conte de *Bocace*.

Pantalon ne veut point ouvrir sa porte à sa femme & à sa fille, qui sont sorties pendant la nuit. Elles feignent de vouloir se donner la mort; elles prennent deux grosses pierres & les jettent dans un puits. Les Comédiens, pour ajouter à l'illusion, ont soin de faire mettre un bassin d'eau dans la machine qui représente le puits: de cette façon le spectateur, entendant le bruit que la pierre fait en tombant dans l'eau, n'est pas surpris de la crédulité du mari. Elle est en effet bien mieux fondée que celle de *Dandin*, puisque, lorsque sa femme lui dit qu'elle se tue, rien n'annonce qu'elle dit vrai, & qu'il est obligé de l'en croire sur sa parole.

NOUVELLE LXVIII, *Tome 2, page 133.*

Henry Berlinguier, riche marchand de Florence, eut envie de s'anoblir par le mariage, comme c'est assez l'ordinaire parmi les gens de cette profession: il épousa une fille de qualité, nommée Simone, qui n'étoit nullement son fait. Comme les marchands font de fréquentes absences, la Belle, qui se trouvoit souvent veuve, se rendit amoureuse d'un jeune Cavalier, nommé Robert, qui lui avoit fait long-temps la cour. . . . . Elle fit savoir à son amant de venir à sa porte vers minuit, avec promesse de l'aller trouver aussi-tôt que le mari seroit endormi: & comme sa chambre donnoit sur la rue, elle l'avertit que pour être informée de son arrivée elle mettroit un fil à la fenêtre dont un bout pendroit dans la rue à hauteur d'homme, & l'autre demeureroit dans sa chambre pour se l'attacher au pied d'abord qu'elle seroit couchée; qu'il n'avoit qu'à tirer ce fil; que si le jaloux étoit endormi, elle laisseroit aller son bout, & iroit lui ouvrir; mais que s'il ne l'étoit pas, elle retiendroit le fil. Robert, content de

l'expédient, fut plusieurs fois au rendez-vous, vit quelquefois sa Belle, & quelquefois s'en retourna sans la voir. Il arriva enfin que Simone dormant, & que le mari s'étant éveillé, & promenant ses pieds par le lit, rencontra le fil: & comme tout fait peur à des esprits prévenus, il ne douta point qu'il n'y eût du mystère; mais il en fut entiérement persuadé, lorsqu'y ayant porté la main, il trouva qu'il étoit attaché au gros doigt du pied de sa femme, & que sortant par la fenêtre, il descendoit dans la rue: il coupa doucement le fil, & se l'attacha au même endroit, pour voir ce qui en arriveroit. A peine l'avoit-il fait, que le Cavalier arrive à la porte, & tire le fil un peu plus fort qu'à l'ordinaire, & le fait rompre; ce que le Cavalier expliquant favorablement, il attendit tranquillement sa Belle. Le mari saute à son épée, & va à la porte, résolu de charger tout ce qu'il trouveroit. Il ouvrit si brusquement, que le Cavalier, se défiant que c'étoit le jaloux, commence à prendre la fuite, & l'autre à le poursuivre. Robert, qui étoit armé, voyant qu'il étoit toujours poursuivi, met l'épée à la main. Ils se battirent longtemps sans se faire aucun mal. Les voisins ayant entendu le bruit, sortirent aux fenêtres, & dirent plusieurs injures aux combattans. Berlinguier ne voulant pas être reconnu, se retira aussi savant qu'il étoit venu. La Belle s'étant éveillée pendant le combat, & trouvant son fil coupé, ne douta point que son intrigue ne fût découverte, & que son mari n'eût poursuivi Robert. Ne sachant comment se tirer d'un si mauvais pas, elle se leva en diligence, & crut avoir trouvé de quoi se disculper. Elle appelle sa servante, qui savoit sa conduite, & qui lui rendoit charitablement tous les services qu'elle pouvoit, & fit tant, qu'elle l'obligea à se mettre au lit en sa place, & à souffrir patiemment, sans se faire connoître, les coups que son mari pourroit lui donner; avec promesse de l'en récompenser si bien, qu'elle auroit lieu d'être contente. Cela étant fait, elle éteignit la chandelle, que le mari, par jalousie, tenoit toute la nuit allumée, & alla se cacher, en attendant le dénouement

de la comédie. Berlinguier n'eut pas plutôt le pied dans sa chambre, qu'il se mit à crier comme un enragé : Où est-tu scélérate ? il ne te sert de rien d'avoir éteint la lumière ; tu ne m'échapperas pas. En disant cela, il arrive au lit, où croyant trouver sa femme, il donne mille coups à la servante, lui meurtrit tout le visage ; & enfin lui coupe les cheveux, avec des injures que l'honnêteté ne permet pas de rapporter. La pauvre créature pleuroit avec raison de tout son cœur : & quoiqu'elle dît de temps-en-tems, hélas ! j'en ai assez ; sa voix étoit si languissante, & le jaloux si transporté, qu'il ne reconnut jamais son erreur. Etant enfin las de la battre & de l'injurier : Infame, lui dit-il, en sortant, je ne veux plus de toi. Je vais appeller tes parens, & les instruire de ta bonne vie. Ils te traiteront comme ils voudront ; mais pour moi je ne veux jamais te voir. La Belle, qui n'étoit pas éloignée, entendant sortir son mari, retourne à sa chambre, rallume la chandelle, & trouve sa servante dans le plus pitoyable état du monde. Elle la consola du mieux qu'elle put, la renvoya dans sa chambre, lui fit faire secrètement tout ce qui lui étoit nécessaire, & la récompensa si grassement, aux dépens de son mari, qu'elle auroit été prête à se faire rebattre ; ensuite elle fit son lit, s'habilla bien proprement, & se mit à coudre avec autant de tranquillité, que s'il ne lui fût rien arrivé. Cependant Berlinguier arrive toujours courant à la porte de ses beaux-frères & de sa belle-mère : il frappe, on lui ouvre, & à sa voix tout le monde se lève. On lui demande le sujet de son voyage à une heure si indue. Il leur conte l'aventure d'un bout à l'autre ; &, pour leur faire voir qu'il ne disoit rien que de vrai, il leur montre les cheveux qu'il croyoit avoir coupés à sa femme, leur déclare qu'il ne veut jamais la revoir, & les prie de s'en charger. Les frères, outrés de ce qu'ils venoient d'entendre, qu'ils ne croyoient que trop véritable, font allumer des flambeaux, & se mettent en devoir d'aller chez leur sœur, résolus de lui faire un méchant parti. La mère, toujours prête, selon l'ordinaire des Dames, à faire grace aux foi-

bleſſes de la nature humaine, les ſuit en pleurant. La colère, diſoit-elle, groſſit toujours les objets. D'ailleurs ne peut-il pas avoir maltraité ſa femme, & vouloir ſe diſculper aux dépens de ſon honneur ? Ma fille a été trop bien élevée pour être capable d'une action ſi lâche. La vertu eſt héréditaire dans notre maiſon, & il y a aſſurément ici du plus ou du moins. Auſſi-tôt que la Belle, qui s'étoit poſtée ſur l'eſcalier, vit venir ſes frères, elle ſe leva pour aller à eux. Qu'eſt-ce-ci, Meſſieurs, leur dit-elle ? vous eſt-il arrivé quelque choſe de fâcheux, qui vous oblige à me venir voir à cette heure ? Ses frères, la voyant tranquille & dans ſon état ordinaire, modérèrent leur colère. Votre mari ſe plaint fort de vous, Madame, & le mieux pour vous eſt de nous dire au vrai ce qui en eſt. Je ne ſais ce que vous voulez dire, répondit la Belle avec beaucoup de ſang-froid, & j'ai de la peine à croire que mon époux ſe plaigne de moi. Berlinguier, qui croyoit lui avoit mis le viſage en capilotade, & qui n'en appercevoit aucune marque, la regardoit avec une ſurpriſe, qui le faiſoit paroître hors de ſens. Ses frères lui ayant conté ce que ſon mari leur avoit dit, ſans oublier le filet, & les coups qu'il lui avoit donnés : Trouvez-vous du plaiſir, Monſieur, dit la Belle, en ſe tournant vers ſon mari, à forger des chimères pour me déshonorer, en vous déshonorant vous-même ? ou avez-vous envie de paſſer pour méchant mari, ne l'étant point ? Depuis hier au ſoir à dix heures vous n'avez pas été, je ne dis pas avec moi, mais même au logis : dites-moi, de grace, quand eſt-ce que vous m'avez battue ! car pour moi je n'en ai aucune mémoire. Comment, perfide ! répondit Berlinguier, ne nous couchâmes-nous pas hier au ſoir enſemble ? ne revins-je pas après avoir couru votre galant ? ne vous donnai-je pas mille coups ? & ne vous coupai-je pas les cheveux ? Je réponds aux deux premiers articles, répliqua la Belle, par un déſaveu formel, faute de meilleure preuve : mais pour les deux autres, j'ai de quoi vous confondre. Vous n'avez jamais eu la hardieſſe de mettre la main ſur moi. On ne traite pas de cette manière les femmes de ma

qualité; & si vous aviez eu l'impudence de l'entreprendre, je vous aurois dévisagé. Vous m'avez battue hier au soir? montrez-moi, s'il vous plaît les coups : on n'en guérit pas en si peu de temps. Si vous m'avez coupé les cheveux, je ne m'en suis pas apperçue; il est aisé de savoir la vérité : &, en disant cela, elle se décoëffe, & fait voir de beaux & longs cheveux. Faut-il faire tant de fracas pour rien, dirent alors les beaux-frères de Berlinguier? Vous voilà confondu pour une partie, & il y a apparence que vous ne vous tirerez guère bien du reste. Berlinguier étoit si déconcerté de ce qu'il voyoit, que plus il vouloit parler, plus il se brouilloit. La Belle voyant son désordre avec plaisir : Je vois bien, Messieurs, dit-elle à ses frères, qu'il veut m'obliger à vous faire le détail de sa vie. Je suis bien persuadée que ce qu'il vous a dit lui est arrivé. Cet honnête homme, qui devroit baiser la terre où je marche, & se faire honneur d'une alliance comme la nôtre, me traite de la manière du monde la plus indigne. Il ne fait que courir de cabaret en cabaret, & quand il est crevé de vin, il va de courtisanne en courtisanne, & me fait attendre toutes les nuits, dans l'état que vous m'avez trouvée, souvent jusqu'à minuit, & quelquefois jusqu'au matin. Vous verrez qu'étant ivre à son ordinaire, il est allé chez une femme de mauvaise vie, & qu'après son réveil s'étant mouvé le fil au pied, il a fait les extravagances dont il vous a parlé, l'a battue, lui a coupé les cheveux, & a cru m'avoir fait tout cela. Voyez un peu sa mine : il n'est pas encore désenivré. Cependant ne vous formalisez point, je vous prie, de toutes les pauvretés qu'il vous a dites de moi. Comme je lui pardonne de bon cœur, pardonnez-lui aussi. Comment, ma fille, dit alors la mere, avec des yeux étincelans de colère, des infamies de cette nature doivent-elles se pardonner? Un homme que nous avons tiré de la poussière & de la bassesse de sa condition. . . . . Mais, Messieurs, vous l'avez voulu. . . . . .

C'est dans cette derniere nouvelle que *Mo-*

liere a puisé la sotte vanité de *George Dandin*, qui s'allie à une famille au-dessus de la sienne. C'est-là qu'il a pris le caractère de M. *de Sotenville*, qui reproche sans cesse à son gendre l'honneur qu'il lui a fait en lui donnant sa fille; & celui de *Madame de Sotenville*, qui ne croit pas qu'une femme née d'elle puisse manquer à son devoir. C'est encore là qu'il a pris le dédain offensant avec lequel *Angélique* regarde & traite un mari qu'elle croit son inférieur. C'est enfin de ce conte que *Moliere* a tiré la morale qui naît tout naturellement du sujet, & qui donne une si belle leçon à l'humanité.

Dans la premiere scène du second acte, *Lubin* demande à *Claudine un petit baiser, en rabattant sur leur mariage. Claudine* répond : *Hé que nenni, j'y ai déja été attrapée.* Cette plaisanterie est prise du premier conte du sieur *d'Ouville.*

Naïveté d'une femme à son mari.

Une jeune fille ayant été un an durant fiancée avec un jeune homme de fort bonne volonté, il la sollicita plusieurs fois, durant cette année, de vouloir contenter ses desirs, & de mettre à fin leur mariage, dont quelques obstacles retardoient l'accomplissement en ce qui est des cérémonies de l'Eglise; mais cette jeune fille, sourde à toutes ses prières, ne voulut rien accorder . . . . . La noce faite, il lui dit : Je vous veux franchement avouer que vous avez très-bien fait de ne m'avoir rien voulu accorder auparavant notre mariage, je ne vous aurois jamais épousée. A quoi la jeune fille, sans considérer ce qu'elle disoit, repart tout-à-l'heure : Vraiment, je n'avois garde d'être si sotte, j'y avois déja été attrapée deux ou trois fois.

CHAPITRE XX.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, *comédie-ballet en trois actes en prose, comparée, pour le fond & les détails, avec un canevas italien intitulé :* Le Disgrazie d'Arlichino, *les Disgraces d'Arlequin ; une Farce de* Chevalier ; *& une ou deux pages de* Ne pas croire ce qu'on voit, *histoire espagnole, & les vendanges de Surène de Dancourt.*

CE fut à la premiere représentation de cette pièce que la Troupe de *Moliere* prit pour la premiere fois le titre de *Troupe du Roi. Grimaret*, Auteur d'une vie de *Moliere*, dit que *Pourceaugnac* fut fait à l'occasion d'un Gentilhomme Limousin, qui, dans une querelle qu'il eut sur le théâtre avec les Comédiens, étala une partie du ridicule dont il étoit chargé.

Si *Moliere* eut le bonheur de trouver sous sa main un Limousin assez original pour fournir au comique d'une pièce, il fit très-bien d'en livrer la copie à la risée publique. De toutes les imitations, celles qu'on fait d'après la nature même sont les meilleures ; mais dans celle-ci *Moliere* s'est borné sans doute à copier l'habit ou l'allure de son Limousin, puisque tout ce qui arrive au héros de la pièce est imité de deux autres comédies, & d'un roman de *Scar-*

ron. Nous avons analyſé ce drame ſcène par ſcène dans le premier volume, *Chapitre XXII de l'Intérêt*, nous n'en dirons qu'un mot ici.

Oronte veut marier ſa fille *Julie* avec *M. de Pourceaugnac* qu'il n'a jamais vu. *Julie* eſt amoureuſe d'*Eraſte*. Les amants mettent dans leur parti un adroit Napolitain, qui va étudier le nouveau débarqué ſur la route, lie connoiſſance avec lui, & le trouve très-propre à donner dans tous les pieges qu'on lui tendra. *Eraſte* prétend le reconnoître, l'engage à venir chez lui; & feignant de parler à ſon maître-d'hôtel, afin qu'on traite bien ſon hôte, il le recommande aux Médecins, auxquels il fait croire qu'il leur donne un fou à guérir. Les ſuppôts d'*Eſculape* veulent abſolument le rendre ſain d'eſprit & de corps, ils le régalent en conſéquence d'un déluge de lavements. D'un autre côté, *Sbrigani* ſe déguiſe en marchand Flamand, pour perſuader au beau-pere, que *Pourceaugnac* eſt fort endetté. Il fait enſuite paroître une Languedocienne avec une Picarde, qui accuſent *Pourceaugnac* de les avoir épouſées, appellent une douzaine d'enfants, ſe diſputent la gloire de le faire pendre, & l'alarment au point qu'il ſe déguiſe en femme, prend la fuite, & laiſſe *Eraſte* poſſeſſeur de *Julie*.

Une pièce en trois actes, intitulée *les Diſgraces d'Arlequin*, a fourni la plupart des tours qu'on joue au Gentilhomme de Limoges. Je n'ai pu me procurer la comédie italienne, parce qu'elle eſt fort rare; mais j'ai parlé à pluſieurs acteurs qui la connoiſſent parfaitement, qui l'ont même repréſentée. Ils m'ont aſſuré que le héros Italien étoit, comme le héros Fran-

çais, persécuté par un fourbe qui met à ses trousses de faux créanciers, des avanturières, qui prétendent être ses femmes, & plusieurs enfants qui l'appellent *papa*. On le fait aussi déguiser en femme, pour fuir la Justice qui punit sévérement les polygames. Enfin, les lavements seuls dont on régale *Pourceaugnac*, & ce qui les amene, ne sont point dans l'italien : *Moliere* les a pris dans une farce (1) en un acte, & en vers de 8 syllabes, par *Chevalier* comédien du Marais, & représentée sur son théâtre en 1661, huit ans avant *Pourceaugnac*.

La Rocque a besoin d'argent pour régaler les Dames : il dit à Guillot de lui procurer cinquante pistoles sur une bague qu'il lui remet. Un Chevalier d'industrie a tout entendu : il offre à Guillot de lui indiquer un homme qui fera son affaire. Guillot prend ce filou pour un devin, & lui donne la bague : le Chevalier d'industrie la met ensuite entre les mains d'un autre frippon, qui paroît en habit de Médecin. Le valet lui demande cinquante pistoles. Le faux Médecin dit qu'on lui a recommandé de le guérir, qu'il a promis, & qu'il veut remplir sa parole. Il appelle un Apothicaire, qui paroît une seringue à la main, & veut absolument donner des clystères à Guillot.

Dans *Moliere*, *Eraste* remet *Pourceaugnac* entre les mains de deux véritables Médecins ; il ajoute par-là un comique infini, puisqu'on rit en même-temps de l'embarras du Limousin, & de l'air imposant des Docteurs qui trouvent des raisons pour lui prouver qu'il est malade.

(1) *La Désolation des filous sur la défense des armes*, ou *les Malades qui se portent bien.*

Paſſons à la manière dont *Eraſte* feint de renouer connoiſſance avec *M. de Pourceaugnac*.

ERASTE.

Ah ! qu'eſt-ce-ci ? que vois-je ? Quelle heureuſe rencontre ! Monſieur de Pourceaugnac ! que je ſuis ravi de vous voir ! Comment ! il ſemble que vous ayez peine à me reconnoître.

M. DE POURCEAUGNAC.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

ERASTE.

Eſt-il poſſible que cinq ou ſix années m'aient ôté de votre mémoire, & que vous ne reconnoiſſiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnac ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Pardonnez-moi. (*Bas, à Sbrigani.*) Ma foi, je ne ſais qui il eſt.

ERASTE.

Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connoiſſe, depuis le plus grand juſqu'au plus petit : je ne fréquentois qu'eux dans le temps que j'y étois, & j'avois l'honneur de vous voir preſque tous les jours.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt moi qui l'ai reçu, Monſieur.

ERASTE.

Vous ne vous remettez point mon viſage ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Si fait. (*A Sbrigani.*) Je ne le reconnois point.

ERASTE.

Vous ne vous reſſouvenez point que j'ai eu le bonheur de boire je ne ſais combien de fois avec vous ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Excuſez-moi. (*A Sbrigani.*) Je ne ſais ce que c'eſt.

ERASTE.

Comment appellez-vous ce Traiteur de Limoges qui fait ſi bonne chère ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Petit-Jean ?

ERASTE.

Le voilà. Nous allions le plus ſouvent enſemble chez lui nous réjouir. Comment eſt-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on ſe promène ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Le Cimetière des Arènes.

ERASTE.

Juſtement. C'eſt où je paſſois de ſi douces heures à jouir de votre agréable converſation. Vous ne vous remettez pas tout cela ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Excuſez-moi, je me le remets. (*A Sbrigani.*) Diable emporte ſi je m'en ſouviens.

SBRIGANI, *bas.*

Il y a cent choſes comme cela qui paſſent de la tête.

ERASTE.

Embraſſez-moi donc, je vous prie, & reſſerrons les nœuds de notre ancienne amitié. . . . . Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté. Comment ſe porte Monſieur votre.... là.... qui eſt ſi honnête homme ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon frere le Conſul ?

ERASTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il ſe porte le mieux du monde.

ERASTE.

Certes, j'en ſuis ravi. Et celui qui eſt de ſi bonne humeur... là... Monſieur... votre...

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon couſin l'Aſſeſſeur?

ERASTE.

Juſtement.

M. DE POURCEAUGNAC.

Toujours gai & gaillard.

ERASTE.

Ma foi, j'en ai beaucoup de joie. Et Monſieur votre oncle... le...

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai point d'oncle.

ERASTE.

Vous en aviez pourtant un en ce temps-là.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non : rien qu'une tante.

ERASTE.

C'eſt ce que je voulois dire. Madame votre tante, comment ſe porte-t-elle ;

M. DE POURCEAUGNAC.

Elle eſt morte depuis ſix mois.

ERASTE.

Hélas ! la pauvre femme ! elle étoit ſi bonne perſonne.

M. DE

M. DE POURCEAUGNAC.

Nous avons auſſi mon neveu le Chanoine, qui a penſé mourir de la petite vérole.

ERASTE.

Quel dommage ç'auroit été!

M. DE POURCEAUGNAC.

Le connoiſſez-vous auſſi?

ERASTE.

Vraiment, ſi je le connois! Un grand garçon bien fait!

M. DE POURCEAUGNAC.

Pas des plus grands.

ERASTE.

Non, mais de taille bien priſe.

M. DE POURCEAUGNAC.

Eh, oui.

ERASTE.

Qui eſt votre neveu?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

ERASTE.

Fils de votre frère ou de votre ſœur?

M. DE POURCEAUGNAC, *à Sbrigani.*

Il dit toute ma parenté!

SBRIGANI.

Il vous connoît mieux que vous ne penſez.

ERASTE.

Au reſte, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien..... Je ne ſouffrirai pas que mon meilleur ami ſoit autre part que dans ma maiſon; .....

Ne pas croire ce qu'on voit, Hiſtoire Eſpagnole (1).

. . . . . .

Mendoce s'en retournoit conſolé de toutes les diſgraces qui lui étoient arrivées, quand le valet du jaloux Don Diegue, nommé Ordogno, qui paſſa auprès de lui, fit ſemblant d'avoir une idée confuſe de ſa perſonne, & commença de l'appeller Pays, quoiqu'il ne l'eût jamais vu que cette fois-là. Je ne ſais, lui répondit Mendoce, ſi je ſuis de votre pays ou non; mais j'ai bien de la peine à vous reconnoître. Bon Dieu! répondit l'artificieux Ordogno, je n'en crois rien : vous n'oubliez pas vos amis ſi facilement, & je vois bien que préſentement vous commencez à me remettre. Je voudrois bien, dit Mendoce, que vous me donnaſſiez quelques enſeignes, pour me rafraîchir un peu la mémoire touchant notre connoiſſance; car plus je vous regarde, moins je me ſouviens de vous avoir vu. S'il ne tient qu'à cela, répondit le perfide Ordogno, vous m'allez connoître à la premiere choſe que je dirai. De quel pays êtes-vous? Aragonois, répondit Mendoce. Juſtement, reprit le frippon Ordogno. Voyez ce que c'eſt que d'être quelque tems ſans ſe voir! Et votre nom eſt?... Mendoce, repartit bonnement celui qui avoit ce nom-là. Quoi! mon cher Mendoce? interrompit au plus vîte le cauteleux Ordogno; celui avec qui j'ai tant de fois... Il ne faut pas nous ſéparer ſans renouer notre vieille connoiſſance. Je prétends vous régaler pendant que je vous tiens, & je ne veux pas qu'il ſoit dit que deux amis qui avoient tant d'envie de ſe revoir, ſe ſoient rencontrés pour ſe faire ſimplement la révérence. A ce mot de régaler, Mendoce, qui avoit une faim cruelle, & qui par conſéquent fut touché par ſon endroit ſenſible, ne douta point que l'autre ne le connût le mieux du monde, & il le ſui-

(1). Elle parut en 1652, dix-ſept ans avant *M. de Pourceaugnac*.

vit auſſi facilement que s'ils n'euſſent jamais bougé d'enſemble. . . . . .

Moliere a conſidérablement embelli le dialogue d'*Ordogno* & de *Mendoce*. La fauſſe reconnoiſſance eſt beaucoup mieux filée dans la comédie que dans le roman ; mais s'il eſt vraiſemblable que *Mendoce* mourant de faim ſe laiſſe perſuader, quand on lui propoſe de le régaler, eſt-il bien naturel que *Pourceaugnac* accepte auſſi légérement un appartement chez *Eraſte*. *Moliere* a fort bien fait de nous dire *que l'eſprit du Limouſin étoit des plus épais.*

La comédie des *Vendanges de Surêne* eſt une mauvaiſe copie de *Pourceaugnac*. Le héros de *Dancourt*, ſot comme celui de *Moliere*, vient épouſer une fille qui ne l'aime point, on lui fait mille niches, & l'on met à ſes trouſſes une prétendue fille de l'opéra, qui s'oppoſe à ſon mariage; parce qu'elle en a, dit-elle, une promeſſe de mariage. Le rôle de cette veſtale eſt rempli par un fourbe.

CHAPITRE XXI.

LES AMANTS MAGNIFIQUES, *comédie-ballet, en cinq actes, dans les divertissements de laquelle on trouve l'imitation d'une Ode d'*Horace. *Imitée depuis par* Jean-Jacques Rousseau.

LE Roi donna lui-même le sujet de cette pièce : il voulut que deux Princes rivaux se disputassent, par des fêtes galantes, le cœur d'une Princesse. Nous passerons légérement sur un ouvrage que *Molière* composa uniquement pour la Cour, & qu'il crut ne devoir pas hasarder sur le théâtre de Paris. Nous remarquerons seulement qu'il y a, dans l'intermède du second & du troisième acte, une imitation de l'Ode d'*Horace* qui commence ainsi : *Donec gratus eram tibi.*

(1) TRADUCTION D'HORACE.

Plus heureux qu'un Monarque au faîte des grandeurs ;
J'ai vu mes jours dignes d'envie ;
Tranquilles, ils couloient au gré de nos ardeurs :
Vous m'aimiez, charmante Lydie.

LYDIE.

Que nos jours étoient beaux ! quand des soins les plus doux ;

(1) Je l'ai prise dans les Mélanges de Poésie, de Littérature & d'Histoire, par l'Académie des Belles-Lettres de Montauban.

Vous payiez ma flamme ſincère ;
Vénus me regardoit avec des yeux jaloux :
Chloé n'avoit pas ſu vous plaire.

HORACE.

Par ſon luth, par ſa voix, organe des amours,
Chloé ſeule me paroît belle.
Si le deſtin jaloux veut épargner ſes jours,
Je donnerai les miens pour elle.

LYDIE.

Le jeune Calaïs, plus beau que les amours,
Plaît ſeul à mon ame ravie.
Si le deſtin jaloux veut épargner ſes jours,
Je donnerai deux fois ma vie.

HORACE.

Quoi ! ſi mes premiers feux, ranimant leur ardeur,
Etouffoient une amour fatale ;
Si, perdant pour jamais tous ſes droits ſur mon cœur,
Chloé vous laiſſe ſans rivale...

LYDIE.

Calaïs eſt charmant ; mais je n'aime que vous :
Ingrat, mon cœur vous juſtifie.
Heureuſe également, en des liens ſi doux,
De perdre ou de paſſer la vie !

MOLIERE.

INTERMÈDE III. SCÈNE VII.

Dialogue entre Philinte & Climene.

PHILINTE.

Quand je plaiſois à tes yeux,
J'étois content de ma vie,
Et ne voyois Rois ni Dieux
Dont le ſort me fît envie.

CLIMENE.

Lorſqu'à toute autre perſonne
Me préféroit ton ardeur,
J'aurois quitté la couronne
Pour régner deſſus ton cœur.

PHILINTE.

Une autre a guéri mon ame
Des feux que j'avois pour toi.

CLIMENE.

Une autre a vengé ma flamme
Des foibleſſes de ta foi.

PHILINTE.

Cloris, qu'on vante ſi fort,
M'aime d'une ardeur fidelle :
Si ſes yeux vouloient ma mort,
Je mourrois content pour elle.

CLIMENE.

Mirtil, ſi digne d'envie,
Me chérit plus que le jour ;
Et moi, je perdrois la vie
Pour lui montrer mon amour.

PHILINTE.

Mais ſi d'une douce ardeur
Quelque renaiſſante trace
Chaſſoit Cloris de mon cœur ;
Pour te remettre en ſa place ?...

CLIMENE.

Bien qu'avec pleine tendreſſe
Mirtil me puiſſe chérir,
Avec toi, je le confeſſe,
Je voudrois vivre & mourir.

Tous deux ensemble.

Ah ! plus que jamais aimons-nous ;
Et vivons & mourons en des liens si doux !

ROUSSEAU, *dans le Devin du Village.*

COLETTE.

Tant qu'à mon Colin j'ai su plaire,
Mon sort combloit mes desirs.

COLIN.

Quand je plaisois à ma bergère,
Je vivois dans les plaisirs.

COLETTE.

Depuis que son cœur me mépriſe,
Un autre a gagné le mien.

COLIN.

Après les doux nœuds qu'elle briſe,
Seroit-il un autre bien ?
(*D'un ton pénétré.*)
Ma Colette ſe dégage.

COLETTE.

Je crains un amant volage.
Enſemble.
Je me dégage à mon tour.
Mon cœur, devenu paiſible,
Oubliera, s'il eſt poſſible,
Que tu lui fus { cher / chere } un jour.

COLIN.

Quelque bonheur qu'on me promette,
Dans les nœuds qui me ſont offerts,
J'euſſe encor préféré Colette
A tous les biens de l'univers.

COLETTE.

Quoiqu'un Seigneur jeune, aimable,
Me parle aujourd'hui d'amour,
Colin m'eût semblé préférable
A tout l'éclat de la Cour.

COLIN, *tendrement.*

Ah! Colette!

COLETTE, *avec un soupir.*

Ah! berger volage!
Faut-il t'aimer malgré moi!

Ensemble.

A jamais Colin { je t'engage / t'engage }
{ Mon / Son } cœur & { ma / sa } foi.
Qu'un doux mariage
M'unisse avec toi.
Aimons toujours sans partage,
Que l'amour soit notre loi.

Je donne la préférence à *Rousseau : Moliere* est assez grand pour que ses admirateurs puissent faire cet aveu.

CHAPITRE XXII.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME, *comédie-ballet, en cinq actes, en prose, comparée avec un morceau de* Don Quichotte, *& le dénouement des* Disgraces d'Arlequin, *comédie italienne.*

CETTE pièce parut pour la première fois à Chambord. Jamais ouvrage ne donna plus de chagrin à son Auteur, & ne fût plus mal reçu. On lui rendit bien-tôt la justice qu'il méritoit. Il fut joué avec applaudissement quelques jours après sur le théâtre de Saint-Germain, & Paris le vit avec le plus grand plaisir sur celui du Palais Royal.

Une des meilleures scènes de cette pièce, est prise dans *Don Quichotte :* le Lecteur va voir *Moliere* s'enrichir des idées de *Michel Cervantes*, sans ternir sa gloire ni celle de son émule. Les hommes d'un génie rare sont des négociants associés & dispersés dans des climats différents, qui augmentent mutuellement leur fortune, en se faisant passer de l'un à l'autre les richesses du pays qu'ils habitent.

DON QUICHOTTE.

De la conversation qu'eut Sancho Pança avec Théreſe Pança sa femme, &c.

Ecoute, ma femme, je te jure ma foi, que si je viens

à être Gouverneur, je marierai ſi bien notre fille, qu'elle ſera appellée Madame par tout le monde. O non pas, s'il vous plaît, mon mari, répondit Théreſe; mariez-la avec ſon égal, cela eſt bien plus sûr, & elle s'accommodera mieux avec des ſabots & de la ſerge, qu'avec de beaux ſouliers & des cottes de ſoie. Voire, ma foi, au lieu de Marion, on l'appelleroit Madame! Elle ne ſauroit comment ſe tenir, & feroit bien voir que ce n'eſt qu'une groſſe payſanne. Que tu es ſotte, répliqua Sancho! va, va, il ne faut qu'un an ou deux pour l'y accoutumer; & après cela tu verras ſi elle ne ſera pas comme les autres. En tout cas, qu'elle ſoit Madame, & qu'il en arrive tout ce qu'il pourra. Mon Dieu! mon mari, ne ſongeons pas à hauſſer notre état plus qu'il n'eſt; ne ſavez-vous pas bien ce que dit le proverbe, qu'il faut que chacun ſe meſure à ſon aune? Vraiment, ce ſeroit une jolie choſe que nous allaſſions marier notre fille avec quelque Baron, qui, quand il lui en prendroit fantaiſie, lui chanteroit pouilles, en l'appellant payſanne, fille de pitaud & de meneur de cochons! Non, non, mon ami, je n'ai point nourri votre fille pour cela; apportez-moi ſeulement de l'argent, & me laiſſez faire. Nous avons ici Lope Tocho, fils de Jean Tocho, qui eſt un bon garçon, & que nous connoiſſons; je ſais qu'il regarde la petite de bon œil; c'eſt ſon vrai fait: elle ſera fort bien avec lui, qui eſt ſon égal, & nous les aurons toujours l'un & l'autre devant nous; au lieu que nous ne verrons ni notre gendre ni elle, ſi vous l'allez marier à la Cour & dans vos grands Palais, où perſonne ne l'entendra, ni elle n'entendra rien elle-même. Viens çà, bête & femme opiniâtre, répliqua Sancho; pourquoi veux-tu, ſans rime ni raiſon, m'empêcher de marier ma fille avec quelqu'un qui me donne de grands Seigneurs pour héritiers? . . . . . Marion ſera Comteſſe, quand tu en devrois crever, & quelque choſe que tu en diſes. Mon mari, prenez bien garde à ce que vous dites, repartit Théreſe; j'ai bien peur que ces Comtés ne ſoient la perdition de votre fille. Vous en ferez tout ce que vous voudrez; mais, Ducheſſe

ou Princeſſe, je n'y donnerai jamais mon conſentement. Voyez-vous, mon ami, j'ai toujours aimé l'égalité, & je ne ſaurois ſouffrir toutes ces ſuffiſances : on m'a donné le nom de Théreſe au baptême, ſans y ajouter Madame ni Mademoiſelle ; mon pere s'appelle Caſcayo, & moi je m'appelle Théreſe Pança, parce que je ſuis votre femme ; car je devrois m'appeller Théreſe Caſcayo ; mais là où ſont les Rois, là ſont nos loix : tant y a que je ſuis bien contente de mon nom, & je ne veux point qu'on le groſſiſſe davantage, de peur qu'il ne pèse trop, ni non plus donner à parler aux gens, en m'habillant à la Baronne ou à la Gouverneuſe. Vraiment, vraiment, ils ne manqueroient pas de dire auſſi-tôt : Voyez, voyez comme elle fait la glorieuſe, &c.

MOLIERE.

M. JOURDAIN.

Touchez là, Monſieur ; ma fille n'eſt pas pour vous.

CLÉANTE.

Comment !

M. JOURDAIN.

Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez point ma fille. . . . . .

. . . . . .

Je n'ai beſoin que d'honneur, & je la veux faire Marquiſe.

Madame JOURDAIN.

Marquiſe ?

M. JOURDAIN.

Oui, Marquiſe.

Madame JOURDAIN.

Hélas ! Dieu m'en garde !

M. JOURDAIN.

C'eſt une choſe que j'ai réſolue.

Madame JOURDAIN.

C'eſt une choſe, moi, où je ne conſentirai point. Les alliances avec plus grand que ſoi ſont ſujettes toujours à de fâcheux inconvéniens. Je ne veux point qu'un gendre puiſſe à ma fille reprocher ſes parens, & qu'elle ait des enfans qui aient honte de m'appeller leur grand-maman. S'il falloit qu'elle me vînt viſiter en équipage de grand-Dame, & qu'elle manquât, par mégarde, à ſaluer quelqu'un du quartier, on ne manqueroit pas auſſi-tôt de dire cent ſottiſes. « Voyez-vous, diroit-on, cette Madame la Marquiſe, qui fait tant la glorieuſe ? c'eſt la fille de M. Jourdain, qui étoit trop heureuſe, étant petite, de jouer à la madame avec nous. Elle n'a pas toujours été ſi relevée que la voilà; & ſes deux grands-peres vendoient du drap auprès de la porte Saint-Innocent. Ils ont amaſſé du bien à leurs enfans, qu'ils paient maintenant peut-être bien cher en l'autre monde; & l'on ne devient guère ſi riche à être honnêtes gens ». Je ne veux point tous ces caquets, & je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, & à qui je puiſſe dire : Mettez-vous là, mon gendre, & dînez avec moi.

M. JOURDAIN.

Voilà bien les ſentimens d'un petit eſprit, de vouloir demeurer toujours dans la baſſeſſe. Ne me répliquez pas davantage; ma fille ſera Marquiſe, en dépit de tout le monde, &, ſi vous me mettez en colère, je la ferai Ducheſſe.

Les propos de *Thereſe Pança* conviennent parfaitement au caractère, à la ſituation de *Madame Jourdain*, & quoique *Moliere* n'ait fait que les emprunter, je ne l'eſtime pas moins que ſi *Madame Jourdain* eût été la première à les tenir.

Dans le divertiſſement du quatrième acte

on reçoit *M. Jourdain* Turc. Un *Muphti*, des *Dervis* préſident à la cérémonie qui ſe fait en danſant & en chantant. L'idée eſt priſe dans *les Diſgraces d'Arlequin :* on le reçoit Juif, & on lui donne des coups de bâton comme à *M. Jourdain.* J'ai dit dans l'article de *Pourceaugnac*, que la pièce italienne intitulée, *le Diſgrazie d'Arlecchino*, étoit fort rare, & ne ſe jouoit plus en Italie ; c'eſt parce que les Juifs ont obtenu un ordre qui en défend la repréſentation & l'impreſſion.

CHAPITRE XXIII.

LES FOURBERIES DE SCAPIN, *comédie en trois actes, en proſe, comparée, pour le fond, les détails ; avec le* Phormion *de Térence ;* le Pédant joué *de Cyrano ; une Farce de Tabarin.*

Précis des Fourberies de Scapin.

ARGANTE, pere d'*Octave*, & *Géronte*, pere de *Léandre*, partent enſemble pour les affaires de leur commerce ; ils laiſſent leurs fils ſous la garde de leurs valets, *Scapin* & *Sylveſtre.* Les *Mentors* n'en impoſent pas, comme l'on juge bien, à leurs *Télémaques. Octave* épouſe une inconnue, & *Léandre* eſt paſſionné pour une Egyptienne. Les deux vieillards reviennent : ils ont projetté, chemin faiſant, de cimenter davantage leur vieille amitié ; en con-

ſéquence il eſt décidé qu'*Octave*, fils d'*Argante*, épouſera une fille que *Géronte* eut jadis à *Tarente*, d'un mariage ſecret. L'arrivée des deux peres déconcerte les amants & *Sylveſtre*; le ſeul *Scapin* ſe moque de l'orage, s'engage à le braver, & promet encore de procurer aux deux jeunes gens une ſomme dont ils ont beſoin. Il commence d'abord par attaquer *Argante*, auquel il perſuade que, loin de plaider pour faire caſſer le mariage de ſon fils, il doit plutôt s'accommoder avec les parents de la mariée, & leur donner l'argent qu'il dépenſeroit en *paperaſſes*: il fait jouer le rôle du parent par *Sylveſtre*, déguiſé en brave: *Argante* donne deux cents piſtoles. *Scapin* dit enſuite à *Géronte*, que ſon fils s'étant allé promener ſur une galére, le Capitaine l'a retenu, & ne veut pas le rendre à moins qu'on ne lui porte quinze cents livres, ſomme que l'avare donne après bien des lamentations.

Ce n'eſt pas tout: *Scapin*, non content d'avoir arraché cinq cents écus des mains de *Géronte*, lui fait croire qu'on le cherche pour le tuer, & lui conſeille de ſe cacher dans un ſac, où il ne l'a pas plutôt renfermé, qu'il lui donne deux ou trois volées de coups de bâton. Il obtient enſuite ſa grace en feignant d'être près de rendre l'ame. L'Egyptienne, amante de *Léandre*, eſt reconnue fille d'*Argante*; & l'Etrangere, mariée avec *Octave*, ſe trouve la fille même que *Géronte* faiſoit venir de Tarente.

On reconnoît dans cette pièce *Térence* à chaque pas: on y voit ſa maniére de dialoguer: les détails & les ſcènes ſont pour la plupart dans ſon

Phormion ; le fond du ſujet eſt le même. Mais, avant de mettre *Moliere* à côté de *Térence*, comparons-lui *Tabarin* & *Cyrano.*

TABARIN.

Sujet de la Farce de Franciſquine.

Lucas veut faire un voyage aux Indes ; mais il ne ſait comment faire garder la vertu de ſa fille Iſabelle. Il en confie la garde à Tabarin, & part. Iſabelle charge Tabarin d'une commiſſion pour le Capitaine Rodomont ſon amant. Tabarin promet à Rodomont de le faire entrer dans la maiſon de ſa maîtreſſe ; & il lui perſuade, pour qu'il ne ſoit pas vu des voiſins, de ſe mettre dans un ſac. Le Capitaine y conſent, & tout de ſuite on le porte chez Iſabelle. Dans le même temps, Lucas arrive des Indes. Il voit ce ſac où eſt Rodomont, il le prend pour un ballot de marchandiſes, & l'ouvre. Il eſt fort étonné d'en voir ſortir Rodomont, qui lui fait croire qu'il ne s'y étoit caché que pour ne pas épouſer une vieille, riche de cinquante mille écus. Lucas, tenté par une ſi groſſe ſomme, prend la place du Capitaine, & ſe met dans le ſac. Alors Iſabelle & Tabarin paroiſſent. Rodomont dit à ſa maîtreſſe qu'il a enfermé dans ce ſac un voleur qui en vouloit à ſes biens & à ſon honneur. Ils prennent tous un bâton, battent beaucoup Lucas, qui trouve enfin le moyen de ſe faire reconnoître, & la pièce finit.

C'eſt de cette farce que *Moliere* a pris l'idée de la ſeconde ſcène du troiſième acte de ſes *Fourberies de Scapin. Scapin* conſeille à *Géronte* de ſe mettre dans un ſac, afin qu'il puiſſe le porter dans ſa maiſon, ſans qu'il ſoit apperçu de ſes ennemis, comme *Tabarin* perſuade à *Rodomont* de ſe mettre dans un

ſac pour venir chez ſa maîtreſſe, ſans être vu des voiſins. Les coups de bâton qu'on donne aux deux perſonnages enfermés dans le ſac, achevent de rendre la reſſemblance parfaite.

Tabarin a vraiſemblablement pris l'idée de ſon ſac dans la ſource où le *Seigneur Straparole* a puiſé ſes *Nuits facétieuſes* (1).

L'imitation que nous venons de citer n'enléve pas à *Moliere* le prix de ſon art, comme le prétend *Boileau*.

C'eſt par-là que Moliere illuſtrant ſes Ecrits,
Peut-être de ſon Art eût remporté le prix,
Si moins ami du peuple, en ſes doctes peintures,
Il n'eût point fait ſouvent grimacer ſes figures,
Quitté, pour le bouffon, l'agréable & le fin,
Et ſans honte à Térence allié Tabarin.

Qui l'a donc remporté ce prix? Le Satyrique Français auroit dû nous l'apprendre.

Paſſons à *Cyrano* : il ſuffira de le lire pour ſe rappeller les ſcènes que *Moliere* lui doit.

LE PÉDANT JOUÉ.

CORBINELLI.

Tout eſt perdu, votre fils eſt mort.

GRANGER.

Mon fils eſt mort! Es-tu hors de ſens?

CORBINELLI.

Non; je parle ſérieuſement : votre fils, à la vérité, n'eſt pas mort, mais il eſt entre les mains des Turcs.

GRANGER.

Entre les mains des Turcs! Soutiens-moi, je ſuis mort!

(1) Voyez la *ſeconde Nuit*, *Fable V.*

CORBINELLI.

CORBINELLI.

A peine étions-nous entrés en bateau pour passer de la porte de Nesle au quai de l'Ecole....

GRANGER.

Et qu'allois-tu faire à l'école, baudet?

CORBINELLI.

Mon maître s'étant souvenu du commandement que vous lui avez fait d'acheter quelque bagatelle qui fût rare à Venise, & de peu de valeur à Paris, pour en régaler son oncle, s'étoit imaginé qu'une douzaine de coterets n'étant pas chers, & ne s'en trouvant point par toute l'Europe de mignons comme en cette ville, il devoit en porter là : c'est pourquoi nous passions vers l'Ecole pour en acheter; mais à peine avons-nous éloigné la côte, que nous avons été pris par une galère turque.

GRANGER.

Hé! de par le cornet retors de Triton, Dieu Marin, qui a jamais oui parler que la mer fût à Saint-Clou; qu'il y eût là des galères, des pirates, ni des écueils?

CORBINELLI.

C'est en cela que la chose est plus merveilleuse; & quoique l'on ne les ait point vus en France que cela, que sait-on s'ils ne sont point venus de Constantinople jusqu'ici entre deux eaux?

PAQUIER.

En effet, Monsieur, les Topinambous, qui demeurent quatre ou cinq cents lieues au-delà du monde, vinrent bien autrefois à Paris; & l'autre jour encore les Polonois enlevèrent bien la Princesse Marie en plein jour à l'hôtel de Nevers, sans que personne osât branler.

Il est absurde de vouloir persuader qu'une *galère* est venue jusqu'au *quay de l'Ecole*.

Moliere ſauve cette extravagance en tranſportant l'action dans une ville maritime. Et *Géronte* ne répéte pas une bêtiſe toutes les fois qu'il s'écrie : *que diable alloit-il faire dans cette galère.*

CORBINELLI.

Mais ils ne ſe ſont pas contentés de ceci ; ils ont voulu poignarder votre fils.

PAQUIER.

Quoi ! ſans confeſſion ?

CORBINELLI.

S'il ne ſe rachetoit par de l'argent.

GRANGER.

Ah ! les miſérables ! C'étoit pour incurer la peur dans cette jeune poitrine.

PAQUIER.

En effet, les Turcs n'ont garde de toucher l'argent des Chrétiens, à cauſe qu'il a une croix.

CORBINELLI.

Mon maître ne m'a jamais pu dire autre choſe, ſinon : Va-t-en trouver mon pere, & lui dis.... Ses larmes auſſi-tôt ſuffoquant ſa parole, m'ont bien mieux expliqué qu'il n'eût ſu faire les tendreſſes qu'il a pour vous.

GRANGER.

Que diable aller faire auſſi dans la galère d'un Turc ? d'un Turc ! *Perge.*

CORBINELLI.

Ces écumeurs impitoyables ne me vouloient pas accorder la liberté de vous venir trouver, ſi je ne me fuſſe jetté aux genoux du plus apparent d'entr'eux. Hé ! Monſieur

le Turc, lui ai-je dit, permettez-moi d'aller avertir ſon pere, qui vous enverra tout-à-l'heure ſa rançon.

GRANGER.

Tu ne devois pas parler de rançon; ils ſe feront moqués de toi.

CORBINELLI.

Au contraire, à ce mot il a un peu raſſéréné ſa face. Va, va, m'a-t-il dit; mais ſi tu n'es ici de retour dans un moment, j'irai prendre ton maître dans ſon college, & vous étranglerai tous trois aux antennes de notre navire. J'avois ſi peur d'entendre encore quelque choſe de plus fâcheux, ou que le diable ne me vînt emporter étant en la compagnie de ces excommuniés, que je me ſuis promptement jetté dans un eſquif, pour vous avertir des funeſtes particularités de cette rencontre.

GRANGER.

Que diable aller faire dans la galère d'un Turc?

PAQUIER.

Qui n'a peut-être pas été à confeſſe depuis dix ans.

GRANGER.

Mais penſes-tu qu'il ſoit bien réſolu d'aller à Veniſe?

CORBINELLI.

Il ne reſpire autre choſe.

GRANGER.

Le mal n'eſt donc pas ſans remède. Paquier, donne-moi le receptacle des inſtrumens de l'immortalité, *Scriptorium ſcilicet.*

CORBINELLI.

Qu'en déſirez-vous faire?

GRANGER.

Ecrire une lettre à ces Turcs.

CORBINELLI.

Touchant quoi ?

GRANGER.

Qu'ils me renvoient mon fils, parce que j'en ai affaire ; qu'au reſte ils doivent excuſer la jeuneſſe, qui eſt ſujette à beaucoup de fautes ; & que s'il lui arrive une autre fois de ſe laiſſer prendre, je leur promets, foi de Docteur, de ne leur en plus obtundre la faculté auditive.

CORBINELLI.

Ils ſe moqueront, par ma foi, de vous.

GRANGER.

Va-t-en donc leur dire de ma part que je ſuis tout prêt de leur répondre pardevant Notaire, que le premier des leurs qui me tombera entre les mains, je le leur renverrai pour rien. Ah ! que diable, que diable aller faire en cette galère ! Ou dis-leur qu'autrement je vais m'en plaindre à la Juſtice.

Dans la pièce de *Moliere*, *Géronte* ordonne à *Scapin d'aller dire au Turc qu'il va envoyer la Juſtice après lui*, & *Scapin* s'écrie : *La Juſtice en plaine mer ; vous vous moquez des gens.* Comme *Moliere* eſt ſimple à côté de *Cirano*.

GRANGER.

Mon Dieu ! faut-il être ruiné à l'âge où je ſuis ! Va-t'en avec Paquier, prends le reſte du teſton que je lui donnai pour la dépenſe il n'y a que huit jours. Aller, ſans deſſein, dans une galère ! Prends tout le *reliqua* de cette pièce. Ah ! malheureuſe géniture, tu me coûtes plus d'or que tu n'es peſante ! Paie la rançon ; &, ce qui reſtera, emploie-le en œuvres pies. Dans la galère d'un Turc ! Tiens, va-t'en. Mais, miſérable, dis-moi, que diable allois-tu faire dans cette galère ? Va prendre dans mes armoires ce pourpoint découpé que quitta feu mon oncle l'année du grand hiver.

CORBINELI.

A quoi bon ces fariboles ? vous n'y êtes pas. Il faut tout au moins cent piſtoles pour ſa rançon.

Tout cela eſt burleſque & point du tout comique, parce que tout cela manque de vraiſemblance. *Granger* peut-il croire que le Turc ſe contentera *d'un reſte de teſton ?* Mais *Géronte* avare comme il l'eſt, peut fort bien ſe figurer qu'un amas de vieilles hardes vendues aux fripiers, fera une ſomme conſidérable.

GRANGER.

Cent piſtoles ! Ah ! mon fils, ne tient-il qu'à ma vie pour conſerver la tienne ? Mais cent piſtoles ! Corbineli, va-t-en lui dire qu'il ſe faſſe pendre, ſans dire mot ; cependant qu'il ne s'afflige point, car je les en ferai bien repentir.

Granger qui veut faire dire à ſon fils de ſe laiſſer pendre, & de ne point s'affliger, parce qu'on le vengera ; *Granger* qui trouve un moyen auſſi ſot, auſſi plat, auſſi révoltant, mérite-t-il d'entrer en comparaiſon avec *Géronte*, qui prie *Scapin* de ſe mettre pour quelques inſtans à la place de ſon maître.

CORBINELI.

Mademoiſelle Genevote n'étoit pas trop ſotte, qui refuſoit tantôt de vous épouſer, ſur ce que l'on aſſuroit que vous étiez d'humeur, quand elle ſeroit eſclave en Turquie, de l'y laiſſer.

GRANGER.

Je les ferai mentir. S'en aller dans la galère d'un Turc ! Hé ! quoi faire, de par tous les diables, dans cette

galère ? Oh ! galère, galère, tu mets bien ma bourſe aux galères ! . . . . . .

PAQUIER.

Voilà ce que c'eſt que d'aller aux galères ! Qui diable le preſſoit ? Peut-être que s'il eût eu la patience d'attendre encore huit jours, le Roi l'y eût envoyé en ſi bonne compagnie, que les Turcs ne l'euſſent pas pris.

CORBINELLI.

Notre *Domine*, ne ſongez-vous pas que ces Turcs me dévoreront ?

PAQUIER.

Vous êtes à l'abri de ce côté-là, car les Mahométans ne mangent point de porc.

Moliere s'eſt emparé de toutes les richeſſes de *Cyrano*, mais elles ſont entourées d'une infinité de choſes qui les déparent, que *Moliere* a très-bien apperçues, & qu'on ne trouve point dans ſon imitation. Cependant, on ne ceſſe de répéter dans le monde que la ſcène de *Cyrano* & celle de *Moliere*, ſont tout-à-fait ſemblables. La troiſième ſcène du troiſième acte des *Fourberies de Scapin*, eſt auſſi calquée ſur celle qui ſuit.

LE PÉDANT JOUÉ.

GENEVOTE.

Toute la pénitence que je vous en ordonne, c'eſt de rire avec moi d'un petit conte que je ſuis venu ici pour vous faire. Il faut, avant que d'entrer en matière, vous anatomiſer le ſquelette d'homme & de vêtement, aux mêmes termes qu'un Savant m'en a tantôt fait la deſcription. Voici l'heure environ que le ſoleil ſe couche, c'eſt l'heure auſſi par conſéquent que les lambeaux de ſon manteau ſe viennent rafraîchir aux étoiles. Leur maître ne

l'expoſe jamais au jour, parce qu'il craint que le ſoleil, prenant une matière ſi combuſtible pour le berceau du phénix, ne brûlât & le nid & l'oiſeau. . . . . .

Du manteau je paſſerois aux habits; mais je penſe qu'il ſuffira de dire que chaque pièce de ſon accoûtrement eſt une antique. Venons de l'étoffe à la doublure, de la gaîne à l'épée, & de la châſſe au ſaint; traçons en deux paroles le crayon de notre ridicule Docteur. Figurez-vous un rejetton de ce fameux arbre coco, qui ſeul fournit un pays entier de choſes néceſſaires à la vie. Prmièrement, en ſes cheveux, on trouve de l'huile, de la graiſſe. . .

Le reſte du portrait eſt trop dégoûtant.

GRANGER, *à part.*

Ah! malheureux, je ſuis trahi! C'eſt ſans doute ma propre hiſtoire qu'elle me conte. (*Haut.*) Mademoiſelle, paſſez ces épithetes: il ne faut pas croire tous les mauvais rapports, outre que la vieilleſſe doit être reſpectée.

GENEVOTE.

Or écoutez le plus plaiſant. Ce goutteux, ce loup-garou, ce Moine bourru....

GRANGER.

Paſſez outre: cela ne fait rien à l'hiſtoire.

GENEVOTE.

Commanda à ſon fils d'acheter quelque bagatelle, pour faire un préſent à ſon oncle le Vénitien; & ſon fils, un quart-d'heure après, lui manda, qu'il venoit d'être pris priſonnier par des pirates Turcs, à l'embouchure du golfe des Bons-Hommes; &, ce qui n'eſt pas mal plaiſant, c'eſt que le bon-homme auſſi-tôt envoya la rançon. Mais il n'a que faire de craindre pour ſa pécune, elle ne courra point de riſque ſur la mer du Levant.

Dans *Moliere*, *Zerbinette* rappelle de même à *Géronte* tout ce qu'il a dit dans ſon dépit con-

tre la galère, & lui raconte le tour que *Scapin* lui a joué. La scène est peut-être défectueuse en ce qu'elle nous offre un simple récit de ce que nous avons déja vu en action; mais elle est comique, & *Genevote* doit nécessairement nous faire moins de plaisir que *Zerbinette :* l'une vient de dessein prémédité dire des injures à *Granger ;* l'autre au contraire, poussée seulement par l'envie de rire d'une avanture plaisante qu'on lui a rapportée, & brûlant de trouver quelqu'un à qui elle puisse la raconter, trouve par hasard le pere de son amant sur son passage, & lui rend naïvement sa propre histoire. Elle veut même le forcer à rire avec elle de ce *ladre*, de ce *vilain* qu'elle lui peint si bien. En second lieu, *Genevote* ne reproche à son vieillard que le ridicule de son habillement & de sa figure; *Zerbinette* reproche au sien le ridicule de son esprit & de sa ladrerie; elle lui rappelle qu'il a voulu faire vendre de vieilles hardes pour racheter son fils; qu'il a voulu envoyer la Justice en pleine mer après les Turcs, & que la douleur de compter de l'argent lui a souvent arraché cette exclamation burlesque : *Que diable alloit-il faire dans cette galère !* Enfin, les coups que *Zerbinette* porte au pere de son amant sont plus excusables & bien plus piquants en même temps, que ceux dont *Genevote* accable grossièrement *Granger ;* aussi amusent-ils davantage la malignité du spectateur.

J'ai dit que *Moliere* avoit imité des détails & plusieurs scènes du *Phormion ;* qu'il avoit même élevé la machine de sa pièce sur celle du Poëte Latin. Je vais le prouver.

PHORMION.

DÉMIPHON.

Je ne ſais à quoi me déterminer, car c'eſt une affaire que je n'aurois pu prévoir; & je ſuis dans une ſi furieuſe colere, que je ne puis arrêter mon eſprit à penſer aux voies que j'ai à prendre. C'eſt pourquoi, tous tant que nous ſommes, lorſque la fortune nous eſt plus favorable, nous devrions travailler avec le plus d'application à nous mettre en état de ſupporter ſes diſgraces; & quand on revient de quelque voyage, on devroit toujours ſe préparer aux dangers, aux pertes, à l'exil, & penſer qu'on trouvera ſon fils dans le déréglement, ou ſa fille malade, ou ſa femme morte; que tous ces accidents arrivent tous les jours, qu'ils peuvent nous être arrivés comme à d'autres : ainſi rien ne pourroit nous ſurprendre, ni nous paroître nouveau; & tout ce qui arriveroit contre ce que nous aurions attendu, nous le prendrions pour un gain fort conſidérable.

GÉTA, *à Phédria.*

O Monſieur! on ne ſauroit croire de combien je paſſe mon maître en ſageſſe. Tous les maux qui peuvent m'arriver ſont prévus; il y a long-temps que j'ai fait ces réflexions : quand mon maître ſera de retour, j'irai pour le reſte de mes jours moudre au moulin; j'aurai les étrivieres; je ſerai mis aux fers; on m'enverra travailler aux champs. Aucun de tous ces accidents ne pourra ni me ſurprendre, ni me paroître nouveau; & tout ce qui m'arrivera contre ce que j'ai attendu, je le prendrai pour un gain fort conſidérable. . . .

. . . . . .

LES FOURBERIES DE SCAPIN.

. . . . . .

SCAPIN.

Monſieur, la vie eſt mêlée de traverſes; il eſt bon de s'y

tenir ſans ceſſe préparé : & j'ai oui dire, il y a long-temps, une parole d'un ancien, que j'ai toujours retenue.

ARGANTE.

Quoi ?

SCAPIN.

Que pour peu qu'un pere de famille ait été abſent de chez lui, il doit promener ſon eſprit ſur tous les fâcheux accidents que ſon retour peut rencontrer, ſe figurer ſa maiſon brûlée, ſon argent dérobé, ſa femme morte, ſon fils eſtropié, ſa fille ſubornée ; & ce qu'il trouve qui ne lui eſt point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma petite philoſophie, & je ne ſuis jamais revenu au logis, que je ne me ſois tenu prêt à la colere de mes maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux baſtonnades, aux étrivieres ; &, ce qui a manqué à m'arriver, j'en ai rendu graces à mon bon deſtin. . . . . .

Dans *Térence*, *Géta* répéte ou parodie ſimplement ce que *Démiphon* vient de dire : *Moliere* a ſenti combien une idée retournée ou répétée produit peu d'effet au théâtre ; il a placé adroitement dans un ſeul couplet & dans la bouche d'un ſeul perſonnage ce que *Térence* fait dire par deux interlocuteurs. Il eſt bien comique de voir un maître fourbe inventer la meilleure moralité qui ſe ſoit jamais débitée, donner des leçons de philoſophie, & s'offrir pour exemple.

PHORMION.

Antiphon s'eſt marié pendant l'abſence de ſon pere : on vient lui annoncer que ſon pere eſt arrivé, & qu'il va paroître. Il tremble. *Géta* l'exhorte à ſe raſſurer.

GÉTA.

Puiſque cela eſt donc ainſi, vous devez travailler d'autant plus à vous tenir ſur vos gardes : la fortune aide les gens de cœur.

ANTIPHON.

Je ne ſuis pas maître de moi.

GÉTA.

Il eſt pourtant plus néceſſaire que jamais, que vous le ſoyiez préſentement : car ſi votre pere s'apperçoit que vous ayiez peur, il ne doutera pas que vous ne ſoyez coupable.

PHÉDRIA.

Cela eſt vrai.

ANTIPHON.

Je ne puis me changer. . . . . .
Voyez cette contenance : qu'en dites-vous ? y ſuis-je ?

GÉTA.

Non.

ANTIPHON.

Et préſentement ?

GÉTA.

A-peu-près.

ANTIPHON.

Et comme me voilà ?

GÉTA.

Vous y êtes. Ne changez pas ; & ſouvenez-vous de répondre parole pour parole, & de lui bien tenir tête, afin que, dans ſon emportement, il n'aille pas vous renverſer d'abord par les choſes dures & fâcheuſes qu'il vous dira.

ANTIPHON.

J'entends.

GÉTA.

Dites-lui que vous avez été forcé malgré vous par la

loi, & par la ſentence qui a été rendue. Entendez-vous ? Mais quel eſt ce vieillard que je vois au fond de la place ?

ANTIPHON.

C'eſt lui ! je ne ſaurois l'attendre.

GETA.

Ah ! qu'allez-vous faire ? où allez-vous ? Arrêtez ; arrêtez, vous dis-je.

LES FOURBERIES DE SCAPIN.

SCAPIN, *à Octave.*

Et vous, préparez-vous à ſoutenir avec fermeté l'abord de votre père.

OCTAVE.

Je t'avoue que cet abord me fait trembler par avance, & j'ai une timidité naturelle que je ne ſaurois vaincre.

SCAPIN.

Il faut pourtant paroître ferme au premier choc, de peur que, ſur votre foibleſſe, il ne prenne le pied de vous mener comme un enfant. Là, tâchez de vous compoſer par étude : un peu de hardieſſe, & ſongez à répondre réſolument ſur ce qu'il vous pourra dire.

OCTAVE.

Je ferai du mieux que je pourrai.

SCAPIN.

Çà, eſſayons un peu, pour vous accoutumer. Répétons un peu votre rôle, & voyons ſi vous ferez bien. Allons, la mine réſolue, la tête haute, le regard aſſuré.

OCTAVE.

Comme cela ?

SCAPIN.

Encore un peu davantage.

OCTAVE.

Ainſi ?

SCAPIN.

Bon : Imaginez-vous que je ſuis votre père qui arrive, & répondez-moi fermement comme ſi c'étoit à lui-même. » Comment, pendard, vaurien, infame, fils indigne d'un père comme moi, oſes-tu paroître devant mes yeux, après tes bons déportements, après le lâche tour que tu m'as joué pendant mon abſence ? Eſt-ce là le fruit de mes ſoins, maraud ? eſt-ce là le fruit de mes ſoins, le reſpect qui m'eſt dû, le reſpect que tu me conſerves » ?.... Allons donc.... » Tu as l'inſolence, frippon, de t'engager ſans le conſentement de ton père, de contracter un mariage clandeſtin ! Réponds-moi, coquin, réponds-moi. Voyons un peu tes belles raiſons »... Oh! que diable, vous demeurez interdit !

OCTAVE.

C'eſt que je m'imagine que c'eſt mon père que j'entends.

Ici les perſonnages ſont dans la même ſituation que dans la pièce latine ; mais *Scapin* rend la ſcène françaiſe bien meilleure par l'idée qui lui vient de contrefaire le pere. De cette façon l'illuſion augmente, & ſur tout le jeu théâtral, partie bien précieuſe, puiſque les applaudiſſements que l'acteur reçoit reviennent à l'Auteur. Peu de gens ſavent voir le théâtre ſur leur papier quand ils travaillent. Un Poëte comique n'excellera jamais, s'il n'eſt naturellement comédien, & s'il ne joue tous ſes rôles en les compoſant.

PHORMION.

GETA.

Quand je vous ai quitté, j'ai trouvé, par haſard, Phormion ſur mon chemin.

CHREMÈS.

Qui eſt ce Phormion ?

GETA.

Cet homme qui nous a empêtrés de cette...

CHREMÈS.

Je ſais.

GETA.

Tout d'un coup il m'eſt venu dans l'eſprit de le ſonder un peu. Je le tire à part. Pourquoi, lui ai-je dit, Phormion, ne cherchez-vous pas les moyens d'accommoder entre vous cette affaire à l'amiable? Mon maître eſt honnête homme & ennemi des procès. Car, pour ſes amis, ils lui conſeilloient tous de chaſſer cette créature.

ANTIPHON.

Que va-t-il faire? & à quoi cela aboutira-t-il?

GETA.

Me direz-vous que par les loix il ſeroit puni de l'avoir fait? Croyez-moi, cela a été examiné par de bonnes têtes; &, ſur ma parole, vous avez à ſuer, ſi vous vous attaquez à cet homme-là; c'eſt l'éloquence en perſonne. Mais, je le veux, vous gagnerez votre procès: enfin ce n'eſt pas une affaire où il y aille de la vie; il ne s'agit que d'argent..... Quand j'ai vu mon homme ébranlé par ces paroles: nous ſommes ſeuls, lui ai-je dit, parlez franchement; dites ce que vous voulez que l'on vous donne de la main à la main, pour faire que mon maître n'entende plus parler de cette affaire, que cette femme ſe retire, & que vous ne veniez plus nous chagriner.

ANTIPHON.

Les Dieux lui auroient-ils tourné l'eſprit?

GETA.

Car, & je le ſais fort bien, pour peu que vous vous mettiez à la raiſon, mon maître eſt ſi traitable, que vous n'aurez pas enſemble trois paroles.

DEMIPHON.

Qui t'a chargé de dire cela?

CHREMÈS.

Ah ! il ne pouvoit pas mieux prendre la choſe pour le mener où nous voulons.

ANTIPHON.

Je ſuis mort !

CHREMÈS.

Continue.

GETA.

D'abord mon homme ſe faiſoit tenir à quatre.

CHREMÈS.

Que demandoit-il ?

GETA.

Ce qu'il demandoit ? Beaucoup trop : tout ce qui lui venoit dans la tête.

CHREMÈS.

Mais encore ?

GETA.

Si on lui donnoit, diſoit-il, ſix cents écus....

CHREMÈS.

Six cents diables à ſon cou ! N'a-t-il pas de honte ?

GETA.

Je lui ai dit auſſi : Eh ! que pourroit-il donc faire davantage, je vous prie, s'il marioit ſa propre fille ! Il n'a pas gagné beaucoup de n'en point avoir, puiſqu'en voilà une toute trouvée qu'il faut qu'il dote. Pour abréger & ne pas vous redire toutes ſes impertinences, voici ſa concluſion. Au commencement, m'a-t-il dit, j'avois fait deſſein d'épouſer moi-même la fille de mon ami, car je prévoyois bien le malheur qui lui arriveroit, & je n'ignorois pas qu'une fille pauvre qui trouve un homme riche, devient plutôt l'eſclave que la femme de ſon mari. Mais, pour vous dire franchement la choſe comme elle eſt, j'avois beſoin d'une femme qui m'apportât quelque argent pour payer mes

dettes ; & encore aujourd'hui, ſi Démiphon veut me donner autant que celle que j'ai fiancée doit m'apporter, il n'y a point de femme que j'aime mieux que celle dont vous voulez-vous défaire.

ANTIPHON.

Eſt-ce par ſottiſe ou par malice qu'il fait cela ? Eſt-ce de deſſein prémédité ou ſans y penſer ? Je ne ſais qu'en croire.

DEMIPHON.

Eh quoi ! s'il doit juſqu'à ſon ame ?

GETA.

J'ai engagé, m'a-t-il dit, une pièce de terre pour trente piſtoles.

DEMIPHON.

Voilà qui eſt fait ; qu'il l'épouſe, je vais les donner.

GETA.

Une petite maiſon pour autant.

DEMIPHON.

Ho, ho ! c'eſt trop.

CHREMÈS.

Ne criez point ; je les donnerai ces trente piſtoles.

GETA.

Il faut acheter une petite eſclave pour ma femme : il faut quelques meubles pour le ménage : les noces ſeront de quelque dépenſe : pour tout cela, dit-il, mettez encore autres trente piſtoles. C'eſt bien le moins.

DEMIPHON.

Oh, parbleu ! qu'il me faſſe plutôt ſix cents procès. Il n'aura pas un ſou de moi. Je ſervirois ainſi de riſée à ce coquin !

CHREMÈS.

Eh, mon Dieu ! je les donnerai, ſoyez en repos ; & faites ſeulement que votre fils épouſe celle que vous ſavez.

La

La scène huitième du second acte des *Fourberies* de *Scapin*, est tout à fait calquée sur celle-ci, c'est la même marche, ce sont les mêmes traits. Cependant *Moliere* leur donne une nouvelle force en dégageant la scène d'une partie des personnages, d'ailleurs *Scapin* n'attaque que la bourse de *Géronte*, & il est bien plus difficile d'arracher de l'argent à un seul avare, qu'à deux qui se cottisent pour fournir une somme.

Dans la scène latine, *Chrémès* se récrie sur la demande exorbitante de *Phormion*, & *Démiphon* s'engage à le satisfaire : un instant après c'est *Démiphon* qui se fâche, & *Chrémès* offre la somme qu'on leur demande.

Il nous reste à confronter le plan du *Phormion* avec celui des *Fourberies* de *Scapin*.

Extrait du Phormion.

Chrémès & Démiphon sont freres. Chrémès quitte sa maison & sa femme pour aller à Lemnos, où il a une seconde épouse & une fille. Démiphon part en même temps pour aller en Cilicie, chez un ancien hôte, qui lui promet, dans ses lettres, des montagnes d'or. Les deux vieillards ont chacun un fils qu'ils laissent entre les mains de Géta, esclave de Démiphon. Le nouveau Gouverneur veut d'abord leur donner de bons conseils, qui sont très-mal reçus, & plus mal récompensés. Il est forcé de leur laisser la bride sur le cou : ils ne manquent pas d'en abuser. Phédria, fils de Chrémès, devient amoureux d'une chanteuse. Antiphon, fils de Démiphon, épouse Phanie, qui passe pour étrangère. Les affaires sont dans cette situation critique, quand les deux vieillards arrivent. Le Gouverneur est au désespoir. Démiphon sait déja que son fils est marié. On lui dit qu'il a été forcé par la loi, parce qu'on

lui a prouvé qu'il étoit le plus proche parent de Phanie: Phormion, Paraſite, qui a imaginé la fourberie, a effectivement feint d'avoir jadis connu le pere de la jeune fille, a fait appeller Antiphon en juſtice. Celui-ci ne s'eſt pas défendu, & a été condamné. Le pere veut caſſer le mariage : il conſulte trois Avocats, & ſe trouve plus embarraſſé qu'avant la conſultation.

D'un autre côté, le marchand d'eſclaves preſſe Phédria, & le menace de vendre la Belle dont il eſt amoureux, s'il ne lui donne pas bien vîte de l'argent. Phédria prie Géta de lui en procurer. Celui-ci ne ſait où en prendre, lorſqu'il apperçoit les deux vieillards en grande conférence. Chrémès eſt fâché de n'avoir pas trouvé à Lemnos la femme & ſur tout la fille qu'il alloit y chercher. Son deſſein étoit de la marier à ſon neveu Antiphon. Démiphon lui conte qu'il y a un autre empêchement à ce mariage, puiſque ſon fils s'eſt marié à une étrangère. Géta eſt charmé d'avoir deux cordes à ſon arc, c'eſt-à-dire, deux vieillards à duper. Il vient leur dire que Phormion veut bien ſe charger de la femme d'Antiphon & l'épouſer, à condition qu'on lui donnera une ſomme de la main à la main. D'abord il a demandé, ajoute-t-il, une ſomme exorbitante; mais peu-à-peu il eſt devenu plus traitable. Premièrement, il a engagé une pièce de terre pour dix mines; il veut qu'on les lui donne. Démiphon y conſent. Secondement, il a mis en gage une maiſon pour autant; il les exige encore. Démiphon ne veut pas les donner. Chrémès conſent à les compter. Troiſièmement, il a beſoin d'une petite eſclave pour ſa femme, il lui faut quelques meubles pour le ménage, de l'argent pour les frais de noce; tout cela montera encore à dix mines. Démiphon aimeroit mieux avoir ſix cents procès que de compter cette ſomme. Chrémès veut bien la payer. Les vieillards vont chez eux pour prendre de l'argent.

Antiphon entend tout ce que dit Géta. Il l'accuſe de vouloir réellement lui enlever ſa femme, il s'emporte contre lui. Géta l'appaiſe, en lui diſant qu'il a travaillé pour procurer de l'argent à ſon couſin; que Phormion trouvera

des prétextes pour éloigner la noce, & que pendant ce temps-là on aura le temps de trouver une pareille ſomme, & de la rendre. Mais les vieillards ont à peine remis l'argent au Paraſite, qu'ils apprennent le véritable ſort de Phanie : elle eſt fille de Chrémès. Le haſard a fait le mariage qu'ils avoient projetté. Ils veulent obliger Phormion à rendre l'argent ; mais il ne ſauroit, puiſqu'il l'a donné à Phédria, qui a déja achété ſa chere eſclave. Chrémès menace le Paraſite de la juſtice ; celui-ci, pour l'en punir, appelle la femme du vieillard à grands cris, & lui apprend que ſon mari avoit une autre épouſe à Lemnos. La femme eſt furieuſe, ne veut point pardonner à ſon époux ; &, pour commencer à ſe venger, elle permet à Phormion de venir manger chez elle tant qu'il voudra.

Voilà encore un plan qui, quand on ne réfléchit pas, paroît tout à fait ſemblable à celui des *Fourberies* de *Scapin*. Je ne vois en effet que deux changements légers en apparence ; mais ils entraînent de grandes fautes. Les voici.

Chez *Moliere* les amours de *Léandre* & d'*Octave*, n'ont pas la moindre liaiſon entr'elles : dans *Térence*, les aventures des deux couſins ſont accrochées enſemble par *Géta*, qui fait ſervir le mariage d'*Antiphon*, & le déſir que les vieillards ont de le rompre, pour favoriſer la tendreſſe de *Phédria*.

Chez *Moliere*, *Sylveſtre* ſubſtitué au *Paraſite*, ne paroît qu'un inſtant. Dans *Plaute*, le *Paraſite* eſt intimement lié à la machine : & il amène un bon dénouement. L'embarras de *Chrémès* & le courroux de ſa femme y figurent bien mieux que *Scapin* avec ſa tête enveloppée, & demandant pardon des *malheureux coups de bâton qu'il a donnés*.

J'oſe le dire. La pièce de *Térence* l'emporte

de beaucoup ſur celle de *Moliere*. Sur tout ſi nous nous tranſportons au temps où les belles eſclaves étoient en poſſeſſion de faire tourner la tête à la jeuneſſe, & devenoient les Héroïnes de toutes les aventures amoureuſes. Alors la pièce latine devoit préſenter un tableau auſſi naturel que celui de *Moliere* a dû le paroître peu dans ſa nouveauté.

Qu'on me permette d'expoſer une idée qui pourroit avoir du ſuccès. Ne ſeroit-il pas poſſible à un Auteur de lier toutes les beautés de la pièce de *Térence* à celles que *Moliere* a miſes dans la ſienne ? Une fois réunies, elles formeroient un chef-d'œuvre ; mais il faudroit pour cela être doué d'un eſprit aſſez ſouple, aſſez adroit pour rapprocher ces différentes pièces de rapport, ſans que la contrainte y parût ; & pour les aſſortir avec goût, il faudroit avoir aſſez de juſteſſe & de ſagacité dans l'imagination, pour accommoder aux bienſéances de notre ſcène une intrigue qui roule ſur une fille eſclave, ſur une autre qui ne peut épouſer ſon amant, parce qu'on la croit étrangère, & ſur un mari qui a deux femmes. Il faudroit enfin avoir du génie. Il faudroit, ajoutera quelqu'un, laiſſer les choſes comme elles ſont, & reſpecter les ouvrages des grands hommes. Je répondrai à cela que c'eſt le langage de la pareſſe ou de l'impuiſſance. On ne va pas loin avec de tels guides. *Moliere* n'eſt le plus grand Comique de tous les ſiècles, que parce qu'il a ſu mettre à contribution ſes prédéceſſeurs les plus illuſtres.

CHAPITRE XXIV.

LES FEMMES SAVANTES, *comédie en cinq actes, & en vers, comparée, avec une des héroïnes des* Visionnaires *de* Desmarets, *les* Philosophes *& l'*Homme dangereux *de* M. Palissot.

MOLIERE n'a emprunté de personne le fond du sujet de cette pièce; mais *Desmarets* a dans ses *Visionnaires* une extravagante nommée *Hespérie*, qui croit être adorée de tous ceux qui la voient, & le caractère de cette *Hespérie* est l'original de celui de *Béliſe* dans *les Femmes Savantes.*

LES VISIONNAIRES.

HESPERIE.

Ma sœur, dites le vrai, que vous disoit Phalante?

MELISE.

Il me parloit d'amour.

HESPERIE.

Oh! la ruse excellente!
Donc il s'adresse à vous, n'osant pas m'aborder,
Pour vous donner le soin de me persuader?

MELISE.

Ne flattez point, ma sœur, votre esprit de la sorte;
Phalante me parloit de l'amour qu'il me porte:

Que ſi je veux fléchir mon cœur trop rigoureux,
Ses biens me pourront mettre en un état heureux.
Mais quoi ! jugez, ma ſœur, quel conſeil je dois prendre ;
Et ſi je puis l'aimer, aimant un Alexandre.

HESPERIE.

Vous penſez m'abuſer d'un entretien moqueur,
Pour prendre mieux le temps de le mettre en mon cœur.
Mais, ma ſœur, croyez-moi, n'en prenez point la peine.
En vain vous me direz que je ſuis inhumaine ;
Que je dois par pitié ſoulager ſes amours :
Cent fois le jour j'entends de ſemblables diſcours.
Je ſuis de mille amans ſans ceſſe importunée,
Et crois qu'à ce tourment le Ciel m'a deſtinée.

. . . . . .

La nuit, je n'en dors point ; je n'entends que clameur,
Qui d'un trait de pitié s'efforce de m'atteindre :
Voyez, ma chère ſœur, ſuis-je pas bien à plaindre ?

MELISE.

Il faut vous détromper : il n'en eſt pas ainſi.
Ce nouvel amoureux qui me parloit ici,
Qui ſe promet de rendre une fille opulente....

HESPERIE.

Quoi ! voulez-vous encor me parler de Phalante ?
Que vous êtes cruelle !

MELISE.

Ecoutez un moment.
Je veux vous annoncer que ce nouvel amant....

HESPERIE.

Ah ! bons Dieux ! que d'amans ! Qu'un peu je me repoſe !
N'entendrai-je jamais diſcourir d'autre choſe ?

MELISE.

Mais laiſſez-moi donc dire....

HESPERIE.

Ah, Dieux! quelle pitié!
Si vous avez pour moi tant ſoit peu d'amitié,
Ne parlons plus d'amour, ſouffrez que je reſpire.

MELISE.

Vous ignorez, ma ſœur, ce que je vous veux dire.

HESPERIE.

Je ſais tous les diſcours de tous ces amoureux;
Qu'il brûle, qu'il ſe meurt, qu'il eſt tout langoureux.
Que jamais d'un tel coup ame ne fut atteinte,
Que pour avoir ſecours il vous a fait ſa plainte,
Que vous me ſuppliez d'avoir pitié de lui,
Et qu'au moins d'un regard j'allège ſon ennui.

MELISE.

Ce n'eſt point tout cela.

HESPERIE.

Quelque choſe de même?

MELISE.

Qu'il ne vous aime point, & que c'eſt moi qu'il aime.

HESPERIE.

Ah! ma ſœur, quelle ruſe afin de m'attraper!
. . . . . .
Par cette habileté vous penſez me ſéduire,
Et deſſous votre nom me conter ſon martyre.

LES FEMMES SAVANTES.

Clitandre amoureux d'*Henriette*, prie *Béliſe* de lui être favorable.

CLITANDRE.

Souffrez, pour vous parler, Madame, qu'un amant

Prenne l'occaſion de cet heureux moment,
Et ſe découvre à vous de la ſincère flamme...

BELISE.

Ah ! tout beau ! gardez-vous de m'ouvrir trop votre ame;
Si je vous ai ſu mettre au rang de mes amans,
Contentez-vous des yeux pour vos ſeuls truchemens,
Et ne m'expliquez point, par un autre langage,
Des deſirs qui chez moi paſſent pour un outrage.
Aimez-moi, ſoupirez, brûlez pour mes appas;
Mais qu'il me ſoit permis de ne le ſavoir pas.
Je puis fermer les yeux ſur vos flammes ſecrètes,
Tant que vous vous tiendrez aux muets interprètes;
Mais ſi la bouche vient à s'en vouloir mêler,
Pour jamais de ma vue il vous faut exiler.

CLITANDRE.

Des projets de mon cœur ne prenez point d'alarme;
Henriette, Madame, eſt l'objet qui me charme;
Et je viens ardemment conjurer vos bontés
De ſeconder l'amour que j'ai pour ſes beautés.

BELISE.

Ah ! certes, le détour eſt d'eſprit, je l'avoue;
Ce ſubtil faux-fuyant mérite qu'on le loue;
Et dans tous les romans où j'ai jetté les yeux,
Je n'ai rien rencontré de plus ingénieux.

CLITANDRE.

Ceci n'eſt point du tout un trait d'eſprit, Madame,
Et c'eſt un pur aveu de ce que j'ai dans l'ame.
Les Cieux, par les liens d'une immuable ardeur,
Aux beautés d'Henriette ont attaché mon cœur;
Henriette me tient ſous ſon aimable empire,
Et l'hymen d'Henriette eſt le bien où j'aſpire.
Vous y pouvez beaucoup, & tout ce que je veux,
C'eſt que vous y daigniez favoriſer mes vœux.

BELISE.

Je vois où doucement veut aller la demande,
Et je sais, sous ce nom, ce qu'il faut que j'entende.
La figure est adroite; &, pour n'en point sortir,
Aux choses que mon cœur m'offre à vous repartir,
Je dirai qu'Henriette à l'hymen est rebelle,
Et que, sans rien prétendre, il faut brûler pour elle.

CLITANDRE.

Hé, Madame, à quoi bon un pareil embarras?
Et pourquoi voulez-vous penser ce qui n'est pas?

BELISE.

Mon Dieu! point de façon. Cessez de vous défendre
De ce que vos regards m'ont souvent fait entendre.
Il suffit que l'on est contente du détour.
Dont s'est adroitement avisé votre amour;
Et que, sous la figure où le respect l'engage,
On veut bien se résoudre à souffrir son hommage,
Pourvu que ses transports, par l'honneur éclairés,
N'offrent à mes autels que des vœux épurés.

CLITANDRE.

Mais....

BELISE.

Adieu. Pour ce coup, ceci doit vous suffire,
Et je vous ai plus dit que je ne voulois dire.

CLITANDRE.

Mais votre erreur....

BELISE.

Laissez. Je rougis maintenant;
Et ma pudeur s'est faite un effort surprenant.

CLITANDRE.

Je veux être pendu si je vous aime; & sage....

BELISE.

Non, non, je ne veux rien entendre davantage.

Heſpérie & *Mélite* ont le même ridicule ; mais *Moliere* a rendu ſa folle bien plus comique en ſubſtituant à la ſœur de l'héroïne, l'homme même qu'elle croit épris de ſes charmes, qui lui avoue être amoureux d'une autre, qui le lui jure & qui ne peut le lui perſuader.

Quand M. *Paliſſot* a compoſé ſes *Philoſophes*, il avoit ſans doute la comédie des *Femmes Savantes* bien préſente à ſa mémoire.

Reſſemblance dans les Caractères.

La *Cidaliſe* des *Philoſophes* eſt entêtée de philoſophie comme la *Philaminte* des *Femmes Savantes*, l'une & l'autre font des livres.

Roſalie échappe comme *Henriette*, à l'enthouſiaſme qui regne dans ſa maiſon pour les choſes ſpirituelles, & ſe rabaiſſe aux temporelles.

Le maître de la maiſon ou celui qui devroit l'être, reſſemble tout-à-fait au bon-homme *Chriſale*, du moins ſi l'on en croit *Cidaliſe*.

Votre pere ? Il eſt vrai que je n'y ſongeois guère :
Plaiſante autorité que la ſienne, en effet !
L'être le plus borné que la nature ait fait :
Nul talent, nul eſſor, eſpèce de machine,
Allant par habitude, & penſant par routine ;
Ayant l'air de rêver, & ne ſongeant à rien ;
Gravement occupé du détail de ſon bien,
Et de mille autres ſoins purement domeſtiques.

Damis penſe & raiſonne ſur les *Philoſophes* qui ont ſéduit *Cidaliſe* & ſur leur ſcience, préciſément comme *Clitandre* ſur *Triſſotin* & ſes écrits.

Enfin *Valere* a la fauſſe philoſophie de *Triſſotin*, il a ſon avarice puiſqu'il s'introduit chez *Cidaliſe*, & la flatte baſſement pour avoir ſon bien, il a auſſi la lâcheté de *Triſſotin*, puiſqu'il s'embarraſſe fort peu de poſſéder le cœur de ſon épouſe pourvu qu'il jouiſſe de ſa fortune. Enfin le héros des *Femmes Savantes* & celui des *Philoſophes*, ſeroient je penſe tout-à-fait reſſemblans ſi *Valere* n'avoit en même-temps & les traits de *Triſſotin* & ceux du *Méchant*.

Reſſemblance dans les Scènes.

LES FEMMES SAVANTES.

ACTE III. Scène V.

TRISSOTIN.

Avez-vous vu certain petit Sonnet
Sur la fièvre qui tient la Princeſſe Uranie ?

VADIUS.

Oui ; hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en ſavez l'Auteur ?

VADIUS.

Non : mais je ſais fort bien
Qu'à ne le point vanter ſon Sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne ſoit miſérable ;
Et, ſi vous l'avez vu, vous ſerez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je ſais que là-deſſus je n'en ſuis pas du tout;
Et que d'un tel Sonnet peu de gens ſont capables.

VADIUS.

Me préſerve le Ciel d'en faire de ſemblables!

TRISSOTIN.

Je ſoutiens qu'on ne peut en faire de meilleur;
Et ma grande raiſon, c'eſt que j'en ſuis l'Auteur.

VADIUS.

Vous!

TRISSOTIN.

Moi!

VADIUS.

Je ne ſais donc comment ſe fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'eſt qu'on eſt malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'eſprit diſtrait,
Ou bien que le Lecteur m'ait gâté le Sonnet:
Mais laiſſons ce diſcours, & voyons ma Balade.

TRISSOTIN.

La Balade, à mon goût, eſt une choſe fade;
Ce n'en eſt plus la mode, elle ſent ſon vieux temps.

VADIUS.

La Balade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaiſe.

VADIUS.

Elle n'en reſte pas pour cela plus mauvaiſe.

TRISSOTIN.

Elle a pour les Pédans des merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jettez les vôtres.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

VADIUS.

Allez, rimeur de balle, opprobre du métier.

TRISSOTIN.

Allez, frippier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS.

Allez, cuistre....

PHILAMINE.

Eh, Messieurs! que prétendez-vous faire?

. . . . . .

LES PHILOSOPHES.

ACTE III. SCÈNE III.

THEOPHRASTE.

Connois-tu son discours sur les devoirs des Rois?

VALERE.

Ah! ne m'en parle pas, je l'ai relu vingt fois:
Il falloit à toute heure essuyer cet orage.

DORTIDIUS.

Entre nous, cependant c'eſt ſon meilleur ouvrage.
Le crois-tu de ſa main ?

VALERE.

Bon ! tu veux plaiſanter.

DORTIDIUS.

Non, d'honneur, il me plaît.

VALERE.

Et tu peux t'en vanter ?

DORTIDIUS.

Je te dis qu'il eſt bien ; mais très-bien.

VALERE.

Tu veux rire.
C'eſt une abſurdité qui va juſqu'au délire.

DORTIDIUS.

Si j'en penſais ainſi, je le dirois tout bas.

VALERE.

Va, ton air ſérieux, ne m'en impoſe pas.

DORTIDIUS, *fâché*.

Enfin Monſieur décide, & chacun doit ſe taire.

VALERE.

Mais au ton que tu prends, je t'en croirais le pere.

DORTIDIUS.

Eh bien, s'il étoit vrai. . . . . .

VALERE.

Ma foi, tant pis pour toi.

DORTIDIUS.

Mais, mon petit Monſieur. . . . . .

VALERE.

Je ſuis de bonne foi.

DORTIDIUS.

Je pourrais en venir à des vérités dures.

VALERE.

Toujours quand on a tort, on en vient aux injures.

DORTIDIUS.

Vous me pouſſez à bout.

VALERE.

Et j'en ris qui plus eſt.

DORTIDIUS, *furieux.*

Ah! c'en eſt trop enfin!

THEOPHRASTE.

Eh! Meſſieurs, s'il vous plaît.

DORTIDIUS.

Plaiſant original pour me rompre en viſière..

THEOPHRASTE, *ſe mettant entr'eux.*

Meſſieurs, n'imitons pas les Pédans de Moliere.

Reſſemblance dans le fond de la Fable.

Cidaliſe veut donner ſa fille à un homme qui flatte ſa manie : *Philaminthe* a la même foibleſſe. — *Roſalie* déteſte le parti que ſa mère lui préſente, elle aime *Damis : Henriette* a la tendreſſe la plus vive pour *Clitandre*, & la haine la plus décidée pour *Triſſotin.* — Le père de *Roſalie* vouloit marier ſa fille avec *Damis*, & *Cidaliſe* mépriſe les volontés

de ſon époux comme *Philaminte*, celles de *Chriſale*. — On corrige *Cidaliſe* en démaſquant ſon héros, comme on change *Philaminte* en lui faiſant connoître le ſien. — *Cidaliſe bannit* ſon Philoſophe pour couronner les vœux de *Damis*; *Philaminte* eſt charmée d'être débarraſſée de *Triſſotin*, & prend *Clitandre* pour gendre.

La ſeule différence qu'il y ait entre les deux pièces, du moins quand au fonds de la fable & à l'intrigue, la voici : dans les *Femmes Savantes*, *Triſſotin* croyant *Henriette* ruinée, ſe retire : dans les *Philoſophes*, ainſi que dans le *Méchant* de *Greſſet*, on démaſque le héros en montrant des horreurs écrites de ſa propre main, contre les perſonnes qui faiſoient tout pour lui ; & on le chaſſe ignominieuſement.

L'*Homme dangereux* a la même intrigue & le même dénouement que les *Philoſophes*.

CHAPITRE

CHAPITRE XXV (1).

LE MALADE IMAGINAIRE, *comédie ballet, en trois actes, en prose, comparée avec* le Médecin volant *de Bourſault;* le Payſan qui avoit offenſé ſon Seigneur, *Conte de la Fontaine.*

NOUS allons encore voir dans cette pièce des imitations heureuſes, & des imitations qui ne le ſont pas autant.

Le premier intermède du *Malade Imaginaire* eſt tiré en partie d'un conte *de la Fontaine.*

LE PAYSAN *qui avoit offenſé ſon Seigneur.*

Ce payſan eſt condamné à manger trente aulx, à recevoir trente coups de bâton, ou à payer cent écus. Il eſſaie des deux premiers ſupplices, & finit par payer les cent écus.

(1) Je ne conſacrerai pas un Chapitre à *la Comteſſe d'Eſcarbagnas;* je me contenterai de dire que le portrait de l'Héroïne doit paroître la nature même aux perſonnes qui connoiſſent la Province; que *Madame de Croupillac* & toutes les Comteſſes ridicules ne ſont qu'une foible copie de *Madame d'Eſcarbagnas;* que tous les Pédans, tous les Robins ridicules, tous les Financiers, mis au Théâtre depuis *Moliere*, ſont faits d'après M. *Bobinet*, M. *Tibaudier*, M. *Harpin;* & que les Comédiens ont le plus grand tort de ſupprimer le rôle de ce dernier Perſonnage.

. . . . . .

C'eſt grand'pitié quand on fâche ſon maître !
Ce payſan eut beau s'humilier,
Et pour un fait aſſez léger peut-être,
Il ſe ſentit enflammer le goſier,
Vuider la bourſe, émoucher les épaules ;
Sans qu'il lui tût, deſſus les cent écus,
Ni pour les aulx, ni pour les coups de gaules ;
Fait ſeulement grace d'un carolus.

PREMIER INTERMÈDE. SCÈNE VIII.

(Polichinel a fait peur à des Archers. Ils veulent s'en venger en le conduiſant en priſon.)

POLICHINEL.

Hé ! n'eſt-il rien, Meſſieurs, qui ſoit capable d'attendrir vos ames ?

LES QUATRE ARCHERS.

Il eſt aiſé de nous toucher ;
Et nous ſommes humains plus qu'on ne ſauroit croire.
Donnez-nous ſeulement ſix piſtoles pour boire,
Nous allons vous relâcher.

POLICHINEL.

Hélas ! Meſſieurs, je vous aſſure que je n'ai pas un ſou ſur moi.

LES QUATRE ARCHERS.

Au défaut de ſix piſtoles,
Choiſiſſez donc, ſans façon,
D'avoir trente croquignoles,
Ou douze coups de bâton.

POLICHINEL.

Si c'eſt une néceſſité, & qu'il faille en paſſer par-là, je choiſis les croquignoles.

LES QUATRE ARCHERS.

Allons, préparez-vous,
Et comptez bien les coups.

(*Les Archers danſant, donnent en cadence des croquignoles à Polichinel.*)

POLICHINEL, *pendant qu'on lui donne des croquignoles.*

Une, deux, trois & quatre, cinq & ſix, ſept & huit, neuf & dix, onze & douze, quatorze & quinze.

LES QUATRE ARCHERS.

Ah, ah, vous en voulez paſſer!
Allons, c'eſt à recommencer.

POLICHINEL.

Ah! Meſſieurs, ma pauvre tête n'en peut plus; & vous venez de me la rendre comme une pomme cuite. J'aime mieux encore les coups de bâton que de recommencer.

LES QUATRE ARCHERS.

Soit, puiſque le bâton eſt pour vous plus charmant,
Vous aurez contentement.

(*Les Archers donnent en cadence des coups de bâton à Polichinel.*)

POLICHINEL, *comptant les coups de bâton.*

Un, deux, trois, quatre, cinq, ſix. Ah, ah, ah! je n'y peux plus réſiſter. Tenez, Meſſieurs, voilà ſix piſtoles que je vous donne (1).

Toutes les ſcènes où *Toinette*, ſous la robe

(1) On raconte que le Roi Jean, pere de Henri III, Roi d'Angleterre, demanda 10000 marcs d'argent à un Juif de Briſtol; &, ſur ſon refus, ordonna de lui arracher chaque jour une dent, juſqu'à ce qu'il conſentît à payer cette ſomme. Le Juif perdit ſept dents, & paya. Cette anecdote paroît avoir donné naiſſance au conte que *la Fontaine* a mis en vers.

d'un Médecin, vient voir Monsieur *Argan* son maître, ont été imitées d'*Arlechino Medico volante* pièce Italienne. Rappellons-nous d'abord les scènes de *Moliere*.

Toinette vient en Médecin offrir ses services à monsieur *Argan*, qui s'écrie : par ma foi, voilà *Toinette* elle-même. Le faux Médecin sort sous prétexte d'aller donner une commission à son valet.

Argan est surpris de la ressemblance qu'il voit entre *Toinette* & le Médecin : *Béralde* lui dit qu'on a vu souvent de ces sortes de choses, & que les histoires sont remplies de ces jeux de la nature.

Toinette paroît sous ses propres habits : *Argan* lui dit de rester, pour voir jusqu'à quel point le Médecin lui ressemble : elle sort en répondant qu'elle a autre chose à faire.

Argan jure que s'il n'avoit vu *Toinette* & le Médecin, il eût été dupe de la ressemblance.

Toinette revient sous l'habit de Médecin, ordonne à *Argan* de se faire couper un bras, pour qu'il n'attire pas toute la substance de l'autre, & de se faire crever un œil pour la même raison. Elle sort. « Il faut, dit-elle, » que je me trouve à une grande consulta- » tion qui doit se faire pour un homme qui » mourut hier, afin d'aviser & voir ce qu'il » auroit fallu lui faire pour le guérir ».

Toutes ces scènes sont excellentes pour faire briller la figure de l'actrice qui joue le rôle de *Toinette*. Si elle a une physionomie piquante, la robe de Médecin ajoute à ses charmes, mais tout ce qu'elle fait ne sert point à la pièce ; elle ne dit même rien de plaisant, si vous en

exceptez la conſultation qu'elle va faire pour un malade mort la veille. Voyons préſentement les ſcènes Italiennes ſur leſquelles *Moliere* a calqué les ſiennes ; ou, pour mieux faire, voyons *Bourſault* qui a traduit l'*Arlecchino Medico volante*, & l'a donné au public ſous le nom de *Médecin volant*, huit ans avant la première repréſentation du *Malade imaginaire.*

Criſpin, valet de Lélio, s'habille en Médecin pour s'introduire chez Fernand, pere de Lucrece. Il ſert, ſous ce déguiſement, les amours de Lucrece & de ſon maître ; mais à peine a-t-il quitté ſon ajuſtement, qu'il rencontre Fernand. Tout eſt perdu ſi le vieillard le reconnoît pour celui qui joue le rôle de Médecin. Il feint d'être frere de ce Médecin, & de lui avoir déplu en répandant un julep.

Fernand plaint le pauvre garçon.

Criſpin paroît en ſoutane : Fernand ſollicite la grace du prétendu frere. Criſpin feint d'être trop en colère. Il permet cependant à ſon frere de retourner chez lui ; mais il ne veut pas le voir. Il ſort pour viſiter un malade qui l'attend.

Fernand ſe félicite d'avoir commencé le raccommodement.

Criſpin vient, en pleurant & en habit de valet, voir ſi ſa grace eſt obtenue. Fernand lui dit que l'affaire eſt bien avancée, qu'il la terminera inceſſamment. Il le fait entrer dans ſa maiſon, & l'enferme.

Criſpin paroît à la fenêtre. Il eſt fâché d'être enfermé. Il craint plus que jamais de voir ſa ruſe découverte. La fenêtre n'eſt pas élevée, il ſaute en bas, & va vîte reprendre ſon habit de Médecin.

Criſpin revient en ſoutane. Fernand ne perd pas ſon objet de vue : il fait entrer le Médecin dans la maiſon pour embraſſer ſon frere.

Philipin, valet de Fernand, a vu Criſpin ſauter par la fenêtre. Il ſe doute de quelque ruſe, & veut faire naître des ſoupçons dans l'eſprit de ſon maître.

PHILIPIN.

A ce compte, ſon frere eſt auſſi là-dedans?
N'eſt-ce pas?

CRISPIN, *à la fenêtre.*

Ah! frippon fripponnant....

FERNAND, *à Philipin.*

Tiens, écoute.

CRISPIN, *continuant.*

Voyez ce qu'aujourd'hui votre faute me coute:
J'aurois eu le plaiſir de jamais ne vous voir,
Si Monſieur deſſus moi n'avoit pas tout pouvoir.
Mais je l'honore plus que perſonne du monde.

FERNAND, *à Philipin.*

Tu vois bien.

PHILIPIN.

Pour le moins que ſon frere réponde;
Il le doit.

FERNAND, *à Criſpin.*

Votre frere à ſon tour ne dit mot?
Qu'il parle.

CRISPIN.

Entendez-vous, beau pleureux, maître ſot?
Si ma juſte colère eſt ſi-tôt adoucie....

(*Déguiſant ſa voix en pleurant.*)

Monſieur, je vous rends grace, & je vous remercie;
Je n'ai pas à deſſein répandu.... Taiſez-vous....
Si jamais... Paix, vous dis-je, & craignez mille coups...
Je puis... Taiſez-vous donc. *Mais, mon cher frere...*
Encore!

PHILIPIN.

Comment diable fait-il, le fûté? Je l'ignore.

FERNAND.

Ils sont deux.

PHILIPIN.

Il le semble : il n'en est pourtant rien :
Mais de bien le savoir je découvre un moyen.
Dites que devant vous il embrasse son frere.

CRISPIN.

N'étoit Monsieur Fernand que je veux satisfaire,
Pécore....

FERNAND.

Il auroit tort de vous plus offenser.
Mais, Monsieur, pour me plaire, il le faut embrasser;
Et toujours....

CRISPIN.

L'embrasser!

PHILIPIN.

Que cela l'embarrasse!
Voyez.

FERNAND.

De votre part je prétends cette grace.

CRISPIN.

Il seroit trop heureux si ce bien peu commun...

PHILIPIN.

Je vous jure, ma foi, qu'ils ne sont, ma foi, qu'un.
Le madré! Gardez-vous des finesses qu'il brasse.

FERNAND, *à haute voix.*

Seras-tu trop heureux si ton frere t'embrasse,
L'enfermé?

CRISPIN.

C'est à lui... Paix, Monsieur le badaud;

Paix, frippon ! paix, bélître ! & venez ici haut :
C'eſt moins par amitié que ce n'eſt par contrainte :
Venez, dis-je.

(*Criſpin met ſon chapeau ſur ſon coude, & puis l'embraſſe ſi adroitement, qu'il ſemble que ce ſoit une autre perſonne.*)

FERNAND, *à Philipin.*

Tu vois, ce n'eſt pas une feinte.

PHILIPIN.

Je n'y vois, ma foi, goutte, & ne ſais ce que c'eſt.

CRISPIN, *à Fernand.*

A préſent ?...

FERNAND.

A préſent, deſcendez, s'il vous plaît ;
Je vous ouvre.

PHILIPIN.

Epions ; car, ou bien je ſuis ivre ;
Ou bien.....

CRISPIN, *deſcendu.*

J'ai fait défenſe au coquin de me ſuivre ;
J'en aurois de la honte : il viendra par après.
Adieu.

(*Il ſort, & met bas la ſoutane ; puis, comme Fernand eſt entré, croyant faire ſortir un autre frere, Criſpin prend l'occaſion, & monte fort diligemment par la fenêtre, & enſuite ſort avec Fernand, comme ſi en effet il étoit frere du Médecin.*)

Les ſcènes de *Bourſault* tiennent certainement mieux au ſujet & ſervent davantage à l'intrigue que celles de *Moliere* ; elles ne pêchent pas ſi fort contre la vraiſemblance : elles ſont d'ailleurs rendues très-comiques par l'em-

barras de *Criſpin* & par les ruſes qu'il eſt obligé de mettre en uſage pour n'être pas découvert, au-lieu que *Toinette* vient trop aiſément à bout de ſon deſſein. Elle ne pouvoit pas, me dira-t-on, eſcalader une fenêtre, comme *Criſpin*. Cela eſt vrai; mais elle pouvoit ſe diſpenſer d'emprunter ſon déguiſement & une partie de ſes ruſes, pour être moins utile & moins comique.

Bien des gens prétendent que la réception burleſque du *Malade imaginaire* eſt auſſi imitée des Italiens : je n'ai trouvé rien d'approchant dans aucune de leurs anciennes pièces. Ce qui peut avoir donné lieu à cette opinion, eſt une ſcène jouée à la Foire, dans laquelle on reçoit un Comédien, en lui mettant ſur la tête un bonnet orné de deux oreilles, qui lui donne le pouvoir de chanter, de danſer, & d'ennuyer impunément la Ville & le Fauxbourg; mais elle eſt au contraire faite d'après celle de *Moliere*, & la copie eſt très-inférieure à l'original.

Nous avons cité bon nombre de ſujets, de caractères, de ſcènes, de détails imités par *Moliere*; mais ne nous perſuadons pas avoir rapporté toutes ſes imitations. Ne nous flattons pas d'avoir entiérement décompoſé *Moliere imitateur*; premiérement, parce qu'il eſt impoſſible qu'aucune des ſources dans leſquelles notre comique a puiſé n'ait échappé à nos recherches; ſecondement, parce que nous ne ſaurions rapporter toutes les imitations de *Moliere*, ſans copier ſes ouvrages, cette aſſertion peut paroître extraordinaire. Continuons, enſuite on décidera ſi ce que j'avance eſt ſi ridicule.

Nous n'avons point dit que *Moliere* ait imité ſa *Pſyché*. Suppoſons qu'aucun Auteur n'ait avant lui traité ce ſujet, *Moliere* ne l'a-t-il pas trouvé dans la Fable ? Prendre un ſujet de la Fable, de l'Hiſtoire, d'un Roman, des Métamorphoſes d'Ovide, d'un bon Poëte étranger, ou d'un compatriote qui l'a manqué, n'eſt-ce pas la même choſe ? A-t-on plus ou moins de mérite à le traiter, à le mettre en action ſur notre ſcène, à l'aſſujettir aux règles, aux bienſéances du théâtre, à l'accommoder aux uſages, aux mœurs de ſon pays, à faire reſſortir du fond même une morale qui ſoit propre aux hommes de ſa nation ? Si l'on remplit bien ces conditions, quelque part qu'on prenne un ſujet, on eſt un bon imitateur : par la même raiſon, ſi on les remplit mal, on eſt un mauvais imitateur.

La fameuſe ſcène des *Femmes ſavantes*, dans laquelle *Vadius* & *Triſſotin* ſe donnent mutuellement un encens fade, & finiſſent par ſe traiter de *grimaud*, de *rimeur de balle*, de *frippier d'écrits*, de *cuiſtre*, de *plagiaire*, &c. n'eſt certainement dans aucun des prédéceſſeurs de *Moliere ;* mais on prétend qu'il l'a vue d'après nature, au palais de Luxembourg chez Mademoiſelle, par *Cotin* & *Ménage*. Quelques perſonnes aſſurent qu'il n'en fut pas témoin oculaire, & que ſon ami *Boileau*, devant qui la ſcène s'étoit paſſée, lui en fit part. Eh bien ! il en eſt d'une ſcène comme d'un ſujet. Voir jouer une ſcène, la lire, la voir en action dans la ſociété, ou l'entendre narrer par quelqu'un qui en détaille & en peint les circonſtances, n'eſt-ce pas de même à peu de

choſe près? Et l'Auteur qui la tranſporte ſur ſon théâtre, n'eſt-il pas également un imitateur plus ou moins bon, ſelon qu'il l'a rend plus ou moins plaiſamment, qu'il la place plus ou moins bien, & ſur-tout d'une façon plus ou moins naturelle?

Dans la premiere ſcène de l'*Ecole des Femmes*, *Arnolphe* & *Chriſalde* ſe regardent mutuellement en pitié, parce que l'un penſe mettre ſon front à l'abri de toute inſulte en épouſant une femme ſotte; & que l'autre croit au contraire l'honneur d'un mari plus en danger entre les mains d'une idiote que d'une ſpirituelle. Ils diſent tous les deux à part en ſe quittant:

CHRISALDE.

Ma foi, je le tiens fou de toutes les manières.

ARNOLPHE.

Il eſt un peu bleſſé ſur certaines matières.
Choſe étrange de voir comme avec paſſion
Un chacun eſt chauffé de ſon opinion!

Ces vers ne ſont nulle part: *Moliere* les a pourtant imités. *Boileau* n'a-t-il pas dit:

Non, il n'eſt point de fou qui, par bonnes raiſons,
Ne loge ſon voiſin aux petites-maiſons.

Nous ſavons, par tradition, que *Moliere*, frappé de la vérité de ces deux vers, avoit deſſein de faire une pièce dans laquelle tous les perſonnages auroient chacun un ridicule, & ſe moqueroient mutuellement les uns des autres. Il eſt à parier que *Moliere*, plein de ſon idée, fit les quatre vers que nous avons

rapportés, & qui ſont ceux de *Boileau* mis en action & en dialogue.

Veut-on que j'entre dans des détails plus petits? *Moliere* imitoit ſur le théâtre juſqu'à l'habillement des perſonnages qu'il livroit à la riſée publique. Tout le monde ſait qu'il fit habiller l'acteur qui repréſentoit le rôle de *Triſſotin*, préciſément comme étoit vêtu *Cotin*; & que, pour porter l'imitation plus loin, il fit acheter un vieux manteau de celui qu'il immoloit à la riſée publique.

Qui nous aſſurera que *Moliere* n'ait pas entendu dire à quelque George Dandin, *mes enfants ſeront gentilshommes, mais je ſerai cocu*; à quelque précieuſe ridicule, *apportez-nous le Conſeiller des Graces*; à plus d'un Tartufe, *je tâte cet habit, l'étoffe en eſt moëlleuſe*; à quelque Malade imaginaire, *mon Médecin m'a ordonné de faire dans ma chambre quatre allées & quatre venues, mais j'ai oublié de lui demander ſi c'eſt en long ou en large*; à quelque Bourgeois, *je vis de bonne ſoupe, & non pas de bons mots*; à quelque Dame de château, *apportez des bougies dans mes flambeaux d'argent*, &c.

Enfin, tranchons le mot, tous les ouvrages de *Moliere* ne ſont qu'une imitation continuelle. Ce qu'il n'a pas imité de ſes prédéceſſeurs, de ſes contemporains, il l'a imité de la nature. Diſons mieux, il a ſaiſi les traits de la nature épars dans les écrits des hommes, dans leur conduite, dans leurs propos, dans leurs regards, dans les moindres de leurs geſtes, & n'a réellement imité qu'elle. C'eſt la nature qu'il imite quand ſes pièces s'expoſent, s'in-

triguent & ſe dénouent naturellement ; quand les ſorties & les entrées de ſes acteurs n'ont rien de forcé ; quand ils ne font & ne diſent que des choſes naturelles ; quand leur dialogue eſt coupé naturellement.

M. de *Voltaire* a dit dans *Nanine* :

> Le ſinge eſt né pour être imitateur ;
> Mais l'homme doit agir d'après ſon cœur.

L'Auteur de *Nanine* a voulu flatter l'humanité par ces deux vers toujours applaudis au théâtre, grace à notre amour-propre ; mais je crois très-fermement que l'homme eſt fait pour être imitateur, qu'il naît avec le deſir de l'imitation, qu'il lui doit toute ſa gloire, & qu'il ne fait qu'imiter pendant toute ſa vie.

Nous ſommes nés pour être imitateurs, & l'imitation eſt même néceſſaire à notre être, puiſque ce n'eſt qu'en imitant que nous parvenons à prononcer des ſons de convention, à répéter des mots français, eſpagnols, chinois, ruſſes, &c. d'après les perſonnes qui nous entourent.

Nous naiſſons tous avec le goût de l'imitation, puiſque, dès l'inſtant où nous commençons à connoître l'uſage de nos doigts, le carton, le papier, la cire, prennent entre nos mains mille formes différentes. Devenus plus grands, nous rempliſſons nos cahiers de deſſeins informes. Les enfants de village, à qui on ne confie ni papier ni plume, trouvent le ſecret de ſatisfaire leur ardeur naturelle pour l'imitation, ſur l'écorce des arbres. L'homme approche-t-il de l'âge de raiſon, il imite le bon payſan qui lui montre à cultiver la ter-

re, ou ſon maître à danſer, ſon maître d'armes, &c. ſelon le rang où le ſort l'a placé.

La nature, en formant tous les hommes pour l'imitation, n'a pas donné à tous le même talent pour l'imiter. Les uns ne ſavent que copier ſes détails les plus minutieux; les autres ne la voient qu'en grand, ou montée ſur des échaſſes : ceux-ci ne ſavent peindre que ſes caprices & les monſtres qu'elle enfante; ceux-là ne la ſaiſiſſent dans aucune de ſes parties, ou ne peignent que les plus oppoſées au genre qu'ils ont pris; tels ſont les peintres, qui donnent un beau teint à *Mars* & des traits mâles à *Vénus*, tels ſont les poëtes tragiques qui font rire, & les comiques qui font pleurer. La nature eſt un modèle poſé au milieu d'une académie, chaque élève doit ſe borner à peindre le côté que le modèle lui préſente & ſur-tout à le peindre tel qu'il eſt.

C'eſt ſans contredit dans l'art de la comédie, que l'imitation exacte de la nature eſt plus eſſentielle & plus difficile, puiſque peu de choſe peut rendre les portraits ou trop chargés ou trop meſquins. Il faut que la nature elle-même choiſiſſe ſon peintre, qu'elle le doue de tous les talents néceſſaires, qu'elle le mène ſans ceſſe par la main, qu'elle l'éclaire ſur tout ce qui ſe préſente à lui; qu'elle lui indique, par le moyen du goût, l'attitude, les traits, les couleurs qui rendront ſon portrait auſſi frappant qu'agréable.

Scarron avoit certainement de l'eſprit, de la gaieté; il poſſédoit la langue Eſpagnole, & connoiſſoit bien le théâtre de cette nation, ſource inépuiſable de comique; il avoit la fu-

reur d'occuper la scène : qui n'auroit pas attendu de lui des pièces passables ? Cependant nous n'en avons pas une seule ; pourquoi cela ? parce qu'il n'étoit pas né pour la comédie, & qu'il passoit presque les yeux fermés sur des richesses théâtrales sans en connoître le prix, tandis qu'il ramassoit avec beaucoup de soin des matériaux de nulle valeur. Suivons *Scarron* dans la carriere du théâtre. Il se rend justice, il ne se trouve pas assez de génie pour combiner un sujet : il en prend un chez les Espagnols, & son goût ne lui dit pas qu'il faut l'accommoder à nos mœurs, à nos bienséances. Il pouvoit alors choisir entre les pièces qui depuis ont fait la fortune du Théâtre Italien & du Français : il donne la préférence à *l'Ecolier de Salamanque*, à *la Fausse Apparence*, au *Prince corsaire*, au *Gardien de soi-même*, &c.

« *Scarron*, me dira-t-on peut-être, pouvoit connoître seulement les pièces qu'il a » imitées, ou, pour mieux dire, qu'il a traduites ». *Scarron* connoissoit si bien les meilleures pièces espagnoles, que pour son roman intitulé, *Ne pas croire ce qu'on voit*, il a décomposé les meilleures comédies de tout le Théâtre Espagnol ; entre autres, *la Dame esprit follet ; & une maison à deux portes est difficile à garder.* Si *Scarron* eût été réellement inspiré de *Thalie*, il les auroit transportées de préférence sur notre scène, & il auroit fondu dans ses romans les intrigues romanesques de ses monstres dramatiques.

Veut-on une preuve plus claire de cette espèce d'aveuglement qu'ont pour les choses théâ-

trales les perſonnes qui ne ſont pas réellement avouées par la Muſe comique? Je ne citerai point ceux de nos Auteurs qui laiſſent paſſer devant eux dans la ſociété des choſes naturelles, pour ne recueillir que deux ou trois mots à la mode, & quelques tournures de phraſe dont on ſe moquera bientôt; ceux qui ne voient rien de pittoreſque dans les hommes tels qu'ils ſont, & s'en forment d'imaginaires; ceux qui ne remarquent aucune ſituation plaiſante dans le cours de la vie humaine, dans le train du monde, & voient tout du côté noir ou larmoyant : c'eſt encore *Scarron* qui va nous ſervir de preuve convaincante. Nous n'avons qu'à nous rappeller les morceaux de ſes romans d'après leſquels *Moliere* a fait la reconnoiſſance de *Pourceaugnac* & d'*Eraſte*, la brouillerie & le raccommodement de *Mariane* & de *Valere* dans l'*Impoſteur*; le trait d'hypocriſie employé par *Tartufe* pour repouſſer l'accuſation de *Damis* : ces différentes ſcènes ne ſont-elles pas en entier dans *les Hypocrites*, & *Ne pas croire ce qu'on voit ?* n'y ſont-elles pas preſque dialoguées? ne ſont-elles pas ſublimes pour la comédie? Pourquoi *Scarron*, qui en étoit poſſeſſeur avant *Moliere*, n'a-t-il pas eu l'art d'en tirer le même parti? Pourquoi ne les a-t-il pas inſérées dans ſes pièces de théâtre? Pourquoi dans tous ſes drames n'avons-nous pas une ſeule ſcène qui vaille la vingtième partie de celles qu'il a abandonnées? Nous l'avons déja dit; parce qu'il n'étoit pas né pour la comédie; qu'il ne connoiſſoit pas ce qui doit faire effet ſur le théâtre; qu'il n'étoit pas doué de ce génie vraiment comique, ſans

ſans lequel un Auteur ne peut imiter ni créer, puiſque bien imiter c'eſt créer, & créer c'eſt bien imiter.

Pour faire ſentir la différence qu'il peut y avoir d'un imitateur à un autre, oppoſons encore à *Moliere* comme à la fin du premier volume, l'Auteur qui le ſuit de plus près.

CHAPITRE DERNIER.

REGNARD *imitateur comparé avec la Bruyere, Plaute, & Moliere.*

REGNARD eſt après *Moliere* l'Auteur comique le plus généralement eſtimé; il faut donc, ſi ce que nous venons de dire eſt vrai, qu'il ſoit après *Moliere* celui qui a le plus imité ſes prédéceſſeurs; auſſi eſt-ce la vérité même. Nous pouvons encore faire remarquer que ſes pièces intitulées, *le Bal*, *le Carnaval de Veniſe*, *les Vendanges* ſont entièrement à lui, & qu'elles ſont ignorées; tandis que toutes ſes autres comédies, qui fourmillent d'imitations, ſont repréſentées journellement. Nous allons faire connoître les larcins les plus ſenſibles; nous verrons en même-tems s'ils ſont de bonne priſe, & on prononcera enſuite ſur le titre qu'ils lui méritent.

LE JOUEUR, *en cinq actes & en vers.*

J'ai déja dit ailleurs qu'on accuſe l'Auteur

d'avoir pris ce ſujet à ſon ami *Dufreſny* qui lui avoit confié ſon Chevalier Joueur. Si *Regnard* mérite le reproche, il n'eſt ni imitateur ni traducteur, ni copiſte, il ſeroit même heureux qu'on ne lui donnât que le nom de plagiaire; ſon eſprit & ſon cœur ſont également coupables.

LE DISTRAIT, *en cinq actes, en vers.*

Cette pièce fut repréſentée quatre fois dans ſa nouveauté. Ce ne fut que trente-quatre ans après, & pendant l'été, que les Comédiens oſerent haſarder de la reprendre; elle eut alors du ſuccès. L'Abbé *Pellegrin* dit dans un Mercure de ce temps-là « qu'on la revit à la re-» priſe comme une farce pleine de gaieté, au » lieu que l'Auteur l'avoit donnée comme une » comédie dans les formes ». Le principal perſonnage eſt tout tracé dans *les caractères de la Bruyere.*

LA BRUYERE.

Ménalque deſcend ſon eſcalier, ouvre la porte pour ſortir.... Il voit que ſes bas ſont rabattus ſur ſes talons....

LE DISTRAIT.

Léandre en arrivant ſur la ſcène a, comme *Ménalque*, un bas déroulé; il marche ſur le théâtre en rêvant.

LA BRUYERE.

Il cherche, il brouille, il crie, il s'échauffe, il appelle ſes valets l'un après l'autre. *On lui perd tout, on lui égare tout.* Il demande ſes gants qu'il a dans ſes mains.

LE DISTRAIT.

LÉANDRE.

Carlin, va me chercher mon épée & mes gants.

CARLIN.

. . . . . .

Je ne trouve, Monſieur, ni les gants ni l'épée.

LÉANDRE.

Tu ne les trouves point! Voilà comme tu fais!
Ce qu'on te voit chercher ne ſe trouve jamais.

CARLIN *s'apperçoit que Léandre a ſes gants & ſon épée.*

Dormez-vous? Veillez-vous? . . . . . .
. . . . . Ah! la belle équipée!
Hé! ſont-ce là vos gants? Eſt-ce là votre épée?

LA BRUYERE.

Il ſe marie le matin, l'oublie le ſoir, & découche la nuit de ſes noces.

LE DISTRAIT.

LÉANDRE, *venant d'obtenir la main de Clarice.*

Toi, Carlin, à l'inſtant, prépare ce qu'il faut
Pour aller voir mon oncle, & partir au plutôt.

CARLIN.

Laiſſez votre oncle en paix. Quel diable de langage!
Vous devez cette nuit faire un autre voyage.
Vous n'y ſongez donc plus? vous êtes marié.

LEANDRE.

Tu m'en fais ſouvenir; je l'avois oublié.

LA BRUYERE.

Il ſe promène ſur l'eau, & il demande quelle heure il eſt : on lui préſente une montre ; à peine l'a-t-il reçue, que ne ſongeant plus ni à l'heure ni à la montre, il la jette dans la rivière, comme une choſe qui l'embarraſſe.

LE DISTRAIT.

Léandre a donné ordre à *Carlin* d'aller reprendre ſa montre chez l'horloger & de lui apporter du tabac ; *Carlin* exécute ſes ordres. *Léandre* prend la montre & le tabac des mains de ſon valet, goûte le tabac, le trouve déteſtable, veut le jetter, & jette la montre.

CARLIN.

La montre ! Ah ! voilà bien pour la faire ſonner ! Quelle diſtraction, Monſieur, eſt donc la vôtre ?

LEANDRE.

Oh ! je n'y ſongeois pas ; j'ai jetté l'un pour l'autre.

LA BRUYERE.

Il ſe trouve par haſard avec une jeune veuve, il lui parle de ſon défunt mari, lui demande comment il eſt mort : cette femme, à qui ce diſcours renouvelle ſes douleurs, pleure, ſanglote, & ne laiſſe pas de reprendre tous les détails de la maladie de ſon époux, qu'elle conduit depuis la veille de ſa fièvre, qu'il ſe portoit bien, juſqu'à l'agonie. *Madame*, lui demande Ménalque, qui l'avoit apparemment écoutée avec attention, *n'aviez-vous que celui-là ?*

LE DISTRAIT.

Le Chevalier veut perſuader à *Léandre* de ne point épouſer ſa ſœur.

LE CHEVALIER.

Je ſais que vous voulez devenir mon beau-frere :
C'eſt fort bien fait à vous. Ma ſœur a de quoi plaire :
Elle eſt riche en vertu. Pour en argent comptant,
Je crois, ſans la flatter, qu'elle ne l'eſt pas tant.
Quand mon pere mourut, il nous laiſſa pour vivre
Ses dettes à payer & ſa manière à ſuivre :
C'eſt, comme vous voyez, peu de bien que cela.

LEANDRE.

Et n'avez-vous jamais eu que ce pere-là ?

LA BRUYERE.

La choſe dont il parle eſt rarement celle à laquelle il penſe : auſſi ne parle-t-il guère conſéquemment & avec ſuite : où il dit *non*, ſouvent il faut dire *oui* ; & où il dit *oui*, croyez qu'il veut dire *non*. Il a les yeux fort ouverts ; mais il ne s'en ſert point, il ne regarde ni vous ni perſonne, ni rien qui ſoit au monde. Jamais auſſi il n'eſt avec ceux avec qui il paroît être. Il appelle ſérieuſement ſon laquais *monſieur*, & ſon ami, il l'appelle *la Verdure*.

LE DISTRAIT.

ACTE II. SCÈNE I.

CARLIN.

. . . . . .
C'eſt un homme étonnant, & rare en ſon eſpèce :
Il rêve fort à rien, il s'égare ſans ceſſe ;
Il cherche ; il trouve, il brouille, il regarde ſans voir ;
Quand on lui parle blanc, ſoudain il répond noir.
Il vous dit non pour oui ; oui pour non : il appelle
Une femme, Monſieur ; & moi, Mademoiſelle.

La diſtraction peut à la vérité s'annoncer

par les traits les plus forts ; mais lorſqu'ils ſont trop multipliés, ce n'eſt plus la diſtraction qui les produit, ils ſont enfantés par un cerveau tout-à-fait dérangé. La diſtraction dégénere en folie.

Auſſi *la Bruyere* a-t-il ſenti qu'en accumulant beaucoup de traits de diſtraction ſur *Ménalque*, il ne faiſoit pas un portrait naturel ; & il a dit : « C'eſt moins un caractère par-» ticulier qu'un recueil de faits de diſtraction : » ils ne ſauroient être en trop grand nombre » s'ils ſont agréables ; car les goûts étant dif-» férents, on a à choiſir «.

La Bruyere a raiſon, & il a vu la choſe en grand homme. Une ſuite de diſtractions plaiſantes peut amuſer dans un ouvrage où il ſuffit de coudre les différents traits l'un à la ſuite de l'autre ſans fixer la durée du temps qui les vit naître ; mais dans une comédie où ils doivent tous arriver dans l'eſpace de vingt-quatre heures, où ils doivent tenir l'un à l'autre, s'enchaîner naturellement & produire des effets toujours plus comiques & plus naturels, le cas eſt bien différent. Comment *Regnard* a-t-il donc pu imaginer d'établir l'intrigue d'une pièce ſur un caractère qui, tout différent des autres & de ce qu'il faut pour la comédie, devient invraiſemblable quand on preſſe & qu'on multiplie ſes développemens.

LE RETOUR IMPRÉVU,

Comédie en un acte, en proſe.

Le ſujet de cette pièce eſt tiré de *la Moſ-*

tellaria de *Plaute*, qui l'avoit imitée de *Ménandre*. *Pierre de Larivey*, dans sa comédie intitulée *les Esprits*, & *Montfleury*, dans le premier acte du *Comédien poëte*, en avoient fait usage avant *Regnard*. Nous ne mettrons ce dernier qu'à côté de *Plaute*.

Parallele des deux Pièces.

LE RETOUR.

Géronte est allé en Espagne pour les affaires de son commerce; son fils *Clitandre* reste à Paris, où pour se consoler de l'absence de son pere, il devient épris de *Lucile*, & dépense des sommes considérables avec elle.

LA MOSTELLAIRE.

Theuropide, marchand d'Athènes, est forcé d'aller en Egypte. Pendant son voyage, Philolaque son fils devient éperduement amoureux d'une musicienne, qu'il achète & qu'il entretient à grands frais.

LE RETOUR.

Le Marquis, homme unique pour apprendre à un enfant de famille l'art de se ruiner, & la jeune *Cidalise*, aident *Clitandre* à manger son bien.

LA MOSTELLAIRE.

Philolaque veut dépenser son argent en bonne compagnie : il associe à ses débauches Callidame & Delphis.

LE RETOUR.

Clitandre emprunte deux mille écus d'un uſurier, à gros intérêt.

LA MOSTELLAIRE.

Philolaque prend chez un uſurier quarante mines, à un & demi pour cent d'intérêt.

LE RETOUR.

Clitandre, *Lucile*, *le Marquis* & *Cidaliſe* ſont à table dans la maiſon de *Géronte*, quand le bon vieillard arrive, & jette dans un grand embarras *Merlin*, le digne valet de *Clitandre*, qui fait mille fauſſes careſſes à *Géronte*, & l'empêche d'entrer dans ſa maiſon en lui perſuadant qu'il y a des lutins qui donnent des camouflets très-puants.

LA MOSTELLAIRE.

Theuropide arrive d'Egypte, & veut entrer chez lui. *Tranion* ſe récrie ſur cette témérité : il lui dit qu'on a jadis aſſaſſiné un homme dans ſa maiſon, & que l'ame du mort s'en eſt emparée.

LE RETOUR.

L'uſurier chez lequel *Clitandre* a pris deux mille écus, demande cette ſomme à *Merlin* en préſence de *Géronte* : il lui dit qu'il vient d'obtenir ſentence par corps, & qu'il fera coffrer ſon maître inceſſamment. *Géronte*, ſurpris, veut ſavoir à quel propos *Clitandre* a

fait cet emprunt : il eſt fort en colere. *Merlin* l'appaiſe en lui perſuadant que ſon fils s'eſt ſervi de cette ſomme pour achever de payer une fort belle maiſon dont il a fait emplette en accumulant ſes épargnes. Alors *Géronte*, auſſi content qu'il étoit irrité, ſe loue d'avoir un fils qui lui reſſemble par l'économie, répond de la dette à l'uſurier, & promet de le ſatisfaire dans peu.

LA MOSTELLAIRE.

L'*Uſurier* demande à *Tranion* ſi ſon maître ne veut pas lui payer au moins l'intérêt de la ſomme qu'il lui doit. *Theuropide* eſt préſent; c'eſt ce qui redouble l'embarras de l'eſclave. Il calme ſon vieux Patron, en lui faiſant croire que ſon fils a fait emplette d'une maiſon : *Theuropide*, enchanté, promet de payer.

LE RETOUR.

Géronte veut voir la maiſon achetée par ſon fils, *Merlin* lui dit que c'eſt celle de *Mad. Bertrand*. *Géronte* forme le deſſein d'y faire porter tout de ſuite ſes ballots. Autre embarras de *Merlin*, qui exhorte ſon vieux maître à ne point parler de la vente de la maiſon à *Madame Bertrand*, parce qu'elle eſt devenue folle, & que ſes parents vont la faire renfermer. Dans ce temps-là *Madame Bertrand* arrive; *Merlin* perſuade à la bonne vieille, que *Géronte* eſt devenu fou, & les deux vieillards ſe plaignent mutuellement. Tout cela eſt pris de *Plaute*, mais de deux pièces différentes.

LA MOSTELLAIRE.

Theuropide demande où eſt la maiſon achetée par ſon fils. On lui en montre une fort belle; il deſire en voir les appartemens. *Tranion*, fort embarraſſé, perſuade au propriétaire que *Theuropide* veut faire bâtir une maiſon ſur le modèle de la ſienne, & le prie de permettre qu'il la viſite. Le voiſin y conſent avec grand plaiſir. L'eſclave revient vers ſon maître, lui dit que ſon voiſin eſt très-chagrin d'avoir vendu ſa maiſon à ſi bon marché; que ſon déſeſpoir redouble toutes les fois qu'on lui en parle, le prie en conſéquence de ménager la ſenſibilité du vendeur, & de ne pas lui rappeller ce qui l'afflige.

LES CAPTIFS.

Philocrate & ſon eſclave Tindare tombent dans l'eſclavage, & ſont achetés par Hégion, qui permet à l'un d'eux de partir pour aller dans leur pays chercher leur rançon, tandis que l'autre demeurera pour ôtage. Son intérêt veut qu'il retienne le maître. Alors Tindare ſe ſacrifie pour ſon Patron, prend ſon nom, & le laiſſe partir comme s'il étoit réellement l'eſclave. Bientôt après, Ariſtophonte veut lui ſoutenir qu'il n'eſt point Tindare. Hégion eſt alarmé; mais le généreux eſclave lui perſuade pendant quelque temps que ſon accuſateur eſt frénétique, & qu'il ne ſait ce qu'il dit quand ſon accès le prend.

Regnard a fort bien fait de marier les deux idées de *Plaute* : mais par quelle raiſon a-t-il négligé un bout de ſcène fort plaiſant dans *la Moſtellaire*, & qui alloit ſi bien à ſon ſujet? Le voici.

LA MOSTELLAIRE.

(Les deux Vieillards & Tranion visitent la maison.)

THEUROPIDE.

Plus j'examine l'édifice, plus je le trouve à mon gré.

TRANION.

Voyez-vous cette peinture, où une corneille se moque agréablement de deux vautours ? La corneille se tient sur ses pieds, comme pour épier & prendre bien son temps; elle mord tour à tour les deux oiseaux de proie. Je vous prie, regardez de mon côté, afin que la corneille vous paroisse dans son vrai point de vue. La voyez-vous dans l'attitude que je vous ai dit ?

THEUROPIDE.

Ma foi, je ne vois point ici de corneille.

TRANION.

Hé bien, tournez la tête, & regardez, s'il vous plaît, de votre côté : puisque vous ne pouvez appercevoir la corneille, éprouvez un peu si, en vous tournant, vous ne découvrirez point les deux vautours.

THEUROPIDE.

Si tu veux que je te parle franchement, & pour finir notre contestation, je te déclare que je ne vois ici aucun oiseau peint.

TRANION.

Eh bien, je vous le pardonne : la vieillesse vous empêche de bien distinguer les objets.

Il me semble que *Merlin* imitant son confrère en fourberie, se peignant, à son exemple, comme un fin renard qui se moque d'un vieux hibou & d'une vieille chouette, le di-

ſant à *Géronte* & à *Madame Bertrand*, les exhortant à ſe tourner de ſon côté pour mieux voir l'animal malin : il me ſemble, dis-je, que *Merlin* dans une pareille ſituation auroit été très-comique. Si vous en exceptez cette différence, qui n'eſt pas à l'avantage de *Regnard*, les deux pièces ſont les mêmes pour le fond du ſujet, les caractères, les moyens & l'intrigue. Mais s'il n'eſt pas naturel qu'une ame ſe ſoit emparée d'une maiſon, il eſt auſſi peu naturel que les diables en aient pris poſſeſſion. S'il n'eſt pas dans la nature que *Theuropide* puiſſe ajouter foi à un menſonge ſi groſſier, il eſt tout auſſi peu naturel que *Géronte* puiſſe en être la dupe. Voilà donc *Regnard* qui, loin d'embellir un ſujet étranger, en le tranſportant ſur notre ſcène, loin de le dégager de ce qui bleſſe le beau naturel, comme un habile imitateur doit faire, nous a tout uniment rendu ſes beautés & ſes défauts, avec la différence que de cinq actes en vers il n'en a fait qu'un en proſe. Nous ne dirons point que *Regnard* a imité *la Moſtellaire* de *Plaute* dans ſon *Retour imprévu*, nous dirons avec plus de raiſon qu'il nous a donné un extrait de *la Moſtellaire*.

LES FOLIES AMOUREUSES,

En vers, en trois actes.

La tournure tout-à-fait italienne de cette pièce, fait ſoupçonner aux connoiſſeurs qu'elle eſt tirée du Théâtre Italien. « Il ſuffiroit, di-» ſent MM. Parfait, pour tranſporter cette

» pièce ſur la ſcène italienne, de changer les » noms des acteurs, & les caractères ſe trou- » veroient conformes. *Albert* ne le cède pas » en imbécillité au *Docteur*, & *Criſpin* eſt » bien auſſi balourd qu'*Arlequin*. Le meilleur » rôle eſt celui *d'Agathe* : elle forme l'intri- » gue & le nœud de la pièce ; ſes ruſes ſont, » à la vérité, un peu groſſières. Le dénoue- » ment reſſemble totalement à ceux des farces » italiennes que l'on jouoit autrefois ſur le » théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. Le ſujet » eſt très mince, & tout-à-fait uſé : on peut » dire que *M. Regnard* ne s'eſt tiré d'affaire » qu'au moyen de certains traits plaiſants, & » par les jeux comiques de cette pièce ».

La finta Pazza, *la feinte Folle*, jouée à Paris par l'ancienne Troupe Italienne, pourroit avoir fourni le ſujet & les lazzis des *Folies amoureuſes*, où nous voyons *Agathe* feindre d'être folle, pour échapper à ſon tuteur *Albert*, & paroître en vieille, en muſicienne Italienne, en Officier. Il ſeroit injuſte, puiſque nous n'avons pu trouver le canevas italien, de lui donner toutes les bonnes plaiſanteries & tous les défauts qui ſont chez l'Auteur Français. Concluons cependant que ſi *Regnard* n'a point pris chez l'étranger l'intrigue & les caractères peu vraiſemblables de ſa pièce, il n'en eſt que plus coupable d'avoir imaginé des choſes tout-à-fait contre la nature. Nous nous garderons bien d'éplucher ſérieuſement cette eſpèce de farce très-plaiſante mais dénuée de toute vraiſemblance. *Albert*, qu'on ne nous peint pas comme un homme échappé des petites-maiſons, peut-il ſe perſuader que *Criſpin*, un malheu-

reux réduit au métier de valet, guériſſe les folies les plus enracinées avec trois mots que lui apprit jadis un Juif? *Albert* n'auroit-il pas réellement beſoin qu'on éprouvât ſur lui l'efficacité des mots magiques (1)?

LES MENECHMES ou LES JUMEAUX,

en cinq actes, en vers.

Extrait des Ménechmes de Plaute.

AVANT-SCENE.

Menechme, marchand Sicilien, eut un fils nommé Moſchus, qu'il maria fort jeune, & de qui naquirent deux jumeaux tout-à-fait reſſemblants. L'on nomma l'un Menechme, & l'autre Soſicle. Ces enfants avoient déja ſept ans quand Moſchus s'embarque avec le petit Menechme. Il arrive à Tarente, pendant qu'on y célébroit les fêtes de Bacchus, perd ſon fils dans la foule, meurt de chagrin. Le vieux Menechme apprend cette triſte nouvelle, pleure ſon fils, ſon petit-fils, & fait prendre le nom de Menechme à Soſicle. Celui-ci devient grand; il forme le deſſein de voyager, débarque à Epidaure avec un eſclave. C'étoit-là que le deſtin l'attendoit pour lui faire retrouver ce frere jadis égaré dans la foule, qu'un marchand d'Epidaure avoit pris avec lui, qu'il avoit adopté depuis, & marié.

---

(1) Une Noble Vénitienne, nommée *Catharina Corner*, fit jouer à Veniſe, en 1766, une comédie dans laquelle l'héroïne de la pièce, appellée *Eliſe*, faiſoit mille folies pour ſe conſerver au commis de ſon pere, dont elle étoit amoureuſe, & pour rebuter un Colonel auquel on l'avoit promiſe. *Eliſe* danſe, chante, fait l'exercice devant le Colonel, qui eſt peint comme un poltron: il a peur & prend la fuite. Cette comédie reſſemble à *la fauſſe Agnès* & à *la finta Pazza*.

ACTION.

Menechme le perdu eſt perſécuté par l'humeur jalouſe de ſa femme. La dame n'a pas tout-à-fait tort, puiſque ſon mari a une maîtreſſe en ville, qu'il comble de bienfaits. Il vole à ſa femme une robe magnifique, va la porter à ſa nymphe, & lui promet de venir dîner avec elle. Le cuiſinier de la courtiſanne va faire les proviſions, revient, trouve Menechme Soſicle, le prend pour le convive, l'exhorte à s'aller repoſer chez ſa maîtreſſe, en attendant le dîner, & lui vante l'amour de la nymphe. Menechme Soſicle eſt ſurpris de s'entendre appeller par ſon nom. Son eſclave Maſſénion lui dit que la choſe n'a rien de ſurprenant, parce que les courtiſannes envoient ordinairement au port des émiſſaires pour s'informer du nom, de l'hiſtoire, de la fortune de toutes les perſonnes qui arrivent, & les faire tomber enſuite plus aiſément dans leurs filets. Il l'exhorte à fuir le piege, quand la courtiſanne vient elle-même prier Menechme Soſicle d'entrer. Il la trouve jolie, il cede à ſes inſtances; mais, crainte d'être ſa dupe, il remet ſa bourſe à ſon fidele eſclave, & revient bientôt ſur la ſcène en riant de ſon bonheur. Une jolie femme l'invite à dîner, le comble de faveurs, prétend avoir reçu de lui une robe magnifique, & la lui confie, en le priant de la faire remettre à neuf. Il ſe promet bien de ne la pas rendre, quand il rencontre le paraſite de ſon frere: celui-ci, très-piqué qu'on ait dîné chez la courtiſanne ſans lui, a découvert à la femme de Menechme perdu le vol de la robe, & l'uſage auquel elle étoit deſtinée. La femme ſort furieuſe, trouve préciſément ſon beau-frere avec la robe ſous le bras, le prend pour ſon mari, l'accable de reproches. Le beau-frere la croit folle, & ſort: il eſt remplacé par le mari, qui n'eſt pas médiocrement ſurpris de voir ſa femme inſtruite de ſes infidélités & du vol de la robe; il va chez la courtiſanne pour la prier de lui rendre cette maudite robe, dont la perte irrite ſon épouſe, & lui promet de lui en donner une plus belle. On lui ſoutient qu'on la lui a re-

miſe ; il le nie. On le met à la porte. Pendant ce temps, la femme de Menechme perdu va faire part de ſes malheurs à ſon pere : le bonhomme tâche de l'appaiſer, & vient avec elle pour entendre les raiſons du mari. Ils trouvent le frere qui ſe moque de leurs reproches, & les maltraite ſi bien en proteſtant de ne pas les connoître, qu'il paſſe pour fou dans leur eſprit, & qu'ils projettent de le mettre entre les mains d'un Médecin (1). Ils ordonnent à quatre fouetteurs de l'enlever : les fouetteurs exécutent l'ordre, mais c'eſt ſur l'autre Menechme, fort étonné de ſe voir maltraiter par ſes eſclaves. Heureuſement pour lui le valet de ſon frere ſurvient, le prend pour ſon maître, le délivre & lui demande la liberté, que Menechme perdu lui accorde ſans peine ; auſſi agit-il avec ſon véritable patron, comme s'il étoit libre ; il ſoutient qu'il vient d'être affranchi par lui. Tout eſt dans le déſordre, tous les acteurs s'accuſent mutuellement de folie, quand les jumeaux ſe rencontrent : l'un croit voir marcher ſon miroir : ils détaillent leur hiſtoire, ſe reconnoiſſent, & la robe revient à la femme.

Quelle différence de l'intrigue produite par cette ſeule robe qui va, vient, circule, paſſe de main en main pendant toute la piece, anime les caractères, fait naître les incidents, & les multiplie ſans le ſecours d'aucun autre reſſort ; quelle différence, dis-je, avec la fable françaiſe mal digérée, mal conſtruite, où une malle, des lettres, une donation, une promeſſe de mariage, un portrait, ne ſuffiſent pas pour ſoutenir une action, où l'Auteur a beſoin d'appeller

(1) Le Médecin demande à Menechme s'il dort, s'il mange, s'il rêve, & trouve dans toutes ſes réponſes des preuves de folie. *Moliere* n'auroit-il pas eu cette ſcène préſente, en compoſant la ſcène où *Pourceaugnac* eſt entre les mains des Médecins ? Il y a à parier.

peller les épisodes à son secours, & dans laquelle il blesse continuellement la vérité !

L'avant-scène de la pièce latine est d'abord plus naturelle que la française. Un enfant de sept ans perdu outre mer, transplanté dans un pays lointain, ne sauroit donner de ses nouvelles à sa famille, & l'on peut facilement le croire mort chez lui, sur-tout lorsqu'on apprend qu'il s'est égaré dans une ville qui lui est tout-à-fait inconnue, & que son pere a fait inutilement les plus grandes recherches pour le trouver. Mais *le Chevalier Menechme*, qui n'a point quitté la France, & qui n'est parti de la maison paternelle qu'en âge de servir, comment a-t-il pu faire pour ne pas écrire chez lui, ne fût-ce que pour demander de l'argent, dont les militaires ont grand besoin ? Comment, malgré son silence, sa famille a-t-elle pu le croire mort ? Il sert, il a même un grade distingué, puisque M. *Coquelet* a fourni des habits pour son régiment. Il étoit si facile de savoir la vérité ! Toute communication a-t-elle été interrompue entre Paris & la Bretagne son pays natal ? L'Auteur auroit dû faire mettre, par mépriſe, le *Chevalier* sur la liste des Officiers tués à l'armée.

Outre le louche qu'une avant-scène forcée jette ordinairement dans l'action, on peut voir que les événements de la pièce française sont sans aucun rapport entr'eux & faux en eux-mêmes. Commençons par le premier, celui qui donne naissance à tous les autres. Un valet, qui doit distinguer la malle de son maître à cent pas de lui, en prend une autre, parce qu'il voit sur le dos cette adresse : *A Monsieur Menechme, à*

préſent à Paris. Ne doit-il pas croire tout de ſuite qu'on a mis la même adreſſe ſur une autre malle ? Ne doit-il pas craindre quelque fourberie ? Son maître ne lui a-t-il jamais parlé de ſon frere, & ne doit-il pas imaginer que la malle appartient à ce dernier ? On trouve dans cette malle des lettres, par leſquelles *le Chevalier* apprend que ſon frere hérite de ſoixante mille écus qu'un oncle lui laiſſe, & qu'il vient à Paris pour toucher cette ſomme dépoſée chez *un honnête Notaire*, nommé *Robertin* : là-deſſus il forme le projet de s'emparer de cet argent, & réuſſit. Eſt-il naturel que la donation ait été faite à un *Menechme* quelconque ? Les noms de baptême, les qualités du légataire, ne ſont-ils pas ſur l'acte public ? Eſt-il dans la nature que *le Chevalier* ait cru réellement pouvoir venir à bout d'une fripponnerie qui ne ſauroit réuſſir ſelon toutes les apparences ? Eſt-il naturel que le Notaire ait été ſa dupe ?

Le valet du *Chevalier* s'empare de *Menechme*, lui offre ſes ſervices. Eſt-il naturel que *Menechme*, bourru, ſoupçonneux, indiſpoſé contre tout ce qu'il voit à Paris, ſe confie à un drôle qu'il ne connut jamais, & dont perſonne ne lui répond ? Un Gaſcon, à qui *le Chevalier* doit cent louis, vient les demander à *Menechme* l'épée à la main ; celui-ci les donne bonnement. Eſt-il naturel que, croyant le Marquis un frippon, il craigne ſes violences en plein jour & dans la rue ?

A tous ces événements amenés par force, enchaînés par l'invraiſemblance même, il ſuffit d'oppoſer la vérité des incidents amenés naturellement par la robe volée, l'unique mobile

de tout, & qui, choſe bien extraordinaire, met elle ſeule tous les perſonnages dans une ſituation propre à dévoiler leurs véritables caractères. Elle met en jeu la fauſſeté & l'avarice de la *Courtiſane*, le penchant que les deux *Menechmes* ont pour les plaiſirs, la gloutonnerie du *Paraſite*, les emportements d'une femme cruellement ſacrifiée à ſa rivale, la patience d'un vieillard qui veut maintenir la paix entre ſa fille & ſon gendre. Tous ces divers caractères, ſe ſoutiennent d'un bout à l'autre dans toute leur vérité; au lieu que ceux de la pièce françaiſe, ne tenant à rien, & faux en eux-mêmes, ſe démentent continuellement. Eſt-il naturel qu'*Araminte*, qui entretient viſiblement *le Chevalier*, qui a tout fait pendant la pièce pour ſe le conſerver, & qui eſt nantie d'une bonne promeſſe, conſente tout d'un coup à le céder à ſa nièce? Eſt-il naturel que *Démophon* prétende cajoler ſa ſœur, & l'engager à donner ſon bien à ſa nièce, en lui diſant ſans ceſſe qu'elle eſt vieille? Eſt-il naturel que le *Menechme* brutal s'humaniſe tout-à-coup juſqu'au point d'épouſer une vieille folle qu'il hait, & cela pour avoir la moitié de la ſomme que ſon frere lui vole? Suppoſons-le pour un inſtant ſtupide au point de croire que ſon frere a part à la donation: peut-il l'être aſſez pour ſe figurer que le *Chevalier* lui fait grace en lui donnant la moitié du legs, & pour ſe croire obligé de reconnoître cette généroſité en épouſant une *beauté délabrée*, dont les appas lui ont paru *très-dérangés?* Il eſt des invraiſemblances encore plus choquantes dans cette pièce; mais je les ai citées ailleurs.

Je ne comprends pas comment *Regnard* a pu s'écarter si fort de la nature en imitant une pièce qui a beaucoup de ressemblance avec nos mœurs, & ne les peint que trop fidellement. Les époux qui privent leurs femmes de leurs bijoux pour les donner à des courtisanes, & les jeunes gens qui excroquent ces créatures, sont malheureusement assez communs parmi nous. « *Regnard* ne pouvoit, me dira-t-on, » mettre des choses si scandaleuses sur la scè- » ne ». A la bonne heure : mais puisque la décence lui a fait abandonner un plan excellent pour nous en présenter un mauvais, il devoit du moins le remplir avec des personnages honnêtes (1).

Comment *Boileau*, à qui les *Menechmes* Français sont dédiés ; *Boileau*, le grand partisan des anciens, lui qui trouvoit l'*Amphitrion* de *Plaute* supérieur à celui de *Moliere*, lui que *Regnard* avoit consulté vraisemblablement avant de livrer sa pièce au public ; enfin, comment *Boileau*, le meilleur des critiques lorsqu'il n'étoit pas guidé par la passion, n'a-t-il pas averti l'Auteur de la mal-adresse avec laquelle il habille les *Menechmes* latins à la française ? Comment a-t-il pu sur-tout lui laisser ignorer qu'en ne

(1) Nous avons comparé dans le second volume la philosophie de *Regnard* à celle de *Moliere* : nous y avons suffisamment prouvé que toutes les pièces de *Regnard* sont scandaleuses, & que, s'il est philosophe, c'est un philosophe très-dangereux.

Nous avons dans le nouveau Théâtre Italien une pièce en vers, intitulée : *Les deux Arlequins*, qui, pour le plan, se rapproche beaucoup de *Plaute*, & laisse bien loin d'elle *les Ménechmes* de *Regnard*.

faisant point partager alternativement aux deux jumeaux les bonnes & les mauvaises aventures, comme dans l'ouvrage latin, il enlevoit à sa pièce le mérite si rare de paroître conduite par le hasard; qu'il donnoit une marche contrainte à l'intrigue, & qu'il rendoit ses premiers personnages très-monotones? *Boileau* vivoit dans un temps où l'on regardoit encore une dédicace comme un hommage flatteur: le plaisir de voir son nom à la tête d'une Epître, l'auroit-il aveuglé sur les défauts de l'ouvrage? Ce n'est pas en se comportant ainsi que le Satyrique Français imitoit *Horace* & *Juvenal*.

LE LÉGATAIRE UNIVERSEL,

en cinq actes, & en vers.

Personne n'ignore quelle est l'intrigue du *Légataire*: on sait que *Géronte* veut d'abord épouser *Isabelle*, & qu'il la cede ensuite à son neveu *Eraste*; qu'il a résolu de faire un testament, dans lequel il veut donner vingt mille écus à deux parents Normands, & laisser le reste de son bien à *Eraste*; mais qu'il se décide ensuite à faire *Eraste* unique Légataire, parce que *Crispin* a su l'indisposer contre les autres, en jouant leur personnage & en lui disant des impertinences atroces. On sait encore que *Géronte* tombe en léthargie au moment où il a mandé le Notaire; que *Crispin* se jette dans un fauteuil avec tout l'attirail d'un malade à l'agonie, & dicte un testament par lequel il laisse à son maître *Eraste* tous les biens de *Géronte*, à l'exception d'une rente de quinze cents francs

qu'il ſe legue, & d'un préſent qu'il fait à *Liſette*. Les deux ſcènes dans leſquelles *Criſpin* joue ſucceſſivement les perſonnages du neveu & de la nièce, pour les faire haïr de *Géronte*, ſont dans mille pièces italiennes. Quant au fond de la comédie, *Regnard* n'a fait que mettre en action une aventure arrivée dans le Languedoc. La voici.

Hiſtoire véritable.

Un gentilhomme campagnard étoit à toute extrémité; il envoie chercher un Notaire dans une ville voiſine pour écrire le teſtament qu'il veut faire en faveur de la femme la plus vertueuſe, la plus fidelle. Mais, hélas! dépêché un peu trop vîte par un Médecin fort expéditif, il prend congé de la compagnie avant d'avoir dicté ſes dernières volontés. La veuve jette les hauts cris, quand le précepteur de ſes enfans, qui l'avoit aidée dans le particulier à ſoutenir publiquement le caractère de prude, & qui l'avoit ſouvent conſolée des infirmités de ſon mari, trouve le ſecret de la conſoler encore de ſa mort précipitée. Il enlève le défunt, le tranſporte dans un autre lit, ſe met à ſa place, attend le Garde-note, avec les rideaux bien fermés, &, d'une voix mourante, dicte un teſtament, par lequel il laiſſe unique légataire ſa chère épouſe. Ce titre convenoit à la Dame, à quelques formalités près.

On ne dit pas ſi le Précepteur eut ſoin de ſe faire quelques legs, ou s'il crut connoître aſſez bien le cœur de la dame pour ſe fier à ſa reconnoiſſance. Quoi qu'il en ſoit, *Criſpin*, ſe léguant une ſomme, eſt très-plaiſant, & c'eſt peut-être le ſeul trait naturel qui ſoit dans la pièce.

Nous avons exhorté, dans le premier volume de cet ouvrage, les Auteurs naiſſants à

ſaiſir tout ce qui ſe préſenteroit devant eux ſous un aſpect comique ; mais nous avons eu ſoin de leur dire en même-temps que les aventures arrivées dans la ſociété perdent ſouvent leur plus grand mérite lorſqu'on les tranſplante ſur le théâtre. Voici le premier exemple qui ſe préſente, ne le négligeons point. L'aventure que je viens de rapporter eſt très-vraiſemblable dans toutes ſes circonſtances ; il eſt même à parier que dans les campagnes elle ſe renouvelle ſouvent, parce qu'une telle fourberie peut s'exécuter avec beaucoup de facilité : cependant, tranſportée ſur la ſcène, le principe de l'action manque de vraiſemblance. Figurons-nous la chambre d'un malade : le teſtateur eſt au fond d'une alcove obſcure, enveloppé dans ſes draps ; les rideaux de ſon lit bien fermés, ou ſeulement entr'ouverts pour la forme, achevent de le cacher aux regards trop ſcrupuleux du Notaire & des témoins ſur-tout. Mais comment *Criſpin*, rubicond, vermeil, dans la fleur de ſon âge, aſſis tout uniment dans un fauteuil au milieu d'une chambre, peut-il être cru le vieillard, le moribond *Géronte ?* « Le » fourbe a pris ſes précautions, va-t-on s'é- » crier ».

CRISPIN, *à Eraſte.*

Vous, Monſieur, s'il vous plaît, fermez porte & fenêtre ;
Un éclat indiſcret peut me faire connoître.

. . . . . .

Ce jour mal condamné me bleſſe encore l'œil.
Tirez bien les rideaux, que rien ne nous trahiſſe.

C'eſt très-bien ; mais ſi la chambre eſt trop obſcure, les Notaires n'y verront goutte pour

écrire le testament ; si l'on apporte des bougies, leur clarté doit trahir *Crispin*. — Vous êtes aussi trop sévere, me dira-t-on. Les deux Notaires ont la vue basse ; d'ailleurs il est très-possible que les Notaires ne connoissent pas *Géronte*, ils peuvent fort bien ignorer s'il est jeune ou vieux. — Il falloit du moins pour cela, que *Regnard* ne les prît pas dans le voisinage du vieillard.

LISETTE, *à Crispin.*

Je n'ai pas eu le temps d'aller chez les Notaires.
Toi, qui m'as si long-temps parlé de tes affaires,
Va vîte, cours, dis-leur qu'ils soient prêts au besoin.
L'un s'appelle Gaspard, & demeure à ce coin ;
Et l'autre, un peu plus bas, & se nomme Scrupule.

— Ils logeoient dans le quartier depuis peu. — A merveille ! Mais l'un des Notaires, ayant une fois pris *Crispin* pour *Géronte*, peut-il une heure après prendre ce même *Géronte* pour l'homme qu'il a vu dans son fauteuil à bras ?

Ne nous acharnons pas à recueillir, à combattre les invraisemblances d'un Auteur qui ne se piqua jamais de se rapprocher de la nature, & qui semble ne s'être appliqué dans tous ses ouvrages qu'à faire rire, n'importe par quel moyen. Puisque ce fut là son unique but, rions, avec la multitude, de ses quolibets, de ses jeux de mots : mais rions de lui-même avec les gens de goût, quand, par exemple, dans *Démocrite amoureux* il prévoit que le rôle d'*Agelas*, Roi d'Athènes, sera

joué par un petit maître Français jaloux de ſa friſure.

ACTE III. Scène II.

THALER, AGÉLAS.

THALER.

C'eſt trop de faveur, Sire; mettez deſſus.

AGÉLAS.

Parlez.

THALER.

C'eſt votre honneur.

AGÉLAS.

Pourſuivez. Quel ſujet?....

THALER.

Je ne veux point pourſuivre, Si vous n'êtes couvert; je ſavons un peu vivre.

AGELAS.

Je ſuis en cet état pour ma commodité.

Rions de lui lorſqu'il fait revivre à Athènes l'état monarchique, éteint plus de ſept cents ans avant *Démocrite*. Rions ſur-tout de lui lorſque, dans le même-temps & dans la même ville, *Strabon* parle de clochers.

Et la nuit, quand la lune allume ſa lanterne,
Nous grimpons l'un & l'autre au ſommet des rochers,
Plus élevés cent fois que les plus hauts clochers.

Le Curé de *Fontenelle* (1), qui voit des clochers dans la lune, n'auroit pas mieux dit.

(1) Dans *les Mondes*.

REGNARD *imitateur de Moliere.*

Regnard a imité de *Moliere.* Un prologue ; des détails, des ſcènes, des caractères, des dénouements. On ſe doute bien qu'il n'a pas joué plus heureuſement avec lui qu'avec *Plaute :*

Imitateur de Moliere dans les Prologues.

Regnard, pour compoſer le prologue des *Ménechmes*, a pris l'idée du prologue d'*Amphitrion.* Que dis-je l'idée ! Chez *Regnard*, *Apollon* & *Mercure* s'entretenant de leurs divers emplois, ſe plaignant des fatigues qu'ils ſont forcés d'eſſuyer, & paſſant en revue les galanteries de *Jupiter*, répetent en gros la converſation que la *Nuit* & *les Meſſagers des Dieux* ont dans le prologue de l'*Amphitrion* Français. Ramaſſons quelques traits épars.

PROLOGUE DES MÉNECHMES.

MERCURE.

Honneur au Seigneur Apollon.

APOLLON.

Ah ! Dieu vous gard', Seigneur Mercure.
Par quelle agréable aventure
Vous voit-on au Sacré Vallon ?

MERCURE.

Vous ſavez, grand Dieu du Parnaſſe,
Que je ne me tiens guère en place.
J'ai tant de différens emplois,
Du couchant juſqu'aux lieux où l'aurore étincelle,
Que ce n'eſt pas choſe nouvelle
De me rencontrer quelquefois.

APOLLON.

Vous êtes le bras droit du grand Dieu du tonnerre :
Votre peine eſt utile aux hommes comme aux Dieux ;
Et c'eſt par vos ſoins que la Terre
Entretient quelquefois commerce avec les Cieux.

MERCURE.

Ce travail me laſſe & m'ennuie ;
Lorſque je vois tant de Dieux fainéans,
Qui ne ſongent là-haut qu'à reſpirer l'encens,
Et qu'à ſe gorger d'ambroiſie.

APOLLON.

Vous vous plaignez à tort d'un trop pénible emploi ;
S'il vous falloit donc, comme moi,
Eclairer la machine ronde,
Rendre la nature féconde,
Mener quatre chevaux quinteux,
Riſquer de tomber avec eux
Et de faire un bûcher du monde ;
Dans ce métier pénible & dangereux,
Vous auriez ſujet de vous plaindre.
Depuis que l'Univers eſt ſorti du chaos,
Ai-je encor trouvé, moi, quelque jour de repos ?
Quoi qu'il en ſoit, parlons ſans feindre ;
A vous ſervir je ſerai diligent.
Le Seigneur Jupiter, dont vous êtes l'agent,
Honnête ou non, c'eſt dont fort peu je m'embarraſſe,
Pour goûter des plaiſirs nouveaux,
A quelque Nymphe du Parnaſſe
Voudroit-il en dire deux mots ?

MERCURE.

Vos Muſes, ailleurs deſtinées,
Sont pour lui par trop ſurannées.

. . . . . .

APOLLON.

Quelle eſt donc la raiſon nouvelle,

Qui près d'Apollon vous appelle ?

. . . . . .

Entre tant de métiers mis dans votre apanage ;
Qui pourroient fatiguer quatre Dieux comme vous,
C'eſt celui de porter, je crois, les billets doux,
Qui vous occupe davantage.

. . . . . .

MERCURE.

Finiſſons là-deſſus.
Entre des Dieux tels que nous ſommes,
Il ne faut pas de longs diſcours.
Laiſſons les complimens aux hommes,
Ils en ſont les dupes toujours.

PROLOGUE D'AMPHITRION.

MERCURE.

Tout beau, charmante Nuit, daignez vous arrêter.
Il eſt certain ſecours que de vous on deſire ;
Et j'ai deux mots à vous dire
De la part de Jupiter.

LA NUIT.

. . . . . .

Ah ! ah ! c'eſt vous, Seigneur Mercure !
Qui vous eût deviné là dans cette poſture ?

MERCURE.

Ma foi, me trouvant las, pour ne pouvoir fournir
Aux différens emplois où Jupiter m'engage,
Je me ſuis doucement aſſis ſur ce nuage,
Pour vous attendre venir.

LA NUIT.

Vous vous moquez, Mercure, & vous n'y ſongez pas :
Sied-il bien à des Dieux de dire qu'ils ſont las ?

MERCURE.

Les Dieux ſont-ils de fer ?

LA NUIT.

Non, mais il faut ſans ceſſe
Garder le *decorum* de la Divinité.
Il eſt de certains mots dont l'uſage rabaiſſe
Cette ſublime qualité ;
Et que, pour leur indignité,
Il eſt bon qu'aux hommes on laiſſe.

MERCURE.

A votre aiſe vous en parlez,
Et vous avez, la Belle, une chaiſe roulante ;
Où, par deux bons chevaux, en Dame nonchalante,
Vous vous faîtes traîner par-tout où vous voulez.
Mais de moi ce n'eſt pas de même ;
Et je ne puis vouloir, dans mon deſtin fatal,
Aux Poëtes aſſez de mal
De leur impertinence extrême,
D'avoir, par une injuſte loi,
Dont on veut maintenir l'uſage,
A chaque Dieu, dans ſon emploi,
Donné quelque allure en partage,
Et de me laiſſer à pied, moi,
Comme un meſſager de village.
. . . . . .

LA NUIT.

Que voulez-vous faire à cela ?
Les Poëtes font à leur guiſe :
Ce n'eſt pas la ſeule ſottiſe
Qu'on voit faire à ces Meſſieurs-là.
. . . . . .
Laiſſons cela, Seigneur Mercure,
Et ſachons ce dont il s'agit.

MERCURE.

C'eſt Jupiter, comme je vous l'ai dit,
Qui de votre manteau veut la faveur obſcure
Pour certaine douce aventure

Qu'un nouvel amour lui fournit.
Ses pratiques, je crois, ne vous ſont pas nouvelles:
Bien ſouvent pour la Terre il néglige les Cieux;
Et vous n'ignorez pas que ce Maître des Dieux
Aime à s'humaniſer pour des Beautés mortelles.

. . . . . .

LA NUIT.

J'admire Jupiter; & je ne comprends pas
Tous les déguiſemens qui lui viennent en tête.

MERCURE.

Il veut goûter par-là toutes ſortes d'états;
Et c'eſt agir en Dieu qui n'eſt pas bête.

. . . . . .

LA NUIT.

Sur de pareilles matières
Vous en ſavez plus que moi;
Et, pour accepter l'emploi,
J'en veux croire vos lumières.

MERCURE.

Hé! là, là, Madame la Nuit,
Un peu doucement, je vous prie;
Vous avez dans le monde un bruit
De n'être pas ſi renchérie.
On vous fait confidente, en cent climats divers,
De beaucoup de bonnes affaires;
Et je crois, à parler à ſentimens ouverts,
Que nous ne nous en devons guères.

LA NUIT.

Laiſſons ces contrariétés,
Et demeurons ce que nous ſommes;
N'apprêtons point à rire aux hommes,
En nous diſant nos vérités.

Quel a donc été le but de *Regnard* en pre-

nant les idées de *Moliere* ? A-t-il eſpéré les mieux rendre ? A-t-il cru les rajeunir par un coloris plus frais, plus brillant ? S'eſt-il figuré que la copie effaceroit l'original ? N'a-t-il pas ſenti que le prologue d'*Amphitrion* tient à la pièce, qu'on ne peut guère la repréſenter ſans lui, & que le ſien bien au contraire n'a pas le moindre rapport avec les *Ménechmes* ? Auſſi n'a-t-il été joué qu'une ſeule fois.

Imitateur de Moliere dans les Détails.

Dans *le Joueur* de *Regnard*, *Toutabas*, maître de tricſtrac, veut donner leçon à *Géronte* qu'il prend pour *Valere*, lui vante les avantages de ſon art, & finit par dire :

Vous plairoit-il de m'avancer le mois ?

Ce trait ſeul vaut toute la ſcène, parce qu'il peint le peu de valeur de l'art par la miſere de celui qui le montre. Mais il eſt pris dans *les Fâcheux* de *Moliere*, *Acte III. Scne III. Ormin* prie *Eraſte* d'appuyer un projet de ſon invention, qui doit augmenter de quatre cents millions les revenus du Roi, & finir par lui demander *deux piſtoles à reprendre ſur le droit d'avis. Ormin*, voulant enrichir un Monarque, eſt bien plus comique que *Toutabas*, dont l'ambition ſe borne à faire la fortune de quelques particuliers. *Regnard* affoiblit donc l'idée de *Moliere*. D'ailleurs *Ormin* eſt, par le genre de ſa folie, digne que *Thalie* ſéviſſe contre lui : *Toutabas* eſt un fripon digne des châtimens de la Juſtice. L'un mérite de figurer ſur la ſcène, & l'autre en Grève.

Dans la *Princeſſe d'Elide*, de *Moliere*, *Moron* promet au Prince *Euriale* de ſervir l'amour qu'il reſſent pour la Princeſſe, & lui dit :

Laiſſez-moi doucement conduire cette trame.
Je me ſens là pour vous un zèle tout de flamme :
Vous êtes né mon Prince, & quelques autres nœuds
Pourroient contribuer au bien que je vous veux.
Ma mere, dans ſon temps, paſſoit pour aſſez belle,
Et naturellement n'étoit pas fort cruelle :
Feu votre pere alors, ce Prince généreux,
Sur la galanterie étoit fort dangereux ;
Et je ſais qu'Elpénor, qu'on appelloit mon pere,
A cauſe qu'il étoit le mari de ma mere,
Comptoit pour grand honneur aux paſteurs d'aujourd'hui
Que le Prince autrefois étoit venu chez lui,
Et que, durant ce temps, il avoit l'avantage
De ſe voir ſaluer de tous ceux du village.

Dans le *Légataire*, *Criſpin* prétend avoir des droits ſur la ſucceſſion de M. *Géronte* ; & voici ſes raiſons :

J'en pourrois bien auſſi tirer ma quote-part.
Je ſuis un peu parent, je tiens à la famille.

LISETTE.

Toi ?

CRISPIN.

Ma première femme étoit aſſez gentille,
Une Bretonne vive, & coquette ſur-tout,
Qu'Eraſte, que je ſers, trouvoit fort à ſon goût :
Je crois, comme toujours il fut aimé des Dames,
Que nous pourrions bien être alliés par les femmes ;
Et de Monſieur Géronte il s'en faudroit bien peu
Que par-là je ne fuſſe un arrière-neveu.

Moron eſt un bouffon qui plaiſante agréablement

blement sur une idée folle qu'il ne fait même qu'indiquer : *Crispin* est un lâche qui s'étend sur sa burlesque généalogie, qui la détaille, qui approfondit son déshonneur, qui a la bassesse de vouloir en profiter ; & tout cela en présence d'une femme qu'il veut épouser, & qu'il semble exhorter par ses discours à multiplier le nombre de ses alliés.

Nous ne rapporterons pas tous les petits détails que *Regnard* a pris de *Moliere*, & nous finirons par une tirade du *Misanthrope*, qu'il a transplantée dans *le Joueur*.

LE MISANTHROPE.

ACASTE.

Parbleu, je ne vois pas, lorsque je m'examine,
Où prendre aucun sujet d'avoir l'ame chagrine.
J'ai du bien, je suis jeune, & sors d'une maison
Qui se peut dire noble avec quelque raison ;
Et je crois, par le rang que me donne ma race,
Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe.
Pour le cœur, dont sur-tout nous devons faire cas,
On sait, sans vanité, que je n'en manque pas ;
Et l'on m'a vu pousser, dans le monde, une affaire
D'une assez vigoureuse & gaillarde manière.
Pour de l'esprit j'en ai sans doute, & du bon goût
A juger sans étude, & raisonner de tout ;
A faire aux nouveautés, dont je suis idolâtre,
Figure de savant sur les bancs du théâtre ;
Y décider en chef & faire du fracas
A tous les beaux endroits qui méritent des *ah*.
Je suis assez adroit ; j'ai bon air, bonne mine,
Les dents belles sur-tout, & la taille fort fine.
Quant à se mettre bien, je crois, sans me flatter ;
Qu'on seroit mal venu de me le disputer.

Je me vois dans l'eſtime, autant qu'on y puiſſe être;
Fort aimé du beau ſexe, & bien auprès du maître.
Je crois qu'avec cela, mon cher Marquis, je crois
Qu'on peut, par tout pays, être content de ſoi.

LE JOUEUR.

LE MARQUIS, *ſeul.*

Hé bien! Marquis, tu vois, tout rit à ton mérite;
Le rang, le cœur, le bien, tout pour toi ſollicite:
Tu dois être content de toi par tout pays:
On le ſeroit à moins. Allons, ſaute, Marquis.
Quel bonheur eſt le tien! Le Ciel, à ta naiſſance,
Répandit ſur tes jours la plus douce influence;
Tu fus, je crois, pétri par les mains de l'Amour:
N'es-tu pas fait à peindre? Eſt-il homme à la Cour
Qui de la tête aux pieds porte meilleure mine,
Une jambe mieux faite, une taille plus fine?
Et pour l'eſprit, parbleu, tu l'as des plus exquis:
Que te manque-t-il donc? Allons, ſaute, Marquis.
La nature, le ciel, l'amour & la fortune,
De tes proſpérités ſont leur cauſe commune:
Tu ſoutiens ta valeur avec mille hauts faits,
Tu chantes, danſes, ris, mieux qu'on ne fit jamais.
Les yeux à fleur de tête, & les dents aſſez belles,
Jamais en ton chemin trouvas-tu des cruelles?
Près du ſexe tu vins, tu vis & tu vainquis:
Que ton ſort eſt heureux! Allons, ſaute, Marquis.

Nous voyons dans ces deux couplets les mêmes mots, les mêmes idées; les deux perſonnages y ont les mêmes prétentions, la même fatuité; tous les deux vantent la beauté de leurs dents, de leur jambe, la fineſſe de leur taille, la délicateſſe de leur goût & de leur eſprit, leur talent ſingulier pour ſéduire les femmes; tous les deux concluent qu'avec leur

mérite on peut être content de soi dans tous les pays. Enfin *Regnard*, à moins d'avoir copié exactement la tirade de *Moliere*, ne pouvoit faire rien de plus ressemblant. Cependant on reconnoîtra toujours dans le portrait qu'*Acaste* fait de lui-même, l'élégante fatuité des petits-maîtres de Cour; ce tableau, copié d'après la nature même, pourra servir à les corriger : au lieu qu'on ne verra jamais dans le délire du *Marquis* sauteur, qu'une extravagance sans modèle, & qui par conséquent n'est bonne à rien. Oublions pour un moment que le *Joueur* ait été représenté trente ans après *le Misanthrope*, & jugeons des deux héros par leur ton; nous croirons le cadet bien plus voisin de la barbarie que son aîné; ou, si nous nous souvenons de la date des deux pièces, tout l honneur que nous puissions faire à *Regnard*, est d'imaginer qu'il a voulu parodier son prédécesseur.

Imitateur de Moliere dans les Scènes.

L'AVARE.

Valere rit des coups qu'on a donnés à *Maître Jacques*. Celui-ci se fâche : *Valere* feint de le craindre, & recule quelques pas. *Maître Jacques* croit réellement que *Valere* a peur, & veut *le frotter un peu; Valere* le *rosse*.

LE JOUEUR.

Le Marquis se persuade que *Valere* est un poltron, & il le menace. Un instant après, il croit s'appercevoir du contraire : il file doux,

il tremble, & il s'écrie qu'il eſt bleſſé, dès que *Valere* porte la main ſur la garde de ſon épée.

On ne peut diſconvenir que ces deux ſcenes ne ſoient tout-à-fait ſemblables par le fond. Celle de *Regnard* eſt plaiſante, mais celle de *Moliere* eſt comique, parce qu'elle a le mérite de ſervir à la pièce. Les coups de bâton que *Maître Jacques* reçoit de l'*Intendant*, amènent une infinité d'incidens : la ſcène de *Regnard* ne ſert qu'à peindre un mêlange confus de poltronnerie, d'extravagance & d'invraiſemblance.

LE FESTIN DE PIERRE.

M. *Dimanche* marchand drapier, vient chez *Don Juan* dans l'intention de lui demander de l'argent ; mais *Don Juan* fait tant de politeſſes à ſon créancier, lui demande ſi amicalement des nouvelles de ſa femme, de ſa fille, de ſon fils, de ſon petit chien, qu'il ne lui donne pas le temps de parler de la dette & qu'il le renvoie content.

LE JOUEUR.

Le tailleur & la ſeliere de *Valere* veulent abſolument être payés de ce qu'il leur doit, Madame *Adam* veut marier ſa fille, le tailleur a ſa femme qui eſt ſur le point d'accoucher, *Hector* leur cherche diſpute, il reproche au dernier de coudre mal, & de faire des enfans quand il devroit faire des habits, ce qui fait rire. Mais le croquis informe de *Regnard* ne ſeroit paſſable qu'autant qu'on ne connoîtroit

pas le morceau ſublime qu'il a copié. Comment a-t-il oſé expoſer ſur le même théâtre, la copie la plus foible à côté de l'original le plus parfait. Il en eſt ainſi de la ſcène de *Cliſtorel* dans *le Légataire*, qui eſt tout-à-fait calquée ſur celle de *Purgon* dans *le Malade imaginaire*; elles ſont trop longues & trop connues pour être rapportées.

Imitateur de Moliere dans les Caractères.

MOLIERE. L'AVARE.

L'avare *Harpagon* prête à uſure, il a des courtiers à ſon ſervice.

REGNARD. LA SÉRÉNADE.

L'avare M. *Griffon* eſt uſurier, il trafique avec des courtiers; mais il dépenſe de l'argent pour faire donner une ſérénade à ſa maîtreſſe: ce trait ſeul, qui jure avec ſon caractère, le place bien loin de ſon modele.

MOLIERE. LES FEMMES SAVANTES.

Béliſe croit tous les hommes épris de ſes charmes.

REGNARD. LE JOUEUR.

La Comteſſe ſe perſuade que tout le monde l'aime; mais elle a quelque ſujet de le croire, puiſque *le Marquis* lui fait ſa cour publiquement, & que le *Joueur* lui a fait ſans doute

quelque déclaration dans le beſoin urgent ; il dit lui-même, *en ce cas je pourrois rabattre ſur la veuve la Comteſſe ſa ſœur* : & cette différence ſeule la rend bien moins comique que *Béliſe*, à qui *Clitandre* eſt obligé de dire, *je veux être pendu ſi je vous aime*, ſans qu'elle ſoit détrompée.

Imitateur de Moliere dans les Dénouemens.

MOLIERE. Les Femmes savantes.

Philaminte veut marier ſa fille *Henriette* avec *Triſſotin* ; *Chriſale* veut la donner à *Clitandre*. *Henriette* & *Clitandre*, qui s'aiment, ſont au déſeſpoir. Le public partage leur chagrin. On n'eſpère point de le voir ceſſer, quand *Ariſte* apporte des lettres qui font croire à *Triſſotin* qu'*Henriette* n'a plus de bien : alors ſon amour s'envole : celui de *Clitandre* augmente par l'eſpoir de contribuer tout ſeul au bonheur de ce qu'il aime, & de ſa famille. *Henriette* d'un autre côté refuſe la main de *Clitandre*, quand elle craint de lui être à charge, & ne conſent à l'épouſer, que lorſqu'*Ariſte* déclare avoir donné de fauſſes nouvelles pour éprouver *Triſſotin*. *Philaminte*, indignée contre ſon héros, couronne les vœux de ſon rival.

REGNARD. Le Distrait.

Madame Grognac, nantie d'un dédit, veut abſolument que *Léandre* épouſe ſa fille *Iſabelle* : ce mariage n'arrange ni *Iſabelle* qui aime *le Chevalier*, ni *Léandre* qui eſt épris

de *Clarice*. *Carlin* entreprend de le rompre, & y réuſſit par le ſecours d'une fauſſe nouvelle qu'il vient apporter : il annonce que l'oncle de *Léandre* eſt mort & ne lui a pas laiſſé de quoi porter le *deuil*. *Madame Grognac* change tout de ſuite d'avis, & donne ſa fille au *Chevalier*.

Dans ces deux dénouements une fauſſe nouvelle fait rompre un mariage mal aſſorti pour en cimenter un autre deſiré par la plupart des perſonnages. Il eſt clair que les deux reſſorts ſe reſſemblent, & que les deux Auteurs ſe ſont propoſé le même but en les compoſant : mais dans *Moliere* la fauſſe nouvelle eſt apportée par un homme qui tient à l'action, & dans *Regnard* par un perſonnage ſubalterne & inutile ; chez *Moliere* elle ſert à faire reſſortir les principaux perſonnages, & chez *Regnard* à les mettre en contradiction avec eux-mêmes. Remarquons encore que *Moliere* a évité un défaut commun à *Regnard* & à preſque tous les Auteurs comiques, ils amenent deux rivaux ſur la ſcène & ne s'occupent que du ſoin d'en congédier un, comme ſi ſa fuite ſeule devoit tout-à-coup décider le ſort de l'autre & lui rendre favorables les perſonnes qui lui ſont les plus contraires. Dans *les Femmes Savantes* lorſque *Triſſotin* croit *Henriette* ſans bien & qu'il ſe retire, *Clitandre* auſſi généreux que l'autre eſt lâchement intéreſſé, offre de réparer le mauvais deſtin de toute la famille, & ce bon procédé réunit ſur lui tous les ſuffrages. Voilà comment les égards, la délicateſſe du cœur, le goût, la fineſſe, les reſpects de bien-

ſéance, la vraiſemblance & l'économie théâtrale concourent à mettre *Moliere*, pour les dénouemens, comme pour toutes les autres parties du Drame, au-deſſus de tous les Comiques.

MOLIERE. L'AVARE.

Harpagon cède ſa maîtreſſe, & couronne les amours de ſes deux enfans, à condition qu'on lui rendra ſa chère caſſette qu'on lui a volée.

REGNARD. LES MENECHMES.

Menechme cède *Iſabelle* à ſon frère *le Chevalier*, & il épouſe la vieille *Araminte* pour avoir la moitié des billets que ſon frère lui enlève.

LE LÉGATAIRE.

Géronte cède *Iſabelle*, dont il a été amoureux, à ſon neveu *Eraſte*, à condition qu'on lui rendra le porte-feuille qu'on lui a volé.

LA SÉRÉNADE.

Monſieur Grifon, amoureux de *Léonor*, permet que *Valere* ſon fils l'épouſe dans l'eſpoir de rattrapper un collier de quatre mille écus qu'on lui a dérobé.

LE RETOUR IMPRÉVU.

Géronte conſent au mariage de *Clitandre* ſon

fils avec *Lucile*, à condition qu'on lui rendra un ſac de cuir plein d'argent qu'on lui a pris.

Aucun de ces dénouements ne vaut celui de *Moliere*. Je ſuis toujours dans le plus grand étonnement qu'un homme d'eſprit ait pu ſe déterminer à répéter, à retourner dans quatre pièces différentes, un dénouement pris chez un autre Auteur? & quel Auteur encore!

On peut ſans contredit s'emparer de l'idée d'un autre, quand il a travaillé dans une langue étrangère, ou quand ſon ouvrage a tout-à-fait vieilli. Si l'on puiſe quelquefois chez un compatriote & chez un contemporain, c'eſt lorſque ſes productions, reconnues pour mauvaiſes, laiſſent cependant entrevoir quelque beauté qu'il eſt bon d'enlever à l'oubli. Mais *Regnard* pillant *Moliere* le maître de ſon art, quand il eſt à peine dans le tombeau; *Regnard* voulant s'approprier les traits frappants des chefs-d'œuvre qu'on repréſente journellement, & qu'on repréſentera toujours, à moins que le goût ne retombe tout-à-fait dans la barbarie; *Regnard*, dis-je, s'expoſant à être comparé tous les jours à *Moliere*, me paroît ou bien inconſéquent ou bien préſomptueux. Peut-être pourrions-nous l'accuſer de plagiat, puiſqu'on reconnoît le plagiaire au ſoin qu'il prend d'étayer la ſtérilité de ſon imagination & de ſon génie, en tranſportant dans ſes ouvrages les idées des grands maîtres, ſans avoir l'art de déguiſer ſes larcins & de les embellir.

On a remarqué ſans doute que j'ai ſouvent comparé *Regnard* à *Moliere*; que je n'ai point diſſimulé combien il lui eſt inférieur. Mon deſſein n'a pas été de diminuer la réputation

dont il jouit. Je crois lui avoir rendu tout ce qu'on lui doit, en disant qu'il est le premier Comique après *Moliere*. J'ai voulu donner de l'émulation à nos Comiques naissans, j'ai voulu animer leur ambition : désespérant de pouvoir atteindre à la gloire de *Moliere*, ils pourroient se refroidir, s'ils voyoient encore dans *Regnard* un rival invincible. J'ai mesuré l'intervale immense qui sépare le Maître de la Scène Française de tous ceux qui lui ont succédé, & de *Regnard* lui-même : c'est aux Auteurs modernes à s'y former un empire ; mais, je le répète : on ne détrônera pas l'Auteur du *Tartufe*. La Nature avare ne donne pas deux hommes de son espèce ; & quand il naîtroit aujourd'hui un mortel doué du même génie, il ne pourroit se flatter d'atteindre à la même hauteur. Mille circonstances ont trop bien concouru à développer *Moliere* tout entier.

Moliere a trouvé dans tous les ordres & dans tous les états, des sujets riches & fertiles : la Société avoit encore des originaux, une éducation trop uniforme ne donnoit pas le même masque à tous les hommes, & un vernis d'agrément à tous les vices.

On moissonnoit jadis où l'on glane aujourd'hui.

Moliere étoit Chef de Troupe : sans l'autorité qu'il avoit sur les Comédiens, auroit-il fait jouer le *Misanthrope* qu'ils trouvoient détestable ? Quand *l'Avare*, *les Femmes Savantes*, & presque toutes ses meilleures pièces sont tombées aux premières représentations, auroit-il été le maître de les faire reprendre ?

Moliere avoit les Protecteurs les plus puiſſants: quel autre que *Moliere* auroit obtenu trois ordres conſécutifs pour faire jouer le *Tartufe* malgré les perſonnes qu'il y démaſquoit ? Enfin, le génie de *Moliere* fut ſecondé par le génie de Louis XIV.

Voilà mes Réflexions : j'ai cru qu'elles pourroient être utiles ; j'ai cru que les jeunes Auteurs, profitant de mes recherches, & partant, pour ainſi dire, du point où je finis, auroient le temps de porter leurs combinaiſons plus loin ; je ne me flatte pas d'avoir tout vu, tout approfondi ; le Théâtre eſt un livre immenſe, fermé, après les premières pages, pour la médiocrité, & ſans ceſſe ouvert pour le génie.

FIN.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit ayant pour titre : *De l'Art de la Comédie*, par M. de Cailhava, *ſeconde édition*. Cet Ouvrage, déja connu très-avantageuſement du Public, acquiert aujourd'hui un nouveau mérite : je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 21 Février 1786.

DE SANCY.

Le Privilège ſe trouve à la fin des Œuvres de Théâtre *du même Auteur.*

542734